

Maurice G.
Dantec

Artefact

Machines à écrire 1.0



Maurice G. Dantec

Artefact

Machines à écrire 1.0

Albin Michel

Table des Matières

[Page de Titre](#)

[Table des Matières](#)

[Page de Copyright](#)

[Dédicace](#)

[Vers le nord du ciel](#)

[1 - La Tour](#)

[2 - Celle de l'étage 91](#)

[3 - Nuit et brouillard](#)

[4 - Là où les rues portent 3 000 noms](#)

[5 - Cities on flame with rock'n'roll](#)

[6 - L'observatoire du monde humain](#)

[7 - Me and my black box](#)

[8 - Un peu au nord du désastre](#)

[9 - American life](#)

[10 - L'année du dieu Mars](#)

[11 - Contre la Tour-Monde](#)

[12 - Americanada](#)

[13 - La carte et le territoire](#)

[14 - Under the northern skies](#)

[15 - Contact](#)

[16 - Sous le projecteur des films noirs](#)

[17 - Zone d'impact](#)

[18 - Toutes les lumières du Ciel et de la Terre](#)

[19 - Le monde en blanc et blanc](#)

[20 - Épilogue : Ground Zero](#)

[Artefact](#)

[Premier jour : l'éveil](#)

[Deuxième jour : la machine et son double](#)

[Troisième jour : la Plage](#)

[Quatrième jour : l'infini au cube](#)

Cinquième jour : la Nuit blanche

Sixième jour : le Journoir

Septième jour : Infinity Unlimited

Huitième jour : l'invention de l'écriture

Millième jour : Homo Sapiens Sapiens

Le Jour Dernier : Que la Lumière soit

Le Monde de ce Prince

1 - Initier

2 - Chiffrer

3 - Écrire

4 - Rassembler

5 - Concentrer

6 - Choisir

7 - Enclore/Éclairer

8 - Voyager

9 - Jouer

10 - Aimer

11 - Être/Ne pas être

DU MÊME AUTEUR

© Éditions Albin Michel, 2007

978-2-226-19743-6

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

*Vingt exemplaires
sur vélin bouffant des papeteries Salzer
dont dix exemplaires numérotés de 1 à 10
et dix exemplaires, hors commerce, numérotés de I à X*

Merci à ma famille.

Merci à David Kersan.

Merci aux enfants de Babylone.

Vers le nord du ciel

Le monde est un désert où la foule va et vient.

Ernest HELLO

La Tour

C'est ce matin-là que je suis né. Ce matin-là, à 8 h 46 et 40 secondes très exactement. C'est aussi l'instant où je suis mort.

Il faut reconnaître que c'était une matinée magnifique, la matinée faite sur mesure pour cette parturition qui suivrait l'arrêt de mes fonctions vitales. Car j'allais naître, et pour cela je devais mourir. Voilà pourquoi je m'étais rendu ici, dans cet endroit unique au monde : pour devenir une dernière fois ce que j'étais.

J'allais devenir humain, le temps de m'effacer de l'existence humaine. J'allais naître, j'allais naître pour mourir enfin et quitter le monde des hommes. J'allais venir au monde pour mieux pouvoir en partir.

Ce n'était pas une raison franchement pire qu'une autre.

Le processus était pour moi devenu une simple habitude. Pour renaître, je devais mourir. Pour pouvoir mourir, je devais renaître. C'est de ce paradoxe que je suis fait, il est ma nature, il est ma conscience, il est ma vie. Il est ce qui se tient au-delà même de ma vie. Il est vrai que je suis un peu plus qu'un être humain, je viens de bien plus loin, mes destinations comme mes origines ne vous sont pas connues.

J'avais tout préparé avec une très grande précision depuis le jour où j'avais appris que les Temps s'en venaient, j'avais tout prévu, tout planifié, de mon premier acte postnatal au dernier geste ante mortem. J'avais tout prévu, tout planifié, car je savais tout. Tout ce qui allait se produire, ici, sur le lieu de ma naissance. Sur le lieu où ma mort prendrait son sens, au-delà d'elle-même.

J'avais tout prévu, tout planifié. Car il était temps de partir, le message avait été clair. Et on obéit forcément aux messages, ils sont là pour ça. Pour qu'on leur obéisse. C'est leur rôle, dans notre corporation. Il fallait donc que je parte. Que je quitte le monde humain. Mission accomplie,

observation de l'expérience terminée. Quelques années de répit avant le grand départ, au maximum, de quoi mettre ses affaires en ordre, achever l'opération en cours, effacer toute trace de son passage en ce monde, puis préparer le processus. Car pour nous, qui vivons ici sans y être nés, nos morts et nos vies se succèdent sans trêve, grâce à des technologies dont vous ne pourriez pas même comprendre le début d'un concept de base. Notre « stock » de morts et de renaissances est généralement fixé à l'avance, pour les besoins de la Mission, mais il peut être sujet à des variations. Au dernier tour, notre naissance en tant qu'êtres humains est le prodrome de notre ultime déshumanisation, et notre mort sera le retour vers notre existence initiale. C'est ainsi que nous sommes faits. C'est pourquoi nous vivons parmi vous depuis des millénaires sans que vous puissiez vous douter de quoi que ce soit.

Je dois mourir pour naître à nouveau et je vais donc naître à nouveau comme être humain afin de passer la porte, la porte de la mort, la porte que j'ai franchie à tant de reprises mais que je dois me préparer à ouvrir et refermer pour la toute dernière fois, afin de revenir à mon corps d'origine, c'est-à-dire à la machine biophysique qui est mon identité première.

C'était si simple, en vérité :

J'allais naître en ce beau matin de septembre, il était 8 h 46.

J'allais naître pour pouvoir mourir, j'allais mourir pour pouvoir renaître, j'allais apparaître dans l'humanité pour mieux en disparaître.

On ne joue pas avec la vie et la mort, l'éternité et le chaos sans qu'un véritable défi vous soit jeté en pleine face, on ne s'aventure pas au-delà des limites de la biologie et de la politique sans vivre une authentique plongée dans les abysses qui terminent toute histoire humaine. Un sacrifice. Un éclair. Un souvenir venu du futur. Et ce sacrifice coïncide comme par un fait exprès avec l'instant de ma naissance/mort, ce sacrifice est la tension induite entre les

deux pôles impossibles de mon existence, il apparaît déjà à la périphérie de ma vision.

Il y a moi, à 8 h 46 et une poignée de secondes, en ce sublime matin de septembre, moi qui me tiens dans le vaste hall de cette firme juridique dont j'ai oublié le nom, qui n'a aucune importance, sinon comme pierre tombale parmi les pierres tombales. Il y a moi, le ciel bleu et le soleil estival qui réfracte sur toutes les surfaces de verre des tours du centre financier. Il y a moi qui vais naître dans la lumière de ce rayon d'or qui se pose sur l'élégant parquet à la française, au milieu de la somptueuse salle d'accueil d'un de ces multiples cabinets d'avocats internationaux qui ont pris possession du quartier, de la ville, du monde en son entier, et où suis-je donc, me dis-je, sinon au centre du monde, au centre du quartier central de la ville centrale du centre-monde, le centre des échanges et des flux d'informations en tous genres, commerciales, industrielles, financières, policières, techniques et scientifiques, politico-économiques, météorologiques, mafieuses, secrètes, pire encore, le centre de tous les mondes ; alors il y a moi, il est 8 h 46 passées d'une douzaine de secondes, la matinée est d'une luminosité surnaturelle, il y a moi qui vais naître ici même, là où tout va s'agglomérer, tous les mondes, comme lors d'une puissante fusion nucléaire, il y a moi qui me tiens quasiment au milieu de la tour, étage 90, un beau chiffre rond, il y a moi qui annonce aux secrétaires assises derrière leur desk que le monde que nous connaissons va disparaître, avec elles, avec leurs collègues, avec moi, et toutes les personnes présentes ici, il y a moi qui vais naître, parce que je dois quitter l'humanité, mais que j'y suis irrémissiblement lié, il y a moi qui regarde ce point noir dans le ciel, ce point noir qui grossit régulièrement, laissant peu à peu apercevoir sa forme et sa structure, ce point noir qui approche très vite des grandes surfaces de verre derrière lesquelles je souris aux hommes et aux femmes qui circulent autour de moi, leurs toutes dernières pensées grillagées dans les cases d'un tableur ou d'un logiciel de traduction.

Il y a moi, dans la tour Nord du World Trade Center, à 8 h 46 et un peu moins de 30 secondes, il y a moi et il y a

l'avion. L'avion qui vient couper le cordon ombilical qui me retenait aussi bien à la fausse humanité que j'avais tant de fois incarnée qu'à mon existence première, celle de l'homme venu des étoiles.

Il y a moi qui vais naître. Alors que tous les autres vont mourir. Il y a moi qui vais pouvoir mourir, alors que tous les autres poursuivront le cours de leur existence. Il y a moi qui vais bientôt rester le dernier humain vivant encore dans cet espace particulier de la tour.

Sauf que je ne suis pas humain.

Je suis en train de m'inscrire comme parcelle d'humanité sur cette Terre, mais en négatif, solarisation d'une silhouette par un flash atomique. L'avion est désormais bien visible, volant à basse altitude droit dans notre direction.

Je vais naître, 8 h 46 et 35 secondes.

Je vais naître. Nous sommes au mois de septembre, il fait beau et chaud.

Je vais naître, en ce 11 septembre, il est 8 h 46 et près de 40 secondes. Il y a une éternité de suspens alors que l'ombre, énorme, se précipite sur sa destination finale, sur son *destin*, sur nous tous, dans la tour.

L'avion, brutalement, est là, de toute sa présence, de toute sa puissance balistique, de tout son vacarme. Il est bien plus qu'un objet, il est une onde en mouvement. Une onde hurlante qui se fracasse contre la tour. Plus encore, il est cet événement terrible et inconcevable *qui vient de traverser la tour de part en part* avant que la conscience ait eu le temps de comprendre ce qui se produisait, et même qu'il se produisait quelque chose.

L'éclat et le choc sont indescriptibles, ils déchirent les notions de temps et d'espace. Chaleur, lumière, noirceur, tout n'est que variation dans le flux de l'onde, tout n'est que gradation dans l'intensité de l'événement. Tout n'est que vibration.

Le feu dans le verre, les flammes contre le métal, le métal contre le métal, le feu dans le béton. Le tonnerre des murs

qui s'effondrent, des réservoirs qui explosent, le rugissement des flammes, l'épouvante mécanique des aciers fracassés, les hurlements, échos indistincts, qui parviennent d'à peu près partout, presque simultanément, dans le crescendo d'une symphonie de la peur. Et ces monceaux entiers de la tour qui s'effondrent sur moi, dans un nuage de poussière brûlante.

Ça y est, je meurs, je suis né.

Je suis né à la seconde où le monde vient d'imploser.

J'avais tout prévu parce que je savais tout. Je savais tout à l'avance. Avec la précision d'un super-ordinateur. Je connaissais la date et l'heure exacte des impacts depuis des semaines. Vision précognitive et neurocontrôle multimodal de l'intuition. Des techniques qui sont la base de notre formation.

J'avais tout prévu, je savais tout, j'avais donc prévenu mes supérieurs.

J'avais envoyé le message d'urgence via une hyper-ligne de biophotons amplifiés que j'avais branchée vers un relais que je savais en orbite autour de Titan. Les données seraient de là acheminées, décodées, vers le Vaisseau-Mère.

J'avais prévenu mes supérieurs, je les avais avertis, pour ne pas dire alarmés, leur demandant en vain que la sacro-sainte politique de non-intervention qui dictait leur conduite pour les affaires humaines soit révisée.

Mais les lois de l'Exploration anthropo-planétaire sont inflexibles : il faut que la menace mette toute l'espèce en péril pour que des dispositions spécifiques, et dérogeant aux règles élémentaires, puissent être envisagées avec sérénité.

Quatre attentats terroristes simultanés, même de cette envergure, ce n'était pas assez. Cela restait dans le domaine des catastrophes humaines habituelles. L'homo sapiens en

avait vu d'autres, j'en savais quelque chose, m'avait-on fait remarquer.

J'avais alors fait valoir que l'événement allait déclencher une guerre qui concentrerait en elle toutes les guerres précédentes, une guerre aussi terminatrice qu'un Déluge, un authentique Armageddon, le danger était réel, j'avais tenté d'éclairer ce schisme particulier entre scientificité et religiosité qui allait précipiter le monde humain dans l'abîme, j'avais expliqué comment les nihilismes positivistes et leur bouclage indéfini l'empêcheraient très vite de poursuivre son aventure technique et scientifique, m'appuyant sur une argumentation véhémence j'avais dessiné les plans de ce qui adviendrait lorsque l'homo sapiens de cette planète finirait par se rabattre sur toutes les transcendances de substitution et les utopies charlatanesques que son imagination était en mesure d'inventer. Il était même probable qu'une sorte de post-religion en kit, sacrificielle et planétaire, vienne jouer les démiurges pour une humanité bientôt perdue dans l'obscurité des incendies. Les derniers siècles que j'avais vécus montraient précisément la ligne typique de progression vers ce point de rupture.

La catastrophe était déjà là, il fallait se rendre à l'évidence. Mais on ne m'avait pas écouté. Pures spéculations, m'avait-on répété. Le Vaisseau-Mère resta sourd à mes multiples demandes, il me rappela sans ménagement que je passais mes toutes dernières années sur la Terre, que je ne devais pas céder au syndrome compassionnel interspécifique trop bien connu, la Mission devait continuer, comme elle avait fonctionné durant un millénaire entier, je devais me préparer au retour selon les procédures en usage.

C'est pourquoi j'avais décidé d'agir. D'agir contre. Contre les règles. Contre les procédures, les usages. J'avais décidé de renaître une dernière fois en tant qu'humain, comme prévu par les ordonnances du Départ, mais pas du tout selon les « procédures en usage », pas du tout dans la perspective d'un « départ dans les règles ». J'allais effectuer la pire des trahisons envisageables. Une trahison contre

moi-même, contre tout ce que j'étais. De simple observateur, j'allais devenir acteur de l'histoire des hommes. Pire encore, j'allais profiter des quelques mois ou années de sursis qu'il me restait sur cette Terre pour parfaire cette trahison, cette naissance à l'humanité, par le sacrifice, cette ouverture vers la mort, au-delà de ma structure biophysique en attente quelque part, très loin, dans ce que les humains appellent l'Anneau des Astéroïdes.

J'avais décidé de naître/mourir au moment même où un message du Vaisseau-Mère m'avertissait qu'il ne me restait que quelques maigres années d'activité sur la planète des hommes et que le retour était pour ainsi dire imminent.

Les événements semblaient conçus pour établir une conjuration de grande envergure qui dépassait de loin ma pauvre personne, et les six milliards d'humains qu'elle espionnait depuis mille ans.

Les événements semblaient conçus pour tout renverser, tout carboniser, tout détruire.

Comme cette tour.

Cette tour qui tremble encore sous l'impact.

Cette tour dont tous les étages supérieurs sont déjà en feu.

L'avion a pénétré dans la tour Nord exactement quatre niveaux au-dessus de nous, par la face septentrionale, étage 94. Je connaissais tous les paramètres de la catastrophe. Ces quatre étages de distance ne représentaient qu'une barrière très fragile face au monstre qui venait de s'impacter dans la structure, ils furent traversés dans l'instant par l'onde de choc et par des structures métalliques de taille énorme, en feu, projetées à des vitesses tout juste subsoniques. L'explosion des réservoirs éjecta un peu plus de quatre-vingt mille litres de liquide hautement inflammable, et fort bien enflammé, dans les quatre directions de l'espace, portés par un effet d'aérosol à la périphérie de la boule de feu, un

peu comme ces bombes « fuel-air explosive » dont s'était servie l'armée américaine dans les sables d'Irak, une décennie auparavant. Les quatre étages supérieurs furent proprement désintégrés net, jusqu'au 98 compris où un énorme incendie se mit aussitôt en action, se propageant à toute vitesse vers le haut. Un quart d'heure après le crash, sous la zone d'impact, les étages 92 et 93 étaient complètement en feu.

Les kamikazes savaient fort bien ce qu'ils faisaient : la masse de l'avion, sa vitesse, le volume du carburant à la fois détonant et hautement inflammable, se consumant jusqu'à des températures de mille deux cents degrés centigrades. Une cible bien haute, bien visible, bien nette, immanquable. Une haute structure de métal, de verre et de béton, fragile. Une haute colonne qui allait se voir sectionnée net par le pouvoir des aciers et des carburants modernes.

Si la dynamique propre aux incendies attira immédiatement le gros des flammes vers le sommet de la tour, la nature particulière du feu liquéfié l'entrava aussi aux lois de la gravité : des jets, des ruissellements, des gouttières, des cascades de kérosène en combustion descendaient vers les étages inférieurs, utilisant les trous creusés par l'accident comme les cages d'escalier, ou les puits d'ascenseur, y allumant sur leur passage autant d'incendies mortels, dans le même temps la fumée et le feu envahissaient systématiquement les étages supérieurs, y emprisonnant tout dans une cage de métal incandescent et d'air irrespirable. Bientôt le toit serait une vaste plaque ardente. Bientôt la tour entière serait une condensation verticale de l'enfer.

Je repris conscience sous un tas de gravats fumants, à proximité du corps d'une des secrétaires avec qui j'avais parlé à peine dix minutes plus tôt. Elle n'était plus rien, sinon un nom qui serait un jour gravé sur un mur mémorial.

Le biosystème greffé entre mes omoplates m'envoya un signal d'initialisation. Voilà. J'avais un nouveau corps. Une nouvelle structure ADN. Un nouveau cerveau. J'avais une nouvelle identité. Un nouveau nom, une nouvelle existence. Je n'avais plus de passé. Il me restait une mémoire. Je n'avais plus d'histoire. Il me restait à l'écrire. Le présent était une zone de destruction totale. Le futur ressemblait à un astre où tous les possibles venaient se consumer.

J'ai regardé la fille allongée près de moi. Des corps, il y en avait partout. Aucun d'entre eux ne bougeait. Et certains n'étaient plus entiers. J'avais bien calculé mon coup. Juste dans la portée de l'onde de choc et des structures diverses soufflées par elle, à proximité des flammes, mais encore assez loin du cœur de l'incendie.

Elle avait de la chance. Elle était d'une seule pièce, et comme moi elle se trouvait sous la zone d'impact, on retrouverait peut-être son corps, tout du moins quelques restes. Ceux qui étaient en train de mourir asphyxiés et carbonisés au-dessus de l'avion, ceux-là étaient déjà des ombres au milieu des ténèbres, ils étaient déjà des cendres, des cendres qui seraient bientôt mixées au béton concassé des tours.

Car je savais tout.

C'est pour cette raison que j'étais ici. C'est pour cette raison que j'étais venu y renaître, après être venu y mourir.

Je savais tout. Je connaissais le déroulement des événements minute par minute, comme si j'avais déjà suivi l'intégralité de la catastrophe sur CNN des semaines à l'avance.

Un écran de télévision branché sur un canal déviant du Temps m'avait envoyé tous les flashes d'informations nécessaires. Pour nous, rien d'extraordinaire, il y a très longtemps que nous avons développé les sciences secrètes du système nerveux central. Il y a longtemps que nous avons su en faire une arme. Un tel événement ne pouvait échapper à cet arsenal de pointe qu'est mon cerveau.

Oui. Je savais tout. Les avions, les horaires, les aéroports de départ, les destinations, les collisions, et la suite. Tout. Où. Quand. Comment. Qui.

Sauf le plus important.

Je ne savais pas ce que *moi*, j'allais faire. C'était la zone obscure, l'angle mort de mes hyper-intuitions. Je devais venir ici. Je devais y mourir pour y renaître, ultime changement de corps-identité pratiqué non plus dans le calme clinique de mon laboratoire clandestin, mais bien droit planté au milieu de la catastrophe avec un système portatif greffé dans le dos. Je renaîtrais ainsi comme relié à jamais à l'humanité que j'avais jusque-là espionnée tel un entomologiste qui observe une colonie d'insectes. Mais après ? Après cette renaissance ? Rien. Je ne savais rien. C'était ici, je le devinais, que commençait ma zone de liberté, le territoire qui ne s'éclaire que par vos actes, c'est-à-dire au moment, toujours crucial, où à tout instant *il peut être trop tard*.

La catastrophe était bonne. En cela, elle était bonne. Ce que j'allais faire ne serait sans doute qu'une condensation singulière de ce que les hommes allaient accomplir au cours du siècle qui venait de commencer avec cet avion, et cette tour.

Ce serait imprévu, à peine visible. Ce serait l'inversion terme à terme de ce que les kamikazes islamistes avaient réalisé. Ce serait un *secret*.

Oui, la catastrophe était bonne.

Ce serait moi, au 90^e étage de la tour Nord, à 8 h 46 plus quelques minutes. Il y a les débris pulvérulents d'un avion qui brûlent, de deux à dix étages au-dessus de moi. D'énormes excavations ont été violemment creusées dans les plafonds, les murs et les planchers, les vastes baies vitrées ont volé en éclats sur les quatre faces de l'immeuble, comme les cloisons horizontales séparant les bureaux les

uns des autres, tous déchiquetés et soufflés telles des parois de papier, quel que soit leur emplacement d'origine ; les étages situés juste au-dessus des restes de l'avion ne sont plus qu'un unique brasier aux fulgurances blanches comme l'enfer des hautes températures, je ressens sa violente chaleur qui enveloppe mon nouveau corps d'un souffle brûlant, je la ressens dans chaque volume de l'atmosphère empoussiérée que je respire, je la ressens comme un tison planté dans le moindre neurone branché sur ce qui est en train de se passer, ici, et maintenant. Je sais qu'il me reste peu de temps avant que les étages du dessous connaissent le même sort que ceux de la zone d'impact et des niveaux immédiatement supérieurs, ceux qui me séparent de cet échelon de l'enfer sont partiellement en flammes, celui où je me tiens est déjà constellé de nappes de feu liquide, de micro-incendies qui s'allument un peu partout, sinuant en corolles ardentes sur ce qui subsiste des murs, ou en flaques aurifères sur le plancher fissuré de toutes parts, au milieu de nuées brunes et grises qui planent en tous sens. Là-haut, au-dessus de moi, des orifices de tailles diverses laissent entrevoir un paysage d'apocalypse, avec des tornades incandescentes s'entortillant sur les piliers mis à nu de la structure, des tunnels de lumière vibrante de chaleur extrême, des boules de flammes palpitant comme des cœurs nucléaires en fusion, le tout enveloppé de lourdes nuées grises qui montent inlassablement à l'assaut des étages, dans les failles, les interstices, par les vastes étoiles déchiquetées, le long des structures de métal de la tour rampe le feu liquide, comme l'or en fusion au sortir de la forge.

Je viens de naître au milieu de l'Enfer, je viens de naître au milieu du monde des Hommes.

Celle de l'étage 91

Les catastrophes d'une telle ampleur sont des usines à paradoxes. Ainsi, l'une des conséquences primaires de tout incendie c'est qu'en fait on n'y voit plus rien.

Il y a la fumée, bien sûr, spécialement si elle peut s'infiltrer partout grâce aux conduits d'aération. Étrangement, dans les émanations les plus denses, la lumière des flammes accentue l'obscurité ambiante, disons plutôt l'impression d'aveuglement, comme des phares percutant une épaisse nappe de brouillard.

Et puis, le chaos traumatique laissé sur l'immeuble par l'avion a enveloppé sa haute carcasse de minuscules détritiques fumants en suspension dans l'air ensoleillé, accompagnés par les tornades fuligineuses qui s'extirpent en rugissant de toutes les ouvertures situées à partir de l'étage 92, et par suite le soleil n'est plus qu'un pâle souvenir derrière une superposition de brumes de provenances diverses, et surtout, il n'y a plus d'électricité. C'est le black-out instantané. C'est la panne générale. C'est la nuit. La nuit en plein jour.

C'est dans ce genre d'occasion que même munie de larges baies vitrées, lors d'une belle matinée d'été ensoleillé, une tour comme celle où je me trouve, face à un tel événement, se résorbe immédiatement dans l'obscurité la plus totale.

C'est lors d'un tel moment que l'on comprend que, pour un objet urbanistique moderne, nuit et jour sont un seul et même phénomène, réglé par des variations d'impédance électrique. C'est lors d'un tel moment que l'on comprend qu'une ville est un dispositif qui peut tomber en panne comme un vulgaire démarreur, alors que dire d'une seule de ses tours, même la plus haute ?

Surtout la plus haute.

Tous ces gens dans les ascenseurs, par exemple, dont je perçois les cris désespérés et les coups qu'ils portent contre

les parois de métal alors que, peut-être, le feu commence à transformer la cabine en un atroce four suspendu au-dessus de cent étages de vide.

Oui, ici, et maintenant, je m'y trouve, et la seule lumière est celle qui peut vous tuer à tout instant.

Mais que vais-je faire ? Que vais-je faire, ici et maintenant, au cœur de l'Enfer ?

Que vais-je inscrire comme acte sur ma nouvelle et dernière vie de faux humain espionnant l'humanité, ici et maintenant, au cœur du Monde de l'Homme ?

Si j'ai décidé de trahir tous les commandements c'est que je devine que le sacrifice en vaut la peine. Il sera ce secret suspendu entre le ciel et la terre comme cette tour de verre dévastée par l'avion exterminateur. Il trahira tout ce pour quoi j'étais fait, mieux encore, il trahira tout ce que j'aurais pu faire en contrepartie. Il détruira toutes mes actions possibles, comme toutes mes impossibilités radicales, il fera de moi un être qui agira sans le moindre déterminisme, inlocalisable par tous les moyens de détection, humains ou autres. Ce secret, ce secret dont j'ignore tout, puisqu'il est la dimension que ma vie va tracer à partir d'ici et de maintenant dans les autres dimensions, ce secret est une arme dirigée à la fois contre ce que j'étais, contre ce que j'aurais pu être, et surtout, contre tout ce que je ne peux devenir.

C'est un secret qui fera de moi un être humain.

Un être fait pour l'Enfer.

Un être fait pour ce beau matin de septembre.

Le temps est merveilleusement ensoleillé, cette matinée estivale est tout bonnement sublime, l'avion qui s'est désintégré à travers la tour y a allumé un incendie de kérosène sur près d'une dizaine d'étages.

Le ^{xxi}^e siècle vient de commencer. Le ^{xxi}^e siècle sera d'une beauté terrifiante. Le ^{xxi}^e siècle sera interminable.

D'ailleurs, qui aurait le pouvoir de l'arrêter ?

Alors, voilà, il n'est même pas neuf heures du matin, et je viens de renaître sous une forme humaine en plein milieu de la désolation laissée sur son passage par l'humanité devenue idolâtrie d'elle-même. Je suis mort, et je viens de renaître car je suis censé mourir de nouveau, bientôt, afin de pouvoir quitter, cette fois définitivement, mon poste d'observation mobile, c'est-à-dire mon corps, mon corps humain, et rejoindre ma structure méta-organique d'origine, là-haut, dans les étoiles.

Je n'appartiens pas à ce monde et pourtant je viens de l'épouser en secret, dans des noces de feu et de cendres, je ne suis pas un homme et pourtant je serai bientôt le dernier être vivant encore dans cette tour.

Enfin... Pas exactement.

Pas *le seul*.

Car je ne suis pas venu ici dans l'unique but d'assumer ma dernière transformation au cœur des ténèbres humaines. Je ne suis pas venu exclusivement pour moi, mon passé, mon présent, mon destin, ma perte, ma rédemption. Je ne sais pas pourquoi je suis venu, sinon que c'est bien plus grand que ma seule personne, bien plus grand que toutes mes fausses vies passées à espionner le genre humain, bien plus grand que la Mission elle-même.

Je ne sais pas pourquoi je suis venu. C'est l'angle mort de l'événement. C'est la grande zone d'ombre.

Mais c'est dans les ténèbres, justement, que les ombres s'illuminent.

La raison pour laquelle je suis ici, et maintenant, dans cette tour en flammes, juste au-dessous de ce qui reste du Boeing 767 affecté au vol 11 d'American Airlines en provenance de Boston, la raison, je viens de l'apercevoir, en fait j'ai discerné un bruit qui en provenait, un bruit que je suis parvenu à reconnaître, un son dont j'ai pu apprendre à

identifier toutes les variations, en un millénaire d'investigation sur la Planète des Hommes.

J'ai entendu une voix, une voix humaine.

Et cette voix humaine provient d'au-dessus de moi, de l'étage supérieur, l'étage 91, elle provient de ce mouvement que mon œil a capté à la périphérie de sa vision.

Elle provient d'un enfant.

Elle provient d'une petite fille.

Alors maintenant je sais pourquoi je suis venu ici. Je sais pourquoi je suis venu mourir et renaître dans cette tour fracassée.

Je suis venu pour cette enfant.

Sur le moment, cela me semble si évident et si minuscule, en comparaison de l'irréalité titanesque du monstre volant qui vient d'exploser dans les hautes tours de verre, que j'ai du mal à me convaincre de la consistance de la chose. De cette *présence*.

Mais non, cela ne fait aucun doute.

Aucun.

Car ma vie en acte exerce des millions de choix par microseconde, et prend une unique décision fatale en l'espace d'une existence.

Voilà, je suis né, je vais mourir bientôt.

Mais je vais *survivre*.

Et cette petite fille aussi.

Elle pleurait et émettait de brefs gémissements d'animal blessé. Je lui donnais aux alentours d'une demi-douzaine d'années. Elle avait survécu, elle était vivante, elle était déjà orpheline. Sous le vacarme de l'incendie j'entendis qu'elle prononçait les mots « maman, maman », entrecoupés de

sanglots. Des nappes grisâtres planaient en escadrilles gazeuses au-dessus d'elle, l'éclat mouvant des flammes la cernait d'un océan orange.

Je la voyais, je la regardais, quatre mètres environ au-dessus de moi.

Elle me voyait, elle me regardait, un infini en dessous d'elle.

Se trouvait-elle dès l'origine à cet étage où elle rampait, le visage tuméfié, les vêtements partiellement brûlés, au bord de l'excavation laissée par l'explosion ? Venait-elle de plus haut, était-elle tombée d'étage en étage depuis la zone d'impact ?

Était-elle une survivante miraculée de l'avion ?

Il était près de neuf heures du matin, la matinée était sublime et la fin du Monde venait de commencer. J'ai ouvert mes bras à l'intention de la petite fille et je lui ai simplement dit : *Viens, il faut partir d'ici. Vite.*

Elle est restée sans bouger durant une ou deux minutes, mais ses pleurs se calmèrent peu à peu, ses gémissements s'arrêtèrent presque d'un coup.

Elle me voyait, elle me regardait. L'enfer se déchaînait juste au-dessus d'elle. Le corps de sa mère s'y consumait probablement.

Il fallait partir.

Avec cet étranger.

Cet étranger à tout point de vue, au-delà même de ce qu'elle pouvait imaginer. Cet étranger qui se trouvait être le seul espoir de ne pas mourir ici, dans l'enfer des incendies éclairant les ténèbres.

Elle sauta. Dans mes bras fermement ouverts pour la recevoir.

Son visage était brûlant et mouillé lorsqu'il se colla à mon cou.

Notre étage comme celui d'où elle provenait seraient bientôt sauvagement attaqués par l'incendie. Je savais tout, les horaires, le déroulement des événements minute par minute.

Nous n'avions pas une seconde à perdre.

Il fallait descendre. Descendre avant que le second avion percute la tour Sud. Descendre avant que celle-ci s'effondre. Il fallait descendre avant que *notre* tour s'effondre.

Je connaissais par cœur la chronologie des événements, très mince avantage dans la situation présente, je savais fort bien que la tour Nord ne serait pas la première à s'écrouler sur elle-même, mais je savais tout autant que cela n'avait que très peu d'importance au vu du résultat final des opérations. Au contraire, certains disaient, avaient dit, enfin... *diraient* que l'écrasement de la tour Sud avait joué un rôle de premier plan dans l'implosion générale de la tour Nord, qui surviendrait trente minutes plus tard.

Je connaissais tant de choses sur tous ces événements que j'avais pu observer sur la télévision du futur. Sur ces événements qui n'en formaient qu'un seul. Qui ne formaient qu'un unique cataclysme, prêt à durer des siècles et qui résonnait probablement jusque dans les rêves les plus anciens, tout comme dans les mythes les plus lointains de l'avenir.

Je savais même le pire. Je veux parler des chiffres. Des statistiques. Des rapports d'enquête. Des bilans.

D'après le Royaume des Nombres, un peu plus de six cents personnes s'étaient retrouvées bloquées dans la tour Sud au-dessus et au-dessous de la zone d'impact, après que le vol 175 d'United Airlines s'était catapulté sur le deuxième tiers supérieur de la structure, étages 78 à 84, à 9 h 02 et une poignée de secondes. Environ une vingtaine d'entre elles étaient parvenues à sortir indemnes avant l'écrasement fatal, moins d'une heure plus tard, à 9 h 59 passées de quelques instants.

1 366 personnes avaient été bloquées dans le WTC-1, la tour Nord, celle où je me trouvais, dès l'impact explosif sur

les étages 94 à 98. D'après les chiffres en ma possession, pratiquement aucun survivant n'avait pu être enregistré. Mes visions m'avaient appris que la trajectoire explosive de cet avion se révélerait beaucoup plus destructrice, au final, que celle de son homologue de l'autre tour. J'avais pu constater que de nombreux étages s'étaient partiellement effondrés sous la zone d'impact, activant le flot de kérosène vers le bas, tous les ascenseurs furent instantanément bloqués, et les portes d'accès vers les sorties de secours, sur le toit, ou vers les escaliers, inexplicablement barrées.

Alors, oui, l'évidence est d'une violence plus intense encore que l'impact de l'avion dans la tour : voici la raison pour laquelle je suis ici, et maintenant. Voici le secret que je vais enfouir sous les décombres des tours et des avions.

Je suis ici pour faire mentir les Nombres, je suis ici pour opposer mon inhumanité secrète à leur pathétique humanité, je vais sortir de la tour Nord, et non seulement je vais en sortir, mais je ne sauverai pas que moi-même. Il y aura moi, la tour en feu, et cette petite fille tombée de l'enfer déchaîné sur la terre.

Alors, allons-y, *let's roll*, 10 h 28, c'est le moment limite, le moment où il faudra être sorti de la tour. Je sais tout, à l'avance, avec la précision d'un chronomètre suisse.

Je sais qu'il est neuf heures et une poignée de secondes, je sais que je suis ici pour lancer un défi au cosmos entier.

Je sais tout à l'avance, j'ai donc pu tout prévoir, ou presque. Oui, *presque*.

Par exemple la cage d'escalier de la face nord – la plus proche de nous – a été sévèrement endommagée par l'impact. J'y aperçois et entends tournoyer de vastes colonnes de feu. Je dois au plus vite trouver un autre escalier. Je dois trouver ce qui va nous extirper de ce piège de cristal, beaucoup trop réel.

Je vais devoir me battre contre cette tour entière, pire encore, je crois que je vais être dans l'obligation de l'apprivoiser.

Oui, je crois que je vais devoir en faire mon amie. Car qui d'autre, ici, pourrait devenir mon alliée, sinon cette triade machinique de la tour-avion-incendie ?

North Tower, my only friend...

Les corridors sont lourdement enfumés. J'entends des voix, des cris, mais je ne vois quasiment rien.

L'atmosphère est en train de devenir irrespirable, les incendies contaminent les étages situés sous la zone d'impact presque aussi vite que ceux situés au-dessus de la fournaise. Je sais que, selon les rapports d'investigation, et les films, on parviendra à la conclusion que l'incendie a finalement atteint plusieurs parties des étages 79-80. Par ce qui subsiste des baies vitrées, j'aperçois régulièrement la silhouette d'un corps qui tombe, ombre grise et noire qui passe tel un bolide vertical, au silence terrible, emmuré vivant dans la décision fatale qu'il a fallu prendre entre deux morts. Les corridors sont enfumés, les escaliers aussi, comme les cages d'ascenseur, où résonnent les cris des victimes bloquées dans leurs cabines, de lourdes spirales grises s'échappent des minces orifices entre les portes verrouillées, tous les étages situés au-dessus de nous forment désormais un bolide de feu et de fumée qui s'étend dans les quatre directions de l'espace, il faut envisager notre fuite comme la traversée d'une zone de guerre.

Je sais tout, j'ai tout prévu.

Pour résister à la toxicité des fumées qui envahissent les étages il faut masquer la bouche et le nez avec un linge mouillé.

Le linge, c'est une cagoule faite d'un mélange de laine et d'acrylique, adjointe d'un foulard de coton que j'ai scotché

au Velcro, l'eau est contenue dans de petites bouteilles de cinq cents millilitres. Des lunettes de plongée complètent le tout. Ce sera pour elle, ce sera son uniforme de combat contre les Nombres, ce sera son scaphandre pour la traversée des ténèbres.

– Je vais te porter sur l'essentiel du trajet, le plus simple : tu t'installas sur mon dos, les jambes autour de ma taille, tu te sers des lanières du sac pour bien t'accrocher, si je dois me servir de la hache je devrai peut-être te poser un moment. Tu es prête ?

Elle ne répondit que par un mouvement de la tête, qui laissa un dépôt humide sur ma nuque, je lui passai la cagoule, les lunettes, versai consciencieusement l'eau sur sa face ainsi recouverte, la laissai s'installer sur mon dos, et entamai ma marche.

Il fallait y aller, l'incendie dévorait maintenant l'étage d'où elle était venue, et il avait atteint plusieurs parties de celui où nous nous trouvions, il était sur nous, il était à nos trousses, il était là.

Alors nous avons commencé à descendre.

Mon cerveau est plus précis qu'un cadenceur de microprocesseur. Il savait, bien sûr.

Il est très exactement 9 heures deux minutes et onze secondes, alors que nous n'avons même pas franchi trois étages, lorsque l'événement se produit.

Ce fut comme un séisme dont l'onde de choc fit trembler l'ensemble de l'édifice, qui sembla vaciller sur son axe, des débris tombèrent sur nous de tous les étages, la plupart sous la forme de brandons ardents de diverses tailles et origines. La structure qui maintenait l'escalier devant nous s'affaissa, crevassant d'un seul coup la volée de marches, cela fut suivi de l'éboulement d'une partie du plafond, qui nous barrait désormais le passage.

Voilà, ça y était, l'événement était désormais complet, achevé, terminé, accomplissant sa figure à la perfection.

– Qu’est-ce que c’était ? me demanda la petite fille que je venais de déposer à mes côtés afin que de ma hache de pompier, extirpée vivement de mon sac dorsal, je puisse défoncer au plus vite une porte de secours dûment verrouillée.

Je savais tout. Il nous faudrait au moins une minute, bien grasse, pour descendre chaque étage. Nous étions maintenant au 87^e, la course à travers les niveaux de la structure serait longue, et périlleuse, certains seraient envahis de fumée, de flammes peut-être, ou tout simplement hors d’usage, comme cette portion que je devais contourner. Nous avions quatre-vingt-sept étages à descendre, et il me restait moins de quatre-vingt-dix minutes pour y parvenir avant le crash de la tour.

Cette équation, je la connaissais depuis un bon moment mais c’est à cet instant que je compris ce qu’elle impliquait vraiment, c’est pour cela que j’étais venu, c’est pour cela que j’avais décidé de renaître ici. Je voulais vaincre les nombres, certes, mais plus encore je voulais faire mentir la réalité, je voulais anéantir l’impossible.

– C’est la deuxième tour, lui répondis-je froidement.

Je n’avais aucun désir de la maintenir dans l’abri des illusions au moment où elles devenaient des pièges géants, aucun désir de lui cacher la vérité, de la protéger de l’horreur. L’horreur, elle était plongée dedans.

– *C’est le deuxième cavalier*, ajoutai-je.

Et je me mis à défoncer la porte.

J’avais remarqué son pendentif protestant, avec sa croix huguenote parfaitement identifiable, autour du cou. On était aux États-Unis, la dernière civilisation religieuse de l’Occident, elle comprendrait l’allusion, m’étais-je dit.

Elle l’avait parfaitement comprise.

Étage 80. Plus de quinze minutes ont passé, nous ne sommes pas dans les temps. Pas du tout. Dans l'escalier de la face ouest auquel nous avons pu finalement accéder, nous croisons des colonnes d'individus errants, certains viennent juste de trouver une porte d'accès à partir de leur corridor, la fumée semble moins dense à cet étage, je constate qu'elle est tout de même dispersée dans tout l'édifice par les conduits de ventilation. Des groupes s'agglomèrent et tentent de descendre dans l'obscurité la plus totale. J'entends des voix, des pleurs, des plaintes, je touche des corps, je sens des haleines essoufflées par la peur ou l'effort. Certains d'entre eux racontent, par bribes encore empreintes de terreur, comment ils ont pu par miracle échapper aux terribles incendies qui ravagent le haut de l'immeuble, à partir de l'étage 92. Ce sont des humains. Ils vont tous mourir. J'ai cette petite fille à sauver. Je n'ai pas le moindre choix.

Étage 75. La descente est toujours aussi lente, au milieu des colonnes d'humains qui vont mourir. Moi, je ne suis pas humain. Je suis un parfait simulacre, je l'avoue, rien, pas même une analyse médicale des plus poussées ne discernerait la moindre différence, mais je n'appartiens pas vraiment à votre espèce. En fait, je suis le futur de votre espèce. Je vous ai observés longtemps, plus de mille ans, et j'ai vu tout ce que vous étiez capables de faire.

Certaines merveilles, au demeurant.

Et pas mal d'atrocités.

Comme celle au milieu de laquelle je suis mort, puis né à nouveau, avant de pouvoir quitter enfin cette enveloppe charnelle, et où je dévale les escaliers enfumés, poursuivi par le titanesque incendie qui gronde au-dessus de nous, et par la terrifiante cadence du temps, qui ne cesse de clignoter dans mon esprit, comme les signaux d'une horloge atomique devenue aussi vaste que le monde en son entier.

Je suis un simulacre d'être humain, j'ai tout ce qui fait de moi un membre de votre espèce, pourtant j'ai conservé aussi une partie de ce que j'étais à l'origine. Nos spécialistes savent reprogrammer les codes génétiques comme du Chiffre d'espionnage, avec des *structures cachées*.

C'est pour cette raison que moi, je vois dans la nuit.

C'est pour cette raison que la cagoule mouillée n'est pour moi d'aucune utilité : comme mes yeux, mes poumons se sont très vite adaptés au nouvel écosystème qui les entoure, ils filtrent eux-mêmes les diverses nuées toxiques que je suis amené à respirer. De fait, la question me taraude : je ne savais pas exactement ce que j'étais venu faire ici, pourtant j'avais emporté avec moi un petit équipement de survie fait sur mesure pour un être humain.

Si moi je ne le savais pas, quelqu'un, dès lors, devait très probablement le savoir.

Étage 70. Plus de dix minutes pour parcourir cinq étages. Ça ne va pas du tout, ce timing. Pas du tout. Les corps avachis encombrant les volées de marches, ceux qui parviennent encore à descendre le font à la vitesse d'insectes aveugles, s'agglomérant les uns aux autres dans l'obscurité, ralentissant leur avance, et donc la nôtre. Je constate très vite que la fumée n'est pas moins dense dans les étages inférieurs, à cause des systèmes d'aération haut de gamme elle est en train d'envahir tout l'immeuble pour de bon, d'une façon mortellement égalitaire. Les escaliers sont remplis de corps allongés ou de personnes prostrées au coin d'une porte, incapables d'aller plus loin, le souffle coupé, certains vomissant par hoquets spasmodiques contre les parois de béton, la fumée devient particulièrement épaisse sur certains paliers et au-dessus de nous, on dirait que l'incendie gronde encore et toujours plus fort. Des cris et des plaintes se répercutent un peu partout en échos venus de nulle part et y retournant, la mort est là, de toute sa hauteur, elle vient prendre son dû. J'arrose régulièrement la cagoule

de la petite. Je lui dis de sucer le tissu pour s'hydrater en continu. Je fonce dans les ténèbres emplies d'hommes qui meurent. Je dois battre le temps. Je dois battre le temps et l'espace. Je dois battre le monde.

Je dois battre la tour.

La tour et tout ce qui entravera notre route.

Étage 60. Je suis enfin parvenu à maintenir une cadence acceptable, désormais j'enjambe les corps que je croise sans ménagement, s'il y a un attroupement je traverse d'un coup net, sans plus de fioritures, s'il le faut je pousse, je tire, je frappe, j'éjecte tout ce qui ne s'écarte pas, il m'arrive, je le sais, je le sens, je le vois, de marcher sur des corps. Je me bats contre le cadenceur qui palpite dans ma tête, je me bats contre le temps et l'espace, je me bats contre la tour, je me bats contre les hommes qui meurent, je me bats contre tous ceux qui vont mourir.

Je me bats contre le monde entier, ou plutôt, contre ce qu'il en reste.

Étage 50. C'est étrange, les niveaux deviennent de plus en plus déserts au fur et à mesure de notre descente, comme si le sort avait voulu que la plupart des visiteurs de ce matin se rendent dans la moitié supérieure de la tour et qu'ils n'aient pu en redescendre. Mais je vois dans la nuit, et je respire la fumée toxique. Plus rien ne m'arrête dans cette course effrénée à travers les ténèbres, vers le bas, toujours plus bas, en suivant le puits spiraloïde qui va nous conduire vers le jour.

Je cours, en maintenant scientifiquement la cadence, sans trop forcer pour ne pas risquer une suractivité des organes pulmonaires et l'essoufflement conséquent. Oui, la fumée

est partout maintenant, les étages supérieurs se consomment, les hauts étages centraux commencent à succomber au ruissellement du kérosène en feu, les étages inférieurs semblent pour l'instant à l'abri des incendies, mais absolument tous sont plongés dans la nuit, la nuit et le brouillard.

La Tour est un monde.

Un Monde qui va se rayer de la carte.

Un monde qui va devenir le Ground Zero d'un territoire autodétruit.

Un monde d'où je dois sortir avant qu'il soit trop tard, avant que ma liberté nouvellement acquise rencontre sa limite sous la forme d'un demi-million de tonnes de béton et de métal.

Oh, *babe, let's roll.*

Étage 40. Je me rends compte que je suis en nage. Cela doit durer depuis les premiers instants de l'expérience, lorsque les départs d'incendies ont suivi l'impact. La tour est devenue une machine à produire de la chaleur et de l'obscurité. La chaleur se répand dans les étages au même rythme que l'invasion de la fumée, par les conduits de ventilation, les cages d'ascenseur, d'escalier, par toutes les cavités laissées par les incendies ou les collisions d'objets divers. Elle est multipliée en moi par ma course continuelle, je suis chaleur, je suis feu. Je suis la tour, je suis l'horloge dans ma tête, il est 9 h 53 et dix-sept secondes. Il me faut maintenant un peu moins de cinquante secondes pour descendre un étage. Je dois tenir. Plus encore, il faut à tout prix que j'accélère, nous sommes en train de regagner du temps sur le temps, je dois monter en puissance, tant pis pour les éventuels dégâts pulmonaires, tant pis pour la fatigue générale, tant pis pour la chaleur.

Tant pis pour moi.

Étage 30. Un peu plus d'une demi-minute par étage, il est clair que je ne pourrai guère aller plus vite, la fumée est toujours aussi dense, quel que soit le niveau traversé. J'arrose régulièrement le visage de la petite, mes réserves d'eau minérale sont presque à sec, mes poumons sont en surchauffe, mais il ne faut surtout pas s'arrêter, pas maintenant, maintenant que je suis en train de vaincre cette course contre la montre, la montre que j'ai dans la tête, maintenant que je commence à faire mentir les Nombres, maintenant que j'ai appris à domestiquer la tour. Il est 9 h 58 et quarante-quatre secondes, je dévale la volée de marches vers l'étage suivant, il n'y a plus rien d'autre que l'obscurité, les nuées toxiques, et le silence.

Un silence de caveau funéraire, à peine tendu par la lointaine et sourde vibration qui émane de l'incendie dévorant les étages supérieurs.

Mais l'horloge qui oscille dans ma tête sait tout du déroulement des événements, elle sait tout de leur horaire. Elle sait tout de leur potentiel de destruction.

C'est pourquoi à 9 h 59 passées d'une dizaine de secondes je continue ma course dans les ténèbres fuligineuses, c'est pourquoi je prête à peine attention à la vibration qui semble descendre du ciel, comme si l'incendie se ruait sur nous.

Je sais ce que c'est. Ce n'est pas l'incendie de la tour Nord qui se déverse dans notre direction.

C'est la tour Sud.

C'est la tour Sud qui s'effondre, juste à côté de la nôtre.

Nuit et brouillard

Les catastrophes possèdent des propriétés par nature inquantifiables, et imprévisibles. Jamais les terroristes n'auraient pu imaginer l'enchaînement tragique, et fatal, des événements qu'ils avaient mis en branle, aucun physicien d'élite n'aurait pu reconstituer à l'avance cette grande équation de la Faucheuse.

L'effondrement de la tour Sud eut évidemment pour première conséquence de tuer tous ceux qui s'y trouvaient encore, ou à proximité. Cette conséquence fut en quelque sorte visible par tous les observateurs de l'événement, dans la rue, proches des lieux, ou sur leur écran de télévision. Comme moi, lorsque j'avais capté les émissions avec plusieurs semaines d'avance.

Mais personne, à part ceux qui s'y trouvaient enfermés à cette heure, et qui allaient tous mourir, ne sut ce qui se produisit dans la tour Nord lorsque la tour Sud implosa.

Personne.

Personne d'humain, en tout cas. Personne selon les rapports d'enquête, les bilans, les statistiques, personne pour le Royaume des Nombres.

Ce qui se produit dans la tour Nord au moment où la tour Sud s'effondre, c'est ceci :

Il y a un train géant qui descend des cieux. Sa vibration est ponctuée de brutales crêtes sonores, comme le rythme des wagons passant sur les traverses entre les rails. Le bruit semble provenir d'une lointaine étoile, ouaté, son battement s'accélère en même temps qu'il se fait plus audible, plus net, plus proche, de plus en plus proche, très proche, si proche que brutalement il est là, sorte de réplique titanesque du choc initial de l'avion, et que tout éclate dans un nuage poussiéreux. Tout.

La tour ne cesse de trembler sur son axe. La petite fille se détache de mon dos tandis que je perds l'équilibre et m'affale sur la dernière marche avant le palier 28. Je l'entends crier. Je la vois, je l'attrape et la replace sur mes épaules sans ménagement. Nous sommes dans un nuage opaque, un nuage blanc, un nuage blanc comme la mort.

Elle n'a rien dit, ses yeux étaient emplis d'une frayeur tout enfantine, elle ne dira plus rien, c'est à croire qu'elle a deviné.

Le contre-choc de l'implosion de la tour Sud sur sa voisine est extrêmement simple : par tous les orifices du bâtiment, en particulier ses volets d'aération et ses fenêtres désormais brisées sur toute sa hauteur par l'onde de choc, de monstrueuses nuées de débris et de poussières parfois brûlantes comme au sortir d'un volcan ont pénétré de toutes parts à travers chaque étage. La vibration, énorme, a désolidarisé des pans entiers de la structure déjà fragilisée par l'impact et les incendies subséquents, les câbles retenant les cabines d'ascenseur se sont à peu près tous rompus, des étages entiers de cages d'escalier se sont effondrés, des parois, des planchers, des poutrelles s'y agglomèrent, tuant, blessant, piégeant tous les survivants de la tour Nord dans un chaos plongé dans une obscurité pire encore que la précédente.

Tous.

Tous, même moi.

Même moi et cette petite fille.

Cette petite fille que je vais pourtant sauver.

Nous sommes presque ensevelis sous le déluge de gravats, une partie des étages supérieurs de l'escalier ouest se sont partiellement effondrés au-dessus de nous, très vite je me rends compte que franchis quelques obstacles, les marches continuent, en relatif bon état, de descendre vers l'étage 27, à quelques mètres de distance. Il nous reste une chance. Il nous reste une chance de battre les Nombres, et ceux qui tuent pour eux.

Il nous reste l'infinie possibilité d'un miracle.

Il nous reste ce pour quoi je suis venu.

Étage 25. Oui. Nous sommes passés. Les escaliers sont encombrés de gravats, de débris et de poussières mais nous parvenons à descendre. J'entame la dernière bouteille d'eau et la verse sur le visage cagoulé de la fillette rescapée du 91^e étage. Nous sommes passés. Nous descendons.

Certes pas au même rythme que précédemment, mais nous descendons, nous marchons vers le bas, nous marchons vers cette vision invertie de l'espérance, au fond des ténèbres, là où seul le jour peut se permettre d'exister pour ceux qui survivent à la tour.

Nous lui survivrons.

Nous sommes la survie. Le miracle aura lieu. Je suis son agent. C'est pour cela que je suis venu, que je suis mort, et que j'ai pu renaître afin de mourir pour de bon.

Le sacrifice, je suis prêt.

Le sacrifice ce n'est pas la mort donnée, c'est la mort vaincue.

Le sacrifice c'est conduire cette petite fille hors de la tour Nord avant son effondrement terminal, le sacrifice c'est trahir tout ce que je suis pour une humanité qui n'en vaut pas la peine, sauf dans le cas d'une singularité prédisposée à être sauvée.

Car cette humanité ce n'est pas un concept. Ce n'est pas un concept qui mesure un petit mètre vingt et pèse ses vingt-cinq kilogrammes de chair, de sang et d'os, en se tenant accroché sur mon dos, ce n'est pas un concept que je suis venu sauver, contre les Nombres, contre les statistiques et tous les possibles coalisés.

C'est une petite fille dont je ne sais l'âge, environ six ans, que par une suite de déductions, une petite fille dont j'ignore tout, jusqu'à l'identité la plus élémentaire. Cette petite fille que je suis en train d'extirper de la fatalité de la grande machine en feu est pour moi une parfaite inconnue. Et je suis pour elle un complet étranger.

C'est pour cela que nous descendons ensemble au milieu des débris de la tour Sud, dans ce qui subsiste de la tour Nord, c'est pour cela que nous allons vaincre les tours, les avions, les incendies, et les ténèbres.

C'est pour cela que je suis venu.

C'est pour elle.

Pour ma fille.

Étage 20. Tiens, on dirait que l'épaisse fumée se dissipe peu à peu, sans doute l'onde de choc provoquée par l'implosion de la tour Sud a-t-elle bousillé les systèmes de ventilation, empêchant la fumée des incendies supérieurs de contaminer de leurs nuées toxiques tout le reste de l'édifice. Ne détruit-on pas les puits de pétrole en feu par le souffle de l'explosion d'une bonne quantité de nitroglycérine ? En tout cas, il ne subsiste presque plus que la poudre aérienne en provenance de la tour implosée. Nous descendons encore un niveau. Mon processeur neuronal ne s'arrête pas, lui non plus, nous nous dirigeons maintenant vers l'étage 19, il est dix heures, dix minutes, trente-huit secondes. Cela risque d'être très juste.

Très, très juste.

Cela risque d'être beaucoup trop juste.

D'autant que l'accès à l'étage suivant, je m'en rends compte dans la seconde, est solidement barré. Ici, les escaliers se sont effondrés sur plusieurs niveaux. Ici, on ne passe plus.

Et pourtant il va falloir passer.

Il va falloir battre les Nombres, il va falloir battre l'avion, la tour, et tous les possibles coalisés, il va falloir tout risquer, et en premier lieu, sa propre vie.

Étage 18. C'est donc ici que cela devient infranchissable, C'est donc ici que nous devons franchir le mur de l'impossible. C'est donc ici que se nouent tous les mondes. Étage 18.

Nous sommes presque en vue de notre destination finale, en vue du jour, en vue de l'espérance. Et nous sommes bloqués. Juste ici. Étage 18. N'importe quel humain, après les épreuves que nous avons traversées, succomberait en cet instant au désespoir, fermant de lui-même la porte vers la sortie.

Mais moi, je ne suis pas vraiment humain.

Je suis moins humain encore que cette tour, et que cet avion. Que toutes les tours, et tous les avions.

Aucune machine humaine, aucune catastrophe humaine, aucune idéologie humaine ne peut vaincre un agent de la Mission. Des vies de rechange nous attendent en stock dans nos matrices d'embryogenèse, et même si je viens d'user de la dernière disponible, lors de l'impact, rien ne m'empêchera de sauver cette petite fille, rien ne m'empêchera de battre la machine tour-avion-incendie, rien ne m'empêchera de battre tous les Nombres imaginables.

Je ne pouvais plus me suicider pour renaître, j'aurais pu servir dès le départ de parachute humain à la fillette du 91^e étage. Mais je pouvais encore entreprendre le plus difficile : agir contre la machine en étant plus machine qu'elle.

Je pouvais redevenir entièrement ce que j'avais trahi. La trahison serait complète car mise au service d'elle-même.

Alors j'ai juste dit à la petite fille de l'étage 91 : ce que tu verras, tu ne l'auras pas vu. Ce que je vais faire, je ne l'aurai pas fait, ce qui va se passer, ça n'aura même pas existé.

Alors ça n'a même pas existé. Car je ne l'ai pas fait. Car elle ne l'a pas vu.

En tout cas, c'est ce qu'elle vous dira.

Étages 17, 16, 15... nous sommes passés, nous descendons, rien à signaler sinon la nuée de poussière, j'achève de verser la dernière bouteille sur le visage de la fillette, le cadenceur indique que nous sommes tout juste dans les temps, courir, continuer de courir, courir toujours, vers le bas, jusqu'au jour.

Étages 12, 11, 10...

Oh non. De nouveau l'accès est barré, mais de façon un peu aberrante. On dirait qu'au moins un étage entier s'est affaissé, sans doute deux, dans cette partie de l'immeuble. Cela signifie tout bêtement que nous avons gagné deux niveaux sans avoir à les descendre mais qu'un vaste amas de poutrelles métalliques, de béton concassé et de tumulus de poussières diverses nous obstrue le passage. Encore une fois, je serai plus inhumain que tous les humains réunis, plus machine que la machine. *Contente-toi de t'accrocher et de suivre le mouvement, n'aie pas peur...* Je sais franchir des parcours d'obstacles largement plus compliqués, les pouvoirs secrets de mon métabolisme me permettent quelques exploits athlétiques que m'envierait certainement le plus anabolisé de vos champions. Alors nous passons, nous passons les étages affaissés, en fait je me jette d'un niveau à l'autre par les quelques excavations ouvertes dans la structure, oui, je comprends qu'à un moment donné, lorsque la verticalité vous oppose toute sa puissance, vous devez vous abandonner aux forces de la gravité, si l'on vous empêche de descendre, faites tout pour tomber. Paradoxalement, l'obstacle se révèle un facteur d'accélération. En quelques secondes, je suis descendu de trois étages. Je saisis mieux à chaque instant la nature du phénomène qui s'est déroulé ici. Nous sommes à la base de la tour Nord. Ce n'est pas le jour qui nous attend. Entre-temps l'implosion de la tour Sud a plongé la sortie elle-même dans les ténèbres.

Les six derniers étages. Plus que six étages, plus que six étages et ma liberté rencontre le jour plein ciel, voire les ténèbres relatives de la sortie, plus que six étages et j'accomplis le miracle contre la machine tour-avion-incendie.

Mais voilà, de nouveau bloqués, cette fois par un amas de gravats qui a littéralement comblé la cage d'escalier, jusqu'au plafond, tout le reste a l'air de s'être effondré sous sa masse. Nous sommes plantés sur le palier bouché, nous nous trouvons près d'une porte de secours oscillant encore sur ses gonds à demi dévissés, je sais que derrière il y a la coursive et que là, se trouvent les vitres, les vitres qui sont réduites à l'état de verre pulvérulent, alors j'empoigne la hache d'incendie sans même poser la fillette à terre et je démolis la porte en une série de coups balancés comme un malade, je fonce à travers la coursive en direction de ce qui fut la surface vitrée de la tour, tout a été arraché autour de moi, je peux voir ce qui se passe juste au-dessous de nous, dans la rue, je peux goûter à l'air libre comme une variation un peu plus légère des diverses nuées que nous avons jusque-là respirées.

Le choc de la catastrophe est encore sensible, le colossal chaos géologique laissé par l'effondrement de la WTC-2 a totalement pris possession de l'espace urbain, des tumulus de débris fumants, des traînées de kilotonnes de gravats, des montagnes de poussière, des véhicules en tous sens, renversés, incrustés les uns dans les autres, parfois simplement ensevelis sous un tapis de cendres, des hommes errant en tous sens, quelques uniformes, je constate que l'entrée principale de la tour Nord est à moitié obstruée par un autobus couché sur le côté, la topologie des lieux s'imprime en moi à toute vitesse, si je calcule bien les paramètres de notre course, l'effondrement partiel des cages d'escalier, les épais remblais créés par les débris de la tour Sud, le sol se trouve à une dizaine de mètres de nous, peut-être un peu plus, je ne sais trop comment les décisions

s'enchaînent dans ma tête. D'autres hommes, ou femmes, se sont déjà jetés du haut des tours, mais à partir des étages supérieurs, à plus de trois cents mètres d'altitude, nous, nous allons atterrir sans trop de dommages dans une terre relativement meuble, sable de béton et poussières diverses, en tout cas largement plus molle et désarticulée que l'asphalte plan et raide de la chaussée, je sais me mouvoir dans des conditions plus rudes, je saurai contrôler cette dernière chute lors de cette ultime étape de notre parcours du combattant. Ce n'est pas une quinzaine de mètres d'altitude qui nous arrêtera, maintenant je sais me servir de la tour pour mieux en tomber, et je saurai me servir de celle qui est déjà tombée pour mieux atterrir, au pire je me briserai un os de la jambe, dans le laboratoire clandestin je possède le nécessaire pour tout remettre en état au plus vite, mes hyperfonctions métaboliques me permettront de tenir la course jusque-là. Facile. Car le laboratoire, il n'est pas loin.

Mieux, il est tout près.

Les décisions en cascade conduisent donc à la chute, celle du choix.

Celui du moment où je me jette vers l'énorme tas de gravats qui fut un jour la tour Sud du World Trade Center.

La petite fille de l'étage 91 ne pousse pas même un cri. Elle est une survivante de l'impossible. Elle sait que le pire des choix vaut toujours mieux que pas de choix du tout.

Elle sait que nous venons de nous éjecter hors de la nuit, hors de la nuit et du brouillard.

Là où les rues portent 3 000 noms

Ça y est. Nous sommes sortis de la tour Nord qui brûle au-dessus de nous, nous avançons sur les débris encore fumants de la tour Sud qui s'est effondrée une demi-heure auparavant, laissant sous elle, en elle, à travers elle, surgir toute la composition terminale de l'Apocalypse.

Je connais bien mon cerveau et l'horloge implacable qui y cadence le temps.

Je connais bien ce qui va se passer. Je connais bien New York City.

Nous courons sur les débris de la tour Sud, je fais tout pour m'éloigner au plus vite de sa jumelle, vu notre position de départ c'est vers le méridion de l'île de Manhattan que nous nous dirigeons. Au passage, j'aperçois d'abord les groupes de corps épars qui sont tombés des étages en feu, sur le sol, les auvents de béton des halls d'entrée, les toits de quelques bâtiments alentour. Je vois aussi des hommes regroupés dans le vaste vestibule de la tour Nord, envahi de tonnes de gravats. Des pompiers, par dizaines. Et je discerne aussi des policiers, disposés un peu partout autour du point d'impact de la tour effondrée, par dizaines eux aussi, et parmi eux, je constate la présence d'hommes en costume sombre qui prennent des photos, tournent des films avec des Caméscope, enregistrent les conversations... L'un d'eux se dirige vers moi, en tendant fermement son badge avec toute l'autorité qu'il constitue, *US Marshall*. Mon *autorité* à moi est différente. J'improvise à toute vitesse, une de nos techniques de base, manipulation de l'information, ruse, mensonge, leurre, narration neuro-active, fabrication instantanée de la vérité : *Cette petite est la fille du sénateur du Wyoming, je suis le docteur Williamson, son médecin personnel, je dois me rendre à l'hôpital le plus proche, une voiture officielle m'attend hors de la zone, occupez-vous au plus vite des autres*, ma voix a été syntonisée sur une fréquence quasi hypnotique, un commandement subcortical,

appelle-t-on cela dans notre jargon, l'homme reste figé sur place et je poursuis ma course sans même attendre la moindre réponse. C'est l'état d'urgence, c'est chacun pour soi, c'est la fin du Monde. Sans doute devrais-je les avertir mais je n'ai pas le temps, que font-ils là d'ailleurs, ne comprennent-ils pas l'inéluctabilité géophysique de la chose ?

J'enfouis la tête dans mon blouson, instinctivement, et je m'éloigne au plus vite de la tour Nord, mais l'horloge qui bat dans mon cerveau est aussi inflexible que le microprocesseur d'un ordinateur.

Nous sommes à moins d'une minute de l'effondrement de la tour.

Et nous sommes à moins d'une centaine de mètres d'elle, nous sommes encore sous elle, nous sommes presque à l'intérieur d'elle, comme tous ces hommes qui vont mourir.

Maintenant je cours à un bon rythme sur ce qui fut la grande esplanade qui jouxtait l'ancienne face orientale de la tour Sud, autour de nous des carcasses de voitures et d'autobus, renversées, blanchies de poussière, miroitent, momies métalliques, dans la lumière filtrée, nous arrivons en vue de Church Street, nous tournons le dos à toute la zone du WTC et j'aperçois là-bas, devant nous, à travers la poussière en suspension, les rues et les avenues encore pleines d'une foule qui désormais fuit le quartier en masse. Je maintiens mon rythme, allez, nous sommes sortis, tenir, ne pas flancher, puis je commence à courir le plus vite possible lorsque je me rends compte, peut-être un peu tardivement, que l'heure tourne.

Ou plus exactement, qu'elle ne tourne plus.

Car il est très exactement 10 heures, 28 minutes, plus quelques fractions de seconde.

C'est le moment de la fin.

Le moment de la fin de la tour Nord. Encore quelques pas de course, à fond, quelques respirations, à fond, surtout ne pas se retourner.

C'est le moment qu'il va falloir dominer, alors que déjà le bruit des premiers effondrements se fait entendre, comme celui de la tour Sud, mais plus net, plus rapide encore, plus fort, bien plus fort, bien plus terrifiant.

Car nous sommes encore sous elle, nous sommes presque en elle, elle peut encore nous avaler.

Oh oui, nous sommes encore en elle, nous avons parcouru tout juste deux cent cinquante mètres, peinant à franchir les obstacles naturels érigés çà et là au milieu de ce nouvel asphalte, à dominante blanche, mais où fument, depuis les énormes tumulus qui s'entassent autour de nous, des incendies se consumant dans les profondeurs du sous-sol new-yorkais. Nous sommes sortis de la tour, mais la tour continue de nous circonscrire de toute sa présence, surtout au moment de son extinction.

Un quart de kilomètre, peut-être un peu moins, ce n'était pas si mal au milieu des débris de la tour Sud, surtout avec cette petite fille en poids excédentaire accrochée à mon dos.

Ce n'était pas si mal, non, pas si mal pour un non-homme venant de renaître à la vie sous l'avion percuteur, ce n'était pas si mal pour un non-homme qui était parvenu à descendre quatre-vingt-dix étages en moins de quatre-vingt-dix minutes.

Ce n'est pas si mal en effet, au vu des circonstances.

Mais « pas si mal » ou non, ce n'est pas assez.

Ce n'est pas assez lorsque New York s'effondre sur elle-même.

Ce n'est pas assez quand se reproduit ce que nous avons vécu dans l'obscurité de la tour Nord. Maintenant que celle-ci implose, nous allons le vivre à l'air libre, sur les ruines fumantes de la tour Sud.

Une phénoménologie très singulière semble à l'œuvre, ici, et maintenant.

Et en premier lieu, celle, dynamique et pourtant comme figée à jamais dans le temps et l'espace, des étages qui s'écrasent les uns sur les autres, dans un mécanisme de sidérurgie suicidaire, un cyclone polymétallique de poussière et de gravats qui éclate comme une bulle géante au moment de l'impact final de la structure compressée de la tour sur le sol, libérant d'un coup toute l'énergie cinétique accumulée.

C'est énorme, gigantesque, surpuissant, c'est un cumulus féroce chargé de débris brûlants, c'est un nuage ardent, d'une densité mortelle, d'une violence pure, c'est un nuage qui roule et gonfle comme une vague sphérique, portée par la colossale onde de choc qui semble faire vibrer la planète entière. D'ailleurs, n'est-ce pas ce qu'elle fait ?

C'est un nuage qui ne cesse de prendre du volume dans les trois directions de l'espace, telle une coulée pyroclastique dévalant les pentes d'un volcan, c'est un nuage qui grandit si vite qu'il brise la linéarité du temps, c'est un nuage qui explose, un nuage dont chaque déflagration fait naître un autre nuage, c'est un nuage qui nous poursuit, un nuage qui nous rattrape, un nuage qui nous enveloppe, un nuage qui nous ensevelit. Un nuage qui nous arrête, de toute la puissance de son mouvement infernal. Un nuage qui arrête le monde en son entier.

Comment j'ai pu nous extraire du tas de gravats et de poussières brûlantes, vous lui poserez la question, si vous en êtes capables. Admettez une fois pour toutes que mon métabolisme peut s'adapter à des environnements fort différents, un code génétique métamorphique, disent nos spécialistes. Alors j'ai respiré sous la terre en feu tombée du ciel. J'ai pu creuser de mes mains, à une vitesse surhumaine, un tunnel vers la surface, j'ai pu transformer mon corps pour qu'il puisse pour ainsi dire nager dans la consistance poudreuse de l'amas, j'ai pu accomplir un tas de choses dont vous ne saurez rien, et cette fois, je n'eus nul besoin de

demander à la fillette de garder le secret, lorsque je m'extirpai avec elle à la surface fumante de l'énorme tas de béton et de métal concassé, elle était déjà inconsciente.

Je savais quoi faire. C'était prévu, car c'était prévisible. D'une certaine manière je suis un médecin, je suis sans doute le seul médecin de cette planète qui soit capable de conduire sur lui-même une opération de neurochirurgie tout en étant plongé dans le coma le plus profond.

Les brûlures qu'elle vient de subir ne font que s'ajouter à celles contractées lors de son passage sous la zone d'impact. Je verrai plus tard, je ne suis pas équipé pour cela.

Je la fais vomir. C'est facile. Compression stomacale d'une main, deux doigts plantés dans la bouche de l'autre. Elle gerbe un filet bilieux mais reste inconsciente. Dommage, je n'ai plus rien de liquide à disposition, les dernières réserves d'eau minérale ont été utilisées dans la tour.

Mais si, voyons... il me reste ce petit objet, datant d'une vie antérieure, lorsque je servais comme officier de rang intermédiaire dans l'armée de Sa Majesté la reine Victoria, en Afrique du Sud, un siècle auparavant.

Je l'avais oubliée, l'habitude, je la porte sur moi depuis cette sanglante bataille contre les rebelles boers, dans la province d'Orange, elle m'a été donnée par un sergent agonisant du régiment des Highlanders. Une fiasque de whisky. De l'écossais, single malt, comme toujours depuis. Je l'extrais de ma poche intérieure, presque étonné de la voir étinceler entre mes mains. Elle est déjà vissée à la bouche de la petite fille.

Sa gorge avale instinctivement le liquide doré avec avidité mais le recrache aussitôt, tout aussi instinctivement, la fillette se met à vomir pour de bon, en émettant des gargouillis, elle s'étouffe à moitié, je vois ses yeux exorbités par la panique, ça y est, au moins elle est sortie de sa léthargie.

J'observe un instant le spectacle de totale désolation qui s'offre à notre vue : poussés d'un côté vers South Cove,

North Cove, le Joe DiMaggio Highway, le Rockefeller Park, et l'Hudson River, de l'autre jusqu'à Church Street, Broadway et Trinity, Battery Park, South Street, Wall Street, Cedar Street, Liberty Street, Nassau Street, Maiden Lane, Park Row, jusque par-delà Ann Street au nord, et menaçant le motorcade Franklin Delano Roosevelt et le Brooklyn Bridge, par où s'enfuit encore la foule concentrée au sud du centre financier, les restes conglomérés des deux tours créent un titanesque nuage de fumée et de poussière qui plane sur tout Lower Manhattan, et bientôt sur la ville en son intégralité, un champignon colosse aussi effrayant que celui d'une explosion atomique s'élève lentement au-dessus de nous tous, masquant le soleil derrière les vitres teintées de cet hiver miniature, autour de moi l'atmosphère est saturée d'une poudre de béton, les cendres agglutinées et les divers débris flottent dans l'air, sous un ciel bouleversé de nuées qui produisent de vastes structures aériennes en constant mouvement. On dirait qu'il neige. On dirait qu'il neige à New York, en plein été. C'est d'une beauté stupéfiante.

Encore une rasade. Encore un peu de vomi. La plier en deux et faire pression sur l'estomac, qu'elle éjecte toute cette merde de son organisme, l'alcool va aider, il va tout fluidifier et il est antiseptique.

Alors je la fais boire, et je la fais vomir.

Puis je la fais boire de nouveau.

Et je recommence.

Elle est rapidement saoule, je le comprends à ses yeux embrumés. Sa diction se fait plus faible, embrouillée, sa motricité est affectée. Ce n'est pas grave. Nous pouvons attendre un peu.

Oui, nous pouvons attendre, à quelques mètres de ce qu'on va bientôt dénommer *Ground Zero*. Nous pouvons attendre encore un peu, plus rien ne peut nous arriver.

Tout est arrivé.

Cities on flame with rock'n'roll

Alors, au bout d'un moment, je ne saurais dire vraiment avec exactitude, je l'ai prise par la main, et sans un mot, nous sommes remontés vers le nord, vers TriBeCa, jusque sur Walker Street, au coin d'Avenue of the Americas, là où j'habitais, juste au sud de Canal Street, la frontière avec Little Italy. Nous quittâmes les lieux alors qu'une armada de flics en tous genres se déversait littéralement sur les ruines des deux tours, accompagnés par dix fois plus de pompiers, de *paramedics*, et de soldats de la Garde Nationale. Je remarquai à nouveau la présence de ces hommes en costume sombre, autour de gros et puissants SUV de couleur noire, tout juste arrivés, je le comprenais à leurs carrosseries immaculées, intactes, contrastant violemment avec les centaines de carcasses de voitures qui jonchaient l'espace urbain dévasté, blanchies par une farine de ciment, de tous côtés. L'un des hommes, une fois encore, sembla s'intéresser à nous, il nous regarda, se retourna pour discuter quelques instants avec un groupe de collègues mais quand il essaya de nous localiser à nouveau, j'étais parvenu à me fondre dans le paysage.

– À la maison, je pourrai m'occuper des premiers soins, tu n'es probablement pas la fille du sénateur du Wyoming, mais moi, je suis vraiment médecin, lui ai-je dit alors que nous passions près du Federal Building, gravement endommagé.

Nous marchions d'un pas lent et régulier sur ce qui subsistait du nord de West Street, méconnaissable, recouverte de tonnes de poussières et de débris, nous croisions des immeubles diversement affectés par la double catastrophe, je discernai tout juste les bâtiments dévastés du Performing Arts Center vers lesquels nous nous dirigeons. J'aperçus la limite septentrionale du périmètre de sécurité de la Garde Nationale, un peu au-delà de l'édifice du City Hall,

et jusque sur Murray Street, le ciel s'obscurcissait, il n'était même pas midi.

L'Éclipse avait lieu.

Je vivais un peu plus haut, à environ un kilomètre du *Ground Zero*, dans un de ces appartements typiques du Lower West Side, au sud de Greenwich Village, aux confins de Little Italy, Chinatown et SoHo, comme au cœur cosmopolitain de la cité, et à quelques blocs du musée new-yorkais du Feu, construit en 1904 à la gloire des pompiers de la ville, c'était à croire qu'on avait vraiment voulu m'envoyer un message on ne peut plus clair, c'était à croire qu'on avait voulu que je me tienne aux premières loges.

De toute façon, c'est toute la ville, c'est toute l'Amérique, c'est le continent, le monde en son entier que j'aurais traversé pour ne pas rater mon rendez-vous avec l'avion.

On ne rate pas un rendez-vous avec la fin d'une civilisation planétaire.

Ainsi se présentait l'époque dans laquelle les hommes allaient vivre. Voici comment débutait le siècle dans lequel *la petite fille devrait vivre*, tel était le monde que je m'apprêtais à quitter pour de bon.

Les nuées de poussières formaient un immense ciel de traîne au-dessus de nous, le souffle des implosions avait éjecté la lourde fumée des incendies et les fragments brûlants des tours très haut dans l'atmosphère, un crachin de débris pulvérisés tombait au hasard sur différents quartiers de la ville. Ici, à TriBeCa, on se trouvait encore assez près du double point d'impact, un fin voile vapoureux nimбай l'atmosphère d'une poudre d'or.

Je m'étais fait la remarque qu'un tel cataclysme, comme tous les autres, parvenait à déchirer le réel pour en faire surgir la beauté cachée.

Je m'étais fait aussitôt la remarque subséquente que de nombreux abrutis confondraient cette beauté révélée tel un secret et le spectacle même de l'abomination.

Puis je m'étais fait la remarque qu'il s'agirait probablement d'artistes contemporains.

Ils ne comprendraient pas que, par cet acte, toutes les cités du monde étaient en flammes, que toutes les cités en flammes de l'histoire étaient venues se condenser ici, par une action humaine qui n'était que l'instrument de leurs brasiers, ils ne comprendraient pas que l'actualisation soudaine de l'événement n'était qu'un rebut de tout ce qui avait su annoncer, *prédire* la catastrophe, ils ne comprendraient pas qu'un seul acte de parole avait depuis longtemps laissé un cratère sur le *ground zero* de toute la société-monde.

Cette société-monde qui n'était plus une société ni un monde, mais un immense champ de bataille où quiconque pouvait passer du statut de victime à celui de bourreau, et réciproquement, du jour au lendemain.

Une société sans monde, cela voulait dire la destruction des libertés.

Un monde sans société, c'était un monde sans plus la moindre sécurité.

J'avais eu un millénaire entier pour en faire l'expérience.

La maison, bien sûr, était une forteresse invisible, j'ai toujours suivi à la lettre les procédures de sécurité de la Mission. Et je n'allais certes pas changer les procédures en question en ce jour.

J'ai rapidement jeté un coup d'œil autour de moi, puis j'ai appliqué ma main sur une banale plaque de cuivre située sous la serrure centrale. C'était mon identification digitale.

Ensuite, il fallait que le système de reconnaissance valide la présence de mon invitée impromptue.

– Place ta main sur la plaque.

Elle m'a obéi sans même émettre le moindre signe de surprise.

J'ai attendu une ou deux secondes, puis j'ai pressé à nouveau mes phalanges sur la plaque de cuivre, j'y ai rapidement tracé mon autographe et un code chiffré qui certifiait mon accord à l'entrée de la fillette dans la maison.

J'ai entendu un faible ronronnement dont la fréquence particulière me signifiait que tout était OK. La porte était protégée par trois serrures sur architrave d'acier-titane. J'y ai enfourné mes clés et j'ai très vite tourné les empenages dans les verrous blindés.

J'avais ouvert la porte de la maison en me surprenant à observer fébrilement à gauche et à droite, au cas où, je ne savais pourquoi, ces hommes en costume sombre nous eussent suivis, ou fussent simplement en train de conduire leurs enquêtes dans le secteur.

Je poussai la petite dans le vestibule, m'engouffrai à sa suite et fermai la porte derrière moi, à double tour. Je savais que le système domotique nous observait avec la plus grande attention, collectant toutes les données possibles sur la personne que j'avais fait entrer dans le sanctuaire.

Nous étions chez moi. Nous étions dans la toute dernière maison que j'habiterais.

Elle était arrivée dans la maison où l'on ne revient jamais.

La maison qui disparaîtrait avec nous.

J'allumai la télé. Sur CNN, comme sur toutes les chaînes, je pus observer sur l'écran ce que nous venions de vivre. La rediffusion en boucle des deux crashes et de la double implosion me laissa dans un état étrangement distant, proche de la plus nébuleuse des rêveries.

Puis j'ai demandé à la fillette de prendre une douche et de placer ses vêtements dans la machine à laver.

J'avais tout prévu, tout préparé, tout planifié. Sauf elle. Je n'avais pas de vêtements de rechange pour une fillette de six ans.

J'avais des pyjamas, des robes de chambre, quelques tee-shirts, ça fera l'affaire en attendant lui ai-je dit, puis je lui ai demandé si elle voulait boire, ou manger quelque chose, pendant que je préparerais les instruments pour l'examiner.

Elle but un peu de Coke qui restait dans le frigidaire, dévora une pomme, puis une seconde, alors que j'installais la salle des opérations spéciales en vue d'un acte médical circonstancié.

Un acte médical sur une petite fille dont j'ignorais jusqu'au nom, et que je venais de sauver des tours-avions-incendies.

J'étais ici pour la sauver, la sauver de ce monde qui se détruisait alors que j'allais en partir.

Ses blessures étaient mineures, je n'eus à pratiquer aucune intervention chirurgicale lourde, nécessitant une anesthésie générale. Je soignai ses hématomes, ses blessures, ses quelques déchirures musculaires, les diverses lacerations qui cicatrisaient à grand-peine sur son corps violacé de traumatismes, les brûlures, le visage tuméfié.

– Tu n'as rien de grave, c'est juste un peu douloureux, mais ça reste superficiel, lui ai-je dit. Tu suivras les traitements anti-inflammatoires, analgésiques et cicatrisants durant une semaine, puis on verra pour la suite. OK ?

Elle répondit tacitement par l'affirmative, comme tout patient à son médecin traitant.

Puis, sans le moindre sens de l'enchaînement, simplement parce que le moment était venu, ainsi, avec sa propre évidence, je lui avais demandé :

– Tu t'appelles comment ?

Elle m'avait regardé longuement, en silence, ses yeux, cristaux de carbone pur, envoyaient leurs rayons au fond des miens, comme depuis un lointain pulsar. *Je m'appelle Lucy.*

Elle s'appelait Lucy.

Lucy Skybridge, ajouta-t-elle.

Elle s'appelait Lucy Skybridge.

Je l'ai regardée en souriant, un sourire qui aurait pu éclairer le soleil.

– Tu t'appelles Lucy Skybridge, ai-je enchaîné.
Évidemment.

Elle était la petite fille du 91^e étage, la petite fille tombée de la zone d'impact, la petite fille de l'impossible, la petite fille que j'étais venu sauver au milieu des tours-avions-incendies.

La lumière.

Le pont entre le ciel et la terre.

Lucy Skybridge.

Je me suis mis à rire. J'ai ri de tous ceux qui, en ce monde, et ils sont nombreux, croient vraiment au hasard.

Je savais tout, j'avais tout prévu, sauf elle. Mais cela ne changeait pas réellement l'orientation du plan de bataille, à court terme du moins.

J'avais tout préparé, puisque je savais tout. J'avais tout planifié, puisque c'était ma dernière mission.

La nouvelle maison n'était qu'un vulgaire chalet de campagne qui servait régulièrement pour les opérations de rapatriement, elle n'était même pas à mon nom, sinon comme locataire ponctuel. Elle m'attendait déjà au nord de l'État, dans les Appalaches, aux limites du Québec. C'était à peine une « maison », plutôt une sorte de variation intermédiaire, avant mon départ pour un tout autre type d'habitat.

L'agence de garde-meubles et de déménagement prendrait en charge l'entreposage puis le convoyage de tous

mes meubles, dont ma sacro-sainte bibliothèque, celle qui occupait le long couloir central de l'appartement, ma bibliothèque *personnelle*, ma mémoire de mille ans écrite sur autant de livres, jusqu'à la frontière canadienne, avant le Grand Départ.

Je sais. J'avais prévu. J'avais planifié. J'aurais un peu plus d'une semaine pour clore les livres dans leurs boîtes avant l'arrivée des déménageurs et entièrement nettoyer les lieux de toute trace de mon passage. Amplement suffisant. Le quartier serait difficile d'accès, ils auraient du pain sur la planche pour entrer dans Manhattan Sud tout comme pour en sortir. Je leur souhaitais bien du plaisir.

Au même moment, je serais loin, mais moi aussi j'aurais du travail à revendre. Je devrais alors organiser la dernière grande course du voyage, jusqu'au Nord-Canada, là où le système de désorbitation viendrait me chercher pour me reconduire au Vaisseau-Mère.

Et si j'avais tout prévu, tout préparé, tout planifié, sauf elle, alors il fallait maintenant que je prévoie, que je prépare, que je planifie ce qui allait advenir de cette petite fille qui n'avait plus ni parents ni monde.

Le soir, je la fis dormir dans la chambre d'amis. Je m'écroulai dans le divan du salon devant l'écran allumé, branché sur CNN et les images de la journée.

Je sombrai assez vite dans le sommeil, écrasé sur le cuir du divan, bercé par le son des impacts répétés jusqu'à plus soif par le tube cathodique.

Cette nuit-là, pour la première fois, je rêvai des hommes en costume sombre.

Ils couraient au milieu des tours en flammes qui s'effondraient et ils ne cessaient de me poursuivre dans les nuages en perpétuelle explosion, dans les nuées de cendres, les brumes de débris en suspension, entre les véhicules renversés et les tas d'objets détruits. Ils ne cessaient de me traquer, leurs badges officiels à la main. Et ils ne cessaient de me poser la même question, mille fois répétée dans ce rêve en structure de palais des glaces :

QUI ÊTES-VOUS ?

Et je me souviens que je me trouvais chaque fois dans l'incapacité totale de leur répondre.

L'observatoire du monde humain

Lorsque je me suis éveillé, l'aube pointait à peine. Je ne ressentais rien, mon corps semblait avoir disparu, avait-il seulement existé ? Ma mémoire était un voile vapoureux, analogue à la poussière qui avait recouvert Manhattan-Sud. Il me fallut de longues minutes pour m'acclimater de nouveau à mon propre chez-moi que je n'avais pourtant quitté que vingt-quatre heures plus tôt. Le reconnaître, l'apprivoiser, me le réapproprier. D'abord, le salon, la télévision allumée, les objets familiers, la disposition des meubles, la couleur des murs. Puis le plan. Le plan mental de ce que l'on ne voit pas, mais dont on connaît la localisation. Au rez-de-chaussée : le vestibule, le long couloir central, le grand salon, la cuisine, un cabinet de toilette, la chambre d'amis, ma propre chambre, leurs salles de bains attenantes, à l'étage : le vaste atelier spécial, mon bureau, donnant directement sur une chambrette, une autre salle de bains, un petit salon, une kitchenette, une réserve assez spacieuse, avec une cave à vins, un espace bricolage, plusieurs caisses toujours pas défaites depuis ma prise de possession des lieux, et de vieilles malles datant de toutes mes vies et dont certaines me suivent depuis la prise de Saint-Jean-d'Acre. Enfin, juste sous le toit, un grand espace vide, un second étage qui, pour l'instant, ne sert qu'à entreposer des tas de revues et journaux, et mes diverses centrales de surveillance.

Je mis plus de temps encore à assembler le flot d'émotions et d'images qui vinrent peu à peu prendre possession de mon esprit.

Au bout du compte, alors que je me levais et marchais avec lenteur jusqu'à ma salle de bains, le résultat indiquait que la catastrophe avait eu lieu, que j'étais en possession de mon dernier corps d'homo sapiens, que j'allais rejoindre le Vaisseau-Mère, et que j'avais adopté une petite fille humaine.

Une petite fille tombée du 91^e étage de la tour Nord du World Trade Center, une petite fille tombée de l'enfer humain dans les bras d'un faux homme qui se préparait à partir pour le ciel.

Je l'avais installée dans la chambre d'amis donnant sur le sud, très calme, même si de sa fenêtre on pouvait apercevoir l'immense zone de désolation qu'était devenu le World Trade Center, autant qu'elle s'adapte au plus vite à la réalité m'étais-je dit, elle dormait à poings fermés quand j'avais jeté un coup d'œil par l'entrebâillement de la porte.

Je m'étais douché de nouveau. J'avais l'impression que le million de tonnes de gravats me collait à la peau. Il me semblait certain que cette masse de cendres s'était littéralement incrustée dans mon épiderme, jusqu'au plus profond de ma structure corporelle, je portais les débris de la civilisation humaine en moi, la catastrophe s'était imprimée physiquement dans mon nouvel organisme, plus encore que dans mon psychisme.

Oui, c'était physique, organique, métabolique. Car toute cette matière vaporisée, toutes ces cendres, tous ces débris sont saturés de chair humaine pulvérisée, de cendres carboniques humaines, de débris de corps humains.

Aucune douche n'y ferait quelque chose.

J'étais *eux*.

Le soleil se leva sur New York, sur Manhattan dévasté, troublant de pâles irisations le brouillard de cendres dont quelques strates restaient en suspens au-dessus de la ville.

J'avais regardé par une des fenêtres situées sur la face sud du petit immeuble à deux étages, transformé par les Truqueurs en une maison unipersonnelle, une sorte d'immense loft, tout à fait dans l'air du temps, mais avec sa personnalité propre. À New York, pour rester anonyme, mieux vaut se réserver une certaine marge d'excentricité.

C'était étrange. La cité semblait figée autour d'un immense vide. La seule chose que l'on voyait vraiment, c'était ce qu'on ne voyait pas, la seule présence réelle en ce jour c'était leur absence.

Les deux immenses tours avaient disparu du paysage, comme si elles n'avaient jamais été là. Manhattan, New York, les États-Unis, le monde en son entier avaient franchi la porte d'un univers parallèle. Un univers où le World Trade Center n'aurait jamais surplombé Wall Street, un univers parallèle très calme, sans aucun avion-suicide, aucun incendie géant, aucune implosion, un univers qui n'existait pas.

Un univers qui n'avait pas la moindre chance d'exister.

J'avais passé ensuite le début de la matinée à errer dans l'appartement, comme après un long voyage. J'y reprenais mes marques, alors qu'en fait je m'apprêtais à en partir.

J'avais marché le long du couloir central, un corridor qui faisait office de bibliothèque dont les deux parties se trouvaient disposées sur chacun des murs opposés, plantées à hauteur d'homme. J'observais les centaines d'épais ouvrages soigneusement rangés au fur et à mesure de ma lente déambulation, les frôlant parfois d'un geste bref de la main, tentant de me reconnecter à chacun d'eux, à l'expérience singulière, une vie, qu'ils contenaient.

Les livres que j'avais achetés et conservés au cours de ma longue existence étaient principalement rassemblés dans mon bureau, certains éparpillés sur diverses étagères clouées aux murs de mes chambres, d'autres strictement rangés dans un meuble anglais victorien du salon, les ouvrages scientifiques étaient classés sur leurs rayonnages dans l'atelier médical, quelques-uns, de moindre importance, s'entassaient dans la réserve ou à l'étage supérieur.

Ce qui s'alignait ici, dans le couloir, c'étaient bien des livres. Mais ce n'étaient pas des livres achetés, même conservés depuis des siècles.

Je ne les avais pas achetés, ces livres.

Je les avais écrits.

Mille trois volumes exactement.

Mille trois volumes numérotés selon deux index parallèles : le « numéro de série », c'est-à-dire le chiffre ordinal qui signifiait la place de l'ouvrage dans le processus de l'écriture : volume 1, 2, 3, etc.

Au-dessous, on trouvait sur chaque exemplaire un autre nombre.

La suite de nombres commençait à 998. Mur de droite : les nombres pairs ; mur de gauche : les impairs.

Elle se terminait à 2001, par un ouvrage pas tout à fait terminé, qui portait en second index le numéro 1003.

$2001 - 1003 = 998$.

Refaites l'opération par vous-même, s'il le faut.

J'avais commencé à transcrire mon rapport narratif en l'an 998 de l'ère chrétienne, et mille trois années plus tard, un événement qui allait conduire le monde vers une conjonction critique de catastrophes m'obligeait à interrompre l'écriture de la bibliothèque vivante, pour sauver un petit livret humain, un opuscule de chair, de sang, et de nerfs, alors même que je devais me préparer à quitter son monde en cours de destruction.

C'était une situation plus désespérée encore que ce que nous avons vécu dans la Tour, c'était une situation plus désespérée encore que l'état de ce monde en cours de destruction, c'était une situation si désespérée qu'elle était probablement notre seule chance.

Cela fait environ un demi-million d'années que nous vous observons, et un peu plus de douze mille ans que nous envoyons régulièrement des observateurs vivre sur la Terre et s'infiltrer dans vos diverses sociétés.

Avant cette date un autre conglomerat stellaire s'occupait de cette région du ciel, mais nous les avons vaincus et supplantés. Désormais notre civilisation est la seule habilitée à entrer, d'une façon ou d'une autre, en contact avec vous.

C'est-à-dire pratiquement jamais.

Sauf pour nous, les Observateurs.

Mais si nous entrons de façon constante en rapport avec vous, en retour on peut dire que vous n'entrez *jamais* en contact avec nous. Nous sommes en pleine situation asymétrique, une relation à sens unique, ou plutôt une relation dont les deux sens ne se croisent jamais.

Nous sommes les Observateurs. Nous vous espionnons. Nous vous surveillons à travers les siècles et les nations.

Nous vous voyons. Vous ne nous voyez pas. Nous savons tout de vos vies. Vous ignorez jusqu'à notre existence.

Notre Mission est de nous fondre le mieux possible dans les sociétés traversées, quelle que soit l'échelle sociale, et de fournir régulièrement des rapports circonstanciés et précis quant à leur évolution. Un point de vue global sur la situation du monde au même moment nous est également demandé.

Évidemment, personne ne m'a jamais réclamé la rédaction de ces mille trois volumes racontant mes mille trois années passées sur cette planète. Nos technologies de transmission connectent directement les cerveaux entre eux, artificiels comme naturels, par un canal supradimensionnel qui traite les informations une infinité de fois plus vite que la lumière. En plus de mes analyses émises régulièrement vers le centre de communication, ce que j'expérimente chaque jour, la conscience quantique du Vaisseau-Mère le vit en même temps que moi, à une pico-seconde près.

Les livres, si je les avais écrits, c'était pour que ma mémoire se souvienne de ce que j'avais accompli au cours des siècles, tout au long de mes vies successives.

Que le Vaisseau-Mère reçoive à temps mes rapports, fort bien. Qu'ils soient dûment enregistrés dans les métamachines de contrôle planétaire, aucun problème.

Mais je voulais une trace. Une trace visible, lisible, une trace qui s'inscrirait en même temps sur un objet extérieur et au plus profond de mon cerveau.

J'avais vite compris en quoi consistait la littérature, à ce titre. Et le Vaisseau-Mère n'avait rien trouvé à y redire, sinon renforcer les mesures de sécurité.

J'avais fini, au fil du temps, au fur et à mesure de sa constitution, par accumuler les systèmes de protection adéquats pour la bibliothèque. Au fil des siècles et de l'évolution de la technique terrienne, j'avais acquis l'expertise d'un authentique spécialiste. Lors de la première moitié du XIX^e siècle, en Europe centrale et en Allemagne, j'étais même devenu un cambrioleur haut de gamme. Lorsque je me battais contre les Boers, en Afrique du Sud, j'avais mis au point des tactiques de contre-guérilla adaptées aux nouvelles formes de combat que les rebelles huguenots inventaient sur le terrain, on a dit que le célèbre Lawrence d'Arabie s'inspira de nos innovations, tout comme les premières unités spéciales qui virent le jour en Asie lors de la guerre sino-japonaise des années trente. Dans les années vingt, j'avais travaillé, en France, pour les coffres-forts Fichet. Durant la Seconde Guerre mondiale, j'avais appartenu aux unités britanniques du Chiffre, à Bleachley Park, qui avaient décodé la machine allemande *Enigma*. Après ma mort en 1945, j'étais réapparu aux États-Unis, d'où je n'avais pas bougé depuis, et en cette *vie américaine*, parmi mes divers métiers d'excellence, j'avais à plusieurs reprises opté pour l'électronique appliquée aux systèmes d'alarme en tout genre.

De l'extérieur, on ne voyait rien, mais si on passait le petit doigt dans l'appartement sans avoir suivi les procédures d'entrée, on se trouvait face à un piège. Un piège en forme de maison.

Un piège qu'il faut quitter au plus vite, avant qu'il ne se referme, avant que la police ne soit sur les lieux.

Ou avant qu'il ne vous tue.

Je veux dire : qu'il ne vous fasse disparaître pour toujours de la surface de cette planète.

La maison est faite comme moi. Elle est à double face. Ou plutôt à triple, si l'on considère son apparence civile d'habitat normal.

Elle est double en tant que machine-piège. Elle est triple en tant que machine-organe au complet.

Tout piège est double par nature, toute personne est trinitaire par nature, nous savons cela depuis des millions d'années.

C'est en cela qu'elle est faite comme moi.

Sur une face, le masque, la *persona*, la mise en forme des apparences créant la « réalité », c'est le premier cercle, le cercle des phénomènes visibles.

Sur l'autre face, la machine-piège terrienne, conçue et réalisée avec les technologies disponibles à l'époque. C'est le second cercle. Le cercle du secret-leurre.

Car sous cette première couche sécuritaire, plus ou moins « normale », plus ou moins « légale », plus ou moins « invisible », il y a l'autre face, *l'interface*, celle des armements secrets. Les armements nanoscopiques. Le troisième cercle. Le cercle dont on ne sort pas.

Si, pour une raison ou une autre, la première barrière flanche ou ne parvient pas à stopper l'intrusion, c'est la Maison Invisible qui prend le relais.

Elle est dotée d'un arsenal qu'aucune machine terrienne ne peut détecter, pas même les systèmes dont elle est la redondance secrète.

C'est le troisième cercle, c'est-à-dire le dernier. En cela, il est le vrai premier. Car il est l'Alpha et l'Oméga.

En une fraction de seconde, tout objet catalogué comme intrus peut être littéralement désintégré sans laisser ne serait-ce qu'un peu de cendres derrière lui. Différentes méthodes, divers rayonnements peuvent être utilisés, selon les circonstances, les dispositifs sont innombrables. Au prix d'une manœuvre un peu plus complexe, l'intrus peut être également téléporté en tout point du temps et de l'espace. Il peut ainsi se retrouver en orbite autour de Ganymède, au cœur d'un volcan terrestre ou vénusien, sous trois mille mètres d'océan, d'eau ou d'hélium liquide, voire dans une matrice d'observation clinique du Vaisseau-Mère.

Dans tous les cas, l'intrus n'est plus dans la Maison, aucune trace de son passage ne subsiste.

Il n'y est jamais entré. Il n'a pas pu en sortir.

C'est arrivé quelquefois.

J'avais vécu une petite dizaine d'années dans ce piège. C'est à peu près la moyenne pour nous autres, une décennie par zone d'observation. Lorsque je m'étais réincorporé en août 1945, j'avais d'abord vécu une demi-douzaine d'années à Albuquerque, Nouveau-Mexique, comme mécanicien d'aviation, puis après un bref séjour à Las Vegas, où je m'étais familiarisé avec les nouveaux systèmes de surveillance en travaillant pour quelques casinos, j'étais parti m'installer à Houston, Texas jusqu'en 1959, où j'avais œuvré pour une compagnie spécialisée dans la sécurité aérienne, puis dans la foulée pour un sous-traitant de Lockheed, dans le Colorado. Vers l'été 1966, je me trouvais alors à Atlanta, Géorgie, en transit, lorsque je partis vivre jusqu'au début des années soixante-dix à San Francisco, en plein *flower power* – comme ingénieur acousticien –, ville que j'allais ensuite quitter pour Nashville jusqu'à la fin de la décennie, où je montai ma propre société de surveillance électronique qui équipa une bonne partie des studios d'enregistrement de la ville. J'avais alors passé un bref séjour à Washington, suivi de trois années pleines à

Missoula, Montana, pour un contractant militaire, avant de partir pour Seattle puis, après un saut de puce à Chicago en 1992, dans cette bonne ville de New York City.

J'avais sillonné les États-Unis d'est en ouest et du nord au sud, aller et retour.

Pour nous, les Observateurs, la vie sur Terre est double. Sur une face, notre intégration dans la société humaine observée. Notre fausse existence.

Sur l'autre face, le secret. La vérité.

D'un côté l'incroyable cruauté de la destinée humaine, de l'autre l'espèce de confort cybernétique qui règle tout de nos vies inhumaines.

Nous n'avons rien à prendre en charge ou presque. Nous savons qu'une agence spécialisée, dont nous ne rencontrons jamais les membres, les Truqueurs, s'occupe inlassablement de fabriquer nos pièces d'identité en tous genres, jusqu'à nos actes de décès et nos extraits de naissance. Ce sont eux qui ouvrent et ferment nos comptes bancaires, s'occupent de nos passeports, de nos *curriculum vitae*, de nos dossiers scolaires, fiscaux, médicaux, de nos transferts, et surtout de nos logements, c'est-à-dire des lieux où nous renaissions, au milieu de notre atelier d'embryogenèse. Tout est toujours acheté à l'avance par une compagnie foncière anonyme, située dans un paradis fiscal ou un autre, avec un contrat spécifique qui nous donne l'usufruit des lieux.

Lorsque le Vaisseau-Mère m'envoie un message, changement de zone d'observation, ou changement de corps/vie, les Truqueurs sont déjà à l'œuvre pour préparer mon arrivée dans le nouveau monde qui m'attend.

Je n'ai à m'occuper que des détails, je n'ai à m'occuper que du superficiel, je n'ai à m'occuper que de ce que ferait n'importe quel être humain.

C'est ici, dans ma maison de Walker Street, que durant neuf ans j'ai observé la vie des New-Yorkais de la fin du ^{xx}^e siècle. Déjà je comprenais qu'une nouvelle époque s'ouvrait et qu'il était sans doute temps que je sois remplacé par un œil neuf.

J'avais observé la vie des New-Yorkais jusqu'au dernier moment. Jusqu'au moment où New York allait offrir son corps en holocauste au siècle qui commençait. Oui, il était temps que je parte, assurément. Mille ans passés en Europe, en Asie, dans les deux Amériques, en Afrique, un bon demi-siècle vécu au cœur du Nouveau Monde que les humains se fabriquaient, cinquante années passées à couvrir le territoire de tous les possibles, y compris les pires, cinquante années à décrypter la carte des mutations, parfois sordides, cinquante années à parcourir les États-Unis de long en large, cinquante années passées au centre de l'humanité d'après l'éclair atomique. Cinquante années qui semblaient synthétiser, tout en l'inversant, le millénaire qui avait précédé.

En Amérique, quoi que ce soit qui vous arrive, vous ne perdez jamais de temps. L'Amérique est la première civilisation à avoir vécu à la vitesse de lumière. Elle est probablement la civilisation qui mourra aussi vite.

Alors j'avais vécu à sa vitesse, dans la lumière éternelle de la déflagration nucléaire. J'étais devenu quelque chose de pire encore qu'un Américain. J'étais devenu un Américain planétaire.

Je me dirigeais vers la catastrophe avec le professionnalisme d'un pilote de chasse confirmé, et l'insouciance d'un jeune kamikaze.

J'allais devenir plus américain que les Américains. J'allais survivre à la tour Nord.

J'établis parfois un bilan de ma multi-vie passée sur la Terre, et particulièrement cette dernière incarnation

américaine. C'est ici, c'est clair, que je devais finir mes jours, sur cette planète.

Certains « séjours » ne font pas vraiment partie intégrante de la Mission d'observation. Ils servent à consolider notre identité en formation, ils servent à fortifier le secret, ils servent à ce que nous puissions mentir en disant la vérité.

Lorsque je suis arrivé à Seattle en 1984, pour travailler dans le département de sécurité logicielle de Microsoft, j'avais vraiment vécu dans le Montana, je pouvais décrire les Rocheuses tout comme les *flatlands*, je pouvais sans la moindre angoisse entamer une discussion avec un gars du coin, je pouvais même rencontrer fortuitement quelqu'un que j'y aurais connu. Même chose lors de mon passage par Atlanta qui précéda mon arrivée en Californie, ou Chicago juste avant New York.

Cela complétait aussi le but premier de la Mission, l'Observation du Monde Humain, ce n'était pas négligeable.

Et cela fortifiait le secret, ô combien.

Le seul véritable problème, pour nous, se situe dans le champ du métabolisme.

Je veux parler de l'âge. Par exemple, si je vous disais, là, maintenant, l'équivalent en années terrestres du temps que j'ai vécu, il est probable que vous ne pourriez, ou ne voudriez, pas me croire. Vous le feriez si je vous disais que j'ai pu *observer* des sociétés vivant le long de grands fleuves moyen-orientaux se mettre à édifier d'étranges bâtiments de pierre en forme de pyramides ? Que diriez-vous si je vous décrivais comment j'ai pu de la sorte, quoique très jeune, *observer* des hommes peindre pour la première fois le pourtour de leurs mains sur les parois de grottes obscures dans le sud de la France ?

Peu importe.

Notre problème principal c'est qu'en regard de votre espèce dotée au mieux de quelques centaines, nous ne vieillissons pas.

Nos accélérateurs gérontogènes parviennent à nous faire *prendre* quelques milliers d'années dans le meilleur des cas. Peut-être dix, quinze ans à votre échelle. À peine significatif. C'est pourquoi le Vaisseau-Mère nous programme pour que nous mourions à un âge crédible selon les normes des sociétés humaines et qu'il a mis en place toute cette structure invisible, avec les Truqueurs. Nous parvenons sans peine à survivre à notre centième anniversaire, quelques mois de notre véritable vie biologique, une simple formalité. Mais à cet âge, le Vaisseau-Mère a déjà procédé à notre réincorporation. Un cinquantenaire qui pourrait tout juste sortir de l'université c'est déjà bizarre, un nonagénaire qui ne fait pas ses quarante ans, ça devient carrément suspect. Le recours à la microchirurgie cosmétique devient le plus souvent nécessaire.

C'est pourquoi, lorsque nous sommes en Mission, nous mourons toujours jeunes, extrêmement jeunes, rarement plus vieux que la moyenne humaine de l'époque.

Nous savons faire beaucoup de choses. Mais il ne faut pas non plus nous demander l'impossible. Nous ne pouvons régresser à volonté. Nous ne pouvons complètement être ce que vous êtes. Car nous sommes ce que, peut-être, un jour, vous serez.

La petite s'est réveillée. J'entends des bruits furtifs en provenance de la chambre.

On marche. On ouvre la porte, on l'entrouvre, plutôt.

Puis on passe la tête dans l'ouverture et on voit cet immense couloir.

Et cet homme qui se tient là-bas, à l'autre bout, un de ses livres à la main.

Cet homme qui l'a sauvée de la tour en feu, cet homme qui l'a soignée sans rien lui demander ou presque, cet

homme qui ne sait rien d'elle mais qui agit comme s'il la connaissait depuis toujours.

Cet homme qui lui prépare son petit-déjeuner, lui fait couler son bain et la prévient qu'il va monter jusque sur SoHo pour lui acheter des vêtements de son âge, pendant qu'elle fera sa toilette. Elle pourra regarder la télévision. Il y a même une console Nintendo.

Cet homme qui l'observe sans jamais vraiment la scruter, alors qu'elle dévore son bol de céréales. C'est quelque chose qu'elle a remarqué, quoi qu'il arrive, où que cela se produise, cet homme semble vivre deux vies en même temps. Il y a la vie qu'il vit. Et il y a cette même vie qu'il observe. C'est comme s'il y avait réellement deux personnes qui cohabitaient dans ce corps, cela veut donc dire deux vies. Deux vies dont l'une observe l'autre. Ce n'est pas tout à fait normal. Mais le monde lui-même peut-il être taxé de *normal* ? Tours-avions-incendies. Massacre spectaculaire en direct. La seule chose qu'ils avaient faite c'est tuer sa mère. Ils l'ont tuée six mille fois.

Quelques larmes roulèrent au coin de ses yeux, l'homme-qui-observait s'en rendit compte, bien sûr, et il laissa passer entre ses lèvres une phrase plongée dans la glace du mépris le plus pur.

– Ne pleure pas. Ce n'était que de vulgaires architectes amateurs. Ils ne sont rien. Ils n'ont jamais été autre chose. Ils ne seront jamais rien d'autre. Ta mère est vivante, au moins par ton amour. Eux, ils sont morts, à jamais, pour le monde entier. Et surtout pour celui d'après.

Mort, où est ta victoire ? demandait saint Paul.

Ils avaient tué sa mère et sans doute plus de cinq mille personnes. Ils avaient détruit deux tours. Ils n'avaient fait qu'augmenter les tarifs de publicité sur les chaînes de télévision.

Il fallait passer à autre chose.

– Ton père ?

Ma voix avait troué le silence, j'espérais qu'elle puisse arrêter les pleurs avant leur pleine explosion, j'espérais qu'elle fasse disparaître l'absence définitive ne serait-ce que par un souvenir de substitution, même provisoire.

Je savais que sa mère était morte, je savais où, je savais quand, je savais comment.

Je ne savais rien de la branche paternelle. L'homme avait-il lui aussi disparu dans les ruines du World Trade Center ? Était-elle désormais seule au monde ? Lui restait-il au contraire de la famille, quelque part ? Des gens qui pourraient se mettre dans la tête de la rechercher ?

Déjà, les premiers chiffres quasi officiels de la catastrophe se déroulaient en continu sur toutes les chaînes de télévision. Ils seraient revus à la baisse presque chaque jour, durant des mois, jusqu'à l'établissement comptable définitif. Vu sa position initiale dans la tour Nord, la petite Lucy Skybridge serait très vite portée au nombre des victimes, si elle ne l'était déjà. Mais je devais savoir. Au moins pour le père.

– Je n'ai pas de père, répondit-elle, avec la froideur dont peut être capable une petite fille de son âge.

Ce n'était pas suffisant, cette négation, c'était à peine une information, ce n'était pas vraiment utilisable.

– Mort ? Il était dans la tour avec vous ?

Un silence effrité par les Kellogs Corn Flakes.

– Non. Il n'était pas dans la tour avec nous.

Très bien, il n'était pas dans la tour, me suis-je dit, mais ça ne m'informait en rien sur la question essentielle. Je commençais à me dire que cette fillette serait en mesure de résister à un interrogatoire de police.

Le silence était toujours craquelé par le bruit des céréales mastiquées.

– Il n'est plus avec nous. Il n'a jamais été avec nous.

Ce n'était plus de la froideur. C'était de l'ordre du zéro absolu.

J'avais compris.

– Il nous a quittés j'avais juste six mois. Il a complètement disparu pendant des années. Et en plus, maman m'a dit qu'il est en train de mourir du sida, quelque part à Los Angeles.

Un double abandon, dont l'un serait fatal. Le père était encore en vie, mais plus pour longtemps, et il n'avait probablement pas vu sa fille plus de quelques fois de toute son existence.

Il avait trouvé mieux à faire dans la Cité des Anges.

Ceux qui chutent.

Elle ne se connaissait aucune famille. Sa mère était orpheline de naissance, elle avait comme transmis une fatalité héréditaire à sa fille.

Personne, évidemment, du côté paternel.

Elle était bien seule au monde. Elle était bien ce pour quoi j'étais venu jusque là-bas. Elle était bien la survivante du 91^e étage, la survivante secrète de la tour Nord.

– Ta date de naissance ?

Elle parut surprise. C'est vrai que cela ressemblait de plus en plus à un interrogatoire de police.

D'ailleurs c'en était un.

– 6 juin 1994.

Un peu plus de sept ans, m'étais-je dit. Je ne m'étais pas trompé de beaucoup dans mes estimations.

– Boulder, Colorado, rajouta-t-elle sans que je ne lui demande rien.

Je connaissais. Je ne fis aucune remarque à ce sujet.

– Vous viviez à New York, avec ta mère ?

– Oui, elle travaillait dans la société d’informatique à l’étage 92. Je l’avais accompagnée, nous devions aller à mon école pour une réunion pédagogique avec les professeurs... Tout a explosé d’un seul coup et très vite il y a eu des flammes en plus de la fumée au plafond... Puis le plafond s’est écroulé sur nous et... et tout était en feu à l’étage au-dessus, tout ce feu... tout ce feu nous est tombé dessus, le plancher s’est brisé, je suis tombée au-dessous avec les débris et... Il y avait ce grand trou devant moi... J’ai appelé ma mère...

Je savais. J’ai amplement eu le temps de voir bon nombre de personnes carbonisées de différentes manières, au cours de ma multi-vie millénaire.

Sa mère était restée coincée à l’étage supérieur, là où ça commençait à cramer pour de bon. Et moi je me trouvais juste au bon endroit, au bon moment.

– Très bien. Prends ton bain, je t’ai préparé une robe de chambre et un tee-shirt propre, en attendant. J’en aurai pour une heure. Tu ne réponds ni au téléphone ni si on sonne à la porte. Ne monte pas trop le son de la télé. Attends-moi tranquillement.

Je perçus un vif trait d’anxiété dans son regard. Abandonnée par son père peu après la naissance, orpheline de mère à sept ans. Le monde commençait pour elle sur le mode de la disparition comme point préliminaire.

– Ne t’inquiète pas, je reviendrai. Où veux-tu donc que j’aille ?

– Vous... vous ne préviendrez pas la police ?

– La police ? ai-je lâché dans un rire sonore. Pourquoi la police ? Tu n’as commis aucun crime à ce que je sache.

– Mais... mais vous pourriez alerter... vous savez... ces gens qui s’occupent des enfants comme nous... je ne veux pas aller dans un orphelinat ou dans une de ces... *familles d’accueil*, comme ils disent. Ma mère m’a raconté ce que c’était, tout ça.

– Ça a un peu changé depuis son époque mais je puis t’assurer que je ne sors que pour t’acheter des vêtements corrects, pas pour alerter qui que ce soit.

Ses yeux oscillaient à la recherche d’une certitude, son regard troublé par la confrontation interne de ses sentiments.

– Fais-moi confiance, lui ai-je simplement dit. L’alerte, c’est moi.

Me and my black box

Voici la petite fille du 91^e étage refaite à neuf.

Les traitements médicaux commencent à faire effet. Les nouveaux vêtements lui vont bien, je me suis plutôt pas mal débrouillé.

La petite fille américaine type du début du siècle.

Je n'ai pas lésiné, à SoHo. J'ai tout pris en double, et j'en ai acheté un stock.

Du Gap-kid, du Diesel, du Guess, La Senza-girl – des fringues canadiennes –, Nike, Tommy Hilfiger, quelques marques japonaises. Cosmopolite. New-yorkais. Américain.

La petite fille d'après le Ground Zero.

– J'ai du travail pendant une semaine, je dois préparer la maison pour le déménagement.

Elle me fixa de ses yeux de charbon pleins du feu des tours.

– Déménagement ? Vous partez ?

– *Nous partons*. Une petite maison de campagne nous attend au nord de l'État. Enfin... si tu es d'accord pour m'y accompagner.

Le silence, comme cet instant de suspens avant le crash de l'avion dans la tour.

C'est ici le moment de décision.

Elle me fixe toujours de ses yeux de survivante des grandes machines de destruction.

Elle me fixe de ses yeux qui ont vu l'enfer tombé sur la Terre.

Elle me sourit.

– Oui. Si vous voulez bien... moi, je veux bien venir avec vous.

La décision.

Le moment.

La bifurcation destinale.

– Très bien. Comme je te l’ai dit, je serai très occupé pendant huit jours. Il y a peu de choses à faire pour une enfant dans cette maison, essaie de ne pas t’ennuyer.

– Je pourrais aller jouer dans le petit square là-bas, vers Chinatown.

J’ai poussé un soupir.

Un long soupir.

Le soupir des cages thoraciques oppressées par l’impossible.

– Non. Ne m’en veux pas. Je t’expliquerai un peu plus tard, je dois avoir confirmation de certains éléments. Il ne faut pas que tu sortes de la maison. Sous aucun prétexte.
Jamais.

C’était une petite fille qui avait survécu à l’implosion d’une tour, c’était une petite fille qui avait su m’obéir aux moments les plus cruciaux, une petite fille qui avait su accepter l’impossible, tous les impossibles, une petite fille sans aucun doute d’une intelligence supérieure.

Une petite fille dont les yeux reflètent le feu auquel ils ont échappé.

Il n’y aura pas de problème.

Elle saura agir avec la discipline de ceux qui survivent aux désastres les plus désespérés.

– Tout se passera bien, ai-je ajouté.

Une conclusion à la fois inutile et stupide.

J’avais de bonnes raisons de ne pas vouloir que la fillette sorte de la Maison, j’avais de très bonnes raisons de lui

ordonner qu'elle reste à l'abri du Piège Invisible.

D'excellentes raisons.

Environ quatre, cinq. Peut-être un peu plus.

Des raisons qui formaient un groupe cohérent, très bien organisé, à la coordination impeccable.

Des raisons vêtues de costumes sombres, à l'intérieur de deux ou trois de ces gros SUV noirs que j'avais vus stationner, la veille, près du WTC.

Et parmi toutes ces raisons, il y a cet homme, côté passager d'un des Ford Yukon qui passent lentement sur Canal Street alors que je reviens de SoHo avec mes sacs de fringues dans les bras.

Cet homme qui nous avait fixement regardés lors de notre sortie de la tour Nord. Cet homme qui, à cause de sa proximité et de la clarté revenue de l'atmosphère, m'évoque une silhouette et une tête connues. Une impression de déjà-vu, liée à l'intensité du cataclysme vécu la veille ?

Les SUV passent et je me débrouille pour me fondre dans la foule, les sacs soigneusement empilés devant ma poitrine et mon visage.

Oui, cet homme, je le connais. Il dévisage les individus marchant sur les trottoirs ou traversant la chaussée, il cherche quelque chose, il cherche quelqu'un.

Et je sais fort bien qui il cherche, même si je ne sais pas exactement pourquoi.

Il me cherche, moi. Il me cherche parce que j'ai pris la petite Lucy Skybridge sous ma protection. Je ne sais pas ce qu'elle représente vraiment. Ce n'est pas la fille du sénateur du Wyoming, mais elle pourrait bien cacher d'autres mystères. Des mystères dont je suis en train de m'approcher.

Et ça, visiblement, ça ne leur plaît pas du tout.

Ils vont probablement tourner nuit et jour dans tout Manhattan-Sud. Ils ont l'air d'être venus ici pour rester un moment.

Lorsque je parviens en vue de Walker Street, je me dis que non seulement Lucy ne sortira pas de la maison, mais moi non plus.

Je fais alors un détour par un supermarché chinois de Canal Street afin de remplir le frigidaire pour plusieurs jours d'affilée.

Ainsi, les journées se suivirent, égales à elles-mêmes, dans le tabernacle de la Maison-Piège.

Je fabriquais des boîtes, j'emplissais des caisses, je bourrais des cartons, je classais des livres, je rangeais des ustensiles de cuisine, des systèmes informatiques, des vêtements, du matériel de bricolage, des médailles militaires et quelques vieux tableaux de famille. Je vérifiai le contenu de mes malles, jetai un nombre incroyable d'objets inutiles dans de vastes sacs-poubelle de plastique noir, l'avant-dernier jour je débranchai la totalité du système d'alarme de technologie terrienne.

Elle mangeait un peu, buvait du *Diet Coke*, regardait des séries pour adolescents, jouait parfois avec la console, écoutait mes quelques disques de rock ou de pop datant de mes années à San Francisco, Nashville puis Seattle, et quelquefois je la surprénais avec un de mes livres à la main.

Ce fut ainsi chaque jour, chaque heure, chaque minute.

Je confectionnais des boîtes de livres. Elle regardait la boîte à images.

Je déconnectais des systèmes électroniques. Elle finit par écouter une vieille radio à transistors des années cinquante.

J'enrubannais soigneusement des objets vieux parfois de près d'un millénaire. Elle se branchait à la console Nintendo.

Elle restait la petite fille américaine du ^{xxi}e siècle qu'elle était.

La petite fille américaine que j'allais emmener avec moi, avec toutes ces boîtes.

La petite fille américaine qui avait survécu au kérosène et au métal en fusion, la petite fille secrète du Ground Zero. La petite fille de la boîte noire.

Ma fille.

Bien sûr, je m'y attendais, le travail le plus fastidieux fut le rangement dans leurs caisses numérotées des ouvrages de la bibliothèque.

Non seulement le millier de livres formant la narration de ma vie transhistorique, mais les quelque cinq mille ouvrages qui s'entassaient dans les différentes pièces de la maison, dont bon nombre d'incunables, des traités de médecine arabes, indiens ou byzantins remontant parfois au x^e siècle de cette ère. Cela faisait six mille livres à classer et empiler dans leurs cartons, qu'il fallait ensuite scotcher convenablement.

À cette époque, le chiffre de six mille victimes était celui annoncé par les médias. Il fallut attendre environ une semaine, le moment où nous quittâmes New York, pour qu'un premier nombre proche des 2 752 véritables victimes soit diffusé sur les ondes. Je ne cessais de me répéter : six mille morts, six mille livres. Le mantra terminal du non-homme sur le point de quitter ce monde en voie de devenir un non-monde. L'évidence s'imposait, avec la cinétique imparable d'un avion dans une tour. Il fallait que je sois là. Il fallait que je me rende au 90^e étage il fallait que je sauve cette gamine tombée de la zone d'impact, il fallait que je me mêle aux débris des tours-avions-incendies, aux cendres humaines qui y étaient contenues, à ce monde à l'intérieur du monde qui était né au moment du double impact des géantes verticalités sur la surface de la Terre, à l'endroit du Ground Zero.

Sur le plan arithmétique, je me trompais, comme tout le monde. Sur le plan ontologique, en revanche, je savais à quel point j'étais le seul être sur Terre à m'approcher aussi près de la zone d'impact de la vérité.

La mise en ordre de l'atelier spécial fut aussi longue, et encore plus délicate. Il me fallut démonter tous les systèmes, le radio-télescope miniature, les appareils de transmission avec le Vaisseau-Mère, les décodeurs, les syntoniseurs d'horloge biologique, les systèmes de prévention multiviraux, les appareils de soins médicaux, les dispositifs de détection antigènes, les scanners, les neurosondes, sans compter le volumineux cube de réincorporation. La seule tâche que j'abandonnai avant terme fut l'effacement des centaines d'équations – dont certaines inconnues des Terriens – qui recouvraient les murs de l'atelier. Cela m'avait pris brusquement lors de la réception des rêves-télés. J'avais calculé toutes les incidences possibles, à grands coups d'algorithmes j'avais pu déterminer à quelle heure, dans quelle tour, à quel étage je devrais me situer. J'avais effectué la computation de toutes les conséquences directes de la catastrophe. J'avais accompli la chose bien plus vite qu'un des ordinateurs de conception humaine dont je me servais pour mon « travail ».

Je l'avais accompli plus vite, et comme eux, sans m'arrêter. Nuit et jour.

Une petite synthèse neurochimique d'adrénaline, caféine, cocaïne... Le cerveau est en effet plein de ressources, pas même cachées.

J'observe d'un œil éteint les nombres et les opérateurs qui explosent comme une toile de Pollock sur tous les murs autour de moi, ils resteraient ici, énigme chiffrée du Ground Zero, dans l'attente de quelqu'un susceptible de les décoder. Je laissais même le grand dessin des deux tours jumelles, juste à côté de la fenêtre par laquelle j'avais pu les voir chaque jour durant presque dix ans.

La bibliothèque, l'atelier, les chambres, la réserve... Des caisses, des cartons, des malles, des boîtes.

American life.

La maison était ainsi remplie de contenants en tous genres, disséminés à travers tous les étages, lorsque le pli arriva. Le colis FedEx contenait tout ce que j'avais demandé.

Lors de notre dernière réincorporation, une coutume multimillénaire veut que nous puissions, durant les tout premiers jours du processus, demander une « réaffectation identitaire » de dernière minute, selon notre volonté, à condition que cela ne contrevienne, évidemment, ni aux règles de base ni au succès de la Mission.

C'est un peu notre « dernière cigarette » à nous. Les Truqueurs s'occupent alors de changer les quelques détails nécessaires dans leur longue chaîne de documents falsifiés.

J'avais tout juste attendu quarante-huit heures. Très vite, surtout après la vision des types dans leur SUV, la décision s'était imposée. Il suffisait de regarder la télévision, par ailleurs. Les frontières des États-Unis avec le monde extérieur s'étaient hermétiquement verrouillées. Même celles avec le Canada, où je devais me rendre.

Je ne parviendrais jamais à bon port avec Lucy Skybridge si je n'avais pas de lien de parenté, quel qu'il soit, avec elle.

Les Truqueurs s'occupèrent d'effacer son père naturel des dossiers problématiques, il ne tarderait pas à disparaître pour de bon et ne porterait même plus son nom. Ça marcherait.

C'est ainsi que je reçus deux passeports neufs, à son nom et au mien : James Williamson Skybridge. J'avais aussi un permis de conduire, des cartes d'assurance médicale en bonne et due forme.

Voilà, c'était fait.

Non seulement j'avais adopté cette petite fille tombée du ciel, mais il était clair qu'elle m'avait adopté en retour, et plus encore, il devenait tout à fait évident qu'elle devenait ma fille au fur et à mesure que je devenais son père, alors que je n'étais personne, personne d'humain en tout cas.

Alors, ça y est, tout est prêt. Demain, nous partons.
Demain nous partons vers le nord.

Demain nous quittons ce monde.

Un peu au nord du désastre

La route. La route vers le nord de l'État. La route des Appalaches.

La route poudreuse sous le soleil. La route américaine. La route-horizon, la route-horizontalité. La route qui nous conduit loin de la métropole, loin des machines tours-avions-incendies, loin des neiges artificielles, loin des nuages de feu.

La route. Celle qui nous conduit vers les montagnes, là où la civilisation est encore une branche de la nature.

La route m'indique une direction destinale davantage qu'un simple point cardinal. Je roule vers le nord, certes, vers le pôle magnétique arctique, vers mon lieu de rendez-vous terminal, mais je roule surtout dans un état présent extatique, une extase qui envahit mon être de l'intérieur, comme en provenance d'une étoile qui viendrait d'exploser au plus profond de moi-même pour irradier l'espace alentour, si c'est cela le bonheur, ou ce que les hommes nomment tel, alors c'est la première fois en un millénaire que je le ressens avec cette intensité particulière, comme si tout, absolument tout, était infiniment relié, comme si chaque rayon de lumière était musique, comme si chaque sonorité était envol de photons, comme si chaque souffle de vent pouvait consumer le monde.

Nul doute que les mémoires quantiques du Vaisseau-Mère analyseraient cette nouvelle « circonvolution émotive » avec le plus grand intérêt.

C'est la route. C'est elle la responsable de cette épiphanie.

Car cette route ne me conduit pas *vers* un lieu repérable par ses coordonnées géographiques, elle me conduit *avec* la petite fille de la boîte noire *au travers* d'un moment de l'espace et du temps qui reste suspendu pour l'éternité, et ce moment c'est maintenant, c'est toujours.

C'est la route.

La maisonnette des Appalaches sera mon ultime domicile fixe, elle est taillée sur mesure pour un séjour provisoire. Lorsque l'heure du rendez-vous sera vraiment proche, je la laisserai derrière moi sans avoir à m'occuper de rien, je vivrai le long de la route, motels, campings, parkings, peu importe, toujours un peu plus vers le nord. À ce que je sais maintenant, mon rapatriement n'aura pas lieu avant deux ou trois ans, le temps de parfaire ma traversée anonyme de l'Amérique anonyme, lorsque je recevrai l'ultime signal je n'aurai plus qu'à traverser la frontière canadienne et à foncer vers le nord.

Toujours un peu plus vers le nord.

La durée de mon dernier transit permettra aux Truqueurs d'effacer les traces qui subsistent encore de mon passage sur cette Terre depuis l'an mil, il me permettra de régler les affaires courantes, de terminer la Mission, de préparer convenablement le départ.

Et d'imposer au Vaisseau-Mère le plan que je suis en train de concevoir.

Le plein. Station Exxon. Un échangeur vers Syracuse. Le Dodge Caravan. Une fourgonnette familiale. Un des véhicules les plus vendus en Amérique du Nord. Typique middle class. L'anonymat mécanisé. Nous écoutons les radios FM rencontrées sur le chemin. Le temps est superbe.

Il fait aussi beau que le jour où le monde s'est effondré dans la poussière des tours.

La route-horizon, encore et toujours. L'ombre bleue des montagnes qui se dessinent au bout, dressant leur verticalité comme une continuité paradoxale de cette horizontalité totalitaire.

En Amérique, un obstacle camoufle toujours un passage. Un passage cache souvent un piège. Un piège se révèle

parfois votre toute dernière chance.

Mon expérience millénaire m'a au moins appris ceci : pour ne pas être vu, surtout n'essaie pas de te cacher. Disparaître, ou ne serait-ce qu'essayer, est le meilleur moyen d'apparaître au grand jour. Être invisible c'est parfois savoir se situer au premier plan.

C'est la bonne vieille histoire de la *Lettre volée* d'Edgar Allan Poe, qui se trouvait simplement à la vue de tout le monde, en évidence sur le bureau de la pièce principale. Comme me l'avait indiqué un cambrioleur français de mes amis, vers 1850 : *Si tu veux cacher une aiguille ne la planque pas dans une meule de foin. Cache-la dans un tas d'aiguilles.*

Pour rester anonyme, il faut être l'aiguille dans le tas d'aiguilles. Il ne faut pas se retirer des apparences sociales mais s'y fondre. Il ne faut pas essayer de camoufler sa différence sous l'illusion des Nombres. Il faut être un nombre parmi les nombres. Il ne faut pas être comme tout le monde.

Il faut être tout le monde.

Ici, nous serons tout le monde. Nous sommes à la fois là où l'Amérique se trouve vraiment, et là où elle se perd tout à fait. Ici, c'est le *Heartland*, nous sommes toujours dans l'État de New York mais nous pourrions être dans les Hillbillies, nous pourrions être dans le Montana, nous pourrions être dans les Rocheuses, nous pourrions être à Boulder, Colorado.

Nous serons chez nous.

Car nous ne serons nulle part.

Comme tous les autres.

Nous serons les autres, nous le sommes déjà, en tout cas nous ne sommes plus nous-mêmes. Aucun de nous deux. Elle comme moi, moi comme elle, pour des raisons différentes et selon des procédures bien distinctes, nous sommes sortis de l'humanité, mais en retour c'était comme si toute l'humanité était entrée en nous.

C'est parce que nous ne le sommes plus, ou ne l'avons jamais été, que nous sommes les derniers humains sur cette Terre. Nous sommes les derniers humains vivants. Nous sommes ceux qui, justement, ont survécu à l'humanité.

La route, encore et toujours. La masse ardoise scintillante des montagnes. Le vert émeraude des vastes forêts. Le soleil qui continue d'éclairer la route, la route horizon-montagne, la route qui nous conduit vers le nord et qui, déjà, grimpe à l'assaut des flancs des Appalaches, en direction du ciel qui claque bleu azur électrique. La route-ciel, la route-lumière qui explose dans le rayonnement solaire. La route-ciel qui se réfracte étrangement dans le pare-brise inondé de photons turbulents. La route-horizon qui déroule un morceau d'infini devant nous, en une ligne de poudre scintillante dont on ne perçoit que des fins illusoires, toujours repoussées plus loin.

Nous voici dans le monde-interface. Là où nous allons nous préparer en secret pour le Grand Départ, là où nous allons trahir aussi bien l'humanité que la méta-humanité qui l'observe, là où nous allons mentir aux hommes tout autant qu'aux êtres de ma civilisation.

Là où nous allons inventer la vérité.

Bien sûr, comme toutes les autres, cette vérité serait un secret. Un secret qu'un non-homme adulte partagerait chaque jour avec une gamine née sur cette Terre.

En l'espace de mon millénaire de passage en ce monde j'ai connu le mariage plusieurs fois mais je n'ai jamais

fondé de famille. Mon génome extraterrestre est parfaitement compatible avec le vôtre, nous sommes des « humains » nous aussi, après tout.

C'est bien là le problème. Il nous est formellement interdit de nous mêler génétiquement à la population locale, des mutations totalement incontrôlées pourraient survenir.

On sait qu'à plusieurs reprises, depuis les milliers et les milliers d'années que se déroule l'Expérience, quelques Observateurs renégats ont transgressé la Loi. Ils furent impitoyablement pourchassés et exterminés par une des agences spécialisées du Vaisseau-Mère – les Contrôleurs – qui dut au plus vite s'occuper également de l'éventuelle descendance. Depuis, tout Observateur en mission est programmé de telle façon qu'il est dans l'incapacité biologique de procréer, une vasectomie originelle l'accompagne en permanence tout au long de ses réincorporations.

Il nous reste l'adoption, c'est généralement la voie choisie.

C'était celle que je venais de choisir.

C'est celle qui venait de me choisir.

Sans les Truqueurs, jamais nous ne pourrions disposer d'autant de flexibilité lors de nos changements de corps/vies, ou de zones d'observation.

Tout était déjà prêt lorsque nous prîmes possession de la nouvelle maison. Le ménage venait d'être fait. Le frigidaire était plein. Tout était fonctionnel.

Je découvris un dossier sur la table de la cuisine. C'était ce qui ferait de nous deux aiguilles dans le tas d'aiguilles. Nous avions déjà rendez-vous avec un médecin de la ville la plus proche pour un bilan général, j'étais adhérent d'un club d'astronomie de la région et la petite était inscrite à l'école. J'avais devant moi un double de la lettre que j'étais censé

avoir écrite au directeur de l'établissement, dans laquelle j'expliquais le décès de sa mère lors des attentats du World Trade Center et ma décision subséquente de m'éloigner avec elle de l'épicentre du désastre. Je comprenais les Truqueurs. La mère serait finalement identifiée comme victime, ou classée comme disparue. Son nom finirait par apparaître sur une liste. Celui de Lucy aussi, d'ailleurs. On ne ment pas sur un pareil sujet. Je n'avais pas changé nos noms, j'avais pensé que cela déstabiliserait inutilement la fillette, donc augmenterait nos chances de nous faire repérer. Moi, c'était juste une habitude.

Si l'on me posait des questions j'expliquerais que les agences fédérales n'avaient pas encore achevé leur macabre comptabilité et qu'elles finiraient par découvrir que Lucy Skybridge n'était pas morte avec sa mère dans l'effondrement de la tour Nord du World Trade Center. Si cela durait, je ferais valoir les incompétences et les erreurs inhérentes à toute bureaucratie.

On peut mentir.

Mais il faut que ce soit plus vrai que la vérité elle-même.

Je recevrais probablement un peu d'attention, mais elle serait recouverte par la géopolitique, très vite, comme sous un tapis de cendres à proximité d'une tour effondrée. On se fendrait sans doute d'un peu de commisération, notre singularité finirait par s'estomper au milieu de toutes les autres.

En étant de la sorte un peu plus américains que la moyenne nous nous camouflerons d'autant mieux dans une société comme l'Amérique où la célébrité est devenue un mode de vie.

Nous allons surfer sur la crête de la vague, en état de déséquilibre contrôlé, nous allons nous préparer au Grand Départ, nous allons vaincre les hommes, leurs machines, les astres, les créatures qui y vivent.

Nous allons fonder une famille.

American life

Les premières journées passèrent calmement dans l'automne natif. La maison, toute de bois ou presque, se tenait au bord d'une arête surplombant un petit lac où l'on pouvait accéder par un étroit sentier tortueux qui zigzaguait sur la pente.

C'était à peine plus qu'un chalet de montagne, si ce n'était sa grandeur un peu hors normes. Il y avait un étage aménagé sous le toit, j'en fis ma chambre et mon bureau. Je logeai la petite dans une vaste chambre du rez-de-chaussée, la seconde servit d'appendice à la bibliothèque. Dans l'ensemble, le confort était rustique mais la petite sembla y prendre goût.

Nous remplîmes consciencieusement nos diverses obligations, nous avons d'abord honoré le rendez-vous médical à la clinique de la ville, puis je rendis visite au club d'astronomie pour me présenter et faire connaissance de la petite équipe en charge des activités de l'association.

Enfin, j'accompagnai Lucy à son premier jour d'école, après avoir rendu visite, la veille, au directeur de l'établissement, un certain M. Osborne, qui me posa les questions auxquelles je m'attendais et qui reçut les réponses auxquelles il ne s'attendait pas.

– Traumatisme psychologique ?

– Oui. C'est la raison pour laquelle je vais vous demander une certaine discrétion à ce sujet, y compris vis-à-vis de ses professeurs. Je devrais dire *surtout* vis-à-vis de ses professeurs.

– Il me semble au contraire que son professeur principal devrait au moins être mis au courant.

– Ma fille ne le souhaite pas. Cela risque de venir aux oreilles de ses camarades de classe, je sais que c'est ce

qu'elle désire le moins au monde. Et les médecins traitants seront intraitables sur ce sujet, vous pouvez me croire.

Les médecins traitants, c'est-à-dire moi, moi et tous les autres qui vivent en moi depuis mille ans.

L'homme se tenait droit dans son fauteuil, il était face à un événement qui le dépassait de quatre cents mètres d'altitude et de cent dix étages, un événement qui le dépassait de quelques années-lumière, un événement qui le dépassait du haut de son mètre vingt.

Je devais le clouer dans le cercueil de ses certitudes.

– Le traumatisme subi à Manhattan a été particulièrement gravissime, vous le comprenez, j'en suis sûr. Elle est suivie par un groupe très pointu de thérapeutes, ils sont très nets à ce sujet : rien, dans le domaine du possible, ne doit lui rappeler l'événement et la perte de sa mère, c'est déjà assez difficile comme ça... qu'elle se trouve un jour dans l'obligation d'en parler dans la cour de récréation, j'aimerais autant que *nous évitions cela, vous et moi*.

Mettre la proie de son côté pour mieux lui dévorer le sien.

Donner au caporal un semblant de responsabilité digne d'un général.

Une « Mission ». Une « Mission » importante.

Invoquer le secret, le partage du secret.

Les hommes évitent rarement ce genre de tentation.

Surtout s'ils sont plombés dans une école primaire des Appalaches.

Surtout s'ils sont comme tout le monde.

S'ils sont comme nous.

C'est juste nous qui ne sommes pas comme eux.

Alors la vie américaine commence. Nous sommes une famille. Nous allons faire nos courses dans les différents *malls* commerciaux des villes environnantes. Nous nous rendons parfois au cinéma quoique je me sois doté d'une antenne satellite avec près de trois cents chaînes au total. Je vais assez irrégulièrement au club d'astronomie pour parfaire mon identité d'informaticien distrait et lunatique. Et cela m'évite d'être astreint à quelque horaire que ce soit.

Chaque matin je la réveille, et je l'emmène à l'école. Chaque après-midi, je vais la reprendre. Le samedi, jour d'études et de récréation. Dimanche, jour de récréation et de prière.

C'est une petite fille très croyante. En tout cas, ça ne souffre aucun doute, elle l'est devenue pour de bon dès l'heure où je l'ai rencontrée, dès la seconde où sa mère a péri dans les flammes.

Elle prie. Souvent. Le dimanche nous allons au temple pentecôtiste le plus proche. J'ai été catholique-romain, orthodoxe russe, anglican et protestant congrégationaliste lors de mes vies antérieures (je ne parle ici que des religions chrétiennes), je ne rencontre aucun problème pour m'adapter aux liturgies en cours ici. Et non seulement je ne rencontre aucun problème mais tout se fait le plus naturellement du monde, dans un flux de liberté absolue. Je parviens à me faire connaître de certains paroissiens, mais je disparaîs presque aussitôt, je précède le flux humain, je surfe sur un océan de gestes, d'attitudes, de comportements, de sourires, je mets en action les méthodes que nous avons apprises pour que notre visage s'estompe au plus vite dans les mémoires, et y reste flou.

Car je vais avoir besoin de toute ma liberté de non-homme pour vivre au milieu de la Forteresse, là où la liberté est un danger tout autant qu'une forme de vie.

Nous sommes dans l'État de New York, ici, même dans les Appalaches, nos voisins ne sont pas à proprement parler des *rednecks*. À l'exception de mon petit bloc concentré au bout du *French Row*, au bord du lac, les chalets ne sont souvent occupés qu'une partie de l'année. Nous formons

comme une sorte de village semi-provisoire, dont les habitations sont séparées par la verte densité de la forêt. Nous sommes un village où tout le monde se connaît, mais où personne ne sait qui est vraiment l'autre. Et cela suffit. Car nous sommes tout le monde. Nous sommes une section à peine singulière du monde qui contient le monde en son entier, nous sommes cette branche civilisationnelle qui fait encore partie de la nature.

On y trouve des avocats, des ingénieurs, des profs d'université, des fonctionnaires de l'État, un pilote de course du Nascar à la retraite, un éditeur new-yorkais travaillant à distance la plupart du temps, un producteur de pop canadien qui y passe ses vacances loin du stress futile et addictif de la *hype*, une journaliste d'une station de Fox News qui couvre la région du nord de l'État et vient généralement les week-ends ou durant les courtes pauses qu'elle est en droit de s'offrir, on y trouve un ancien aviateur de l'US Navy qui passe ses journées sur le lac à faire de la plongée, par tous les temps, un champion de kickboxing qui vient se ressourcer par d'interminables séances de jogging forestier, une spécialiste du marketing travaillant à New York et venant régulièrement, durant des séjours de quelques jours, finir ses travaux en cours le plus souvent, on y trouve un couple de designers venus de Kansas City pour travailler à Albany et qui officient *at home* souvent plusieurs mois d'affilée, on y trouve un spécialiste des biographies militaires d'origine britannique qui ne sort pratiquement jamais de chez lui. Il subsiste aussi quelques vieux ouvriers et techniciens des centrales à charbon de la vallée ou des usines automobiles depuis longtemps fermées. Il reste une poignée de scieries disséminées jusqu'au Québec. On trouve encore quelques bûcherons professionnels.

On trouve tout ce que nous sommes. Tout ce que nous sommes encore.

C'est la vie américaine.

Alors les semaines passent, au rythme des saisons, dont les variations climatiques sont vraiment sensibles ici, loin de la ville climatisée. La ville où tout est égal, nuit et jour, feu et froid, fumée et air respirable.

Ici, les semaines passent comme une variation du temps géologique, dans les montagnes qui plongent droit jusqu'au cœur du Québec.

Les semaines passent selon le rythme de la vie américaine. Nous sommes à l'endroit où l'homme doit encore faire l'effort de s'adapter, plus ou moins bien, à la nature mais où la nature a déjà appris à s'adapter, plus ou moins bien, à l'homme.

Ici, l'hiver est déjà canadien. La frontière est une entité politique, elle ne tient pas compte de la mystérieuse économie des vents, des chaînes montagneuses, des océans et des banquises.

L'hiver est rude dans le nord des Appalaches. Mais le printemps surgit brutalement, en l'espace de deux ou trois semaines tout change, les bourgeons explosent sur les branches, les feuilles se développent à toute vitesse sous le soleil qui se fait plus chaud chaque jour, au fil de journées de plus en plus longues.

La petite aussi se développe, comme la nature printanière autour de nous. Ses résultats scolaires sont tout bonnement stupéfiants, au point qu'à la fin avril on me demande si j'accepterais de lui faire sauter une classe. Je leur réponds que je souhaite qu'on termine le mois en cours puis qu'on m'envoie un rapport scolaire approfondi ainsi qu'une demande officielle en bonne et due forme.

C'est juste que je veux être sûr et certain de bien entrer dans les cases de l'administration scolaire, je veux parfaire mon rôle de paternel perfectionniste, je ne veux commettre aucun faux pas, je veux complètement assurer le coup.

Je dois la protéger, et en premier lieu, sans doute, d'elle-même.

J'ai vu à quelle vitesse elle a grandi en quelques mois, depuis le jour J, depuis le jour zéro.

Non seulement elle est plus adulte que bien des humains vivant autour d'elle, mais elle est en train de devenir pratiquement aussi adulte qu'un « homme » comme moi.

Il faut dire que c'est assez normal.

Il est normal en effet que la vérité fasse franchir l'équivalent d'un infini.

Je lui avais tout expliqué par bribes, au cours de cette année initiatique, comme un puzzle mis systématiquement en place. Par épisodes successifs, je devrais dire. En fait j'avais commencé, tranquillement, par compléter ses cours de mathématiques et d'histoire avec des données que seule ma civilisation connaît. Des méthodes mnémotechniques ultrarapides, des résolutions d'équations plus simples, des opérateurs mentaux inconnus. En histoire, j'avais rétabli quelques faits, et surtout, j'avais tout replacé dans une vaste perspective cosmologique. Au bout d'un moment il lui fut aisé d'admettre que d'autres « humanités » avaient vu le jour dans la Galaxie. La logique voulait que non seulement elles ne soient pas apparues en même temps mais aussi qu'elles aient suivi des voies de développement différentes, plus lentes ou plus rapides, des décadences, des apogées, des effondrements, des renaissances, selon les cas, d'où l'infinité des différences qui se conjugaient pour donner au final cette vaste constellation de civilisations anthropiques. C'est ce qui fonde le mystère de l'expansion humaine dans le Cosmos : *nous sommes uniques, et pourtant nous sommes multiples. À l'image de Dieu, nous sommes une singularité qui structure paradoxalement sa nature en contenant la pluralité des mondes.*

Je n'en fus pas certain sur le coup, mais il me sembla bien que Lucy comprit parfaitement ce dont je voulais parler.

Lorsque je reçus les caisses du déménagement et que j'installai l'atelier spécial dans le vaste sous-sol de ciment écru de la maison, je le lui montrai, et lui expliquai grossièrement à quoi il servait. Je lui dévoilai dans le même temps le système portatif d'urgence que j'avais utilisé dans la tour.

Je lui expliquai en quelques mots qui j'étais vraiment, d'où je venais, pourquoi j'étais ici, quand et comment j'allais repartir.

Elle m'avait regardé longuement sans rien dire.

Elle devait se souvenir de la tour. Elle devait se douter.

Peut-être avait-elle toujours su ?

Puis je lui présentai mon millier de livres, dont je lui permis de lire quelques exemplaires. Je commençai à défaire les cartons du reste de la bibliothèque lorsque je vis son regard attiré par une série de volumes signés sainte Thérèse d'Àvila.

Surpris qu'une jeune évangélique témoigne de l'intérêt pour une sainte catholique j'avais tendu les ouvrages dans sa direction d'une manière mal assurée.

– Une amie de ma mère, une dame du Maryland, une catholique, parlait souvent de cette femme, ainsi que d'une Thérèse de Lisieux. Je ne sais pourquoi, ma mère s'intéressait beaucoup aux saintes carmélites.

Ça tombait bien. J'avais tout le stock. Elle aurait de quoi faire avec mon rayon théologie. J'avais commencé à le constituer à l'époque où la querelle nominaliste faisait rage à Oxford et à la Sorbonne.

Lorsque le printemps avait éclaté pour de bon dans son efflorescence de couleurs et de sonorités neuves, et que

l'administration scolaire me fit parvenir sa demande officielle concernant le passage de classe de Lucy, j'en parlai le soir même à la fillette et lui conseillai sur-le-champ d'accepter.

– Tu gagneras un an dans ta scolarité, tu auras moins le temps de t'y ennuyer. Tu as le niveau. On fera juste une petite mise au point durant l'été. Il ne faut pas que tu t'inquiètes. Tu n'as que des A+ dans absolument toutes les matières.

– Non. J'ai eu A– en anglais le mois dernier, et j'ai eu deux B+ en maths au début de l'année.

– Oui. C'est qu'on appelle un progrès fulgurant, et là, vu les dernières notes que j'ai en main, le mois de mai est déjà acquis à ce niveau, et celui de juin va être rigoureusement semblable, je le sais. C'est normal, tu ne peux pas faire mieux. Sinon, justement, passer une classe.

Évidemment, j'obtins gain de cause, je commençais à prendre mon rôle de père humain très au sérieux.

L'été arriva.

L'été qui finirait par le premier anniversaire de la catastrophe.

Les températures grimpaient sans discontinuer.

Tout était jaune. Tout était or. Tout était feu.

C'était un des derniers jours de la scolarité de Lucy, je reçus un pli de l'école, signé du directeur, m'invitant à le rencontrer au plus vite avant la fermeture des classes.

Je pris illico rendez-vous pour le soir même, je n'avais pas l'intention de laisser plus de quelques heures en suspens une question qui concernait ma fille.

Le directeur m'avait toisé par-dessus ses lunettes d'écaille qui lui donnaient des allures, parfaitement

usurpées, de grand professeur d'une faculté de la côte Est.

– Je suis tombé par hasard sur un site du FBI en rapport avec le World Trade Center, le nom de Lucy Skybridge figure encore parmi la liste des disparues.

Par hasard, m'étais-je dit, tu n'aurais pas dû prononcer ces mots, ils te trahissent.

Je poussai un long soupir de résignation.

– Je l'avais déjà constaté lors de votre inscription, une petite recherche de routine, mais à l'époque je pouvais comprendre... le désordre général...

J'allais lui en donner pour son compte, du *désordre*.

– Cela fait deux fois que j'écris au bureau new-yorkais du FBI, je n'ai pas reçu de réponse. Je crois qu'ils doivent être encore un peu débordés en ce moment, vous ne pensez pas ?

– C'est quand même une victime des attentats, enfin, sa mère en tout cas en est une... Et justement, elle, je veux dire votre fille...

Je l'ai abruptement coupé, surtout ne lui laisser aucune initiative dans la réflexion discursive.

– *Ils savent qu'elle n'a pas disparu*, puisque je leur ai fourni tous les documents possibles qui en apportent la preuve, simplement l'information n'est pas encore parvenu au webmaster du site, c'est aussi bête que ça, selon moi... Comme je vous l'ai dit, ils ont d'autres chats à fouetter que de gérer des problèmes de communication, surtout pour quelqu'un qui, justement, *n'est pas une victime*. Écoutez, je vais réécrire une troisième fois, et j'enverrai un double de la lettre à ce Home Department.

Le directeur ne put qu'acquiescer en silence. Il était face à quelque chose de beaucoup plus grand que lui. Il était face à un non-homme qui avait sauvé une petite fille d'une tour en feu.

Et surtout, en fait, il est face à lui-même. Il est face au mystère de la vie américaine.

Il y a une opération militaire en cours depuis plus de six mois en Afghanistan, toutes les agences de sécurité et de renseignement fédérales sont en train de subir un profond programme de restructuration, qui les rassemble sous l'égide d'un vaste département des Affaires intérieures. Les drapeaux américains flottent à travers le pays, partout, au moindre coin de rue, aux devantures des boutiques, sur les véhicules de transports en commun, sur le bord des fenêtres, sur les portes, au bout de pylônes plantés dans les jardins, sur les auvents de garage, sur les antennes télescopiques ou les vitres des voitures, des camions, des engins de chantier, sur les écussons que portent les gens au revers de leurs vestons, blousons, chemises, tee-shirts, manteaux, partout, tout le monde.

C'est-à-dire nous.

Nous sommes plus américains que les Américains eux-mêmes. Nous avons survécu à la tour Nord.

Nous sommes surtout plus américains que le reste du monde, qui n'a encore survécu à rien, à rien de ce qui s'en vient, sous la forme de machines tours-avions-incendies.

Nous sommes déjà en partance, pour plus loin, plus haut, plus décisif.

Le directeur ne peut rien contre cette conjonction critique, et secrète, des catastrophes et de ce qui les surpasse.

Lucy est cette conjonction, maintenant. Elle connaît tout de l'opération, de la Mission, de notre existence secrète. Je n'ai pas omis le moindre détail. Elle sait parfaitement qui je suis.

Et surtout, elle sait que bientôt, elle sera comme moi.

C'est un pouvoir qui a été automatiquement réactivé dans ma structure neurologique lors de cette ultime réincorporation. Je dois juste dérouter un de mes systèmes de sécurité biogicielle. J'y parviendrai. Je suis en train d'y parvenir.

Cela prendra du temps. Cela prendra le temps nécessaire. Et surtout le temps suffisant.

Cela correspond à peu près au temps qui m'est encore alloué ici.

C'est comme si tous les désastres réunis de cette Terre conduisaient directement à une pluie de miracles.

Un an, m'étais-je dit sur la route du retour. Un an à peine. Le temps d'une année scolaire complète pour que la première alerte survienne.

J'avais rapidement établi un plan de bataille. On pourrait probablement faire durer le mystère durant l'année suivante. Complications administratives, désorganisation institutionnelle, incompétence bureaucratique, guerre au terrorisme, le monde était un argument en soi. Il ne l'avait jamais été à ce point. La fillette faisait exploser les records de l'école, on nous laisserait probablement tranquilles le temps de la session.

Cela deviendrait sans doute un peu plus compliqué par la suite, et au fil du temps, mais on s'approcherait du moment où tout cela n'aurait plus aucune importance.

Le moment du retour aux étoiles.

Je pouvais aussi faire appel aux Truqueurs. Je pouvais faire valoir que la « conclusion de ma mission d'observation » nécessitait une telle opération de falsification du réel, je n'étais pas obligé de m'expliquer en détail, il suffisait que le Vaisseau-Mère donne son accord.

J'étais parvenu à falsifier mes rapports de telle sorte que le sauvetage de la fillette du 91^e étage paraisse une ultime expérience d'immersion totale dans l'humanité, ce qu'elle était, mais pas au sens où les autorités en charge de ma Mission l'entendaient.

L'opération serait délicate car conduite au cœur des systèmes de sécurité fédéraux les mieux gardés, surtout depuis les « événements ». On me fit savoir que l'agence de Trucage et de Simulation générale étudierait le ratio

risque/intérêt du projet et donnerait le résultat de son expertise en temps voulu. Je m'en étais voulu de ne pas y avoir pensé plus tôt. Je m'en étais voulu de ne pas avoir commencé par là.

Je m'en étais voulu d'avoir perdu du temps contre le monde.

J'avais été bien plus vif lorsque j'avais une tour en feu aux fesses. Je devrais me souvenir de la leçon.

Pour nous, pour Lucy Skybridge et moi, c'est le monde humain en son entier qui est une tour en feu.

Une tour dont nous devons nous échapper, dans le plus grand secret.

Un secret ne cache pas la vérité. Ce n'est pas son rôle primordial, en tout cas. Un secret est fait pour camoufler un mensonge.

Un secret est un piège sémantique. Il est la traduction inversée de notre sentence sur l'aiguille et le tas d'aiguilles. Un vrai secret se doit d'être apparent. Il se défend d'autant mieux qu'il laisse une prise à l'adversaire. Car le but du secret est de vous attirer en vous faisant croire qu'il s'échappe, puis de vous perdre en vous laissant croire que vous approchez du but.

Un véritable secret s'organise autour de l'axe pivot du leurre, du trucage. Il recouvre un mystère, un secret plus profond encore que lui-même, un secret infiniment plus lumineux que les ténèbres labyrinthiques des mensonges et des dissimulations, car il est ce moment ineffable où la simulation découvre la révélation dont elle est faite, dans le plus grand secret.

C'est ainsi que l'été s'acheva, avec la commémoration des attentats, le 11 septembre.

– Tu veux qu'on aille à New York ?

Elle s'était contentée de hocher négativement la tête.

– Tu es sûre ? Ils ont pratiquement tout déblayé, et il y aura une cérémonie, avec U2.

Non, avait-elle répété du plus profond de son silence.

Elle ne voulait pas revoir le Ground Zero, là où sa mère s'était irrémissiblement mêlée aux débris de la tour, l'endroit où sa mère était devenue parcelles pulvérisées de la tour, le moment où elle était devenue la tour. La tour qui s'était effondrée sur elle, sa propre fille.

Le décodage génétique des restes découverts dans les ruines était toujours en cours dans les divers laboratoires de criminalistique du FBI, les victimes qui avaient été retrouvées entières ou à peu près, et identifiées, étaient en nombre limité, en ce premier anniversaire, il y aurait encore peu de tombes en mesure d'accepter des substrats humains, à quelque degré de décomposition qu'ils fussent.

Je lui proposai qu'après le temple, où elle pourrait prier pour sa mère, nous allions faire une grande promenade sur le lac. Je pouvais demander au commandant Cooper de nous prêter une de ses embarcations, j'avais réussi à sympathiser avec lui, tout comme avec le biographe militaire, grâce à mes multiples expériences dans les armées qui s'étaient affrontées durant mille ans j'avais comme une connaissance instinctive des choses de la guerre. J'avais été un flibustier, un Frère de la Côte d'origine écossaise qui avait écumé les Caraïbes et l'Atlantique Sud dans les années 1690-1700, je sais ce qu'est la vie d'un marin, j'avais travaillé dans l'aviation civile durant les années cinquante, puis dans une société de logiciels qui œuvrait comme sous-traitant pour Boeing et Microsoft, j'avais des compétences informatiques en matière de sécurité aérienne, je trouvai rapidement un terrain d'entente avec l'ancien de l'US Navy.

Le lac. Le lac est très exactement ce qu'il faut à la même en ce jour. Une belle étendue d'eau avec une grosse île boisée en son centre. Un vaste miroir bleu-gris dont les irisations vif-argent accompagnent les frémissements qui parcourent la surface de toutes les ondes poussées par les

rafales de vent. Le souffle de la brise est tiède, le soleil est planté dans le ciel de midi, tout est d'un bleu infini là-haut, et tout est éclairé d'or ici-bas. J'actionne les rames avec calme et régularité, nous nous éloignons de l'île pour nous diriger vers le nord-ouest, là où une petite baie couleur ardoise étend son littoral rocailleux, dont les galets luisent, humides, dans la lumière. Je crois que c'est Bérulle, un grand théologien de la Contre-Réforme, qui expliquait comment la Beauté du Monde Créé s'accordait avec la Grâce divine, tel un écho harmonique de celle-ci. « Je vois un grand rapport entre l'Auteur de la nature et l'Auteur de la Grâce », écrivait-il quelque part. C'était probablement l'un des points d'achoppement les plus sérieux entre la doctrine catholique et celle de Luther pour qui seule la Grâce divine, sous la forme de la foi, est en mesure de sauver l'homme, en tant que Créature, foncièrement mauvais.

Il arrive que de grandes vérités soient obstruées d'un nombre incalculables d'erreurs. Il arrive que de grandes erreurs soient camouflées par une poignée de vérités.

Je n'étais pas ici pour résoudre une crise religieuse vieille de cinq siècles, j'étais ici pour mettre en pratique ce que j'avais appris en mille ans et que Bérulle, en effet, avait su saisir en son temps.

La Beauté est un signe de la Grâce. Un signe. C'est-à-dire quelque chose qui s'inscrit. Quelque chose qui écrit. Quelque chose qui parle.

Et le paysage qui nous entoure de toutes parts est là pour nous dire à quel point il est *vrai*. Les montagnes, la forêt, le lac, l'île, les roches, les arbres, l'eau, le ciel, la lumière, tout est agencé comme une *écriture*, tout est agencé comme quelque chose qui doit absolument être là. Sous cette forme. Avec cette voix.

— La contemplation de la Beauté comme un don de la Grâce divine n'est pas un péché, lui avais-je dit. Le Monde n'est pas mauvais par nature, sans quoi Dieu ne l'aurait pas créé. Je sais fort bien qu'il s'agit du point de vue catholique-romain sur la chose, je te préviens.

J'avais compris depuis longtemps qu'elle venait d'une famille à fortes traditions religieuses. Je devais impérativement jouer sur son terrain. Qui se trouvait être aussi le mien.

Un millénaire comme celui que j'avais vécu est extrêmement formateur sur le plan de la philosophie.

– C'est drôle, vous savez, ma mère connaissait tout un tas de gens, dont une vieille dame du Sud, une baptiste, un soir, peu de temps avant les attentats, je me souviens, elles ont bu un peu de bourbon ensemble, et au bout d'un moment elles se sont mises à rire, mais en même temps je comprenais que c'était sérieux.

– Quoi ? Qu'est-ce qui les faisait rire et qui était sérieux ?

– Elles parlaient du pape.

– Du pape !

Je m'attendais à quelques-unes de ces mauvaises blagues qui ont parfois cours dans les milieux protestants au sujet du saint-pontife.

– La dame baptiste, Mme Wilkerson, disait à ma mère : « Vous savez, madame Skybridge, en fait je crois bien que nous sommes tous catholiques, comme votre amie du Maryland ! »

Je n'avais rien répondu, un peu cloué tout de même.

– Oui, ma mère m'a dit plus tard que c'était courant chez certains baptistes et même chez les méthodistes, en tout cas, s'il leur arrivait de rire, à cause du bourbon, elles discutaient sérieusement, comme je vous l'expliquais, et elles disaient qu'il fallait que les Églises protestantes puissent à nouveau se réunir avec Rome car en fait elles n'avaient été séparées que par un malentendu.

– Un malentendu, voyez-vous ça, pas moins de deux cents ans de guerres de religion !

– Elle le disait ainsi, cette Mme Wilkerson : s'il y a des erreurs dans les thèses de 1519, il aurait suffi de s'expliquer et de régler le problème, il y aurait peut-être eu un schisme

mais très minoritaire et sans plus de conséquence que celui des coptes monophysites. Et l'Église se serait réformée pour de bon, dans son entier. Ce qu'elle ne parvenait pas à faire depuis plus d'un siècle. Et ce que Luther voulait, tout simplement, comme beaucoup d'autres. J'étais d'accord, moi. Pas vous ?

Étonnez-vous ensuite qu'elle puisse sauter une classe comme un simple cheval d'arçons !

La promenade sur le lac a eu les effets escomptés. Nous avons fait le tour complet, en circulant autour de l'île recouverte de roches datant des premiers âges de la Terre et d'arbres nouveaux et vénérables qui, de toute leur densité végétale, semblent veiller en silence sur les pierres erratiques venues du Bouclier canadien. Je la sens sereine, presque radieuse lorsque nous accostons sur l'embarcadère. Bérulle avait vu juste, même pour une petite huguenote américaine.

Je remercie le commandant Cooper au passage, alors qu'il prépare son Zodiac pour une plongée. Nous échangeons quelques mots, comme toujours centrés sur les événements militaires en cours à l'autre bout du monde.

– Cette guerre durera très longtemps, c'est tout ce à quoi il faut vraiment se préparer, monsieur Cooper. Ni vous ni moi n'en verrons la fin.

Surtout moi, avais-je pensé en retenant un sourire.

Puis nous rentrons dans la maison, pleine d'odeurs et de saveurs estivales, ce goût sucré et séminal qui se dépose sur la langue et les lèvres, cette cassonade qui emplit naturellement l'atmosphère et qui, combinée avec la chaleur, engendre la soif. Toutes les soifs.

Je prépare un solide goûter, arrosé de jus de fruits de toutes sortes. À la télévision, les préparatifs pour la grande

fête commémorative de ce soir sont retransmis sur presque toutes les chaînes d'informations.

Lucy a décidé de la regarder tout de même. Elle ne veut pas retourner sur le Ground Zero, cette fosse commune *de facto*, mais elle acceptera de voir U 2 lancer son « *where the streets have no name* » devant un vaste mur électronique où défileront les noms des victimes.

Nous savons tous deux qu'il y aura celui de sa mère.

Celui de sa mère, et le sien.

Mais je comprends que cela ne semble plus l'affecter. C'est une petite fille américaine. Elle s'est adaptée. Elle a appris. Elle a beaucoup appris.

L'été se termine. La gamine a un peu plus de huit ans, désormais. C'est vrai qu'elle a grandi à une vitesse étonnante. On lui donne presque deux années de plus, et ce n'est pas une question de taille, de mensurations diverses. C'est dans son attitude, le moindre de ses gestes, son regard, sa façon de s'exprimer, ou de ne pas s'exprimer.

Je m'étonne de n'avoir pas eu le temps de m'en apercevoir. Le temps ou la clairvoyance.

C'est étrange, mais n'était-ce pas juste hier que je dévalais l'escalier d'une tour en feu sur le point de s'effondrer ?

L'année du dieu Mars

J'avais dit au commandant Cooper que la guerre qui venait de commencer serait très longue. Ce n'était pas faux en soi. C'était légèrement inexact.

Car cette « guerre » ne serait plus vraiment « une » guerre. La *guerre* elle-même changeait fondamentalement de nature : de mondiale elle devenait globale, c'est-à-dire non plus géopolitique, mais métanationale, satellitaire, cybernétique, rhizomique, *cosmopolitique*, bien au-delà de toute localisation précise, de toute symétrie stratégique, de toute prévision opérationnelle, se disséminant sur des dizaines, des centaines, des milliers de « fronts » à la fois. Des fronts qui ne seraient pas des fronts, mais des zones de chaos temporaires, des Ground Zero à plus ou moins forte intensité. Ce serait une guerre fractale. Une guerre virale. Elle aurait comme particularité de ne s'arrêter jamais, devenant pour de bon le système de programmation général de la vie sur cette planète. Pire encore, son caractère *métalocal* l'éparpillerait à travers l'espace terrestre, à travers les espaces géographiques, à travers les espaces sociaux, les espaces politiques, plus encore, elle l'étoilerait dans toutes les directions du temps : cette guerre contiendrait toutes les guerres passées, comme je l'avais indiqué à mes supérieurs, telle une synthèse démoniaque de tout ce que l'homme avait commis d'abominations au cours de son histoire, et surtout elle viendrait coaliser tous les conflits du futur dont elle serait le terrain d'expérimentation, *en temps réel*.

Chaque guerre contiendrait la suivante, chaque guerre se superposerait aux précédentes, chaque guerre servirait à s'entraîner pour la prochaine. Chaque guerre servirait d'entraînement pour elle-même comme pour les autres.

Cette *métaguerre* deviendrait un simulateur grandeur nature. Le simulateur, ce serait le monde. Par elle, chaque guerre deviendrait ce qu'elle est, profondément : *le plus grand des wargames*. Et elle, cette Guerre de toutes les

Guerres, elle deviendrait aussitôt le *wargame* de tous les *wargames*, le jeu de tous les jeux.

La guerre-globe allait ainsi devenir la sphère cognitive de toute l'humanité. C'est par elle désormais que l'homme apprendrait à être homme, c'est par elle qu'il apprendrait à vivre et à mourir debout, une arme à la main, c'est par elle qu'il apprendrait probablement à ne pas s'autodétruire complètement.

Ce serait le sort d'une humanité que nous ne connaîtrions plus, elle et moi, bientôt, un an, deux, grand maximum, et je recevrais le signal fatidique.

Nous laisserons cette terre à la Grande Guerre Globale et aux hommes qui apprendront à y survivre.

Nous laisserons les agences fédérales et les commissions scolaires, nous laisserons les tours en feu et les Ground Zero, et nous laisserons aussi les lacs glaciaires et la lumière de la lune en septembre.

Mais tandis que le monde s'engage dans le tunnel rouge de la guerre, je me prépare pour mon combat personnel, personnel et secret, secret comme tout ce qui est personnel.

Je me prépare à piéger les hommes du Vaisseau-Terre, comme mes frères du Vaisseau-Mère.

Je me prépare à faire de la petite fille de la tour, la petite fille de la boîte noire, la petite fille américaine, oui, je me prépare à en faire une voyageuse des étoiles, je me prépare à en faire ma fille, pour de bon.

Je me prépare à l'éventualité du sacrifice.

Les rêves prémonitoires sont revenus à la fin de l'année, peu de temps après les fêtes de Noël. J'avais inondé la petite de cadeaux en tous genres et je m'étais contenté de m'offrir une arme à feu, légale, un fusil de chasse à répétition, semi-auto, à pompe, de marque Remington et de calibre 12. Je

me mettais à leur ressembler, de plus en plus. Je me calais réellement sur le rythme de la vie américaine, je devenais ce qu'ils étaient au moment où ils étaient ce que je ne serais plus. Lucy fut émerveillée par la crèche que j'avais fait confectionner par un artisan du coin. Ce fut la première fois qu'elle m'embrassa. Ce fut comme une douce inondation de lumière, ce fut comme ce moment si singulier que j'avais vécu sur la route, ce fut comme l'événement complètement contre-polaire à notre fuite dans la tour en flammes.

Mais ce fut le moment où les rêves précognitifs se déclenchèrent de nouveau. Pour une excellente raison probablement.

Et il y en avait une, évidemment.

Certes, on ne parlait que de ça depuis des semaines, les tensions grandissantes avec l'Irak, les menaces américaines, les tergiversations de l'ONU, mais j'avais reçu une fois de plus le canal déviant venu du futur.

Et en quelques nuits de semi-insomnie, dans un état intermédiaire entre le sommeil et l'éveil, j'avais pu voir le cadencement infernal des événements. Un écran sans réelle consistance apparaissait en transparence dans mon champ de vision. J'y vis du sable, des avions, des hélicoptères, des hommes en uniforme, des explosions, des morts, du sang, des femmes hurlant, des enfants déchiquetés, des voitures carbonisées, des chars en flammes, j'y vis des bandes armées, des actes de sabotage, j'y vis l'ancien chef d'État du pays sortir d'un trou où il vivait caché depuis des mois, puis j'assistai au début d'une guerre civile intra-islamique, avec milices paramilitaires, escadrons de la mort, kamikazes divers, j'y vis des mosquées détruites par des musulmans, et d'autres mosquées rasées par d'autres musulmans en représailles, j'y vis ce qui ressemblait de plus en plus à la fin d'un monde. J'avais pu suivre le déroulement des opérations, la réussite de la mission militaire initiale, la chute du régime, les foules en liesse, la statue du dictateur renversée, puis les interminables vagues d'attentats, j'y avais lu le décompte des soldats américains morts au combat, lorsque les émissions venues du futur stoppèrent,

comme bloquées aux alentours du jour de l'an 2006-2007, il y avait trois mille GI au compteur.

Il y avait environ trois mille victimes comptabilisées alors dans les attentats du World Trade Center.

Rien ne devait moins au hasard que cette conjonction des chiffres. Une équivalence tragique, éclairée par le feu du sacrifice. Une victime. Un soldat. Rien de plus, rien de moins, la vie américaine continuait.

Mais elle continuerait à part du reste du monde, comme en parallèle, voire *en oblique* par rapport à l'humanité.

J'avais pu me rendre compte à quel point les États-Unis seraient seuls. De plus en plus seuls.

J'avais pu me rendre compte à quel point l'homme de cette planète se devait d'être confronté au plus vite à cette guerre. D'être confronté à lui-même. Ou ce qu'il en reste.

C'est en sinuant au bord de l'abysse qu'il trouverait peut-être les ressources nécessaires à un authentique redressement.

C'est à proximité de la zone d'impact que l'on comprend la nature exacte de la collision.

C'est en marchant aux limites de la destruction totale qu'il commencerait à connaître le prix véritable de toute création, si cela lui était encore possible.

Mais Lucy Skybridge et moi, nous, nous serons loin, extrêmement loin, nous aurons quitté la tour-monde, la tour-monde en feu, la tour-monde qui va s'effondrer.

Lorsque l'année 2003 fut entamée, les conversations allaient bon train, au village.

Un après-midi, par un temps sec, ensoleillé et assez froid, alors que je revenais d'une promenade au bord du lac, je

croisai le commandant Cooper qui se préparait pour son habituelle plongée quotidienne.

La discussion se remit sur les rails que nous ne connaissions que trop bien.

Je ne devais pas en dire trop à l'ancien aviateur militaire, et surtout ne pas lui dévoiler l'existence de l'écran déviant venu du futur, je pouvais juste essayer de maintenir une flamme en activité dans son esprit. Je pouvais lui faire sentir l'odeur du brasier, l'odeur de la poudre, l'odeur des charniers. L'odeur du monde à venir. Le monde qui était déjà là.

– L'armée américaine se fera les forces de Saddam Hussein et prendra Bagdad en l'espace d'un ou deux mois, lui avais-je dit, un petit trimestre au maximum (je mentais tout à fait sciemment, ce serait bien plus rapide), vous verrez, ce sera à peine moins rigolo que la première guerre du Golfe.

– Vous croyez vraiment ? On me dit que ce sont des troupes fanatisées et qu'elles se battront jusqu'au dernier homme.

– Le même genre de conneries propagandistes qu'en 1991, monsieur Cooper, 80 à 90 % des conscrits irakiens disparaîtront dans les sables du désert au premier engagement réel, et le reste suivra dès l'offensive générale en pleine action, vous verrez, ils se rendront en masse, comme à l'époque, vous n'aurez plus que les unités de la Garde républicaine, les Fedayins de Saddam – une milice du parti Baas à son service – et son escorte personnelle. Ils ne tiendront pas très longtemps.

– Vous voyez donc une victoire rapide et aisée ?

– Pour cette phase des opérations, aucun doute n'est permis. Une *blitzkrieg* presque classique fera l'affaire, le terrain s'y prête, l'armée irakienne est déjà vaincue, et la plupart de ses généraux, probablement, le savent. Ce n'est pas le problème.

– Ce n'est pas le problème ? Et quel est le problème alors ?

Je m'étais permis de lui offrir un souvenir que je voulais avenant, sympathique, presque compatissant.

– *Le problème ce sera après*, justement, commandant Cooper. Car cette guerre va ouvrir un espace politique totalement inconnu et imprévisible au cœur même du « problème », au cœur de la poudrière islamique. La chute de Saddam Hussein sera bien accueillie par le peuple irakien, c'est l'évidence, la question qui se pose c'est : comment gérer un pays doté de trois principaux groupes ethnico-religieux profondément incompatibles, qui ont des allégeances concurrentes avec les grandes puissances rivales de la région, et je ne parle pas de toutes les minorités. Il faudra donc surtout savoir avec qui s'allier, et par conséquent *contre qui*, après la chute du dictateur. En gros, le gouvernement américain devra être capable d'appliquer Clausewitz à la lettre et de savoir faire de *la politique la continuité de la guerre par d'autres moyens*.

– Clausewitz n'avait-il pas plutôt dit le contraire ?

– Bien sûr, avais-je répondu. Il vivait il y a plus de cent cinquante ans. Veuillez m'excuser, commandant Cooper, je dois vous quitter, maintenant dites-vous seulement que le Pentagone a intérêt à disposer d'un foutu bon plan, très solide, pour l'après-Saddam, car c'est ici la véritable zone d'impact, ce vide institutionnel poussera une multitudes de formations à vouloir prendre le pouvoir et donc à vouloir nous expulser à tout prix du territoire. Vous allez être surpris, mais je vous parie à cent contre un que le gouvernement américain sera obligé de s'appuyer sur certains éléments du parti Baas et de son armée tout juste vaincue pour contrôler la situation.

J'en avais presque trop dit, l'offensive alliée ne commencerait que dans deux mois.

– Simples spéculations, au demeurant, monsieur Cooper, j'en conviens, mais que pouvons-nous faire d'autre, nous qui ne sommes pas sur place ?

– Eh bien moi, je vais préparer mon Zodiac, monsieur Skybridge, je n’ai jamais vu un hiver aussi tiède, le lac n’est même pas gelé en plein mois de janvier.

Sur ce sujet aussi, j’avais un tas de choses à lui annoncer.

Mais je me suis dit qu’il était inutile de lui gâcher sa journée. Et puis je devais chercher la gamine à l’école.

Je devais aussi acheter quelques courses sur le chemin. Je devais poster des plis administratifs. Je voulais faire une vidange du Dodge Caravan chez le concessionnaire Chrysler. Je voulais surtout rentrer avant la nuit. Il y avait une émission sur l’histoire de la Terre, lorsqu’elle était une immense boule de glace, il y a environ six cents millions d’années, je voulais que nous la regardions ensemble.

Je voulais rentrer du bois dans la réserve.

Il me restait quelques ouvrages de la bibliothèque à classer.

Je voulais démonter et nettoyer le Remington.

Je voulais poursuivre l’écriture de mon dernier volume autobiographique.

Je voulais continuer de pratiquer mon entraînement.

Je voulais continuer de me préparer en secret.

J’avais du travail.

La vie américaine reprenait ses droits.

La môme suivait les événements, comme nous tous. Et elle comprenait parfaitement ce que je disais à mes quelques voisins. Le printemps avait commencé avec l’offensive alliée contre les forces armées de Saddam Hussein. Le printemps avait commencé avec la guerre qui ne finirait pas.

La guerre se déroula selon le cours qu’elle avait pris devant mes yeux, lors des expériences précognitives. Elle se présenta à moi très exactement comme je l’avais vue, sur

l'écran semi-onirique. Elle me sembla même un peu moins réelle.

– Ils n'ont pas idée de ce qu'ils ont déclenché en torpillant les tours.

– Vous croyez que ça y est, c'est la Fin des Temps annoncée par les Écritures ? Il y a des gens de la Congrégation qui l'affirment, je les ai entendus...

J'avais réfréné mon rire, ç'eût été inconvenant, même dénué de tout sarcasme.

– Nous ne savons pas, je dirais plutôt, *vous ne savez pas lire* ces Écritures. Et tu as bien compris que je ne faisais pas allusion à des désaccords religieux entre factions catholiques et réformées. Tu sais ce que je suis, maintenant. Tu sais d'où je viens, et où je vais. Tu sais tout ce que personne au monde ne peut savoir.

– Oui, je le sais. Qu'est-ce que nous ne savons pas lire dans les Écritures ?

– Cette notion de Fin des Temps. Vous la lisez tous avec les lunettes de ce vieux bigleux grec nommé Aristote, qui ne voyait le temps que comme une succession d'instant, une ligne formée de points... sans début ni fin, évidemment. On peut toujours ajouter un point à une ligne, n'est-ce pas ?

– Mais il y a bien eu un début au monde, il aura donc une fin.

– Bien sûr qu'il a eu un début et qu'il aura une fin. Sauf qu'elle ne situe pas sur la ligne du temps tel que défini par Aristote, car elle sert de point de contact avec ce qui est éternel, tout comme l'instant t du Big-Bang, du *Fiat lux* initial. Elle est donc, si tu veux, présente partout, toujours, sous une forme qu'on nommera « potentielle », et elle s'actualisera lors d'un moment ineffable, car hors du temps lui-même puisqu'elle le clôturera, aux limites de l'infini.

– Mais cette guerre qui vient de commencer en Irak, les opérations en Afghanistan, les attentats du 11 septembre, est-ce que vous croyez que cela nous dit quelque chose ?

– Bien sûr que cela nous dit quelque chose, Lucy. Cela nous dit qu'il faut qu'on quitte ce monde, le plus vite possible.

Lucy Skybridge est encore première de sa classe. Ce n'est pas compliqué, c'est une collection intégrale des plus hautes notes disponibles. Son professeur principal est bien embêté. Son niveau lui permettrait de sauter à nouveau une classe. Lors du dernier conseil pédagogique, on convient encore une fois de me transmettre une proposition officielle de la direction de lui faire passer un palier. Ce n'est pas coutumier à l'école. Il faut dire que l'établissement scolaire de cette petite ville des Appalaches n'est pas vraiment habitué à ce genre de rencontre du troisième type.

Car elle est la petite fille des tours-avions-incendies, la petite fille de la boîte noire. Je n'en suis encore qu'à l'étape préparatoire, l'étape des enseignements de base, l'étape des mutations préliminaires, mais en fait, elle n'est plus tout à fait une terrienne, elle est en train de devenir ma fille, elle est en train de devenir une extraterrestre.

Le processus est assez simple. Il fallait juste que je parvienne à déconnecter cette sécurité biogicielle, qui restreignait de beaucoup l'usage que je pouvais faire du pouvoir, sans éveiller l'attention du Vaisseau-Mère.

C'est cette seule opération qui m'a pris près de dix-huit mois. On ne trompe pas si aisément une conscience quantique comme le Vaisseau-Mère.

Mon « pouvoir » est un système biogiciel capable d'introduire des neurovirus dans les cellules nerveuses des individus et des rétrotransposons précisément sélectionnés dans leurs codes génétiques. Nous pouvons, c'est certain, les transformer. C'est-à-dire accélérer la transformation évolutionniste dont ils sont les vecteurs.

Je peux, avec les neurovirus et les transposons modifiés, la faire évoluer de plusieurs millénaires en l'espace d'une

année scolaire.

Et c'est très exactement ce que je vais faire.

Lorsque l'été arrive, la guerre est gagnée en Irak, mais la paix est perdue, pour absolument tout le monde. S'il subsiste un doute, les mois qui viennent vont mettre tous les stratèges de la planète d'accord. Du coup, comme les vidéos venues du futur me l'avaient montré, le conflit change insensiblement d'objectif. Il ne s'agit plus de gagner la guerre mais de faire perdre la paix à son ou ses adversaires.

La guerre était vraiment parvenue à son stade *métalocal*. Je voyais bien que plusieurs puissances concurrentes se battaient pour le contrôle du pays, mais aucune n'était en mesure de passer une alliance durable avec l'une ou l'autre. C'était la « métaguerre », celle du chacun pour soi, celle de tous contre tous. Celle du monde contre le monde.

En comparaison, la barbarie des siècles que j'avais vécus paraîtrait une vaste blague. La guerre de Cent Ans semblerait un bref épisode de l'histoire. Hiroshima deviendrait l'horizon aveuglant de l'humanité, Auschwitz se démultiplierait en autant de gouffres abyssaux. Plus rien ou presque de cette humanité ne survivrait, sinon, peut-être, quelques ruines dans lesquelles erreraient des hommes sans futur ni mémoire.

Il était temps de partir. Il était tout juste temps de profiter encore de ce que ce Monde avait à offrir de Beauté en accord avec la Grâce.

Encore une fois, cette année, pour les vacances d'été, nous resterons dans les montagnes, près de chez nous. Lucy n'éprouve aucune envie de quitter la forêt, le lac, son île, ses plages de galets. Elle est ici comme à l'abri du monde, le monde des vacarmes meurtriers, le monde des villes qui implosent.

Je sais fort bien à quel point c'est une illusion, mais une illusion a comme mérite principal de servir de trucage, donc aussi de clé de décodage. Sa sérénité, même si elle est illusoire en regard de ce que je connais, et de ce que je devine, est l'atout déterminant qui me permettra d'activer en elle la vérité.

Et la vérité c'est non seulement ce qu'elle devient, peu à peu, mais ce qu'elle est, d'un seul coup.

Mes neurovirus évolutionnistes agissent sur les fonctions métaboliques, sur le code génétique, sur les structures corticales, mais en cela ils ne « transforment » pas l'individu en question, comme je l'ai un peu trop rapidement évoqué plus haut.

En fait, *nous ne transformons rien*, nous ne faisons que révéler ce qui existe, nous ne faisons que donner à *l'être la maison dans laquelle il peut vivre*, comme le disait un certain Martin Heidegger. Il n'y a pas « transformation », il y a « saut quantique », différence absolue, nouvelle spéciation, il y a une rupture qui paradoxalement « reprend » tout ce que l'individu a été jusque-là pour le projeter d'un seul coup vers son propre futur. En donnant ainsi un coup de pouce à l'évolution singulière d'un être humain, non seulement nous ne produisons rien qui irait à l'encontre des Lois du Monde Créé, mais nous ne les « utilisons » même pas aveuglément comme votre espèce sait si bien le faire, au contraire nous avons appris depuis longtemps que, pour les maîtriser convenablement, il faut se mettre à leur service, comme c'est le cas dans toutes les civilisations humaines parvenues au stade galactique.

Et c'est ce que j'ai fait pour la petite Skybridge.

Cette « accélération » générale est un moment cinétique absolu dans l'ontologie de la personne qui l'expérimente, elle est ce qui permet à tout ce qui est encore caché, secret, truqué, dans le corps humain, d'être enfin révélé à l'être qui l'habite.

Ensuite, c'est comme pour tout, il faut travailler.

Et Lucy Skybridge était une excellente élève.

Lorsque la rentrée 2003 arrive, elle a déjà accompli d'énormes progrès. Elle a neuf ans, mais au regard des mutations qui se sont actualisées en elle, elle est âgée de neuf siècles. C'est encore une enfant, même selon les normes en cours là d'où je viens. Elle a neuf ans. C'est une petite fille américaine. C'est une petite fille qui peut lire des empreintes oculaires à distance, elle voit en pleine obscurité, elle entend des fréquences inaudibles pour l'oreille humaine, et apprend à les distinguer. *Idem* pour le spectre lumineux. Elle commence à expérimenter la télépathie, en fait la manipulation d'une interférence neuroquantique avec un cerveau situé à proximité, ce qui n'est pas si facile à décrypter. Elle fait son premier apprentissage de la précognition.

Moi, je reçois des émissions de télé venues du futur.

Elle, c'est sur le Ground Zero que ça se passe. Elle se retrouve dans son lit au milieu des ruines des deux tours, et là, parmi les cendres qui s'élèvent des débris et des gravats fumants, une escadrille de feuilles de papier vole à sa rencontre, comme les milliers d'autres qui flottent encore dans l'atmosphère ou jonchent ce qui reste des rues.

Les pages volantes sont écrites par la main de sa mère, elle en est certaine, elle reconnaît son écriture singulière. Et des morceaux de futur sont inscrits sur les feuilles de papier.

C'est un univers qui en vaut bien un autre, me dis-je, il vaut bien le mien. En tout cas, il est clair que c'est la dimension interface qui a été créée sur mesure pour elle.

Bien sûr, j'ai accepté la proposition de l'école. Lucy a encore sauté une classe. Je n'ai malheureusement pas bien calculé les conséquences, de fait, elle devient un sujet d'attention pour les autres élèves. Elle ne subit pas de réelles marques de rejet, d'ostracisme, voire d'agressivité, mais je me rends compte, au fil des semaines, que sa solitude augmente. Pour les humains qui l'entourent, même

s'ils ignorent tout de la vérité, la petite Lucy Skybridge est bien une sorte d'*alien*.

Je ne sais trop quoi dire à la mère.

Cette solitude, cette étrangeté, ce sera son dû, désormais. Ce sera même son destin. Le temps que nous restions sur la Terre, elle deviendra chaque jour de plus en plus en exil de son propre monde.

C'est lorsque nous partirons que, d'une certaine manière, elle pourra se réconcilier avec l'humanité.

L'humanité qui a tué sa mère.

L'automne est froid mais encore rouge lorsque je me rends chez le concessionnaire Chrysler pour prendre possession de mes pneus d'hiver. Je suis prévoyant, voire maniaque, c'est un fait. Je note tout, j'écris tout, je prévois tout, je calcule tout. Il est hors de question que je me fasse surprendre au cœur des Appalaches par un blizzard venu du Nord canadien, venu de là où je devrai bientôt me rendre, pour me perdre.

Car précisément, pour m'y perdre, je dois être en mesure de m'y rendre.

Nous sommes fin novembre, je pressens que la date du signal fatidique se rapproche, une habitude, l'instinct. J'ai vérifié à plusieurs reprises, dans le labo clandestin, que la néo-spéciation de Lucy se déroulait sans le moindre problème.

Non, au fil des semaines, je n'ai même plus besoin de ces contrôles techniques, il me suffit de la tenir par la main au bord du lac ou en sortant de l'école, il me suffit de la regarder, de croiser son regard, d'échanger quelques mots avec elle. Il me suffit de vivre à ses côtés, et l'évidence s'impose.

Je suis en train de réussir mon pari, je vais gagner le défi que j'ai jeté à la face du Cosmos tout entier, à la face du Cosmos et de ceux qui y habitent, de ceux qui y vivent, qui y tuent, qui y meurent, à la face du Cosmos et de ses petits ingénieurs, humains ou autres.

Il doit être trois heures de l'après-midi lorsque je gare le Dodge dans le vaste garage.

Au bureau, on m'attend avec ponctualité, après le coup de téléphone que j'ai donné pour confirmer ma visite prise par rendez-vous il y a des mois.

J'ai tout calculé.

Le point essentiel, et je le connais par cœur, c'est pour ainsi dire ma spécialité, pour ne pas dire ma seconde nature, le point essentiel, c'est de ne pas se faire calculer.

Et justement, il y a quelqu'un qui me calcule, en ce moment même.

Cela faisait longtemps que je ne les avais pas vus, ces SUV noirs, ces types en costume sombre, ces regards inquisiteurs, ces lunettes fumées plus scrutatrices encore.

Ils sont garés dans le vaste parking qui jouxte le garage du concessionnaire. Vraiment pas de chance, m'étais-je dit. Je distingue des visages que je ne reconnais pas, mais je ressens de nouveau cette impression de déjà-vu à l'apparition de l'homme que j'ai aperçu par deux fois, à Manhattan, cette fois il est accompagné d'un jeune gars, avec des lunettes d'écaille, un costume clair, il ne ressemble pas aux autres, on dirait une sorte de toubib, lui aussi, c'est étrange, il suscite cette sensation informulable d'avoir déjà été vu ou rencontré quelque part.

Lors d'une de mes vies antérieures ?

Des humains, vraiment ? Ou bien une mission secrète de Contrôleurs envoyés depuis le Vaisseau-Mère ?

Non, j'aurais probablement deviné quelque chose, j'aurais senti leur approche, je ne suis plus tout à fait humain, moi non plus.

Je surveille du coin de l'œil la silhouette du type qui semble diriger le groupe. C'est lui qui, de loin, me calcule. Il compute. Il classe des données. Il essaie de savoir si je corresponds à une description, une photo, un portrait-robot.

J'avais quelque peu changé d'apparence depuis le jour des attentats mais sans doute pas assez pour ne pas attirer leur attention.

Que foutaient-ils ici, dans le nord de l'État ? En plein milieu des Appalaches, en plein milieu du nulle part américain ?

Peu importait.

La question était : comment revenir à la maison sans les avoir à mes basques ? Comment les perdre dans le nulle part américain ? Comment falsifier le monde à leurs yeux ?

C'est possible.

Cela nécessite une grande dépense d'énergie, mais c'est possible.

Je peux truquer leurs cerveaux. Au point que, durant un temps limité, le monde diverge dans leurs structures neuronales et qu'un véritable univers parallèle se superpose au réel, prenne sa place, *devienne le réel*.

Une grande dépense d'énergie.

Très grande.

Ils sont nombreux, au moins six, non sept. C'est beaucoup.

C'est bien au-delà de ce qu'il est permis de tenter selon les règles en usage. Mais cela fait longtemps que je ne respecte plus les usages ni les règles.

C'est bien au-delà des réserves d'énergie allouées à ce genre de manœuvres. C'est un risque.

Non.

Le seul risque, c'est de ne rien faire.
De nouveau, j'ai une tour en feu aux fesses.
Cette fois, je n'hésiterai même pas une seconde.
Le temps de programmer la séquence neurovirale.
Ça y est, c'est fait.
Disons que c'est en train d'être fait. Il faut un peu de
temps pour créer un monde.

Lorsque je reviens à la maison, Lucy me jette un regard inquiet. Je devrais être enjoué, ce fut un samedi splendide, beau temps toute la journée, un peu froid, annonçant l'hiver proche, mais tout est jaune, tout est or, tout est fauve, tout est roux, tout est tellement vivant.

Je me vois dans le rétroviseur extérieur, je me vois dans un des miroirs du vestibule, je me vois dans les yeux de la même.

Je suis livide, couvert de sueur, les yeux veinés de capillarités sanguines, les lèvres desséchées comme par le vent du plus brûlant des déserts. Je tremble. J'ai mal partout. Je ne me souviens plus comment je suis parvenu à conduire sur la route du retour.

Elle me demande ce qui ne va pas. Je ne réponds pas, je ne suis même pas sûr de l'avoir vraiment entendue.

Je monte m'enfermer dans ma chambre, juste sous le toit.

Je dois réfléchir.

Je ne dois pas paniquer.

Je dois mettre en place un plan d'action.

Je ne dois pas paniquer.

Je dois me débarrasser de ces hommes.

Je ne dois pas paniquer.

Il n'y aucune raison de paniquer.

D'abord, ne plus jamais laisser la mère seule à la maison, même si le village est une communauté soudée, que le commandant Cooper veille toujours au grain, et observe le moindre va-et-vient d'un étranger dans les parages, tout comme le vieux biographe militaire, ou la famille de bûcherons, au croisement avec le *Fishnet Row*, je ne dois plus prendre le moindre risque.

Ensuite, pour clouer leur cercueil, j'informe le Vaisseau-Mère de leur présence menaçante et demande à ce que des dispositions urgentes soient prises. Si j'ai pu affecter leur mémoire personnelle, il serait bon que la mémoire du système pour lequel ils travaillent le soit aussi. On me promet une intervention spéciale des Truqueurs.

Je dois, en retour, me préparer à un déménagement express, au cas où.

Enfin, s'apprêter à devoir se battre un jour contre les hommes en costume sombre.

Surtout, ne pas paniquer.

Ils ne peuvent rien contre nous. Ils ne peuvent plus rien contre elle.

Elle est ma fille.

Ils ne me la prendront pas.

Ils ne peuvent plus rien contre nous.

Nous ne sommes plus d'ici.

Contre la Tour-Monde

C'est au tout début de l'année 2004 que je reçois le signal.

Pleine nuit, bien sûr. Message semi-onirique classique.

Ça y est, le moment approche. Le moment du Grand Départ.

Il était temps.

Je sais qu'elle est prête, tout autant que moi. Mais je sais aussi que les hommes en costume sombre, quelque part, se préparent.

Le Vaisseau-Mère a probablement dû avancer l'heure du retour, le Vaisseau-Mère n'a pas aimé cette histoire d'hommes en costume sombre, le Vaisseau-Mère me comprend bien, il est un peu moi, il faut dire.

Il n'y a plus qu'à quitter les Appalaches, les États-Unis et monter vers le nord. Un peu plus vers le nord.

Franchir la frontière et rouler vers le nord du nord, vers le nord du Canada.

Le Vaisseau-Mère délivre ses messages au compte-gouttes, mesure de sécurité, mais aussi conservation de la possibilité d'improviser au dernier moment, le Vaisseau-Mère n'est pas seulement une créature intelligente, c'est une machine militaire.

Ce que je sais ce jour-là, c'est où je dois me rendre dans un premier temps, et vers quelle date je dois y être parvenu.

L'endroit est situé au Québec. Une région nordique, une ville dénommée Fermont. Je dois y être au plus tard le 1^{er} juin. Je ne dois en aucun cas me faire remarquer. Les procédures habituelles.

À moi de régler les problèmes mineurs, les Truqueurs s'occuperont de la maison et de son contenu, tout sera

renvoyé par sonde lumineuse vers le Vaisseau-Mère. Ils posteront à son école une fausse copie du document officiel d'un établissement canadien acceptant « l'élève Lucy Skybridge en cours d'année scolaire », ils régleront toutes les taxes, fermeront tous les comptes bancaires devenus inutiles, annuleront les assurances, ils effaceront des registres médicaux, des dossiers fiscaux, des fichiers comptables, ils tueront un homme, deux, dix, s'il le faut. Toute trace de mon passage sur cette planète aura disparu. La maison sera vite revendue, à n'importe qui. On nous oubliera.

Même à l'école, ils finiront par oublier Lucy Skybridge et ses dons exceptionnels.

Ils ne se souviendront plus que d'un *passage*, alors que le monde, de toute sa solidité géologique, aura de nouveau dicté ses conditions. En particulier sur ce à quoi il faut penser, ce qu'il est bon de se rappeler, ce qu'il faut oublier, ce qu'il est impératif de commémorer.

L'unique chose qui m'inquiète, justement, c'est la mémoire, la mémoire qui est l'ennemie des êtres comme nous.

Et la mémoire ne sera ni le commandant Cooper, ni le personnel de l'école, ni le concessionnaire Chrysler.

La mémoire, ce danger, est tapie sous les crânes de ces hommes en costume sombre, ces hommes qui sont venus jusque dans les Appalaches. Ces hommes que j'ai pu tromper *in extremis*, ces hommes dont les Truqueurs ont falsifié les systèmes, mais qui sont là, dans la région, à notre poursuite.

Ces hommes qui, j'ignore pourquoi, nous recherchent pour empêcher la Mission de s'achever comme je l'ai prévu.

Qui sont-ils donc pour oser s'opposer à un Observateur agréé ?

Qui sont-ils donc pour prétendre arrêter un homme qui a survécu à la tour Nord ?

Qui sont-ils donc pour essayer de nous garder prisonniers de leur monde ?

Je ne sais trop ce qui me prend, c'est la première fois en mille ans d'expérience terrestre que cette émotion très violente, que j'identifie comme la haine, s'empare de moi. C'est un phénomène étrange, dont le flot ne cesse de grossir, comme si ce flot se nourrissait de lui-même. Cela survient peu à peu, après la rencontre fortuite avec les hommes en costume sombre, mais au fil des semaines cela prend des proportions inquiétantes.

Et maintenant que le Vaisseau-Mère m'a envoyé le signal du départ c'est comme si une vanne s'était grande ouverte, c'est comme si une soupape de sécurité avait sauté, net.

Quelque chose d'une brutalité innommable surgit dans mon esprit lorsque je place côte à côte l'image des hommes en costume sombre et celle de ma fille.

Quelque chose veut détoner en provoquant le maximum de dégâts humains dès que j'envisage la possibilité que ces hommes prennent la décision de nous séparer.

Quelque chose me transforme en une sorte de double monstrueux de moi-même quand je prends conscience que c'est ce qu'ils vont faire, que c'est pour cette raison qu'ils sont venus jusqu'ici.

La haine, je ne connaissais pas. C'est animal. Et c'est glacial. Je connaissais la rage, la révolte, la colère, mais c'est différent. La colère peut vous conduire à la brutalité, même à l'homicide, certes. Mais la haine semble se situer sur une autre plage d'intensité. Au point de changer radicalement la nature du phénomène.

La haine est une machine. Tant que la source d'énergie l'alimente, elle tourne, nuit et jour, sans la moindre discontinuité. Et la source d'énergie, c'est elle-même.

Visiblement, cela peut conduire à la cruauté la plus pure. Cela peut conduire au meurtre, bien sûr, mais il sera la conclusion d'une planification scrupuleuse, et surtout cela peut conduire à bien pire. Cela peut conduire à des calculs

très complexes, cela peut conduire à des stratagèmes démoniaques, à des pièges impitoyables, cela peut conduire à redevenir un homme.

Au fil des jours, je finis par retrouver mon calme, et je reprends des forces. Produire, même pendant une poignée de minutes, un monde parallèle pour une demi-douzaine de cerveaux humains, c'est vrai que cela se situe bien au-delà des ressources allouées pour ce type de manœuvres, comme le stipule en toutes lettres notre Manuel d'instruction. Les contre-effets sont par nature imprévisibles.

Mais j'avais créé un « réseau de coupures » dans les profondeurs de leur psychisme, j'avais clivé à jamais cette partie de l'espace-temps sur un simulacre parfait, dans lequel je n'existais tout bonnement pas. J'avais pu disparaître sous leurs yeux sans qu'ils perçoivent le moindre mouvement suspect, cela avait dû occasionner quelques dégâts dans certaines de leurs structures neuronales, et je dois avouer que je m'en réjouissais.

Cette manœuvre allait s'en prendre à la mémoire, cette ennemie des hommes qui cherchent la vérité, donc un secret, cette complice des hommes qui cherchent à piller les secrets, et donc à prostituer la vérité. Les hommes en costume sombre verraient chacun sa mémoire récente diversement affectée. Ils seraient désorientés, partiellement amnésiques, ne sauraient plus pourquoi ils étaient venus en cet endroit spécifique, des données cruciales de leur investigation seraient à jamais perdues, ils devraient pratiquement retourner à la case départ.

À New York City.

Au Ground Zero.

Leur amnésie, personnelle ou collective, humaine ou cybernétique, même relative, c'était autant de temps de gagné pour moi, pour nous deux. En m'en prenant à leur mémoire, à *leurs mémoires*, mécanique et organique, je

m'étais assuré que nous puissions disparaître, pour de bon. Je n'étais pas Dieu, je n'avais pas le pouvoir métacosmique de créer un monde à la fois unique et infini, singulier et pluriel, je n'étais même pas en mesure de truquer le réel en continu pour tous les cerveaux de la planète, mais j'avais le pouvoir de commotionner quelques cortex à distance. C'était la première fois de mon existence terrestre que je m'en servais, j'éprouvais un sentiment étrange de contentement et de fascination mêlés.

Encore une fois j'avais réagi de façon adéquate, telle que mille années d'expérience me l'avaient appris. Comme lorsque je m'étais éjecté de la tour en feu, comme lorsque j'avais pris cette cascade de décisions qui m'avait conduit, avec la petite fille du 91^e étage, jusqu'ici, à la frontière des États-Unis et du Canada.

Comme lorsque j'avais pris les décisions, plus cruciales encore, qui avaient suivi.

Et désormais celle que je venais de prendre.

Même si j'ai pu parer le coup cette fois-ci, la lame est toujours menaçante. Je suis parvenu à les perdre momentanément, mais ils ne tarderont pas à être de nouveau sur nos traces, ils reviendront fouiner dans le coin, ils seront de nouveau à nos trousses.

Je n'ai pas vraiment le choix.

L'ai-je jamais eu ?

Maintenant que le Vaisseau-Mère m'a donné le feu vert, ce sera code *ultra-vert*, ce sera le déménagement express, un mois grand maximum avant le départ. C'est la guerre. Nous aussi nous allons partir pour le front, *rapid deployment force*. Je préviens Lucy. Je lui dis de faire comme si de rien n'était, à l'école. Continuons d'être des aiguilles dans le tas d'aiguilles.

J'avertis le Vaisseau-Mère de mes présentes dispositions, je reçois très vite un message des Truqueurs m'expliquant le détail des opérations à venir.

C'est vraiment la guerre. C'est un plan de bataille. C'est un *wargame*, le plus dangereux de tous les *wargames*.

Cette fois encore je vais prendre la tour-monde de vitesse. La tour-monde et ses gardiens, ces hommes en costume sombre qui veulent nous empêcher de partir.

De partir vers le nord.

De partir vers le ciel.

Oui, je prends une décision stratégique en l'espace de quelques minutes de réflexion, tout au plus. Je joue une partie de blitz contre la tour-monde, je dois toujours la devancer, je dois toujours garder un coup d'avance sur elle.

Je ne dois en aucun cas l'oublier.

Le tri est rapidement opéré : le nécessaire sera compacté dans le Dodge Caravan dont j'ai retiré la deuxième banquette arrière pour libérer un maximum d'espace. La galerie sur le toit ne sera pas de trop non plus. Mon système de réincorporation portatif. Mon radiotélescope miniature avec son système GPS intégré. Des vêtements, surtout ceux de la même, quelques livres, dont mes quatre derniers volumes autobiographiques, datés à partir de 2001, le dernier tout juste entamé, divers outils de dépannage et de bricolage, mon fusil Remington, avec tous les papiers en règle pour le passage de la frontière (un envoi express des Truqueurs), des ustensiles de cuisine, des provisions de base, du matériel de camping, au complet.

Le reste, les Truqueurs s'en chargeront lors de la revente de la maison. Lorsqu'ils feront disparaître tout ce qui m'a appartenu sur cette Terre, lorsqu'ils feront disparaître tout ce que j'ai été, lorsqu'ils feront voyager à la vitesse de la lumière cette collection d'objets marqués d'une identité singulière qui ne sera plus tout à fait la même, qui ne sera plus là, *qui n'aura jamais été là*.

Après avoir réglé le détail des diverses opérations avec le Vaisseau-Mère, je fixe le départ dans une semaine. Les Truqueurs doivent avoir le temps de confectionner les documents nécessaires à l'explication officielle de notre départ précipité vers le Canada, dont une lettre manuscrite signée de ma main. Il faudra ensuite le temps pris par les services de la poste, puis le temps que les divers courriers soient ouverts par les différents services.

Une semaine. Sept jours, pas un de plus. C'est amplement suffisant pour créer un monde, et prendre un jour de repos.

J'aurai le temps de terminer le tri au plus précis. J'aurai le temps de préparer convenablement le voyage jusque dans le Nord-Québec, j'aurai le temps de consulter les cartes routières, j'aurai le temps de les apprendre par cœur, j'aurai le temps de prévoir des dizaines d'itinéraires de rechange. Je laisse un peu de temps à la même pour qu'elle se laisse une dernière fois absorber par la Beauté comme don de la Grâce, et moi je travaille. Je lui laisse le temps suffisant pour s'adapter à l'idée du départ imminent, mais je limite les risques au maximum, je m'éjecte une nouvelle fois de la tour-monde au bon moment.

Nous quittâmes les Appalaches le 1^{er} février exactement, au cœur de l'hiver nord-américain.

Le lac s'était recouvert d'une très mince couche de glace la veille de notre départ.

Il scintillait, miroitements d'or, d'azur et de vif-argent, telle une merveille que nous aurions attendue jusqu'au dernier moment. Il scintillait derrière nous, illuminant tous les futurs pour lesquels nous nous éloignons de sa présence rayonnante.

Il scintillait pour nous indiquer que c'était le bon moment, la bonne direction, la bonne décision.

Il scintillait pour éclairer notre route.

Notre route vers le nord du ciel.

Americanada

La frontière. C'est ici qu'elle devient politique, c'est ici qu'elle est toujours aussi irréaliste au regard des phénomènes naturels, ceux du vrai monde, en revanche c'est ici qu'elle est visible, qu'elle est concrète, qu'elle est inamovible, qu'elle est dangereuse.

Qu'elle est humaine.

L'officier des douanes américaines n'est pas plus suspicieux envers nous qu'il ne l'est envers les autres véhicules qui stationnent en file indienne devant les vastes cabines vitrées. Il est suspicieux envers tout le monde, a priori, et avec la plus parfaite impartialité. Il fait son travail. Il surveille la Forteresse. Lorsque notre tour arrive, je débite avec calme le scénario soigneusement appris et répété depuis des jours.

Nous sommes dans le théâtre du monde. Nous sommes dans le plus grand des jeux. Nous sommes là où la guerre prend les apparences de la paix, là où la paix est une simple variation d'intensité de la guerre en cours.

Tous les papiers sont parfaitement en règle, c'est normal, ce sont des faux fabriqués par l'agence de Trucage du Vaisseau-Mère, autant dire qu'ils sont plus vrais que des vrais.

Le fusil Remington est accompagné de mon permis de chasse de l'État de New York, de ses documents fédéraux d'identification et d'une carte d'adhérent à la National Rifle Association, pratiquement un laissez-passer de luxe, un *ausweis* universel au pays du Second Amendement.

Le permis de conduire est inspecté, les passeports aussi, on vérifie soigneusement nos identités sur un ordinateur, on contrôle la validité de nos formulaires d'émigration canadiens. On nous demande les raisons de ce départ pour le nord de la frontière. Je montre les lettres en provenance de l'école canadienne et celle rédigée par le directeur de celle

des Appalaches, c'est-à-dire toutes celles confectionnées par les Truqueurs.

– Sa mère est morte le 11 septembre, dans le World Trade Center. J'ai un ami canadien qui est psychothérapeute et qui pourra la prendre en charge bien mieux que les diverses cliniques que nous avons visitées là où nous vivions dans les Appalaches.

– Où vous allez exactement ? demande le douanier sans ménagement.

– C'est écrit sur ce document. L'école se trouve à Val-d'Or, en Abitibi. Nous passerons quelques jours chez des amis à Montréal avant de prendre possession de notre nouvelle maison.

Si jamais les hommes en costume sombre en viennent à enquêter ici, ce poste-frontière de Lacolle, ils apprendront que je me suis dirigé sur la grande métropole du sud québécois, puis vers l'ouest de la Province.

Fermont se situe à limite du Labrador. Plein nord, et un peu à l'est. Je multiplie les petits cailloux blancs sur notre route, des cailloux qui conduisent là où nous n'allons pas.

Ma main s'est posée en un geste involontaire de protection sur le crâne de la gamine. Un geste paternel. Un geste humain. Un geste naturel. Le geste d'un homme qui n'est pas un homme.

Le douanier observe scrupuleusement ma voiture et son contenu.

– C'est tout ce que vous emmenez avec vous ? Du matériel de camping ?

Je comprends que l'instinct flicard se réveille, il y a comme un détail qui cloche, n'est-ce pas ? Le diable gît dans les détails, dit-on.

C'est possible, mais en ce qui me concerne, les détails, je les passe au lance-flammes. Ça ne gêne en rien le diable, mais le reste, les doutes, les soupçons éventuels, les questions, les réflexions, toutes les formes mentales du

comportement policier, se doit d'être carbonisé dans la minute.

Je souris en évitant de froisser la susceptibilité du fonctionnaire.

Il ne faut jamais froisser la susceptibilité d'un fonctionnaire.

Encore moins celle d'un douanier.

– Non, bien sûr, j'ai emporté ce que j'ai pu dans ma voiture personnelle, le strict nécessaire, le matériel de camping, c'est au cas où, sur la route, en cas de panne, ou autre. Un camion de déménagement va monter dans l'Abitibi dans une semaine.

Le douanier reprend quelques vérifications de routine. Il aurait bien aimé, c'est normal, tomber sur un transport suspect, un document falsifié, un mensonge même bénin, ne serait-ce qu'une omission tout juste volontaire.

Il en sera pour ses frais, tout comme son collègue canadien, de l'autre côté de la ligne symbolique. Les Truqueurs ont accompli leur mission à la perfection. Je pense que, si on le leur demandait, ils pourraient truquer cette planète en son entier.

Voilà.

Nous sortons des États-Unis, nous entrons au Canada.

Nous sortons de l'Amérique, nous entrons en Amérique.

Nous sortons du monde, nous entrons dans le réel.

Même si Fermont se situe à plus de mille kilomètres de la frontière, même si l'hiver devient le pays que nous traversons, même si le Dodge est à la limite de la surcharge, même si nous roulons en empruntant toutes les routes secondaires possibles, même si nous nous arrêtons chaque nuit dans un motel, même si je crève tous les pneus de la

voiture, même si elle subit une panne d'importance, voire un accident, oui, même si tout cela se combine, j'ai quatre mois pile pour franchir cette distance. Seize semaines au moins. Cent vingt jours.

Cent vingt jours, c'est énorme. Cela a amplement suffi à la République de Salò pour accomplir ses ultimes méfaits, contés par le cinéaste Pasolini.

Cent vingt jours, c'est beaucoup trop quand on a les séides d'une agence gouvernementale aux trousses.

Cent vingt jours, ce sera peut-être juste assez pour nous fondre à nouveau dans le décor, pour devenir deux aiguilles dans le tas d'aiguilles.

Toutes les cartes sont agencées dans ma tête. Les routes, leurs numéros, leurs directions, les embranchements, les croisements, les déviations, le relief géographique, les divisions territoriales, l'emplacement des villes, des motels, des stations-service.

Je suis une carte.

Une carte qui se déplace sur un territoire. Une carte qui roule sur une route qui est déjà gravée à l'avance dans ma mémoire.

Je roule vers notre futur, mais c'est comme si tout était déjà écrit.

Je suis une carte, je suis une surface sur laquelle le territoire s'inscrit, je suis peut-être un écran qui émet ce présent à destination d'un esprit pour lequel il s'agira de l'avenir, je suis une machine qui enregistre ce qu'elle produit, une machine qui produit ce qu'elle enregistre.

Je suis un code, et la machine de décodage qui l'accompagne.

Je suis ce qui roule, je suis ce qui voyage, je suis ce qui passe.

Cela fait mille ans que je passe parmi vous.

Cent vingt jours de plus, ce ne sera pas la mer à boire.

Nous vivons comme des nomades, et dans une semi-clandestinité. À l'âge de bientôt dix ans, Lucy sera censée être scolarisée quelque part. Or nous ne serons jamais *quelque part*.

Les Truqueurs m'ont fourni un certificat officiel m'autorisant, comme tutelle paternelle, à lui prodiguer moi-même l'enseignement requis. C'est légal au Canada, cela devrait suffire pour tromper les petits curieux.

Nous vivons sur la route, nous sillonnerons le Québec tout en remontant vers le Labrador.

Je jetterai sur ma route autant de petits cailloux blancs qu'il me sera possible. Si jamais les types du gouvernement parviennent à retrouver notre piste au Canada, ils vont pleinement satisfaire les demandes du ministère du Tourisme.

Nous vivons comme des résistants. Des maquisards. Des guérilleros. Quelques grandes villes, pour laisser des traces dans les hôtels, autant de leurres chargés de fabriquer un faux itinéraire, de fausses directions, un trajet truqué. Sinon, des motels isolés, des auberges perdues aux confins de petites villes côtières, au bord du Saint-Laurent, puis dès le printemps arrivé, le grand air, les campings, la nature, l'isolement de la vie semi-sauvage.

Nous vivons alors sous le ciel boréal, comme personne, probablement, n'aura jamais vécu avant nous.

Elle est ma fille et je l'aime.

C'est une évidence plus solide qu'un mur de titane, plus lumineuse qu'un flash atomique, plus violente que la haine.

C'est pour elle que j'accomplis tout cela depuis deux ans et demi, c'est pour elle que je risque tout, y compris la Mission, y compris ma vie, la dernière qu'il me reste.

C'est pour elle que j'ai affronté la tour Nord. C'est pour elle que j'ai battu l'avion en feu. C'est pour elle que j'ai

traversé la nuit et le brouillard.

Pour elle. Personne d'autre. Personne de ce monde, comme personne de celui d'où je viens.

Pour elle, uniquement pour elle.

Alors ce n'est pas un gouvernement humain, même le plus puissant de ce monde, qui sera en mesure de nous arrêter, elle et moi. Car c'est comme si nous n'étions déjà plus là.

La mort elle-même ne le pourra pas. Car elle est la porte par laquelle nous passons pour revivre, ailleurs, chez nous, loin de votre planète, loin de vos guerres qui ressemblent à des paix, loin de vos paix qui se révèlent pires que vos guerres.

Nous ne sommes déjà plus là. Car nous ne sommes plus d'ici.

Lors de nos dernières réincorporations la plupart de nos pouvoirs d'origine nous sont restitués, nos métabolismes mutent à toute vitesse, nous redevenons à peu de chose près ce que nous avons été. Cette dernière réincorporation, celle du départ, est en ce sens très différente de toutes celles que nous avons expérimentées lors de nos vies antérieures, non parce que c'est la dernière, mais parce que les mutations évolutionnistes qu'elle précipite sont absolument irrémédiables, je ne suis déjà plus tout à fait en ce monde, par elle je suis dès maintenant en route vers l'Anneau des Astéroïdes, alors que je roule sur une route enneigée en direction de la ville de Montréal.

Par elle, j'ai pu translater ce pouvoir dans le corps de la petite.

Par elle, par cette réincarnation à mon état originel, j'ai pu accomplir tout cela, j'ai pu sauver la gamine de la tour en feu puis la conduire jusqu'ici, au Canada, jusqu'au point de rendez-vous.

Car cela fait très longtemps maintenant que, pour nous, il ne subsiste plus aucun doute.

Nous allons partir.

Ensemble.

Au fil des motels rencontrés à travers le Québec hivernal, je lui ai expliqué à de multiples reprises le fonctionnement du système d'embryogenèse portatif. Je lui ai expliqué que je disposais d'un processeur de télétransportation hyperluminique d'urgence intégré à mon nouvel organisme. Je lui ai expliqué les grandes lignes de la procédure. Le 1^{er} juin, à Fermont, je recevrai le dernier signal. On m'indiquera la date et la localisation exacte de la manœuvre de télétransportation. Un engin-relais viendra à notre rencontre, c'est lui qui servira d'antenne luminique à nos corps en route vers le Vaisseau-Mère.

Nous partirons juste avant l'été, nous partirons avant le troisième anniversaire des attentats.

Nous partirons juste au moment où ce monde commencera pour de bon à se désintégrer.

Mon plan a pris forme.

Mon plan nécessite le plus haut risque imaginable.

Mon plan est de vaincre la mort.

Mieux encore, mon plan consiste à l'utiliser. Pire, à la retourner contre elle.

Et la mort, sur cette Terre, a nécessairement le visage d'un homme.

À un moment donné, au bon moment, elle apparaîtra. À un moment donné, les hommes seront là, ce sera le bon moment.

À un moment donné ils agiront comme à l'habitude : ils ne sauront pas ce qu'ils font. Ce sera le moment idéal.

La carte et le territoire

À Montréal, j'avais opté pour le Hyatt Regency, un grand hôtel international, centre-ville, anonymat assuré.

Dans le même temps je laissais une trace qui confirmerait ce que j'avais dit au douanier américain. C'était une vraie trace. C'est-à-dire une fausse.

Nous restâmes quarante-huit heures, un laps de temps qui correspondait au scénario.

Je tirai un gros paquet de cash, dans plusieurs banques de la ville, puis je pris la route de Québec, par la 138, rive nord du Saint-Laurent. Dès cet instant je prenais la direction opposée à celle indiquée sciemment.

Dès cet instant j'entrais dans le domaine de la clandestinité, j'entrais dans le monde du trucage permanent, j'entrais dans un monde d'autant plus souterrain qu'il se trouve exposé en pleine lumière.

La Transcanadienne aurait été plus rapide, mais je n'avais nul besoin de rapidité.

J'avais à nouveau besoin de la route qui se fond dans le ciel, de la route qui est une extension prothétique de la terre, j'avais besoin des paysages cisaillés par sa blancheur rectiligne, j'avais besoin, encore un peu, de la Beauté comme écho terrestre de la Grâce.

À Québec, je commençai par le Hilton. Je persuadai aisément le type de l'accueil que mes cartes avaient subi une démagnétisation accidentelle mais que, par chance, je pouvais payer en liquide. J'avais des dollars américains, une provision établie au maximum légal que j'avais préparée juste avant le passage de la frontière.

Dollars américains. Même au Canada, ça reste le sésame international. Valable en toutes conditions, sous toutes les latitudes. Je m'étais fait la réflexion que j'allais

sérieusement concurrencer les touristes venus de Boston ou de Miami.

Après Québec, nous restons dans les environs. Je fais visiter à Lucy la réserve huronne de Loretteville. Du coup, nous trouvons un refuge dans un motel assez proche. Les dollars américains font une fois de plus leur effet. Surtout ici.

Nous continuons de rouler. Un peu après Québec je traverse vers l'île d'Orléans, nous choisissons une auberge avec une vaste chambre à louer. Je négocie le prix pour trois semaines pleines, avec les dollars américains et la mort-saison, j'obtiens gain de cause en deux lignes de dialogue.

L'île est plantée au beau milieu du Saint-Laurent, elle sert de point de passage entre les deux rives du fleuve qui prend ici des proportions déjà impressionnantes.

Quand nous partirons, à la fin du mois, nous continuerons par le sud.

Nous sinuerons ainsi d'une rive à l'autre jusqu'à Tadoussac, puis Baie-Comeau, en empruntant les ponts disponibles ou en embarquant sur les traversiers qui entreprennent leurs navettes journalières.

Ensuite nous n'aurons plus qu'à suivre la 389 vers le nord.

Je suis la carte. Je suis le territoire inscrit. Je suis un ensemble de données qui voyage sous l'éclat de lumière de ce jour si clair, si bleu, avec tant d'or saturé dans l'air, avec tant de rayons qui vibrent à chaque réfraction, arbres, pare-brise, pylônes métalliques, surface aquatique en mouvement, je me tiens au milieu du fleuve, je suis le milieu du fleuve.

Je suis le fleuve.

Je passe, je ne suis jamais à un endroit précis, mais ma présence est inaliénable.

Je ne suis plus ici, cependant j'y resterai à jamais.

C'était le but de ce sacrifice dans la Tour. En me réincorporant ainsi, dans de telles conditions extrêmes, je signalais de mon sang une alliance secrète avec ce monde, disons, avec ce qui sera détruit de ce monde.

C'est-à-dire la Beauté.

La Beauté et la Grâce.

Ils anéantiront tout. Ils souilleront chaque place sacrée. Ils propageront des abominations encore jamais vues sur cette planète pourtant riche d'enseignements.

Ils commenceront probablement par eux-mêmes, comme toujours.

Ils s'entredévoreront en se régénérant sans cesse de cette autophagie.

Ils débiteront leur entreprise en exterminant les meilleurs d'entre eux. Les rares. Les quelques-uns. Les solitaires. Les minoritaires d'entre les minorités. Puis le cercle de l'enfer s'élargira. Des populations entières seront consumées. Des nations seront rayées de la carte. Des villes disparaîtront en une colonne de feu et de fumée ardente, comme des millions de World Trade Center réunis, des régions entières du globe seront dévastées, le reste ne sera guère épargné.

Tous les moyens techniques seront utilisés. Des armes remontant au néolithique aux derniers arsenaux des laboratoires militaires de pointe.

Tous les moyens imaginables seront imaginés. Tous les moyens possibles seront testés.

Et cela continuera de se pratiquer sous le drapeau de la Paix.

La Beauté sera atomisée.

La Grâce, partout, sera traquée.

Oui, il est vraiment temps de partir.

Nous avons quitté l'auberge de l'île d'Orléans après un séjour sans histoire. L'hiver québécois commence à tirer à sa fin. J'emprunte la Transcanadienne, je roule jusqu'à Trois-Rivières, je décide de pousser jusqu'à Rivière-du-Loup pour y rester quelque temps avant de prendre un ferry pour revenir sur la rive nord.

Je suis la carte.

Ce territoire spécifique ne m'est pas inconnu, même si c'est la première fois, en mille ans d'existence, que j'y pose les pieds.

Non seulement il ne m'est pas inconnu mais on dirait qu'il me reconnaît, c'est comme s'il me parlait, et que je pouvais lui répondre, dans le plus total silence.

Le silence des Nombres, le silence des inscriptions, le silence du corps quand il est le réceptacle d'un secret.

Et s'il me parle, c'est qu'il a quelque chose à me dire.

Ce qu'il a à me dire c'est : continue de rouler, ne t'arrête plus, sinon pour une nuit, roule sans cesse, reste en mouvement, fonds-toi en moi, tu es la carte, je suis le territoire, je suis l'Amérique, tu es l'*alien* terminal, à nous deux nous formons un authentique organisme supravivant.

Alors le mois du dieu Mars revient colorer de rouge la terre des hommes, tandis que leur sang coule sans cesse depuis l'époque où je suis venu les observer, le mois du dieu Mars accompagne le début de notre véritable nomadisation à travers le Québec, et certaines régions du Nouveau-Brunswick.

Nous roulons. Nous sommes la carte. Nous roulons en parlant au territoire qui nous répond, de toute la Beauté qu'il est encore en mesure de livrer.

Il lui reste des ressources non négligeables, nous avons foutrement raison d'en profiter.

Nous avons parcouru la Gaspésie, puis le nord – le littoral jusqu’aux environs de Shediac –, et le sud-est – la baie de Fundy – du Nouveau-Brunswick, nous avons roulé sans cesse, d’un motel à un autre. Nous sommes passés sur cette extrémité du Bouclier canadien. Nous n’y avons laissé aucune trace. Nous avons roulé, nous sommes restés invisibles.

Le mois du dieu Mars vient juste de s’achever. Le printemps est un peu tardif mais le dégel du Saint-Laurent a commencé pour de bon. La glace, dont le gris nacré scintille sous une lumière dont on ne sait d’où elle provient, la glace, qui nécessite des navires spécialisés pour la vaincre au plus fort de l’hiver, la glace, avec juste un ou deux degrés centigrades de plus, la glace, qui semblait ce blindage invincible, la glace s’est brisée en autant de vastes plaques dérivantes, quelques petits icebergs y flottent, comme des bouées de givre.

La matinée commence dans la pâleur des premières heures. Nous attendons le départ du ferry pour Tadoussac, assis dans la voiture, la radio allumée, branchée sur une radio rock locale.

Nous sommeillons.

Le temps est devenu gris, maussade, les eaux grises du fleuve se mêlent au ciel gris qui se perd dans l’horizon gris.

Un fin crachin se met à tomber. Une sorte de pluie miniature tout juste verglaçante, au fil de la journée elle se transformera en une suite d’ondées, le temps se radoucira quelque peu. Je me dis que c’est la météo idéale pour ce jour. Le printemps est là, sauf que, comme nous, il est resté invisible, il a truqué ses apparences, il est devenu gris, une aiguille dans un tas d’aiguilles.

Comme le territoire dont je suis la carte, il y a cette saison dont je suis la météorologie appliquée.

Elle aussi semble vouloir devenir notre alliée.

Elle saura être comme nous, nous saurons être comme elle.

Nous apprendrons à lui parler, elle apprendra à nous répondre.

Je comprends chaque jour un peu mieux la singularité de l'expérience nomade, de l'aventure purement exploratoire, de l'épreuve de la chasse, lorsqu'on est la proie, ou le prédateur. Car désormais, avec mes nouvelles alliées, je serai en mesure de mener mon plan à bien. Mon plan de nomade. De proie, je serai bientôt prédateur. Et non seulement je serai le chasseur, mais je continuerai d'apparaître comme le gibier.

Il n'y a pas de piège plus redoutable que celui qui, non content d'apparaître comme inoffensif, sait se faire passer pour une victime désignée.

Vos seules ressources sont cachées dans la nature la plus sauvage, la civilisation s'y tapit, elle attend juste que quelqu'un découvre la voie d'accès et la mette au jour. La civilisation est beaucoup plus sauvage que la nature, elle en est le principe actif, condensé, occulte.

Les nuages et les nuances du ciel deviennent des signes authentiquement lisibles, dotés d'un sens non seulement structuré, mais structurant. La Terre répond aux rayonnements des astres en élaborant une musique qui ne s'entend ni ne se perçoit par aucun de vos sens, mais vous emplit d'un seul coup de sa présence, la Lune écrit en ondes de lumière sur la surface du fleuve, des lacs, de l'océan, la haute atmosphère est traversée de lueurs dont les origines se situent aux deux pôles magnétiques terrestres, c'est-à-dire dans le cœur de métal de la planète.

La Beauté est ce qui, dans le monde, est susceptible de vous parler, est doté d'une voix, est capable d'énoncer une parole.

Le Monde n'est muet que pour ceux qui restent sourds à cette fréquence.

Très sincèrement, je crois qu'il faut les plaindre.

Ils sont juste morts avant d'avoir vécu.

Et parfois ils ne vivent pas assez longtemps pour s'en rendre compte.

Mais nous sommes sous protection. La Terre et le Ciel, la Terre dont nous partons mais qui nous reste attachée, le Ciel que nous allons rejoindre mais qui ne peut appartenir à personne. Nous ne sommes pas morts avant d'avoir vécu. Nous savons décrypter la Beauté, cachée comme un événement secret, au sein du monde.

Nous ne mourrons pas trop jeunes de ne pas avoir su lire les signes. Nous saurons fuir devant les hommes en costume sombre. Et non seulement nous saurons fuir, mais nous saurons les conduire là où je l'ai décidé. Nous saurons les conduire jusqu'à moi.

Jusqu'au piège.

C'est la nuit. Il est tard. Je ne dors pas. Je contemple les eaux marines plongées dans l'obscurité depuis la chambre de la Pension des Goélands, à Tadoussac. La fenêtre surimpose mon image à la nuit et au fleuve. Le reflet est plus réel que ma propre présence. Il correspond mieux à mon existence, entre deux mondes, sur une surface qui réverbère le parallélépipède ferme et sombre de la chambre et laisse transparaître le globe obscur et limbique du monde extérieur.

Ma fille dort à poings fermés. Je détache mon regard des eaux du fleuve pour rester en contemplation devant elle.

Il m'est arrivé de pleurer lors de mes vies humaines. Des occasions de laisser exploser son chagrin, j'en ai eu mon compte durant ce millénaire passé sur la Terre.

J'ai pleuré pour des amours éteintes, j'ai pleuré pour des femmes mortes, j'ai pleuré pour des femmes qui me quittaient pour un autre, j'ai pleuré pour des femmes que je quittais pour une autre, j'ai pleuré pour des amis assassinés, j'ai pleuré après avoir accompli de grands massacres, j'ai

pleuré pour des guerres perdues à cause de la lâcheté, j'ai pleuré pour des guerres gagnées à coups de trahison, j'ai même pleuré pour des enfants qu'on immolait à des dieux dévorateurs.

Mais je n'avais jamais ressenti cette implosion interne.

Si je suis une carte, c'est elle le territoire qui s'inscrit en moi.

Les pleurs ne veulent pas s'extraire de mes yeux, c'est comme s'ils voulaient m'inonder à l'intérieur de leur cascade saline. Ce sont eux qui veulent s'inscrire en moi, comme du feu. Du feu liquide.

Je regarde ma fille et des larmes ne cessent de perler au coin de mes yeux.

Ce n'est pas du chagrin, c'est pour que cela n'explose pas, cela ne se dirige pas de moi vers le monde, mais dans le sens inverse.

Je regarde ma fille dormir, et mes pleurs accompagnent ses rêves sans qu'elle en sache rien.

Je la regarde, mes pleurs n'indiquent aucune tristesse, ils sont comme une limite marquant l'ouverture d'une jubilation indicible, inhumaine, bien trop inhumaine.

Ce n'est pas de joie que je pleure.

Le bonheur peut vous rendre gai ou triste, selon les cas.

L'amour parviendra toujours à laisser en vous les marques confondues des deux sentiments, grillagés au fer rouge au plus profond de votre esprit, de votre âme, de votre corps.

C'est ma fille, elle dort, la nuit est tombée sur le Saint-Laurent. Le mois d'avril vient de commencer.

Nous sommes seuls.

Seuls contre le reste de l'humanité.

Seuls contre ce qui reste d'elle.

Nous sommes seuls, pourtant nous sommes moins seuls que cette humanité le sera jamais.

Maintenant la route, de nouveau. Un pâle soleil fait étinceler la débâcle du Saint-Laurent, les plaques de glace glissent comme de lents radeaux immaculés, elles nous accompagnent en direction de l'estuaire, nous suivons la côte nord, nous passons les Escoumins, nous savons tous deux que nous approchons du but, nous savons tous deux que nous nous dirigeons désormais vers le point de rendez-vous, nous savons tous deux qu'aucun retour en arrière n'est possible. Nous venons de quitter la Pension des Goélands, où l'argent américain plus quelques dollars du cru ont fait le bonheur de la tenancière.

J'ai pris une décision, cette nuit, devant mon fantôme projeté dans la glace.

Les cartes se sont mises en place dans ma tête, tel un jeu, un *wargame*, un piège.

Je roulerai sur la côte nord en passant par Baie-Comeau, Sept-Îles, Havre-Saint-Pierre, pour m'arrêter à Natashquan.

Je m'arrêterai. Parce que c'est ici que s'arrête la route 138.

Cette région du Canada est dépourvue de voies de communication, même secondaires. Vous trouvez des pistes forestières, des sentiers de halage ou de tourisme, des tronçons inachevés, ou rien du tout. Le seul moyen de transport efficace est la flottille de ferries qui traversent régulièrement le détroit de Belle-Isle entre Terre-Neuve et le continent, puis desservent la côte orientale ou s'engagent dans le Saint-Laurent. C'est à cet endroit que nous nous fondrons dans le décor montagneux, nous serons chaque jour plus aiguilles dans le tas d'aiguilles. C'est ici que s'ouvriront les mâchoires du piège. En fait, pour rejoindre Fermont, il n'y a pas trente-six solutions, il y en a à peine deux : la première consiste à poursuivre sur la côte nord en

direction de Tête-à-la-Baleine, à la recherche d'un port côtier où nous attraperons un ferry qui nous transportera à Red Bay, avant de suivre la 510 jusqu'à Cartwright où, de nouveau, nous devons emprunter un traversier pour accéder à la route 500, au bout du lac Melville, à North West River, puis Goose Bay, d'où nous pourrions enfin parcourir le Labrador d'est en ouest, Churchill Falls, Wabush, juste avant de franchir la frontière de la Province, pour arriver à Fermont.

Ce n'est franchement pas une solution. Ça ne peut même pas être dénommé un « problème ».

C'est un pays.

Il n'y a donc plus qu'une seule voie. Après avoir transmigré quelques semaines dans l'arrière-pays quasi inaccessible, deux aiguilles dans le tas d'aiguilles, deux roches perdues dans la montagne, deux gouttes d'eau dans l'océan, nous ferons demi-tour jusqu'à Baie-Comeau, nous prendrons la 389 et nous monterons jusqu'à Fermont, à la frontière des deux provinces, mais par le Québec.

Une seule route. Une seule direction. Une seule solution.

C'est un bon piège.

C'est pourquoi j'ai laissé une trace calculée lors d'un plein à la station-service Ultramar de Tadoussac. J'ai payé en carte Visa, la dernière dont je dispose. Ils auront du mal à retrouver des témoins oculaires de notre passage mais ils disposeront d'une donnée informatique. Aujourd'hui les humains font beaucoup plus confiance à une série de chiffres qu'à un organisme composé de trillions de cellules vivantes.

Ils n'ont peut-être pas tort.

Mais ce n'est pas tout à fait suffisant pour avoir raison.

Car grâce à cette trace, à ces quelques nombres, à ce code laissé sciemment derrière moi tel un petit caillou blanc, je vais leur faire comprendre à quel point ils sont dans l'erreur en me cherchant là-bas dans l'Ouest, en Abitibi, et surtout, ils tomberont aussitôt dans le piège caché par le piège en

suivant la route qu'indiquent les panneaux de signalisation, l'emplacement de la station-service, et la logique.

Car la logique, c'est moi.

Car le territoire, les stations-service, les routes, les panneaux indicateurs, c'est moi.

Car même ce monde que je vais quitter, c'est moi.

Même eux, d'une certaine manière, ils sont moi.

C'est la raison pour laquelle je suis le piège qui leur reste à jamais invisible.

Regardez-moi avec attention : je suis un spectre qui navigue entre deux mondes, je suis un spectre qui glisse à la surface des êtres et des choses, sur l'épiderme glacé de cette humanité je passe une main légère, je ne fais que passer et pourtant je creuse des abysses à chaque point de mon parcours. Je suis un espion. Je suis l'homme qui vient du zéro absolu, et qui y retourne. Je suis l'homme du Ground Zero. Celui qui appartient à la Terre au moment où elle disparaît.

Je suis un spectre avec une petite fille qui a survécu à la tour en feu.

Vous ne pouvez me voir, bien sûr. Puisque c'est moi qui vous vois, c'est moi qui vous observe, c'est moi qui vous espionne depuis plus de mille ans.

Sur l'autoradio, un titre de Dépêche Mode, *Personal Jesus*, emplit l'habitacle de sa pulsation machinique. Ni elle ni moi n'avons prononcé un mot depuis le départ de Tadoussac, la musique s'accorde toujours avec le paysage, avec l'instant, avec les cieux qui envahissent de leurs espaces grands ouverts l'écran cinémascope du pare-brise, quelle que soit la fréquence écoutée, un accord à la fois secret et mystérieusement lumineux relie les êtres en

mouvement avec les décors en place depuis des millions d'années.

C'est un mutisme sans tristesse ni mauvaise humeur. Une espèce de neutralité bienveillante à l'égard des événements du monde, un abandon tacite au mode contemplatif, une sérénité qui ne peut naître que d'une inquiétude qui s'est épuisée sous sa propre masse. Nous pourrions féliciter les attentats de nous avoir réunis. Nous pourrions féliciter l'humanité de nous motiver à la quitter ainsi. Nous pourrions remercier les hommes en costume sombre de nous forcer à fuir leur présence, c'est-à-dire celle de ce monde.

Au-dessus de nous, le ciel boréal va bientôt basculer dans le brasier du crépuscule. J'ai bien roulé. Peu d'arrêts, bien planifiés. Nous dormirons dans le premier motel rencontré peu après la tombée de la nuit, je paierai en liquide, nous reprendrons la route. Nous deviendrons la route.

Bientôt nous nous perdrons complètement au milieu de la civilisation secrète que recèle toute nature sauvage.

Dès demain, nous passerons pour de bon en mode nomade.

Dès demain, nous ne dormirons jamais plus de deux fois dans le même lit.

Dès demain, nous ne ferons qu'apparaître et disparaître comme un point clignotant sur la carte du monde. Nous serons devenus partie intégrante du territoire.

Plus nous avancerons vers le futur, plus nous reviendrons vers l'état sauvage. Plus nous nous rapprocherons du ciel, plus le monde se rapprochera de nous.

Nous en avons une conscience aiguë, tous les deux.

Nous savons que cette fuite hors de leur globe carcéral est un crime, nous transgressons non seulement une loi mais un tabou.

Ils chercheront bien sûr à nous rattraper. Ils tenteront peut-être de nous détruire, d'une manière ou d'une autre. Peut-être voudront-ils même effacer toute trace de notre passage sur cette planète ?

Les Truqueurs auront fait le travail à leur place, c'était la seule consolation envisageable. Le travail serait bien mieux exécuté.

Il leur suffira donc d'appuyer sur la détente d'une arme à feu.

Oui.

C'est souvent ce qu'ils font quand ils ne savent pas quoi faire d'autre.

Sur ce plan-là, je sais que je peux leur faire confiance.

Under the northern skies

Le Labrador, c'est strictement trichromique : blanc, bleu, vert. Les reliefs montagneux sont couverts d'épinettes d'un bout à l'autre du pays, et de neige pendant une bonne moitié de l'année. Le ciel semble s'être rabattu sur ce morceau de planète, côte océanique, estuaires, lacs, rivières à la fois amples et rapides sont des fragments du firmament tombés sur la Terre. La rocaïlle apparente peut être soit d'un beige pâle ou d'un gel nacre presque blanc, soit d'un gris-bleu schisteux ou d'un jaune ocre un peu verdâtre selon les positions du soleil. Blanc, bleu, vert. C'est comme un emblème, un étendard. Ce sont évidemment les couleurs du drapeau du Labrador.

Ici, cartes et territoires coïncident d'une façon éminemment naturelle, elles sont des émanations l'une de l'autre, tout comme je suis l'extension du Vaisseau-Mère, et qu'il est ma prothèse.

Le Dodge Caravan n'est pas un véhicule tout-terrain, et il est lourdement chargé, ma manœuvrabilité est réduite dans ce paysage de plus en plus rude. Je parviens à suivre quelques pistes, des *rows*, des sentiers tout juste praticables, parfois encore recouverts d'une épaisse couche de givre, je suis souvent forcé de faire demi-tour dans des conditions limites.

Nous campons au bord des rivières, sur des cols de montagnes, au milieu des forêts, en fait je me contente de tracer quelques cercles plus ou moins concentriques autour de la ville de Natashquan, je pousse parfois en direction de Kagaska, ou de La Romaine, même sur le littoral je ne peux guère aller plus loin.

J'évite les rares terrains de camping déjà ouverts, nous sommes dans la morte-saison, et je sais que le douanier américain a noté la présence de la tente, de l'abri démontable, des divers ustensiles et outils nécessaires à la

vie sauvage. Et si le douanier américain les a vus, les hommes en costume sombre l'ont appris de sa bouche.

J'évite par conséquent les sites notés dans le guide touristique de la Province, et tous les points les plus faciles d'accès, à de rares exceptions près.

Je veux qu'ils me pistent.

Pas qu'ils me trouvent.

Pas encore.

Ça y est, nous sommes désormais sous le ciel du Nord, près du point de rendez-vous, nous sommes au nord du ciel, là où nous allons quitter notre enveloppe terrestre.

Un jour, peut-être, quelqu'un contera cette histoire de deux anges, l'un tombé d'un vaisseau spatial, l'autre d'une tour implosive.

Un jour, peut-être, on saura dire ce qui s'est vraiment passé entre cet homme qui n'était pas un homme et cette petite fille qui n'était plus une petite fille.

Un jour, peut-être nous pardonnera-t-on.

Un jour, peut-être parviendra-t-on même à nous oublier ?

Peut-être parviendrons-nous à partir sans que personne apprenne quoi que ce soit, pas même ces hommes qui nous pourchassent. Peut-être finirons-nous par ne plus avoir existé ici-bas ?

Alors les journées d'avril passent, lentement, à la frontière des deux provinces, chaque jour ou presque je monte et démonte la tente, déplace le véhicule de trente ou quarante kilomètres et recommence. Nous vivons au fil du temps, au sens météorologique. Nous vivons en suivant de tous nos corps le réchauffement insensible qui, chaque jour, fait grimper la température d'une fraction de degré Celsius. Nous vivons avec le printemps natif comme compagnon, comme gardien, comme éclaireur.

Lorsque le mois tire à sa fin, ma décision est fermement assurée.

Je me doute qu'en à peu près quatre semaines, les hommes du gouvernement américain sont très probablement parvenus à détecter mon retrait de carte de crédit à Tadoussac. Ils doivent déjà être sur place. Ils doivent patrouiller dans la région. Ils ne tarderont pas à parvenir jusqu'à Natashquan.

Ils ne tarderont pas à pousser jusqu'à Fermont.

Ils ne tarderont pas à se rapprocher dangereusement de moi.

Dangereusement, pour eux.

J'ai pris la 389 à Baie-Comeau, comme prévu. Je regardais un peu fébrilement à droite et à gauche, dans le rétroviseur, partout, à la recherche de leur présence sur la route, dans un parking, au bord d'un trottoir, sur un sentier forestier.

Ils n'étaient nulle part, ou alors ils se cachaient rudement bien, aussi bien que nous, aussi bien que des aiguilles dans un tas d'aiguilles.

Je ne devais pas perdre de vue un seul instant qu'il s'agissait de professionnels.

Je ne devais pas perdre de vue un seul instant que j'en étais un, moi aussi.

J'ai attaqué la 389, le *cruise-control* bloqué juste en dessous de la vitesse limite. Aucune erreur, jamais, c'est très simple. Il suffit d'être plus machinique que n'importe quelle machine. J'allais rouler quelques jours pour arriver à Fermont, histoire de contrôler la sûreté de l'opération, en clair : détecter les SUV noirs et les types en costume derrière leurs vitres fumées, j'avais déjà en tête toutes les manœuvres défensives possibles, les itinéraires de secours, les déviations à emprunter.

Ensuite, repérage systématique des lieux. Mise en mémoire cartographique.

Enfin, mon plan serait de passer au Labrador, par Wabush, et d'y attendre les ultimes instructions.

Je maintiendrais la distance avec les chiens de chasse officiels. Mais je leur laisserais croire qu'ils m'avaient définitivement pisté.

Ce qui était exact, en quelque sorte.

J'éprouve une forme un peu ironique de compassion à leur égard, en songeant à ce que cela signifie vraiment.

Le 1^{er} juin au matin, tel que prévu, nous parvenons à Fermont. Je décide de traverser la ville en tous sens, calmement, afin de la cartographier mentalement, selon le processus habituel, ne jamais oublier que je suis une carte, une machine qui decode-enregistre, puis j'élargis progressivement les cercles autour de la cité. Je veux tout savoir de ce petit morceau du Bouclier canadien, je veux tout savoir de cette minuscule portion de la planète, cette planète que nous allons quitter. Et si je veux tout connaître de lui, ce petit bout de planète, c'est parce que c'est ici le point de rendez-vous final. Le point de rendez-vous pour l'ultime course vers les étoiles.

Cela ne se passera pas en pleine ville, bien sûr, mon inspection des lieux se focalise exclusivement sur la présence ou non des hommes en costard sombre.

Le rendez-vous aurait lieu quelque part dans la nature la plus sauvage aux alentours de la ville.

Les alentours, dans un pays comme le Canada, ça peut vouloir dire cent kilomètres, voire le double, et même plus, je devais me tenir prêt à toute éventualité, y compris celle de devoir pénétrer profondément à l'intérieur du Labrador. Je roulais donc des jours entiers aux « alentours de la ville ».

Tout était possible, car tout avait été prévu. Planifié à la micro-seconde près par les intelligences artificielles du Vaisseau-Mère.

Tout était en mesure d'advenir, donc.

Dont le miracle, la merveille, la lumière qui descendrait du ciel pour nous y conduire.

On était le 5 juin au soir, j'avais décidé de franchir la limite provinciale et de trouver un motel sur la route, passé Wabush, quelque part au bord de la rivière Churchill.

Le lendemain, le 6, ce serait son anniversaire. Je voulais que nous soyons plus que jamais les aiguilles immergées dans le monde des aiguilles, pour ce jour exceptionnel.

Ce serait son dernier anniversaire sur la Terre. Je pouvais lire dans ses yeux qu'elle le comprenait parfaitement. Ce serait son dernier anniversaire de petite fille, son dernier anniversaire d'humaine terrestre.

Nous le fêterions au cœur de cette terre que nous allions quitter à jamais.

Nous ignorions que le ciel se mettrait de la partie.

Cela commence par une onde. Des électrons. L'atmosphère en semble saturée. Je perçois le faisceau d'un champ magnétique singulier qui me traverse sans cesse, comme s'il était partie intégrante de mon propre corps.

Avant que le phénomène ne devienne visible, je lève les yeux vers le ciel, dans l'attente de l'événement.

Lucy suit des yeux mon regard, la direction qu'il indique, là-haut, au zénith, quelque part au milieu des myriades d'astres constellés.

– Déjà ? demande-t-elle à voix basse.

Je lui souris.

Non. Ce n'est pas encore l'heure de la lumière qui descendra du ciel pour nous conduire.

C'est le moment où le ciel va s'emplir de lumière pour tout nous donner d'un seul coup, une dernière fois.

La Beauté, ce don de la Grâce, vient nous rendre visite, nous souhaiter bonne chance, nous emplir de ses merveilles.

Aurora borealis. La lumière magnétique, celle qui surgit du Pôle, traverse la stratosphère arctique pour se déployer aux limites de l'orbite terrestre en une cinématurgie de nuées et de couleurs qui n'appartiennent plus vraiment à ce monde.

Elle arrive pour nous dire que nous sommes sur le point de partir, que nous sommes plus proches d'elle que de n'importe quel endroit du globe. Puisqu'*elle est* le globe, qu'elle en provient, qu'elle le circonscrit, et qu'elle y replonge.

Une éruption de particules chargées électriquement. Un déploiement aérosol de lumière à travers les cieux. Une pluie de rayons qui nous inondent.

L'aurore boréale est un cas un peu particulier de météorologie.

La météorologie de l'électromagnétisme.

Toutes les formes possibles. Toutes les teintes imaginables, et même d'autres.

Des couches superposées de cyan phosphorescent, de jaune aurifère, de violet aux limites de l'*ultra* se configurent progressivement, ou par brusques transmutations, en des couronnes géantes où s'irisent des milliards de plaquettes turquoise, des efflorescences cobalt surgissant en plein milieu d'une averse de radiations argentées se mêlent à des octopodes vibrant de mille nuances de lapis-lazuli, des vagues concentriques comme taillées dans le quartz le plus pur s'entrouvrent pour laisser glisser des flottilles de stratus orangés et de cirrus roses, des luminescences émeraude formant de vastes spirales verticales se disséminent dans un ciel de traîne surchargé d'or électrique, de longs sillages de

poudre rutilante érigent des colonnes d'un feu solaire puis se diffractent en incendies qui consomment des constellations entières, des murs de cuivre martelé émettent des sources de sulfure et des nuées de glace bleu titane, des drapés de saphir ruissellent sur des anneaux torsadés dans un bronze lunaire et dont le centre palpète d'un noir d'encre plus profond que la nuit.

Des structures monochromes surgissent, par moments, d'étranges rosaces d'albâtre, des grilles de nacre, des murailles de fluor, des hélices de diamant.

Le phénomène est tridimensionnel, les reliefs, les profondeurs, les saillies, les trous, tout conforte l'idée qu'un monde réel est en train d'entrer en collision avec le nôtre.

Chaque variation, chaque mouvement, chaque apparition/disparition indique une perturbation particulière du champ électromagnétique.

Une aurore boréale est une carte. Elle donne à lire le territoire quantique de la Terre. Elle donne à voir la Terre sur l'écran du ciel, elle donne à voir le ciel lorsque la Terre monte jusqu'à lui.

Elle est le secret caché au cœur de la Terre qui se dévoile par le don de la Beauté.

Elle est là pour nous.

Pour nous seuls.

Contact

Le 1^{er} juin au plus tard, dans le langage du Vaisseau-Mère cela signifie que le signal pourra être émis quelques jours avant ou après cette date. Elle représente le point temporel optimal que les intelligences quantiques ont calculé. Elle indique le moment où nous devons être prêts à recevoir le signal. C'est la coordonnée qui indique quand nous serons synchronisés avec le Vaisseau-Mère.

Vu que rien n'est venu avant, cela se produira donc après.

Et cela se produit ainsi : le jour même de l'anniversaire de Lucy. À l'heure du goûter, vers quatre heures, j'installe la tente-abri de telle manière qu'elle soit bien rangée, propre, digne de recevoir cette fête pas comme les autres. Vu que je commence à être à court de cash, son cadeau est une simple poupée amérindienne achetée chez un artisan, au bord de la route. En revanche, je lui offre un énorme gâteau d'anniversaire, un tiramisu comme elle les aime, déniché à Labrador City, un miracle d'avoir trouvé cette boulangerie fraîchement ouverte. J'ai même pu avoir dix bougies roses et blanches *for free*.

C'est pratiquement au moment où je viens de découper les parts pour les poser dans nos petites assiettes de carton que le signal m'est envoyé.

Net. Lumineux. Irrémissible.

Un long train d'ondes. Du code photonique. Des gigaoctets d'informations par micro-seconde, c'est l'ultime modification, la dernière phase du retour biologique à ma nature d'avant, ma *nature naturelle*. Cela surgit en un flash biophysique, une radiation qui me traverse littéralement de part en part, cette radiation c'est mon nouveau/ancien corps, complété, enfin prêt au départ, qui a définitivement supplanté les métabolismes humains.

Je réalise que l'aurore boréale de la nuit précédente était un signe avant-coureur, une lumière d'initiation et de

préconfirmation : le Vaisseau-Mère a dû connaître son occurrence, s'il ne l'a pas tout bonnement déclenchée.

Et ce que je reçois c'est une aurore boréale qui envahit tout le ciel de mon cerveau.

Le signal est très clair.

Cela se produira demain soir, 7 juin, vers minuit. Près d'une ville nommée Churchill Falls, plus loin encore dans le Labrador, le long de la route 500.

Demain.

Demain dans la nuit.

Demain.

Demain, dans un jour.

Route 500, direction Churchill Falls, le soleil est déjà haut. Au petit matin, j'ai calmement tout plié et rangé dans le Dodge, nous avons avalé notre dernier petit-déjeuner sur cette Terre devant les premiers rayons du soleil et nous avons pris la route. J'ai tout de suite ressenti une impression singulière. Quelque chose semblait se détacher de moi, et ça ne pouvait être que moi.

Je me suis arrêté sur une esplanade de repos, sur le bord de la Translabrador Highway, je reprends la rédaction de mon carnet de bord de l'année en cours. Cela aura été le journal annuel le plus disloqué que j'aurai tenu. Même au cœur des conflits les plus sanguinaires que j'ai connus, plusieurs croisades, la guerre de Cent Ans, les campagnes d'Italie du Roy François I^{er}, les guerres de religion, la guerre de Trente Ans, la guerre de Course entre l'Angleterre, la France et l'Espagne, les campagnes napoléoniennes, sans parler de l'époque moderne, oui, tout au long de ces massacres que j'ai vécus aux côtés des hommes que j'observais mourir, que j'observais tuer, je suis

parvenu tant bien que mal à me fixer une discipline de fer concernant la rédaction de mes volumes.

Mais depuis que Lucy Skybridge est entrée dans mon existence, par un avion et une tour en feu, le suivi de mon long récit millénaire, peu à peu, s'est effrité.

Les derniers mois n'ont reçu en tout et pour tout que quelques paragraphes, et des phrases isolées, des aphorismes, des mots qui parfois ne livrent leur sens que par les sonorités qu'ils forment, non seulement sur le plan de la réalité syllabique, mais comme des ondes faisant vibrer des instruments, des voix, d'autres sons, d'autres mots, postés aux limites du verbe explicite. De la poésie ?

Pourquoi pas, après tout ?

Je prends conscience qu'écrire ne consiste pas à imiter la réalité positive du monde mais à le creuser d'une positivité *autre*, qu'il nommera probablement « négativité » sans comprendre qu'il s'agit d'un saut quantique, un saut dans les rivières magnétiques et les aurores boréales.

C'est là le sens de ces mots qui *é-voquent*, qui font surgir une voix qui ne me semble pas mienne.

C'était le sens de l'*Aurora borealis*.

Elle était le Chant de la Terre, mais sa musique s'électrifiait dans le Ciel.

Sur l'autoradio, on joue des airs de country, de la pop canadienne, du blues texan. L'Amérique est fractale, chaque point contient toutes les informations de la carte. Les territoires sont des phénomènes naturels, des ondes en mouvement, *en Amérique c'est le territoire lui-même qui est nomade*.

Le soleil est déjà bien jaune derrière les arbres, le ciel claque, acrylique monochrome bleu azur.

Allez, il est temps de reprendre la route.

Ou plutôt, de laisser la route nous reprendre.

La station Irving est splendidement isolée au bord de la route qui traverse l'épaisse forêt d'épinettes. On ne voit qu'elle, des centaines de mètres à l'avance. Un objet de chrome et de plastique qui scintille comme une météorite tout juste tombée au milieu des arbres.

C'est une ville, ici. Quatre pompes à essence, une épicerie, un éventaire de journaux, un cabinet de toilette, un atelier de mécanique, un hangar d'aluminium. Il y a même une maisonnette en retrait, au bout du parking qui jouxte la station.

Il doit bien y avoir trois ou quatre habitants dans le coin, en comptant le vieil Indien qui remplit mon réservoir puis compte scrupuleusement mes derniers dollars américains.

Nous avons à peine parcouru une centaine de kilomètres depuis notre départ, ce matin. Un tiers du trajet. Je roule très cool, je m'offre des arrêts purement contemplatifs, dès que le paysage nous donne à écouter le chant de la Terre et du Ciel, dès que la Beauté surgit d'une épine rocailleuse ou d'un massif d'érables, je me suis arrêté une seconde fois pour écrire sur le bord de la route 500, non seulement rien ne m'arrête, mais plus rien ne m'oblige à ne pas m'arrêter.

Je ne suis plus un homme en fuite, je ne suis plus un *alien* sur le départ, je ne suis plus pourchassé, je ne suis plus ni proie ni prédateur, je suis déjà hors du monde, c'est la force d'inertie et la gravité des astres qui seules me guident désormais, je suis sans plus la moindre résistance, je suis déjà un *évadé*, que pourront-ils faire maintenant, même si jamais ils nous retrouvaient ?

Que pourraient-ils faire contre mes pouvoirs métacorticaux revenus à leur plein rendement ? Que pourraient-ils donc faire contre le Vaisseau-Mère ? Que pourraient-ils bien faire contre leur propre futur ?

Lorsque midi fut passé de quelques minutes j'avais parcouru cent cinquante kilomètres depuis Labrador City, je

notai que nous avions franchi tout au plus la moitié du chemin jusqu'à Churchill Falls, la lenteur semblait devenir notre alliée, la lenteur nous protégeait de ce que les hommes en costume sombre croient savoir sur les courses-poursuites, nous serions non seulement dans les temps, mais parfaitement synchrones. La stratégie habituelle : un repérage express dans la ville puis l'extraction hors des zones urbanisées, droit vers les montagnes.

La nuit tomberait sur nous au moment où nous nous perdrions dans les hautes forêts d'épinettes. Nous nous fondrions dans le secret de la Terre, nous nous fondrions dans le secret de la Nuit, le secret de la Nuit et celui de la Terre se fondraient l'un dans l'autre, avec nous en leur sein.

Nous n'aurions plus qu'à attendre l'heure fixée par le Vaisseau-Mère.

Nous n'aurions plus qu'à attendre la lumière qui descendrait du ciel.

Nous n'aurions plus qu'à la laisser nous prendre.

– Est-ce que dans votre monde il y a aussi des terroristes ?

Étrange. Cela fait bientôt trois ans que nous nous cachons des hommes et de leurs méfaits et ce n'est qu'aujourd'hui, le jour du Grand Départ, qu'elle engage la conversation sur ce sujet.

J'émetts un petit rire, purement réflexe.

– La question ne se pose pas vraiment en ces termes, Lucy.

– Ah ! Et comment, alors ?

Mon petit rire s'éteint lentement.

– Un monde comme le nôtre et des « hommes » comme ceux-là ne peuvent absolument pas coexister, c'est une sorte

d'impossibilité physique, si tu veux. Ou bien les civilisations planétaires survivent en devenant les instruments de la Grâce, ou elles meurent en se suicidant, de façon plus ou moins rapide. Un « terroriste » ne peut voyager à la vitesse de la lumière. Ni la vitesse ni la lumière ne veulent de lui. Ils sont condamnés à ramper dans l'enfer qu'ils créent sur leur propre globe.

La petite ne répondit rien mais, plus que du soulagement, je perçus dans la détente de son corps comme la compréhension sereine, joyeuse, joueuse, que les destructeurs de tours, les assassins de sa mère, n'accéderaient jamais à rien de beau ni d'éternel.

Je tournai la tête vers elle et lui offris un franc sourire :

– Ils font mumuse dans le kérosène en flammes. Pour les siècles des siècles. Faudra que des ONG caritatives pensent à leur envoyer une poire pour la soif !

Et cette fois, mon rire explosa dans l'habitacle, comme un avion-suicide retourné à ses envoyeurs.

Churchill Falls. La rivière. Les rapides. Les chutes. L'eau en mouvement sous la lumière de notre dernier jour sur la Terre.

Churchill Falls. La destination finale. La dernière cité. Les ultimes heures. Je m'offre un dernier plein, une dizaine de kilomètres avant l'entrée dans la cité. Plus de cash ? Tant pis, aucune importance maintenant. Ils peuvent bien décrypter mon code bancaire dans la seconde, j'aurai toujours ce coup d'avance sur eux. Ce sont sans doute de bons sprinteurs, mais personne ne peut me battre au jeu d'échecs, personne d'humain, en tout cas.

Le soleil entame sa lente descente sur l'horizon lorsque nous arrivons en vue de la ville. L'horizon, désormais, est une horloge et non plus une ligne géographique, il est la

représentation parfaite du territoire américain, nomade par nature.

Environ une heure à sillonner la ville, en essayant de me fondre au mieux dans le flux de la circulation.

Je veux être sûr.

Je veux savoir si les SUV noirs sont là.

Je veux savoir si les hommes en costume sombre sont arrivés jusqu'ici.

Je veux qu'ils le soient.

Et je sais qu'ils sont là.

Ils sont là.

Juste ici.

Une autre pompe Irving.

Je les ai repérés.

Ils m'ont vu.

L'heure est venue. L'horizon est là.

Tout converge, enfin.

Sous le projecteur des films noirs

Ils nous ont repérés à l'instant où je les voyais. Nous nous sommes détectés mutuellement à la même seconde. Deux ondes radar entrant en collision.

Comme synchronisme, comme « contact », on ne fait guère mieux.

À l'instant même où je longe la station, j'aperçois nettement les véhicules et leurs occupants. Leurs trois gros Yukon sont garés l'un derrière l'autre le long d'une rangée de pompes. Non, rectification : deux Yukon noirs immatriculés dans l'État de New York et un Expedition bleu marine venu de Washington DC, c'est presque terrifiant, ce don de pouvoir noter ce type de détails en l'espace de quelques dixièmes de seconde, tout juste le temps de tuer un homme.

Je tourne instinctivement la tête dans leur direction : juste à côté de l'une des pompes, l'homme qui tient le pistolet enfoncé dans le réservoir de son véhicule relève les yeux et me fixe sans y croire. C'est le type du Ground Zero. À ses côtés, il y a cette espèce de jeune toubib, lui aussi il m'a vu, nous a vus, lui aussi en reste bouche bée.

J'ai quelques secondes.

Oui, quelques secondes. Devant moi, la voie express qui conduit à la route 500 et à l'extérieur de la cité est une longue suite de feux verts, une constellation de points émeraude qui se perdent dans le lointain.

J'appuie sur l'accélérateur, juste au-dessus de la limite permise en ville, pas de gaffe.

Une pensée tournoie dans ma tête, synchronisée à la rotation des roues, au battement des soupapes, aux micro-explosions qui se succèdent sans fin dans la chambre de combustion. L'idée est à la fois bizarre et très logique. Elle

résume ma condition. Elle synthétise mon histoire. Elle est en mesure d'éclairer mon avenir.

Ces hommes ne sont peut-être pas des hommes.

Je n'ai pourtant dérogé, en tout cas officiellement, à aucune des règles de la Mission. Ma fuite avec Lucy a été acceptée par le Vaisseau-Mère, même s'il ne sait pas vraiment ce que cela recouvre. M'aurait-il percé à jour, aurait-il deviné la manœuvre, aurait-il décidé de me piéger ?

Des Contrôleurs ?

Les Tueurs professionnels de la Mission, les agents qui font tout disparaître, d'une façon bien plus définitive que ceux chargés de truquer nos vies successives.

Des Contrôleurs ? Ici ? À nos trousses ? Jusqu'au nord du Canada ?

Des Contrôleurs, ici, en plein milieu d'une station-service du Labrador ?

Non. Quelque chose ne cadre pas. La possibilité reste entière, mais uniquement dans ce cadre restrictif du « possible ».

Ils nous auraient retrouvés depuis longtemps. Ils nous auraient tués depuis longtemps. Ils auraient fait disparaître toute trace de nos existences depuis longtemps. Nous ne les aurions même pas vus. Ils n'auraient même pas eu besoin de nous voir. Ils n'auraient pas eu besoin de franchir des milliers de kilomètres, jusqu'au Labrador. New York City leur aurait paru assez loin, pour eux tout endroit est constamment assez loin, Manhattan-Sud aurait été pour eux la distance parfaite, la distance minimale, très proche d'eux, comme tout endroit dans le monde se situe toujours à leur portée, où qu'il soit.

Je jette un coup d'œil dans le rétroviseur, j'ai le temps de discerner que ça s'agite à la station-service. Il faut arrêter net le remplissage des réservoirs, payer au plus vite, ou alors faire comprendre au caissier pour qui on travaille vraiment, présenter des badges, fournir ne serait-ce qu'un semblant

d'explication officielle, il faut remettre les véhicules en marche, il faut reprendre la route.

Et il faut retrouver le véhicule poursuivi.

L'intérêt d'un Dodge Caravan comme le mien c'est qu'il s'agit du véhicule le plus vendu au Canada. La couleur que j'ai choisie, *silver*, fait partie des plus prisées.

Quelques secondes ? Disons trente, allez, le double. Une minute maximum, je vais franchir plusieurs feux verts d'affilée, la circulation est encore dense une heure après la sortie des bureaux, mais assez fluide pour que je puisse zigzaguer entre les véhicules à la recherche de plages de dégagement ou bien, au contraire, de poids lourds et d'autobus me cachant provisoirement aux yeux de mes poursuivants, ensuite, disons encore le même laps de temps, et j'arriverai à l'embranchement avec la Highway 500, je sais que la circulation sera plus compacte à ce moment, à cet endroit précis, ce sera le moment, ce sera l'endroit précis où nous devrons disparaître dans le flot des véhicules.

J'accélère encore un peu, j'aperçois un feu qui passe à l'orange juste devant moi, au croisement avec une grande avenue, je vais me le faire, tant pis, j'envoie les gaz. Devant, tout reste au vert. Tout est ON. Derrière, sauf à déclencher des gyrophares dont je doute qu'ils disposent, derrière nous, les trois gros SUV vont se retrouver bloqués par les signaux lumineux. Ils seront momentanément désynchronisés par rapport au flux de l'électricité urbaine, alors que, pour l'instant, on dirait que c'est mon cerveau qui pilote les feux de signalisation.

Après tout, peut-être est-ce précisément ce qu'il est en train de faire ?

Quand ils repartiront et atteindront la Translabrador Highway, ils seront englués à leur tour dans la circulation, comme moi, peut-être, mais ils ne pourront plus me distinguer des autres.

Nous serons à nouveau des aiguilles dans le tas d'aiguilles.

Zone d'impact

Je les ai semés. J'y suis parvenu. Aucun gros SUV noir ou bleu marine n'apparaît dans les rétroviseurs. Cette route secondaire qui s'embranche de la 500 vers le nord, passé la colossale station électrique de Forebay Dykes, j'en connaissais l'existence ainsi que l'exacte localisation. Tout est prévu, tout est planifié, comme le jour de l'avion, le jour de la tour, le jour de ma dernière renaissance.

Je disparaissais très vite à la vue du flot de voitures qui passent sur la Translabrador Highway en m'enfonçant au cœur de la forêt sous l'épais parapluie végétal. Tout est vert ici, du sol à la canopée. Vert et or. Jade et soleil.

Au bout d'une dizaine de kilomètres, nous changeons de monde. La forêt ne laisse plus passer que quelques rayons épars, comme après une sélection implacable. Entre les éclats de lumière solaire filtrée et refiltrée par la chimie chlorophyllienne, le vert devient roux, brun, gris, noir. La forêt est une avant-garde terrestre de la nuit. De la route secondaire recouverte de gravier nous sommes passés, presque insensiblement, à une simple piste forestière, souvent juste praticable.

Je roule sans forcer, inutile de risquer quelque incident mécanique sur ce layon, parfois sablonneux, recouvert de gravillons sur quelques tronçons, de moins en moins nombreux et de moins en moins longs au fur et à mesure que nous nous enfonçons dans la densité sylvestre. Dans ma tête, la carte est parfaitement lisible, plein nord depuis Churchill Falls cela signifie en direction des grands lacs de l'ouest du Labrador, dont l'énorme Smallwood Reservoir, et jusqu'à la rivière Kanairiktok.

Là d'où la Province tire son énorme potentiel hydro-électrique.

L'eau, la terre, l'électricité, la nuit, je devine que les éléments d'une réaction chimique de grande envergure se

mettent en place.

Il n'y a plus qu'à rouler, tranquillement, jusqu'aux lacs, jusqu'à la tombée de la nuit, jusqu'à l'arrivée de la lumière.

Mon cerveau est une horloge, il est un horizon, il sait très exactement le temps qu'il nous reste avant l'arrivée de la sonde de transfert vers le Vaisseau-Mère. Les informations en ma possession, plus divers calculs, me permettent de déterminer que le Vaisseau-Mère se trouvera en orbite géostationnaire vers minuit dix, et que, un quart d'heure plus tard environ, la sonde de transfert sera en place pour nous accueillir.

Il est quatre heures et demie de l'après-midi.

Huit heures. Un tout petit peu moins.

Huit heures.

Le tiers d'une journée.

Mais cela ne revêt plus aucun sens.

Ces nombres ne sont plus reliés à une quelconque expérience physique du temps.

Désormais la moindre minute semble durer une éternité.

La différence entre une autoroute et une piste forestière tient en ceci : sur une autoroute, construite avec l'argent du gouvernement, donc le vôtre, la vitesse est limitée, par acte législatif, et l'application de la loi est surveillée par des agents spécialisés.

Sur une piste forestière aussi, il y a une « vitesse autorisée », mais ce n'est pas une législation qui en décide, et ce ne sont pas des policiers assermentés qui la contrôlent. C'est la piste elle-même. La piste est sa propre loi, pire encore, c'est elle qui l'applique.

Car s'il a peut-être fallu un peu d'argent pour la maintenir plus ou moins en état, elle s'occupe très bien d'elle-même toute seule, c'est la forêt entière qui s'est adaptée à sa présence et qui désormais contribue à son existence singulière.

Dans un espace tel qu'une forêt, la piste ne coupe rien, elle est un rhizome parmi d'autres.

Dans un espace comme un désert, la moindre piste recoupe tout, puisque entre elle et l'horizon il n'y a rien qu'elle et la forme géologique du néant.

Notre piste est sylvestre, elle ne coupe rien, elle est partie intégrante de l'organisme écologique qui existe ici.

Elle est parfaitement isomorphe à la forêt, comme un langage l'est par rapport à ce qu'il décrit, c'est-à-dire qu'il en reproduit la structure la plus intime.

Notre vitesse est donc limitée par le graphe infini des racelles, des tiges, branches, fleurs, troncs, qui se configure autour de nous. Nous n'avancons même pas à la vitesse des animaux des bois. Nous sommes des prothèses mécaniques de la nature végétale.

Nous sommes loin d'être des végétaux.

Nous sommes des minéraux. Du roc. Nous sommes la montagne. La forêt.

Nous sommes la piste.

Nous sommes la nuit.

La route forestière s'étend sur pratiquement cent cinquante kilomètres, j'ai réussi à trouver ma vitesse de croisière, entre quarante et cinquante kilomètres-heure de moyenne. Des pointes de soixante-dix maxi, sur les parties gravillonnées bien entretenues et assez longues, des ralentis à vingt ou vingt-cinq kilomètres-heure sur les portions endommagées par les intempéries, les côtes raides au sommet anguleux, les tronçons rocaillieux. Je ménage la monture. Je donne une chance à la prothèse mécanique de devenir une extension du monde végétal.

Nous longeons le Smallwood Reservoir alors que le soleil est en train de consumer la ligne d'horizon. Des

miroitements aurifères frémissent entre les nervures des branches les plus basses, colorant les troncs d'un feu orange, faisant apparaître, au détour d'un virage, des ruisseaux qui traversent les hautes fougères dans une polychromie instable, séries d'aquarelles disparaissant aussitôt nées dans la végétation et la rocaïlle.

Il reste une heure de jour devant nous, un peu plus jusqu'au noir absolu.

Non seulement nous sommes la nuit, mais nous sommes la nuit d'avant la nuit.

La route secondaire est coupée net à une dizaine de kilomètres de la rivière Kanairiktok, au bord du Sail Lake Dykes ; à notre gauche, le Smallwood Reservoir étend son bleu outremer dans toutes les directions, glaçant sur sa surface frémissante les ultimes lueurs du jour.

Ce sera ici. Le bout de la route.

Ce sera ici l'endroit où nous attendrons la lumière venue du ciel.

Ce sera ici que la nuit attendra la nuit.

Pour l'instant, tout est rutilance extrême. Feux infrarouges du soleil couchant diffractés à travers le prisme des arbres ou sur les eaux violines du réservoir. Ligne de lumière en pointillés illuminant l'horizon derrière le rideau végétal. Fusion nucléaire découpée par l'architecture sauvage de la nature, par la prolifération métastable de cette civilisation potentielle.

Le monde rouge se teinte ensuite d'un filtre bleu-vert, tout finit par se fondre dans une infinité de variations cardinalices, violettes, pourpres, lilas, grenat, incarnates, vermeilles, la forêt, les eaux du Smallwood Reservoir, le ciel, la roche mise à nu sur ses rives, chaque élément est comme oint du sang de tous les hommes, chaque élément

est parfaitement à sa place, chaque élément est une partie du monde, chaque élément est un monde.

C'est la dernière fois que nous allons voir ce soleil, sur cette Terre.

C'est la dernière fois que nous entrerons dans la nuit de cette planète, sous cette lune singulière, sous cette portion du ciel bien particulière.

– Tu as faim ?

Elle a répondu oui de la tête.

– Beaucoup ?

Elle a répondu oui-oui-oui de la tête.

Je dégage du Dodge les ustensiles de cuisine, le camping-gaz, un petit réchaud à propane, deux lampes à phosphorescence, deux lampes à piles électriques, des boîtes de conserve, divers paquets, des sachets, des fruits, des yoghourts.

Je suis loin d'être un cordon-bleu, mais je sais survivre dans une forêt avec du matériel de camping.

Et sans rien du tout, par ailleurs.

Le repas est prêt alors que l'univers a sombré dans un gaz gris-bleu ardoise avec encore quelques éclats de cobalt dans le ciel où les premières étoiles sont apparues.

Il est terminé alors que le ciel est devenu noir au-dessus de nous, seule une vague luminosité persiste à l'ouest, au-delà du Réservoir, une résilience qui vient colorer d'un azur pâle quelques nuages en suspension sur la ligne d'horizon.

Tout est nettoyé dans un petit cours d'eau qui suit la piste. Tout est rangé dans le Dodge.

Toutes les étoiles de la Voie lactée illuminent les cieux plongés dans la nuit la plus totale.

Un croissant de lune monte lentement vers le zénith. Nous nous réfugions dans la voiture.

Je sais que nous sommes à l'abri de la nuit. Bientôt la sonde de transfert se fera connaître, elle apparaîtra quelque part dans la haute atmosphère, je déclencherai alors mon signal de positionnement biophotonique et elle viendra à notre rencontre.

Puis nous partirons.

Comme je l'ai prévu.

Comme je l'ai planifié.

Sans me soucier de personne, ni des humains qui nous pourchassent dans leurs véhicules sombres, ni de ceux qui sont là pour nous recueillir dans leur véhicule de lumière, ni de moi qui ai franchi des centaines et des centaines de kilomètres entre ces deux termes. De personne.

Sauf d'elle.

Lucy Skybridge.

Ma fille.

Nous partirons, c'est une certitude.

En tout cas, aucun doute n'est permis, *elle* partira.

Car je l'ai prévu, je l'ai planifié, je le sais.

Plus encore, je l'ai *vu*.

– Je veux que tu installes le système portatif maintenant. Il reste moins de trois heures avant le rendez-vous.

Il était près de vingt-deux heures, le contact se situerait aux alentours de minuit et demi, peut-être un peu avant.

L'intégration du système dans l'organisme de la fillette prend encore du temps, il n'a pas été fabriqué pour quelqu'un de sa constitution. Les mutations que j'ai provoquées en elle, plus quelques adaptations de la « machine », ont grandement amélioré le processus, mais il

faut encore plus d'une heure pour que la symbiose cyborg soit pleinement opérative.

Ne pas perdre de temps, et surtout ne pas se faire gagner par lui.

Lucy se glisse dans la combinaison dorsale, actionne les commandes comme je le lui ai appris. Après la manœuvre d'initialisation, en quelques minutes les nanocomposants de la combinaison vont commencer à pénétrer son épiderme, puis se déploieront dans l'ensemble de ses tissus, ils s'intégreront à des cellules cibles particulières, ils changeront la composition chimique de son sang, transformeront des réseaux neuronaux, modifieront des principes métaboliques.

Elle est en train de terminer la composition d'une séquence de codes lorsqu'elle relève la tête, brusquement, dans ma direction.

Ses yeux sont noirs comme la nuit et pleins d'une question plus brillante qu'un soleil.

– Et vous ? Il n'y a qu'un seul système de transfert.

– Je sais, ne t'inquiète pas de ça, c'est un détail, je dispose d'une procédure d'urgence. Ça marchera.

– Ça marchera ?

Je n'ai pas usé des bons mots. Dire « ça marchera » indique qu'il existe une possibilité, même infime, pour que ça ne marche pas.

On ne peut dire que ça a marché qu'une fois qu'on peut dire « ça a marché ».

Lucy Skybridge savait déjà beaucoup de choses, bien trop pour une fillette de son âge.

Mais de quel âge fallait-il parler ? De son ancien âge terrestre ? De son nouvel âge stellaire ?

En tout cas, elle savait incontestablement trop de choses pour rester plus longtemps sur cette planète.

Et cette planète, incontestablement, le savait.

Au bout d'une petite heure, j'ai vérifié l'état d'incorporation du système de transfert dans l'organisme de Lucy. Mon nanopack m'apporta rapidement confirmation de l'appréhension qui venait d'assaillir mon cerveau.

– C'est ce que je craignais. Les systèmes de transfert ont besoin de lumière pour fonctionner à plein rendement, avec celle des étoiles et de la lune ils ont un ratio d'énergie minimal, ce n'est pas suffisant vu le temps qu'il nous reste, je vais allumer les spots intérieurs, détache-toi au maximum du dossier, place-toi de côté, si tu peux.

L'habitable brillait d'un éclat halogène blanc. Nous étions déjà la lumière venue nous chercher.

– Vous n'avez pas beaucoup écrit cette année.

J'armai un sourire de convenance. C'était vrai. J'avais plus griffonné en deux jours qu'en six mois.

– Avec les années précédentes je pense que j'ai ce qu'il faut. Mille trois années ce n'est pas si mal.

Mais je savais à quel point je mentais. Quelque chose, insensiblement, avait eu raison de mon écriture, après le 11 septembre, après le jour de la tour, le jour où j'avais adopté Lucy.

L'écriture sur le papier des livres de ma bibliothèque « autobiographique » avait été progressivement remplacée par la narration vivante d'une bibliothèque faite de chair et de sang.

Une bibliothèque qui avait réchappé à l'incendie.

Une bibliothèque que plus rien d'humain ne pourrait consumer.

Là où tu vas te consumer, Lucy, c'est dans le feu des astres, avais-je pensé. Là où tu vas te consumer, c'est à travers l'infini.

Il n'est pas très loin de vingt-trois heures trente lorsque j'inspecte de nouveau l'incorporation cyborg du système entre les omoplates de Lucy.

Ah, cela va mieux, le processus a nettement accéléré, nous serons dans les temps. Plus qu'une heure.

Une heure.

Soixante minutes.

Trois mille six cents secondes.

Un éclair de lumière.

Des dizaines d'éclats de lumière.

Des lumières bleues, orange, parfois rouges, qui tournoient.

Mais pas dans le ciel.

Non. Sur Terre. Derrière nous, en masse, et dans les boisés alentour, de façon plus clairsemée.

Voilà, c'est le moment.

La lumière est venue.

J'ouvre les portières en me saisissant du fusil Remington placé sur la banquette arrière.

Je nous précipite dehors. Lucy me regarde en comprenant tout en quelques secondes. Elle comprend tout. Elle sait tout.

Elle est la petite fille du 91^e étage, la petite fille de la machine tour-avion-incendie, elle est la petite fille du Ground Zero général, elle est ma fille.

Je la regarde sans pouvoir empêcher un sourire de venir givrer mon visage sous la lumière des étoiles.

C'est bien ça. Ce sont eux. Ils sont venus. Ils nous ont retrouvés.

Mon plan a fonctionné comme prévu.

Le piège s'est refermé comme planifié.

Tout ce qui va suivre, je le sais. Je l'ai vu.

D'une certaine manière je l'ai écrit.

Toutes les lumières du Ciel et de la Terre

Ils sont venus. Nombreux. Ils sont là. Armés.

Il y a les trois gros SUV, bien sûr, mais aussi des voitures de patrouille urbaine dont les gyrophares balaient la piste, et les agiles quads des gardes forestiers qui parviennent à se frayer un chemin sur les sentiers sinueux qui sillonnent les épais boisés.

Ils sont là. Ils sont armés. Ils sont mon assurance sur la vie.

Car moi aussi je suis armé.

Ils vont donc pouvoir user de leurs armes.

Enfin... dès que Lucy aura disparu.

Et elle va bientôt disparaître. Pour de bon. De la surface de cette planète.

Nous nous tenons accroupis devant la calandre du Dodge.

– Ils font partie d’une organisation terrestre chargée de nous traquer, on m’en avait vaguement parlé, mais je n’y avais jamais vraiment cru.

– Que veulent-ils ?

– Ils veulent m’empêcher de partir à cause des informations que je possède, et toi, tu ne dois pas être un précédent : une petite fille humaine devenue extraterrestre et partie vers les étoiles.

– Qu’est-ce que nous allons faire ?

Je réprime un soupir. Il faut que ça passe comme une lettre à la poste, il faut qu’elle me fasse confiance, mieux encore, il lui faut se faire confiance à elle, il faut qu’elle agisse en petite fille du 91^e étage.

– Nous devons nous séparer. Toi tu vas foncer droit vers le nord, à travers la forêt, jusqu’à la rivière, puis tu obliqueras vers l’ouest, le long du Réservoir, l’espace sera plus dégagé, la sonde te trouvera facilement. D’ici là, l’incorporation du système sera terminée.

– Et vous ?

– Je te l’ai dit, Lucy... Je dispose d’une procédure spéciale. Je vais les tenir en respect pour les empêcher de te suivre. Tu dois me faire confiance. Nous nous retrouverons dans la sonde de transfert.

– Mais...

Elle regardait le fusil, elle regardait les silhouettes des hommes qui se rapprochaient insensiblement, elle regardait les voitures, les gyrophares, elle apercevait les uniformes et la lueur un peu spectrale des armes à feu.

– Vous... vous allez leur tirer dessus ?

– Uniquement pour les fixer, ai-je menti, pour que tu puisses fuir sans être pourchassée. Je ne tuerai ni ne blesserai personne, je te l’assure

Mieux valait assurer que promettre. Commettre une erreur de jugement n’est pas du même ordre que trahir une parole donnée.

– Mais eux aussi ils vous tireront dessus.

– Ce n’est pas très grave, tu connais les performances de mon métabolisme.

Le leurre parfait.

Une force hors de l’ordinaire est ce qui se fait de mieux pour cacher l’existence d’une force plus grande encore.

– Je vais compter à rebours à partir de dix. À *zero go* ! tu pars droit derrière nous à travers la forêt, ton sac est prêt, je l’ai préparé ce matin, tu as des lampes électriques, des piles, une boussole, de l’eau, des biscuits et des barres de céréales, de petites jumelles qui permettent de voir la nuit.

Elle me regarda de ses yeux noirs pleins de la lumière d'une certitude.

– Vous saviez ? Vous avez tout préparé, c'est ça ? Mais pourquoi ?

– Ne t'inquiète pas Lucy, tu vas partir vers le Vaisseau-Mère, je te suivrai de peu. C'est tout ce qui compte.

Deux ou trois secondes de silence, de latence, de fixité absolue. Les astres eux-mêmes semblent plus bavards. Les astres eux-mêmes paraissent plus mobiles.

Nous sommes la nuit. La nuit d'avant la nuit.

Nous nous contemplons mutuellement. Elle est ma fille. Je suis son père qui n'existe pas. Elle n'est plus tout à fait humaine. Je ne l'ai jamais été.

C'est la minute de la séparation, la minute des adieux, disons celle de l'au revoir, même si l'on ignore quand il se produira.

Alors le geste se déclenche, sans aucun calcul, sans aucun avertissement, sans aucun mot prononcé. Je n'ai rien prévu, je n'ai rien planifié. C'est imprévisible, ce n'est absolument pas planifiable. C'est ce qui échappe par nature à toutes les cartes, c'est ce qui consume tous les nombres en un seul éclat, un feu qui n'éclaire rien du monde extérieur, mais nous illumine partout à l'intérieur.

Un baiser. Une embrassade. Je la tiens dans mes bras, la dernière fois, nous nous extirpions d'une tour en feu qui allait s'effondrer.

Ce soir, je la presse contre mon cœur au moment où nous allons fuir cette Terre, et tous ces hommes qui ne veulent pas que nous en partions. La peau de mon cou goûte une fois encore à l'eau saline de quelques larmes, comme tombées d'un lac sélénite.

C'est ma fille. Nous allons nous séparer ici. Nous allons nous rejoindre à des années-lumière.

– Maintenant je vais commencer à compter... Prête ?

Je n'ai pas attendu sa réponse. J'ai compté, calmement, avec la régularité d'un ordinateur, jusqu'au GO fatidique. Elle m'a jeté un dernier coup d'œil, une lueur noire pleine de cristal liquide. Puis elle s'est élancée. Très vite.

Elle a fusé en un éclair, j'ai entendu des cris en provenance des hommes qui se déployaient dans les bois à proximité du Dodge, les faisceaux de plusieurs torches électriques s'entrecroisèrent sur elle, la perdirent, la retrouvèrent par à-coups, je me suis relevé par-dessus la calandre et j'ai fait feu.

Six fois. La capacité du magasin plus la balle engagée dans le canon. Deux coups à gauche, deux coups au centre, deux coups à droite.

Ça a tout de suite calmé les ardeurs de ces messieurs du gouvernement.

Tout de suite, c'est vrai.

Mais seulement pour un temps, c'est encore plus vrai.

Des cris ont résonné dans la nuit, très brièvement. Quelques appels. Des ordres. À ce que j'ai pu entendre plus que discerner *de visu*, j'ai fait exploser le pare-brise d'un des SUV, le gyrophare d'une Chevrolet de patrouille et un de ses feux avant. Ce n'était même pas volontaire. Le Remington calibre 12 arrose large, et je l'ai chargé avec des cartouches à gibier lourd, double zéro BuckShot. De quoi abattre un orignal, de quoi détacher la tête d'un homme, de quoi réduire un moteur V-8 en pièces détachées.

On reconnaît aisément le bruit singulier de ce type de munition, on dirait la déflagration d'un obusier. Principal mérite : intimidation.

Qui n'intimide vraiment que ceux pour qui une arme est un animal étrange.

Et ce n'est pas leur cas. Pour ces hommes, c'est tout ce qui ne ressemble pas, de près ou de loin, à un armement quelconque qui est une incongruité en ce monde.

Alors, après quelques secondes de silence, ce n'est pas le bruit d'un obusier qui trouble le silence de la forêt.

C'est celui d'un essaim de métal.

Mon cerveau est le calculateur de la nuit. Je compte très exactement soixante-huit projectiles qui percutent et trouent l'habitable de mon véhicule. Dix-sept autres se sont directement perdus dans la nature. L'essaim est violent, sonore, rapide. Toutes mes vitres explosent. Les rétroviseurs éclatent en une nuée de givre. Les pneus atteints se dégonflent presque d'un coup dans un bruyant sifflement d'air. Les portières et les ailes frémissent sous les impacts, j'entends les banquettes se déchirer, le matériel de camping éclater en mille morceaux, le tableau de bord disperser ses fragments de plastique et de vinyle.

Je ne les ai pas vraiment calmés. On dirait plutôt que je les énerve.

Je crois bien que ce qui va suivre va les énerver encore plus.

– Si vous ne cessez pas le feu, nous riposterons à volonté ! lance une voix depuis les frondaisons situées derrière les véhicules à l'arrêt.

– Rendez-vous immédiatement ! Lâchez votre arme et dirigez-vous vers nous les mains en l'air ! enchaîne une autre.

– Ne faites pas de conneries que vous pourriez regretter, monsieur ! Cessez le feu et rendez-vous ! reprend la première.

Ah bon ? je me dis. C'est vrai que la même a disparu dans les ténèbres de la forêt, que je les empêche de se lancer

à sa poursuite, je suis seul, armé, et dangereux, donc.

Je suis la cible parfaite.

Je suis très exactement ce que je veux être.

Je me souviens d'une réplique fameuse, datant de la bataille de Bastogne, en 1944. C'est le mot de Cambronne version armée américaine. C'est tout à fait adapté à la situation présente :

– DES NÈFLES ! je hurle, et je me redresse à nouveau pour vider les six cartouches de calibre 12 par-dessus la calandre.

Cette fois l'essaim de métal contre-attaque immédiatement.

Vrombissement. Sifflement. Percussion. Vibration. Un grand orchestre à chaque munition, un oratorio de la nuit, le requiem pour l'homme qui n'en est pas un.

Une balle de calibre standard, genre .38 ou 9 mm, m'atteint au tibia.

De la rigolade. Qu'est-ce qu'ils croient ? Toute blessure, même la plus profonde, sera immédiatement prise en charge par les systèmes automédicinaux de mon métabolisme.

Le tibia, franchement !

Je dois juste laisser assez de temps à la mère, qu'elle parvienne à la rivière pour suivre la rive nord du Smallwood Reservoir, je dois laisser le temps au système de transfert portatif de s'intégrer en totalité à son organisme, je dois laisser le temps à ma fille de prendre contact avec la sonde venue du Vaisseau-Mère. Je dois lui laisser le temps de traverser la nuit jusqu'à la lumière. Je dois lui laisser le temps de vaincre la Terre, pour gagner le Ciel.

Me voici de nouveau carte et calculateur : pratiquement dix kilomètres jusqu'à la rivière, en courant sur de longues périodes, mais en pleine nuit, au cœur d'une forêt montagneuse, quoique avec des binoculaires à amplification de lumière, puis rejoindre les berges de Smallwood Reservoir, disons quatre à cinq kilomètres de plus.

Lucy n'est plus tout à fait humaine et pour chaque minute passée, chaque intromission cyborganique du système de transfert, elle le sera encore moins. Mise en équation instantanée des paramètres. Elle devrait parcourir les dix ou douze kilomètres cruciaux en une soixantaine de minutes. Elle dévale maintenant une tour *horizontale*, elle doit non plus descendre un escalier dans une tour plongée dans l'obscurité, mais sillonner un vaste territoire qui se confond avec le ciel de nuit. Je dois m'efforcer de tenir le siège durant une petite heure, quarante-cinq minutes, ça devrait suffire. À partir de ce moment-là, de toute façon, une lumière jaillira du ciel. Ils seront trop loin. Ils seront trop tard. Ils ne pourront absolument rien faire.

Ce n'est pas une balle dans la jambe qui va m'arrêter et ce qu'il y a de drôle, me dis-je en rechargeant le fusil à pompe, c'est qu'une balle logée en pleine tête m'arrêtera encore moins.

Beaucoup moins.

C'est même le contraire.

Non seulement elle ne m'arrêtera pas mais, pauvres petits animaux bipèdes, elle me délivrera instantanément de la gravité terrestre, elle me permettra de partir, elle sera le signal du départ définitif.

C'est ça le piège.

Mon plan.

Ma prédiction.

Ce que j'ai vu.

C'est ma propre mort.

Je suis carte et calculateur. Je suis donc une horloge. Je suis l'horizon vers lequel ma fille court, au cœur des ténèbres.

En moi tout est Nombre, même ces hommes dont je soutiens l'assaut. Ils sont treize, au total. Les sept hommes dans leurs SUV, deux gardes forestiers locaux avec leurs quads, deux binômes de la police urbaine de Churchill Falls et leurs *Chevy* de service. Treize, me dis-je, ça, c'est un chiffre – j'ai du mal à retenir mon sourire.

C'est à mon tour de hurler, dans un mélange ardent de jubilation et de colère :

– Vous ne pouvez absolument rien faire contre nous ! Nous partirons que vous le vouliez ou non ! Ce que vous faites est tout juste légal, et c'est totalement inutile !

Et je me redresse à nouveau pour ouvrir le feu, mais de l'autre côté de la calandre cette fois, en concentrant mon tir sur leur aile gauche, là où ils semblent le plus nombreux.

L'essaim d'acier brûlant me répond dans la seconde, comme prévu.

C'est le plan.

Cette fois une munition de petit calibre, genre .25 ou .32, fait éclater les phalanges de quelques-uns de mes orteils du pied gauche, et une balle de .357 magnum traverse net ma cuisse opposée.

Ils visent un peu bas, me dis-je, en rechargeant le Remington.

Et moi, je vise sans doute trop haut.

Je suis parvenu à tenir près de trente-cinq minutes. Ma fille court vers l'horizon. Elle court vers le nord du ciel. Elle doit être en vue de la rivière Kanairiktok, pas loin en tout cas, bientôt elle obliquera net vers l'ouest, en direction du réservoir, et à ce moment-là la sonde de transfert sera en train de pénétrer dans les hautes couches de l'atmosphère.

Je suis en train de gagner mon pari.

Ce que j'ai prévu va se réaliser, ce que j'ai planifié va s'actualiser, ce que j'ai vu va se produire.

Pour eux, pour ces hommes qui nous pourchassent depuis des années maintenant, il est déjà trop tard. Ils ne pourront plus la rattraper, même avec leurs quads tout-terrain si jamais ils parvenaient par miracle à franchir le barrage de feu que je leur oppose.

Ah, bien sûr, ma structure corporelle a subi quelques dégâts, somme toute mineurs.

Mais je les ai stoppés, ces humains. J'ai hurlé plusieurs fois, ils ont fait de même.

J'ai vidé des magasins entiers de cartouches, leur essaim de métal chaud m'a répondu avec constance. Je me tenais dans l'ombre, leurs faisceaux se concentraient sur mon véhicule jusqu'à ce qu'ils se voient, après les premiers dégâts, dans l'obligation de tout éteindre. Il n'y a rien de plus simple que de viser et atteindre une source lumineuse. Ils se contentent désormais de leurs lampes-torches, avec parcimonie.

Je me tiens dans l'ombre parce que l'ombre est mon amie et qu'elle n'est pas la leur. Moi je vois dans la nuit sans l'aide d'aucun d'objet technologique. Je suis vraiment la nuit.

Aussi n'ont-ils pu franchir le barrage de ma présence. Et moi j'ai franchi le point de non-retour.

Ils sont la loi. Si j'ouvre le feu sur eux, non seulement je commets un crime, mais leur légitime défense est, quoi qu'il arrive, pleinement assurée.

Ils sont la loi. La loi des hommes.

Cela va être tout leur problème.

Car moi aussi je suis la loi. Je suis même *leur* loi.

Je suis leur loi telle qu'elle sera peut-être un jour, dans trente ou quarante mille ans.

Oui, je suis *leur* loi, si jamais elle parvient à *leur* survivre. C'est pour cette raison que, au cours de ces quelques minutes d'accalmie relative, mon cerveau peut se dégager des contingences de l'action et redevenir ce qu'il est : une antenne branchée sur le cosmos.

Je capte ainsi leurs émissions radio comme j'entends les bruits de la forêt, la civilisation est tapie au cœur de la nature, et la nature est une imitation de la civilisation.

J'entre dans les habitacles policiers, j'entre dans la tête des flics, j'entre dans le réseau des communications du FBI. Séquences surcoupées et hachurées de parasites, bruit blanc pour information noire. Neurones, câbles, cortex, transistors, ordinateurs, parole, pensée, impédances électriques, tissus cellulaires, synapses, code-machine, tout est lisible, tout est visible, tout s'écrit dans mon propre esprit.

Voiture de patrouille à poste de police. Unité de recherche Alpha à antenne locale du Bureau. Gardes forestiers à la Sécurité civile. Description de la situation. Description du « problème ». Demande de renforts. Demande de consignes. Explication des événements, causes, déroulement présent, conséquences possibles.

Disparition de la fillette en fuite.

Homme armé et dangereux.

Diagnostic clinique établi par autorités médicales : schizoïdie à fortes tendances paranoïaques. Pulsions meurtrières et suicidaires. *Intelligence largement au-dessus de la moyenne.*

À peine croyable. Le coup du schizophrène dangereux. Ils ont pris des cours au KGB à l'époque de la Loubianka ? À qui pensent-ils donc avoir affaire ?

J'éclate de rire.

Même si elle indique une erreur des plus complètes, la dernière phrase que j'ai captée est tellement vraie.

Je crie à leur intention, interférence sonore explosant au milieu des ondes de la nature comme des appareils radio :

– Les malades c'est vous ! *Vous tous !* Vous ne pourrez jamais la rattraper ! Et vous ne pourrez jamais m'empêcher de retourner chez moi !

Il y a quelques secondes de suspens, le silence noir et agité de la forêt.

Une voix, pas encore entendue, s'élève dans la nuit, depuis l'un des SUV.

Je distingue les mots très clairement, ils forment des phrases correctes à tout point de vue, pourtant ça ne veut rien dire, rien de sensé en tout cas.

Docteur Williamson !

C'est moi, votre confrère, le professeur Bloomberg !

Rendez-vous aux forces de police, docteur Williamson, vous n'avez pas encore commis de crime irréparable. Je vous en prie !

Je vous suis depuis des années. Vous n'êtes pas responsable. La justice sera compréhensive à votre égard. Arrêtez de tirer sur ces policiers ! Cela va mal finir !

Je ne comprends rien à ce que dit ce type, sinon que son piège est des plus grossiers, mais je suis sûr qu'il se trompe sur l'essentiel :

Cela va *bien* finir. Dans tous les cas. C'est obligé.

Je l'ai prévu. Je l'ai planifié. Je l'ai vu.

Là-haut, dans le ciel, pratiquement au zénith, je viens d'apercevoir une lueur qui trace une ligne oblique et semble un peu plus éclatante à chaque instant.

Enfin.

La sonde.

Le transfert.

Le départ. Le retour.

Ma fille sera bientôt en vue des rives de la rivière, il ne lui restera plus qu'une poignée de kilomètres, lorsque la sonde la repérera au bord du Smallwood Reservoir elle sera sauvée. Et moi, je serai en chemin.

Ils auront perdu.

Alors je me redresse une fois de plus par-dessus la calandre et j'ouvre le feu.

Vous n'êtes que des humains à peine sortis de la préhistoire ! les préviens-je.

Il existe toujours un moment où un monde continue de tourner, mais à l'envers.

Il existe toujours un moment où la nuit est plus lumineuse qu'un soleil.

Il existe toujours un moment où ce que vous allez vivre n'était pas prévisible. Il existe toujours une équation qui échappe au calcul. Il existe toujours un piège qui échappe au plan. Il existe toujours une carte qui échappe au territoire.

C'est précisément ça, le cœur du piège.

Il existe toujours une balle de bon calibre prédestinée à vous atteindre.

En pleine tête.

Pauvres idiots.

Je bascule en arrière. Mon dos et ma nuque s'écrasent contre le sol, je percute la roche, la mousse, l'herbe, les branches, les brindilles, l'humus, les feuilles. Je percute la Terre où j'ai vécu plus de mille ans. Je me couche sur ce monde que je vais quitter.

Je sens le processus de transfert se déclencher comme l'ultime machine de mon organisme, avec la constance d'un mouvement perpétuel, dans un petit quart d'heure l'ensemble des données dont mon corps mutant est composé sera transféré dans la sonde, je retrouverai ma chair

d'origine, je retrouverai le Vaisseau-Mère, je retrouverai l'infini, je retrouverai ma fille.

Mes yeux se ferment. La nuit encombrée de lumières électriques disparaît très vite derrière l'écran de mes paupières.

Voilà, c'est fini. Adieu, la Terre. *Goodbye, human beings.*

Je suis de retour chez moi.

Le monde en blanc et blanc

Je suis de retour. La lumière. La blancheur éclatante de la lumière. Chez moi. Le Vaisseau-Mère. Lumière blanche, chaleur blanche, j'aperçois à peine mon propre corps, mais je sens sa chaleur, sa chaleur si blanche. Le transfert s'est déroulé à la perfection.

Chez moi. De retour. Enfin. Je me trouve encore dans la salle de réassemblage. Une heure ou deux de contrôle biologique général. Mais c'est mon corps d'origine.

Je suis de retour. *At home.*

Et très bientôt je retrouverai Lucy. J'ai réussi. Je suis de retour. Ma fille a pris son aller simple. Tout est blanc, tout est lumineux, même mon corps.

Tout est blanc, tout est lumineux, même l'homme qui me regarde.

L'homme qui me parle.

L'homme dont je comprends le langage mais qui ne devrait pas être ici. L'homme qui ne peut exister mais dont je comprends le langage.

Le langage des humains de la Terre.

Tout est blanc, hyper-blanc, pourquoi l'agent de réception du Vaisseau-Mère me parle-t-il dans cette langue de la Terre, la langue qui domine cette Terre, en anglais ?

Je suis de retour.

Je suis de retour chez moi, dans la lumière blanche de la cuve de réassemblage génétique.

Je suis dans le Vaisseau-Mère. Nous sommes probablement en train de franchir l'orbite de Pluton et de nous extraire du Système solaire.

Alors pourquoi me parler dans ce langage perdu à des milliards de kilomètres ?

– Bonjour, docteur, comment vous sentez-vous maintenant ?

Tout est blanc, hyper-blanc dans la cuve d'assemblage, et cet homme me demande en anglais si je vais bien. Serais-je donc malade ? Alors pourquoi m'appeler « docteur », un titre qui n'a plus aucune signification chez nous depuis des milliers d'années ?

Tout est blanc et cet homme me regarde, me parle, me tient un discours à la fois absurde et sans le moindre intérêt.

Où est Lucy ? La sonde a-t-elle pu la saisir dans son faisceau ? Pourquoi ne me la présente-t-on pas ?

Où sont les membres de l'équipage chargés de la Mission ? Où sont mes chefs, où se trouve mon supérieur hiérarchique direct, mon « contact stellaire » ?

L'homme qui me regarde et me parle est revêtu d'une longue blouse blanche, comme celle d'un infirmier ou un toubib d'hôpital.

Ce n'est pas la procédure de rigueur dans le Vaisseau-Mère. Pourquoi s'obstine-t-il à m'appeler docteur ?

Je pressens que je suis tombé dans un piège. Mon traquenard s'est retourné contre moi, ce ne sont plus des hommes en costume sombre qui me pourchassent, ce sont des hommes en blouse blanche qui m'interrogent.

Je comprends alors en un éclair ce qui s'est produit, ce qui est en train de se produire, ce qui va inéluctablement se produire.

Ni prévu, ni planifié, ni visionné à l'avance.

Blanc, tout est blanc, la lumière est blanche, la chaleur est blanche.

La pièce carrée est blanche. Mon lit est blanc.

Je suis de retour.

De retour à la case départ.

Sauf que, cette fois, c'est fini, je ne pourrai jamais plus repartir. Ma dernière ré-incorporation a été utilisée pour rien.

La balle reçue en pleine tête m'a plongé dans un coma suffisant pour que les systèmes de la sonde de transfert me croient mort et rapatrient d'urgence tous les nanocomposants de mon métabolisme extraterrestre.

Mais je ne suis pas mort.

Les humains m'ont réveillé. Ils m'ont extrait de mon état comateux. Ils ne savent pas ce qu'ils ont fait.

Je suis condamné à vivre ici, à y mourir, et à ne jamais revoir le Vaisseau-Mère ou Alpha du Centaure.

Désormais, et pour toujours, je suis un terrien, un simple humain.

Je suis de retour à ma destination.

– Vous vous appelez James Curtis Williamson. C'est le seul et unique nom que vous ayez jamais porté.

L'homme en face de moi est ce jeune type que j'avais aperçu dans le Ford Expedition bleu marine et identifié instinctivement comme un médecin. Il est accompagné du type en costume noir, celui que j'avais vu la première fois au pied de la tour Nord et d'un très jeune homme, même pas vingt-cinq ans, vêtu d'un blouson de cuir d'aviateur et d'un blue-jean *black-denim*.

– Johnson Beaudry est détective privé. Voici son adjoint, Kevin Camposito. Dès le matin des attentats nous avons appelé chez vous, sans réponse. Vu que vous étiez alors apparemment dans un état stable, cela faisait un certain temps que nous ne nous rendions plus à votre domicile. Lorsque nous sommes arrivés, au milieu du chaos, nous nous sommes rendu compte que vous aviez complètement fortifié votre maison. Cela nous a mis la puce à l'oreille. C'est une de mes assistantes, vous la connaissez, Mlle Heidelberg, qui m'a suggéré de faire au plus vite appel à une agence privée de sa connaissance et de concentrer nos recherches sur les lieux de l'attentat.

Tout est blanc ici aussi. Aussi blanc que les salles de réassemblage génétique du Vaisseau-Mère.

Se pourrait-il qu'il s'agisse d'un test impromptu décidé par l'état-major de la Mission ?

L'homme continue son discours, imperturbable.

Tout est vraiment hyper-blanc, tout me démontre qu'il s'agit d'une simulation, une analyse post-opératoire, une séance de débriefing un peu hors du commun.

L'homme s'obstine à m'appeler « docteur », c'est platement absurde, c'est peut-être un indice laissé sciemment, pour vérifier mes capacités.

– Hormis le fait que ce que vous dites n'a strictement aucun sens, est-ce que vous seriez assez aimable pour me donner, vous, votre identité ?

Tout ici est hyper-blanc. Sa voix est blanche, blanche comme un ciel de nuit en plein milieu de l'Arctique. Bloomberg. Nathan. Daniel. Professeur titulaire de neuropsychiatrie. Je me souviens de son nom, c'est celui que j'ai entendu la nuit du départ manqué. Je comprends vaguement qu'il me « suit » depuis plusieurs années.

– Je sais, vous êtes à nos trousses depuis le jour des attentats.

Son rire aussi est blanc. Y a-t-il une seule chose qui ne soit pas de cette blancheur immaculée en ce bas monde ?

Sa parole est blanche comme la neige du Nord-Canada, son sourire est blanc comme l'ouverture béante d'un puits de glace, ma propre structure organique est recouverte d'une sorte de poudre opaline. Murs blancs, plafond et plancher blancs, lit blanc, lumière blanche.

La chaleur blanche est celle de mon propre corps.

C'est probablement le monde en son entier qui a pris cette teinte, recouvert d'un nuage planétaire formé de millions de Ground Zero, c'est toute l'humanité qui vit dans des labyrinthes souterrains où l'unique obscurité est celle qui naît de cette lumière blanche parfaitement isotopique.

Alors la parole blanche découpe l'espace de pointillés ivoirins, la voix est hyper-blanche, le discours est digital, c'est une suite numérique, ce sont des informations. Des informations médicales, sociales, juridiques, techniques. C'est sa vérité.

– Peu après l'effondrement de la tour Nord nous sommes retournés chez vous, toujours personne, nous ne sommes pas parvenus à entrer, même Johnson Beaudry a échoué dans ses multiples tentatives.

Je ne peux m'empêcher de sourire. Un détective privé ! Que croyaient-ils donc ? Qu'un simple flicard humain peut pénétrer à volonté dans le sanctuaire d'un Observateur ?

– Votre paranoïa a, semble-t-il, franchi un palier d'importance durant l'année 2001, mais vous êtes assez intelligent pour avoir réussi à nous cacher les symptômes les plus alarmants.

Mon sourire ne m'a pas quitté. Il ne me quittera plus durant l'entretien. Il ne me quittera plus, pour aucun entretien. Il ne me quittera plus jamais.

– Ensuite, avec Beaudry et son jeune adjoint nous avons sillonné tout Manhattan-Sud pendant des jours, puis nous avons couvert l'île entière. Nous sommes retournés à votre domicile, toujours inviolable. Le lendemain, une réunion s'est tenue au sein de mon équipe, avec la participation de Johnson Beaudry. Il ne restait plus beaucoup de solutions.

Mon sourire.

Plus blanc que la blancheur qui nous entoure de toutes parts. Mon sourire qui signifie clairement : vos « solutions » ne sont généralement qu'une nouvelle couche de problèmes.

C'est votre histoire, depuis les débuts ambulatoires de votre espèce.

Cette solution, je la connais, ce sont les deux Ford Yukon de couleur noire. Ce sont les émissions radio que j'ai captées dans la nuit, au cœur de la forêt. Cela s'appelle une agence gouvernementale.

Cela s'appelle le FBI.

– Vos G-Men n'ont pas réussi à empêcher que des avions de ligne se crashent dans les tours. Vous pensiez vraiment qu'ils pourraient nous empêcher de fuir le Ground Zero ? Vous croyez vraiment qu'ils étaient dans la capacité de nous empêcher de quitter ce Ground Zero géant qu'est en train de devenir votre monde ?

– Docteur Williamson, vous avez reçu un projectile dans la tête, vous avez failli mourir, heureusement un des G-Men – comme vous dites – a pu, avec mon aide, vous maintenir en vie, inconscient, jusqu'à l'arrivée des renforts.

Tout est encore plus blanc. Tout le sera toujours un peu plus.

– Pourquoi m'appellez-vous constamment « docteur » ?

– Mais parce que vous l'êtes, *docteur* ! Vous êtes un des physico-chimistes les plus réputés de la côte Est. Vous possédez aussi un doctorat de biochimie, vous avez suivi divers stages de médecine légale, et vous êtes titulaire d'un master en micro-électronique théorique, vous étiez un des plus brillants scientifiques de votre génération. Avant.

Mon sourire-banquise. Mon sourire zéro absolu.

– Avant quoi ?

L'homme venu de la blancheur m'observe attentivement durant de longues secondes.

– Peut-être, après tout, souffrez-vous d'une amnésie temporaire, la balle que vous avez reçue a tout de même produit quelques dégâts sérieux.

Mon sourire encore plus blanc, plus froid, plus absolu. Mes tissus cellulaires cérébraux devaient s'être réparés d'eux-mêmes avant l'arrivée de leurs foutus secours.

Désormais je commence à me faire une idée plus précise de qui s'est produit, où je me trouve vraiment, pourquoi, comment.

Je commence à comprendre pour de bon que le Vaisseau-Mère est très loin. Je commence à comprendre que je ne reverrai jamais ma fille. Je commence à comprendre que je suis pour toujours prisonnier de leur planète.

Mon sourire ne cesse d'émettre toute la blancheur dont ce monde se compose.

– Je ne souffre d'aucune perte de mémoire, celle-ci remonte beaucoup plus loin que vous l'imaginez.

– C'est vous qui imaginez qu'elle remonte aussi loin.

– Alors en ce cas dites-moi donc ce qui s'est passé *avant*, comme vous le disiez.

Une minute de silence dans le blanc absolu, je me rends compte que le « docteur » cherche ses mots.

Ces mots, ce sont d'abord des chiffres.

– 1997, docteur Williamson. Le 6 juin. Vers dix-huit heures trente. Sur une petite route au nord de l'État de New York, à l'ouest des Appalaches.

– Je connais bien ces montagnes, en effet.

– Justement non. Vous ne les connaissiez pas, ou fort mal. Vous avez eu un accident de voiture.

– Et c'est ce qui, selon vous, aurait provoqué mon amnésie ? Alors que je me souviens de tout le reste ? C'est une blague de carabin, mais pas très bonne.

– Ce n'est pas une blague, et cela n'a pas provoqué votre amnésie, cela a provoqué votre état actuel.

Ah oui, c'est vrai, schizoïdie maniaque à tendances paranoïaques.

– C'est la première fois que j'entends parler d'un accident de voiture qui envoie sa victime dans une institution psychiatrique.

Une nouvelle minute de blanc pur.

Pur, du grec *pyros*, feu.

– C’est vous qui conduisiez, docteur, le pick-up qui vous a percuté a catapulté votre Honda Accord à plusieurs mètres, vous avez été éjecté par le pare-brise, sans beaucoup de dommages corporels.

J’attends la suite, éjecté ou pas, polytraumatisé ou pas, quel rapport avec ma présence ici, quel rapport avec 2001 ?

Quelques secondes défilent dans un train de glace.

– C’est vous qui conduisiez, docteur, mais vous aviez deux passagers avec vous. Deux passagers qui n’ont pas eu la même chance que vous.

Une sorte d’onde de choc me traverse de part en part, une onde très blanche, plus blanche encore que mon corps, plein de cette chaleur blanche.

– Vous vous souvenez maintenant, docteur ?

De quoi veut-il que je me souviene, que souhaite-t-il que j’invente, que j’improvise, pour lui faire plaisir ?

Mon sourire est un astre. Un astre vers lequel tout mon être se distend.

– Docteur... le 6 juin 1997, vous, votre femme et votre fille avez été percutés par un ouvrier ivre au volant d’un gros pick-up de chantier, vous avez survécu, mais votre femme et votre fille sont toutes deux décédées dans l’accident. La voiture a pris feu, vous n’avez rien pu faire pour elles. Les premiers symptômes psychotiques sont apparus assez vite, en quelques mois, vous avez dû quitter votre poste de recherche en 1998, vous avez consulté chez nous au début de l’été, le 7 juin très exactement, je pense que c’est une date qui doit vous dire quelque chose...

Je regarde l’homme en blouse blanche. Rien de ce qu’il dit ne tient une seule seconde. En 1998, j’ai accompli plusieurs voyages de travail en Floride et au Texas, en tout cas jamais vers la frontière canadienne.

Ici, tout est blanc. Tout est blanc comme le mensonge.
Tout est blanc comme un ciel qui camouflerait ainsi
l'arrivée d'une lumière depuis l'espace.

Un accident de voiture. Ils n'ont rien trouvé de mieux ?

Je pense à ma fille qui vogue vers Alpha du Centaure, je
me dis que nous avons juste eu le temps de nous faire nos
adieux. Cette seconde sera gravée au fer rouge dans toutes
les blancheurs psychiatriques, elle m'aidera à voyager avec
elle dans le Vaisseau-Mère, à travers le vide intersidéral, au
sein de l'obscurité jalouse de mes rêves.

Les jours passent dans le monde blanc des hommes en
blouse blanche.

Chaque matin, Nathan Bloomberg vient me rendre visite.
Il me parle. Il me raconte sa vérité. Il m'explique ce que je
suis et ce que je ne suis pas.

Mon sourire est blanc pour toutes les éternités à venir.

Mon cerveau capte, décode, enregistre, comme à
l'accoutumée. Il est un monde à l'intérieur de leur monde. Il
est la cellule de liberté au centre de leur pénitencier
thérapeutique.

Ce jour-là, Bloomberg arrive avec un lourd dossier en
main.

À l'intérieur, hormis des dizaines de pages de rapports
policiers, médicaux, judiciaires et autres, il y a des lots de
photographies.

Ce sont des clichés qui ont été pris dans ma maison de
Walker Street peu après notre départ des lieux.

– Vous reconnaissez cette pièce ?

C'est le grenier bas de plafond où se concentraient tous
mes systèmes de télésurveillance.

J'ouvre mon sourire plein de cette blancheur invisible.

– Les toilettes du Smithsonian Institute ?

Mon sourire sera inamovible jusqu'à la fin de cet univers, jusqu'à la fin de leur petit monde, jusqu'à la fin, en tout cas, de ma propre personne.

Mais ma « propre » personne n'a-t-elle pas déjà pris fin ?

– D'accord, nous reviendrons plus tard sur Walker Street. Vous n'ignorez pas que vous vous êtes rendus jusqu'au Labrador, au Canada, je pense ?

– Évidemment. C'était notre point de rendez-vous avec la sonde.

Un léger soupir, repris par un sourire un peu forcé.

– Nous avons retrouvé des binoculaires militaires quelque part entre la Kanairitkok et le Smallwood Reservoir.

– Ah ? Et bien sûr, personne d'autre dans le coin n'est susceptible de posséder un tel objet, et de le perdre. Il n'y a aucun chasseur de gibier, au Labrador, c'est bien connu.

– Les lunettes n'étaient pas seules, docteur, il y avait un autre objet à proximité. Il fait aussi partie des pièces à conviction.

Je savais pertinemment de quoi il parlait. Lorsque l'incorporation du système de transfert portatif est achevée, que la transportation lumineuse s'effectue, l'architrave externe du système, épidermique, désormais inutile, est abandonnée sur le sol. Ce ne sont plus que des composants électroniques qui ne présentent aucun usage connu aux yeux d'humains comme eux. S'ils veulent comprendre à quoi ça sert, et comment ça marche, il va leur falloir quelques millénaires de stage intensif.

Alors je mens, sans la moindre vergogne.

– Un objet ? Et quel genre d'objet ?

– C'est justement ce que nous voudrions comprendre. Nous savons qu'il est de votre conception, vos empreintes sont partout.

J'arête un sourire presque désinvolte.

– Vous ne pourrez pas.

– La question que nous nous posons c'est : quelqu'un le pourrait-il ?

Je discerne le sarcasme à peine voilé. Les « quelqu'un » qui seraient en mesure de lui répondre et de lui fournir le mode d'emploi exact de la machine se chiffrent par milliards, et plus encore, dans la partie de la Galaxie que nous contrôlons.

– Bien sûr. Vous ne comprenez pas comment ça marche, donc personne ne le pourrait.

L'ironie de la foi face au sarcasme du scepticisme.

– Non. En fait, c'est un peu plus simple que ça. Après étude, il apparaît que cet assemblage de composants informatiques ne peut servir à rien. Aucune utilité. Aucun usage. Aucune logique.

J'ai émis un rire très blanc, plus blanc qu'une lumière descendue du ciel.

– Des usages que vous ignorez. Une utilité qui vous échappera longtemps. Une logique qui vous dépasse de plusieurs millénaires. Que saurait faire une tribu du paléolithique d'un de vos ordinateurs personnels, un totem ?

L'homme ne rit pas mais amorce un sourire, moins sarcastique, je sens presque une forme de compassion. Sa compassion, il peut se la carrer profondément dans ce qui lui tient lieu de fondement sur lequel il est assis.

– Vous pourriez nous expliquer en deux mots à quoi ça sert et comment ça marche, docteur Williamson ?

– Oui, je le peux. C'est grâce à cet appareil que ma fille a pu rejoindre la sonde de transfert puis le Vaisseau-Mère.

Un long soupir.

– Docteur Williamson, je connais par cœur vos étranges obsessions mais vous savez comme moi qu'il n'existe ni sonde de transfert ni Vaisseau-Mère en orbite autour de Jupiter.

– L’anneau des Astéroïdes, je corrige instantanément. Et si vous n’avez pas vu la lumière dans le ciel, c’est que votre myopie vous conduit droit à la cécité absolue.

– Lumière ? Quelle lumière ? De quoi voulez-vous parler ?

Cette fois, le long soupir est expiré par ma bouche.

– Vous ne verriez pas votre propre soleil exploser, à quoi bon ?

Il s’écoule une ou deux minutes de silence, puis la blancheur s’énonce à nouveau :

– Tout à l’heure vous avez dit « votre fille » à propos de Lucy Skybridge. Vous comprenez bien, j’espère, que ce type d’assertions va aggraver votre cas, surtout pour les gars du FBI. Vous avez commis plusieurs crimes fédéraux, usage de faux passeports, franchissements illégaux de frontières, sans compter le présumé kidnapping, vous avez juste de la chance que notre équipe sache à quoi s’en tenir avec vous. Notre défense s’appuiera sur plusieurs années d’études approfondies de votre cas.

– Oui, je sais, schizoïdie majeure avec tendances maniaques et paranoïdes. Cela sonne bien, je dois dire. Permettez-moi simplement de vous dire que votre locution « kidnapping » est tout bonnement risible. Dites-moi un peu, on kidnappe une enfant lorsqu’on la sauve d’une tour en feu ?

– Le FBI pense que vous avez probablement récupéré cette fillette au bas des tours effondrées et que vous l’avez manipulée psychologiquement pour qu’elle vous suive. Sa mère est morte dans la tour Nord.

– La tour Nord, oui, je connais bien. C’est là que j’ai « kidnappé » ma fille, comme vous dites.

– Ce n’est pas votre fille.

– Elle l’est devenue ce jour-là.

Le professeur Bloomberg se penche vers moi, la compassion a envahi son visage blanc comme la mort.

La mort est d'une compassion infinie.

– Docteur Williamson, vous ne vous souvenez vraiment de rien ? De rien avant le 11 septembre ?

Cette fois, comment réfréner mon éclat de rire ?

– Vous avez pourtant retrouvé ma bibliothèque dans les Appalaches, m'a-t-on dit !

Les Truqueurs, fait rarissime, avaient raté leur opération. Les humains étaient arrivés avant eux. Ma bibliothèque était entre leurs mains, en saisiraient-ils seulement la valeur ?

– C'est exact mais...

– Alors lisez-la. Vous constaterez que non seulement elle couvre un bon millénaire mais qu'elle raconte des faits inconnus, qu'elle éclaire des mystères historiques, qu'elle apporte des points de vue inédits sur de nombreux événements.

– Docteur... je vais vous montrer les photos.

– La photographie n'existait pas avant 1840.

– Non. Mais elle existait à la fin du ^{xx}e siècle. Et c'est ce moment-là qui nous intéresse.

D'un geste souverain, le docteur Bloomberg ouvre son épais dossier et en étale le contenu sur la table qui nous sépare de sa blancheur étincelante.

Un lot de plusieurs dizaines de clichés qui luisent de toutes leurs couleurs artificielles sous l'éclairage monochrome albinos.

– Regardez cette série.

Mon salon, vide. Les murs entièrement recouverts de tous mes calculs, toutes mes équations paramétrant les futurs.

Je n'ai rien à lui dire à ce sujet, que pourrait-il comprendre à des mathématiques capables d'expliquer la physique interne des trous noirs ?

– Lorsque nous avons finalement fait appel au FBI, ils ont pu ouvrir la maison et ils ont trouvé ça.

- Je doute que cela leur soit de la moindre utilité.
- Docteur Williamson, ce ne peut être d’aucune utilité pour personne. Ces calculs sont aberrants. Ils ne calculent rien. Le FBI a fait venir des spécialistes. Ils sont formels.
- Ils calculent au moins le degré d’ignorance de ces fameux « spécialistes ».

Encore une ou deux minutes de latence.

Mon sourire ne m’a pas quitté un seul instant.

Une autre série de photographies : mon atelier de réincorporation.

- Ils ont également trouvé ça, à l’étage. C’est un laboratoire médical très sophistiqué.

Les Truqueurs avaient également foiré leur opération sur Walker Street, disons qu’ils n’avaient pu la mener à son terme. On constatait une substantielle baisse d’efficacité, la corporation n’était plus ce qu’elle était. Le laboratoire était en effet très sophistiqué.

- Oui, c’est clairement le moins qu’on puisse en dire.
- Écoutez-moi attentivement, docteur, les agents du FBI pensent que vous avez peut-être procédé à des expériences illégales sur la petite Lucy. C’est une accusation extrêmement grave.

Ah, ce sourire qui reste suspendu à mes lèvres, ce sourire par lequel j’inspire et j’expire toute la blancheur de leur monde. Des expériences illégales. Certes. Pour votre loi. Pas la mienne. C’est-à-dire la vôtre, si jamais vous êtes capables de vous réserver un futur.

- Ah, carrément. Une sorte de docteur Mengele, je présume ? Et ce sont mes manipulations qui ont fait qu’elle a disparu comme par enchantement, c’est l’évidence.

Mon sourire, toujours, mon sourire qui dit, à sa façon : enlevez « enchantement » et c’est vrai que vous auriez raison. C’est bien parce que j’en ai fait un être comme moi qu’elle a pu disparaître, c’est-à-dire apparaître dans la sonde de transfert, quelque part au nord du Ciel. L’*enchantement*,

c'est justement qu'elle est parvenue à vous échapper, à s'échapper de votre monde. Elle est partie. Vous ne la retrouverez jamais.

– Docteur Williamson, cette disparition inexpliquée aggrave votre cas, j'ose espérer que vous vous en rendez compte.

Mon sourire, toujours plus blanc, bien plus blanc que cette pièce, que leur monde en son entier, plus blanc que les nuages de poussière qui s'étaient élevés du Ground Zero.

– Elle n'a pas disparu au sens où vous l'entendez, d'ailleurs, vous-même comme les agents du FBI et les gardes forestiers, vous l'avez tous vue s'enfuir à travers la forêt.

– C'est justement le problème principal, aucun d'entre nous ne peut jurer formellement avoir vu cette fillette, encore moins l'avoir vue disparaître. Si jamais elle s'est noyée dans la rivière ou dans le réservoir, son corps sera retrouvé un jour ou l'autre, et vous devrez alors en assumer les conséquences.

Les conséquences !

Les conséquences de mes actes, je les assume depuis que des bipèdes lobotomisés ont fait s'effondrer les tours, et que je suis parti à la rencontre de mon destin, c'est-à-dire de Lucy Skybridge et son départ vers les cieux, en échange de mon retour définitif sur sa Terre d'origine. Je me souviens que dans la tour Nord, peu avant l'impact j'avais eu l'intuition d'un sacrifice imminent. Je savais que cela me concernerait au premier chef. En revanche, j'ignorais complètement que mon sacrifice ne passerait pas par ma mort mais au contraire par ma survie.

– Lucy n'est ni dans la rivière, ni dans le réservoir, ni ailleurs sur cette Terre, il faudra bien que vous vous fassiez une raison.

Bien sûr, ils ne se feront jamais une raison, ils n'admettront jamais que ce qui est impossible pour eux est un mode de vie pour des êtres venus d'ailleurs, ils ne

voudront jamais comprendre comment ma fille est partie,
aspirée par un champ de traction lumineuse dans la sonde de
transfert avant de retourner jusqu'au Vaisseau-Mère.

Ils ne voudront jamais accepter que je ne suis pas ce que
je suis. Et qu'elle ne sera plus jamais ce qu'elle avait été.

Épilogue : Ground Zero

Depuis que « je me porte mieux », le professeur Bloomberg m'a autorisé quelques sorties sous surveillance. La clinique psychiatrique se trouve à Newark, ce n'est pas très loin de Manhattan, alors, chaque fois, je demande une visite sur le Ground Zero.

J'y reste des heures à contempler les travaux de réfection de la zone, je suis avec attention la progression des travaux, le ballet des engins mécaniques, tous ces jouets énormes qui ressemblent à des machines de guerre. L'énorme chantier de nettoyage et de reconstruction touche à sa fin, ce n'est plus que de la voirie urbaine là où il n'y a plus d'*urba*. Non seulement les deux tours jumelles semblent n'avoir jamais existé mais les traces de leur implosion sont déjà sur le point de disparaître complètement. Elles n'auront jamais existé. Elles n'auront jamais été attaquées, elles ne se seront jamais effondrées. L'événement lui-même aura-t-il simplement existé ?

Aurons-nous existé, elle et moi, dans l'escalier interminable de la tour Nord ?

En fait, c'est mon cerveau-calculateur qui opère ainsi. Mon cerveau secret, mon cerveau qui a traversé l'expérience de la tour en feu revit constamment la descente infernale jusqu'aux ruines de sa voisine effondrée juste avant l'implosion de celle d'où nous venions de nous extirper.

Lucy Skybridge est bien ma fille. Non seulement elle a échappé à l'avion, non seulement elle a su me suivre pour s'extraire de la tour en cours de destruction, mais elle a su me quitter à temps pour fuir la planète de tous les désastres.

Je ne la reverrai jamais. Elle ne me reverra jamais. Elle vivra au moins dix ou quinze mille ans, je m'éteindrai dans la norme statistique en cours chez les habitants de la Terre.

Personne n'en saura jamais rien.

Personne ne voudra l'admettre.

Et je finis par me convaincre que cela vaut mieux ainsi. Nous sommes reliés, elle et moi, par l'infini, nous sommes reliés par l'amour d'un père et d'une fille, nous sommes reliés par toutes les tours qui s'abîment partout, sur tous les mondes où il y a des tours, des avions, des guerres. Partout où il y a des hommes.

Tout est toujours aussi blanc, ici. Blanc comme la poussière qui avait recouvert Manhattan-Sud tandis que je sauvais ma fille de la tour en feu.

Pauvres humains. Pauvres flics. Pauvres toubibs. Pauvre professeur Bloomberg.

Non seulement ils ne me croient pas, ne me croiront jamais, ne m'ont jamais cru, mais ils croient que moi, je les crois. Ils croient que je pense que mon « état s'améliore », ils croient que j'ai foi en leur médecine d'humains terriens. Ils croient que je crois en leur monde.

Ils ne savent rien. Ou si peu, ce qui est pire.

Ils ne pourront jamais comprendre, mais ils seront persuadés du contraire.

Ils ne pourront jamais la rattraper, ils ne sont même pas capables de distinguer une lumière un peu étrange dans le ciel de leurs certitudes. Moi je suis ici, mais ma fille est au-delà des distances qu'ils sont en mesure d'imaginer.

Ils m'ont enfermé dans leur monde, désormais ma fille appartient à tous les mondes, sauf le leur.

Cela fait trois ans que je vis interné ici. J'ai décidé de poursuivre la seule activité qui vaille, dans ce coin de l'Univers : l'écriture. J'ai repris le cours de ma bibliothèque autobiographique. Avec un peu de chance, je devrais pouvoir atteindre, peut-être dépasser, le milieu de leur ^{xxi}^e siècle, avec ses tours, ses avions, ses Ground Zero.

Les infirmières sont gentilles avec moi. Nathan
Bloomberg fait vraiment de son mieux.

Leur monde fait de son mieux pour m'accepter tout en
refoulant la vérité que je porte.

Leur société fait de son mieux pour se détruire en
refoulant tous les mensonges qu'elle contient.

Il est possible que nous puissions nous entendre, en fin de
compte.

*« James Curtis Williamson », Newark
Bloomberg and Watermann Neuropsychiatric
Research Medical Center,
le 7 juin 2007.*

Artefact

Don't think twice, it's alright.

Bob DYLAN

Premier jour : l'éveil

Je me suis réveillé dans la chambre, il faisait un temps magnifique, une onde solaire balayait la pièce, j'apercevais un ciel bleu d'un monochrome azur insoutenable par la fenêtre grande ouverte. Il faisait chaud. Ça ressemblait à l'été.

J'ai ouvert les yeux pour de bon. J'ai balayé autour de moi un regard encore un peu vitreux. C'était vraiment d'une absolue beauté, ce rayon de soleil, ce ciel plus pur qu'une flamme au tungstène, cet air chaud qui agitait les persiennes, irisant les murs et le plafond d'un jeu de motifs lumineux aléatoires.

C'était extrêmement beau.

Je ne reconnaissais rien.

C'était beau. Mais je ne savais pas ce que c'était. Je ne savais pas où c'était. Je ne savais même pas *quand* c'était.

Le soleil frappait d'or pur tous les objets visibles, mais quelque chose d'invisible avait déprogrammé mon cerveau.

C'était bien moi, à l'évidence, qui venais de m'éveiller dans ce lit.

Mais même moi, je ne savais absolument pas de qui il s'agissait.

J'étais cet homme vêtu d'un caleçon et d'un tee-shirt blancs, comme les murs de la chambre, comme les draps du lit sur lequel il venait de s'éveiller, en fait j'étais bien plus nu que si je ne portais rien du tout.

Je savais tout, semblait-il, tout ce qu'un homme doit savoir en ce monde.

J'avais même des souvenirs. Disons plutôt quelques carrousels d'impressions.

Il paraissait que j'étais aussi en mesure de concevoir des projets. Je connaissais passé, présent, futur.

Mais la seule chose d'importance qu'un homme doit savoir, je l'ignorais.

Moi. *Qui*. Mon identité. Un mystère. Pire, un secret oublié par son propre détenteur.

La chambre est blanche, le soleil matinal est blanc, ma mémoire est plus que blanche, elle est un pur néant.

Je suis un corps, j'ai un esprit, je sais des choses, je sais ce qu'est une chambre, un lit, des murs, une fenêtre, un tee-shirt, le soleil, le ciel, le temps, l'espace, la lumière, la nuit, le sommeil, l'éveil.

Je sais que je suis un être humain. Je sais ce qu'est un être humain. Je sais que je suis dans un hôtel. Je sais ce qu'est un hôtel, je sais que je suis dans une de ses chambres. Je sais faire des phrases, accomplir des calculs, je sais ressentir quelques émotions. Je suis bien un être humain.

Mais rien en moi ne semble pouvoir s'accorder pleinement avec l'une ou l'autre de ces catégories.

Mon présent est blanc comme cette chambre.

Mon futur est une luminosité dont on ne peut soutenir le rayonnement, tel le soleil qui apparaît en un disque jaune mousseux derrière les persiennes.

Mon passé est une totale absence qui semble surplomber tout le reste, comme ce ciel d'un bleu monochrome absolu, sans la moindre trace de vapeur.

Je suis parfaitement isomorphe à l'endroit où je viens de m'éveiller, je suis comme une page vierge sur laquelle le monde vient s'imprimer, directement, tatouant mon cerveau de la structure même de l'univers.

Et c'est précisément pour cette raison que je ne suis rien, sinon un écran vierge. Le monde s'imprime en moi. En retour, on dirait que quelque chose *s'inscrit* en lui par le biais de ma non-identité, matrice parfaitement singulière de ce que je ne suis pas.

Je suis un individu, cela ne fait aucun doute, mais un individu sans identité, une personne, mais une personne

sans nom, je suis un homme, mais sans rien qui le rattache aux autres, puisqu'il est coupé de lui-même.

Je suis quelque chose dont non seulement j'ignore tout, mais qui ignore l'étendue réelle de son ignorance. C'est presque une forme apophasique de « savoir ».

Seule consolation : au moins, je ne suis pas rien. Je ne suis pas *rien du tout*. Je ne suis pas plongé dans le néant, même si tout semble indiquer que j'en proviens.

Un coma ?

Je sais ce qu'est une mort cérébrale.

Je sais ce que cela peut produire sur le cerveau d'un être humain.

Mais on ne soigne pas les personnes plongées dans le coma dans des chambres d'hôtel, même confortables. Cela aussi je le sais.

Je ne suis pas dans un hôpital, je sais ce qu'est un hôpital, une infirmière, un médecin, je sais même ce qu'est une amnésie.

En ce sens, on peut dire que je connais au moins quelque chose à mon sujet.

Je ne sais rien de mon futur mais je suis capable de faire des projets. Par exemple, m'extraire du lit, trouver des vêtements à ma taille, impeccablement pliés sur une chaise, les chaussures sont exactement de ma pointure, pas de doute, ces habits m'appartiennent, puis faire le tour de la vaste chambre, qui se révèle en fait un véritable appartement, au premier étage d'une maison de style toscan, en belle pierre de taille un peu rose, à la lisière d'une vaste pinède plantée au milieu de ce qui semble une ville moyenne, une station balnéaire, au bord de la mer. Plutôt un appartement de location qu'une simple chambre standard.

Une maison. Style toscan. Mer. Méditerranée, probablement. Italie ?

Je sais ce qu'est une mer. Je sais ce qu'est la mer Méditerranée. Je sais où se trouve l'Italie, je sais reconnaître le style des villas toscanes.

Voilà, je n'ai pas de futur mais je peux, moi, l'inscrire par ma propre action, par les espaces de liberté que je vais défricher. Je peux l'inscrire sur le monde, ce monde qui s'imprime en moi.

En quelques minutes j'ai déjà pu accumuler un premier lot d'informations. Je ne sais pas exactement où je me trouve mais je commence à disposer de repères, une topographie élémentaire qui se substitue au continuum blanc de mon éveil. Je commence à pouvoir découper le monde en éléments discrets. Ce qui signifie que je peux justement y établir des relations. *Un réseau de coupures.*

Tiens ! D'où est-ce que je tire ce concept ? Comment a-t-il pu s'imposer dans ma quête encore vacillante d'une première carte, d'un embryon de territoire ?

Bon. Plus tard, les abstractions. Poursuivre l'action, poursuivre la course à travers le temps et l'espace pour commencer à produire un monde. Plus qu'une carte, plus qu'un territoire. Un cosmos. Quelque chose doté d'un corps. Quelque chose d'organisé, quelque chose d'organique, quelque chose d'à la fois uni et disjoint, qu'on peut séparer en entités discrètes, par ce fameux « réseau de coupures ».

Où suis-je ? – cela signifie en premier lieu : d'où viens-je ? Et en ce cas une question vient se superposer sur la première avec une similitude parfaite : d'où provient ce langage ? Pourquoi ces mots s'agencent-ils ainsi, avec un tel naturel, dans mon cerveau pourtant vide de toute référence identitaire ?

Cela semble me concerner, moi, au plus haut point. Ce langage c'est le mien. Non, *ce langage c'est moi*, justement. Ce langage c'est ce qui fonde mon identité singulière, si je comprends d'où il vient, j'apprendrai du même coup mes propres origines et je saurai dans quelle direction diriger mes pas.

Où suis-je ? – c'est donc, simultanément : où vais-je ? Origines et destination se recoupent en un point situé à l'infini, un point qui est moi.

Un être sans passé n'a pas le choix : il doit avancer droit devant lui, il n'aura pas à se retourner puisque ce qu'il quitte est à venir, il ne le connaît pas encore, un être sans mémoire doit ainsi forcer le futur à la reconstruire, il entre en lutte armée contre lui-même et doit se servir de toutes les possibilités du monde pour parvenir à briser le verrou qui le cadenas à l'intérieur de lui-même, aussi tout est suspect a priori, aussi bien à l'extérieur de l'inconnu qu'il est à ses propres yeux qu'à l'intérieur de cette carcasse qui ne sait rien d'elle, tout est suspect, plus rien n'est innocent, puisque tout peut l'être, et donc cacher un piège, tout est suspect de protéger un secret, suspect de pouvoir révéler un mystère.

Non seulement il est seul, absolument seul au monde, qui lui est totalement étranger, mais c'est le monde entier qui est devenu une immense solitude, par l'adjonction des milliards d'existences solitaires dont il est constitué, et plus encore en tant qu'entité à la fois plurielle et monodésique. Solitude unique et milliaire, isolation au cœur des nombres, des masses, des quantités variables, isolation face à l'inconnaissable, solitude face aux milliards d'autres mondes dont celui-ci ne connaît rien, il est bien à mon image, c'est à peine s'il sait quelque chose de lui-même et des autres. Sa solitude est ce qui s'imprime en moi, et moi je réinscris la mienne en lui, sous la forme de cette vie dont la seule réalité est sa propre cinétique, ce mouvement qu'elle fore dans ce monde.

Je ne sais rien de moi mais je suis en mesure d'élaborer des théories sur cette absence ontologique.

Pourquoi ?

Il est évident que répondre à cette question c'est répondre à toutes les autres.

À l'Autre.

C'est dans la salle de bains que je prends contact avec le seul substrat identitaire dont je dispose : mon apparence.

Un homme glabre, d'une quarantaine d'années, une barbe naissante, de deux ou trois jours, le temps de mon inconscience dans la chambre ? – des cheveux courts, noirs, des yeux gris.

Au fil des heures passées dans la maison, à en explorer chaque recoin à la recherche d'un quelconque indice, je retourne régulièrement dans la salle de bains pour m'habituer à ma propre présence.

Je finis par m'y faire. C'est ce que je suis. C'est moi. C'est moi qui suis cela.

Je continue mes recherches dans l'appartement du premier étage, puis je descends l'escalier et je découvre le rez-de-chaussée. Plus rustique. Une vaste cuisine campagnarde. Une salle de bains en carreaux de faïence jaunes et blancs. Un grand débarras, plein de cartons et d'objets entassés. Une large chambre non meublée, aux murs en cours de réfection, de tout petits cabinets de toilette.

Un couloir de toilettes rouges conduit à la porte d'entrée, avec son vaste rectangle de verre dépoli qui fait trembloter la lumière du jour sur les murs blancs carrelés d'un jaune bronze et le dallage octogonal de couleur brique.

L'extérieur.

Le monde.

Je comprends que c'est la maison entière qui est à ma disposition, la maison au bord de la pinède est ma chambre d'hôtel. Plus exactement elle est mon hôtel, mon hôtel particulier.

Je ne me suis réveillé ni dans une chambre d'hôpital ni dans celle d'un établissement hôtelier. Mais dans une maison.

Une maison bien précise, dans un lieu bien précis, une ville bien précise.

Pour une raison précise, donc. Un sens qui m'est pour le moment barré mais qui indique sa présence par celle de cette fermeture même, cette amnésie inexplicable.

Si je suis ici, sans mémoire, dans une maison que je ne connais pas, ce n'est pas par hasard.

Et si ce n'est pas par hasard c'est qu'il s'agit d'un acte volontaire.

On a voulu, on veut que je vive cette expérience.

Quelque chose ou quelqu'un me manipule, et j'ignore de qui ou quoi il peut s'agir tout autant que je ne sais toujours pas qui, où, ni quand je suis.

Je suis tout juste un fil dansant au-dessus de l'abîme, et dont les attaches sont elles-mêmes suspendues sur des gouffres sans fond : je flotte, comme en apesanteur au cœur du vide, j'oscille entre deux mondes, si les miroirs disaient la vérité, celui de la salle de bains m'aurait montré un spectre, un fantôme, un hologramme.

C'est pour cette raison sans doute qu'en ce premier jour de mon réveil, je ne suis pas sorti. De mes fenêtres, j'ai regardé l'extérieur, la ville, la pinède, la longue étendue des bains privés qui longeaient une avenue ensoleillée au bord des plages, le bleu de la mer, un peu plus vert que celui du ciel, les quelques bateaux que j'apercevais le long d'un môle. Mais je n'ai pas mis le nez dehors. Je me suis approprié mon image, en passant et repassant régulièrement dans la salle de bains assez luxueuse du premier étage. Et sinon j'ai passé mon temps à fouiller, inspecter, examiner

chaque recoin de cette maison dans laquelle je venais de naître.

Je n'avais pas de mémoire, ma tension vers le futur s'en trouvait surmultipliée. Je pouvais rester des heures dans une pièce à y retourner le moindre objet ou à détailler la disposition, la couleur, la forme, la structure des murs ou des meubles.

Il était donc inévitable que je finisse par la découvrir.

Je la dénichai dans le débarras du rez-de-chaussée, parmi un bric-à-brac d'ustensiles, de journaux, revues, livres usagés, de caisses contenant du matériel de bricolage, de stocks d'ampoules électriques, du câble, ou bien alors des sacs de vingt kilos de nourriture pour chiens.

C'était une valise. Un peu vieillotte de style mais parfaitement conservée, elle contrastait dès le premier coup d'œil avec l'empilement d'objets divers sous lequel je venais de la remarquer. Une valise de voyage, avec roulettes et manche télescopique, fermetures Éclair, des motifs écossais, tartan violet, pourpre et gris.

Il était déjà tard lorsque j'ai découvert la valise. Le soleil embrasait l'horizon, la nuit serait bientôt là.

C'est dans cette lumière rouge saturée qui parvenait d'une des fenêtres du grand débarras que je l'ai ouverte.

C'est cette lumière de feu infrarouge qui a éclairé les deux « choses » qui se trouvaient à l'intérieur. C'est ce feu orange qui est venu frapper d'une gravure d'or la première page, blanche, d'une rame de papier. C'est ce même feu qui est venu embraser les ornements de laiton d'une antique machine à écrire Remington, antique mais parfaitement fonctionnelle, prête à l'usage. C'est ce feu orange qui s'est infiltré dans ma vision lorsque je me suis rendu compte que la première page n'était pas complètement vierge. Il y avait un mot écrit tout en haut de la page, au centre, dans le feu orange je pouvais reconnaître la typographie singulière d'une machine à écrire.

ARTEFACT – était-il écrit en capitales d'une encre bleue.

Un titre.

Des feuilles de papier.

Une vénérable machine à écrire.

C'est dans ce filtre rouge or tombé du ciel que j'ai pris conscience de la chose.

C'était bien une sorte d'expérience. Ou quelque chose qui s'y apparentait, une forme de manipulation mentale.

On voulait que je fasse quelque chose de précis dans cette maison.

On me donnait les moyens de l'accomplir.

On voulait que j'écrive.

Je ne savais pas pourquoi mais on voulait que j'écrive. Mais que j'écrive quoi ? Et pourquoi ?

On voulait que j'écrive.

Et c'est pour cette raison qu'on avait totalement effacé ma mémoire.

On voulait que j'écrive.

Quelqu'un semblait convaincu qu'il fallait pour cela que je commence par perdre mon identité.

Deuxième jour : la machine et son double

Je me suis réveillé, la chambre était toujours aussi blanche, le soleil attaquait déjà les rétines de son or gazeux, le ciel laissait encore éclater sa monomanie azur électrique. Au loin, le vert émeraude de la mer venait jouer avec la ligne d'horizon où une flottille de nimbus se traînait vers le sud.

Je me suis réveillé, la valise, grande ouverte, se trouvait au pied du lit, je n'eus qu'à me redresser sur mon oreiller pour la voir en son entier, au-delà des draps, blancs comme les murs de la chambre.

Elle trônait sur le parquet de chêne doré, tartan écossais apparent sur ses faces latérales, pages blanches rassemblées en une épaisse rame de papier, aussi blanches que les murs, que mes draps, que ma conscience. Et la machine à écrire Remington, telle une sorte de Graal mécanique, un objet sacré, peut-être magique, attendant de tout son métal et sa bakélite la venue du Saint Chrême.

J'étais au même endroit que la veille, à la même heure ou à peu près, je me réveillais dans des conditions somme toute semblables, tout était blanc, or, bleu. Je me trouvais toujours ici, sans savoir à quoi cet « ici » correspondait. Quel territoire ? Quel symbole sur la carte ?

Mais une chose avait fondamentalement changé depuis hier. Au-delà de mes intuitions toscanes, ce premier paramétrage, cette première identification locale, l'Italie sans doute, au-delà du repérage topographique élémentaire, quelque chose avait surgi du monde pour pointer directement mon cerveau, là où justement il n'y avait plus de monde.

Quelque chose envoyait des signes dans ma direction, des signes qui s'imposaient en eux-mêmes, par eux-mêmes, en tant que tels.

Ces signes : la machine à écrire, la rame de papier, demandaient à ce qu'ils soient écrits, inscrits, plus encore qu'à servir à une écriture, une inscription.

En effet, un événement très singulier s'était produit, probablement durant la nuit.

Les premières pages de la rame de papier étaient désormais recouvertes d'encre bleue, avec cette typographie caractéristique des Remington de ce modèle, aussi fameux qu'antique.

On ne voyait même pas une page encore glissée dans le rouleau de la machine. La Remington et les feuilles de papier semblaient reliées par une connexion invisible, la machine à écrire et l'écriture de la machine ne semblaient pas nécessiter d'opérateur humain, elles ne semblaient pas avoir besoin d'un contact physique actualisé pour que les mots venus de l'une se retrouvent imprimés sur la surface de l'autre.

Elles formaient un *réseau de coupures*. Elles n'avaient besoin que d'une *interface*.

Je fus saisi, choqué même, par cette soudaine et troublante compréhension, aussi lumineuse qu'une révélation d'ordre mystique : ni les feuilles de papier, ni la machine, son clavier, son encre bleue, non, ni les uns ni les autres n'étaient à proprement parler des instruments.

La conclusion s'imposait d'évidence : si ce n'était ni la machine à écrire ni le papier de format A4 qui étaient les *instruments* de l'écriture, alors cela signifiait que quelque chose d'autre se devait de remplir ce rôle.

Et l'évidence en amenait aussitôt une autre : la seule chose en ce monde qui pouvait le faire, c'était moi, bien sûr.

C'était moi, l'interface.

J'avais maintenant une réponse à l'une des myriades de questions soulevées depuis la veille. Quoi ? Que voulait-on que je fasse ?

Il semblait bien qu'on désirait que je raconte justement mon expérience d'homme lancé tel un bolide dans un tunnel vers son propre futur.

Avais-je écrit ces quelques pages durant la nuit ?

Cela paraissait la seule solution logique. J'avais subi une amnésie. Celle-ci comportait probablement son lot d'effets secondaires.

C'étaient même sans doute ces effets secondaires qui formaient l'opération principale de l'expérience. L'amnésie n'avait représenté que la mise en place des conditions préliminaires, en elle-même elle ne revêtait presque aucune importance, une simple procédure technique.

Le véritable mystère, ce secret qui s'était englouti en lui-même, tenait en cette rame de papier et cette machine à écrire, parfaitement rangées dans leur valise, cette machine qui semblait avoir écrit d'elle-même ces quelques pages sur des feuilles qui n'avaient pas changé de place.

C'était moi, le doute n'était pas permis. Une forme de somnambulisme, avec perte ciblée de la mémoire sur fond d'amnésie générale ? Cela pouvait tenir, médicalement parlant.

Oui, ça tenait.

La question qui se posait : où se trouve donc l'établissement psychiatrique le plus proche ?

Mais je ne souffrais d'aucune psychose, cela aussi je le savais. Je ne souffrais d'aucune hallucination, d'aucune déréalisation, d'aucune bouffée délirante, d'aucun syndrome signalant schizophrénie, paranoïa, obsession compulsive. Si j'avais été un aliéné mental je me serais éveillé, précisément, dans la chambre d'isolement d'une institution psychiatrique.

Le problème, je le devinais, n'était pas directement d'ordre pathologique. Certes, cela entretenait un rapport

étroit avec mon cerveau et son fonctionnement, mais je doutais, je ne savais trop pourquoi, qu'un médecin, même hautement spécialisé, fût en mesure de me venir en aide.

La seule chose qui pouvait m'apporter quelque secours, c'était justement ce trinôme que formaient la valise, la rame de papier et la machine à écrire. Elles étaient les véhicules qui me permettraient de raccorder mon futur en construction avec mon passé démolé.

La journée commençait, éblouissante, le soleil montait vers son zénith. Je me suis dit que ma véritable vie s'épanouissait peut-être lors de ces périodes nocturnes, quand la conscience sombre dans les ténèbres, pour laisser la place à tout ce qui en l'être ne cesse de se consumer.

Je n'avais peut-être qu'à laisser aller, tout simplement, *let it go*, me contenter de vivre une existence à peu près normale dans cette ville inconnue, comme un vulgaire touriste de passage, ce que j'étais de toute façon, puis permettre à la nuit de prendre possession de mon corps, jusqu'à ce que la lumière se fasse.

Existait-il vraiment une alternative ?

Y a-t-il une sortie de secours quelque part en ce monde ?

Ce que j'avais écrit au cours de la première nuit tenait sur une demi-douzaine de pages.

C'était à la fois étrange et d'une logique à toute épreuve. En environ six feuillets j'avais précisément raconté la journée passée, depuis mon réveil, jusqu'à la découverte de la valise. Je m'étais attendu à des écrits surprenants, une révélation, un code, une clé, une vision. Ne serait-ce qu'une phrase qui m'aurait aidé à éclairer le mystère général qu'était devenue mon existence, et le monde tout autour.

Mais il n'y avait rien, sinon la description de l'expérience par celui sur laquelle elle est pratiquée, c'est-à-dire moi. Il n'y avait que moi sur ces pages, autant dire rien. Et

pourtant, comme avec le miroir de la salle de bains, je comprenais que dans ces pages, dans cette écriture, se cachait la pièce centrale de l'énigme, mon identité, ce que j'étais, n'étais plus et que je devais me réapproprier.

Je compris vite que ce serait peine perdue que d'essayer de fouiller les écrits comme je venais de fouiller la maison. Ce n'était pas dans le sens obvie, premier, évident du texte que je décèlerais une lumière susceptible de me venir en aide. Je n'y trouvais rien sur mon identité civile, rien sur ma vie professionnelle, rien sur mes origines sociales, ou ethniques, rien sur d'éventuels souvenirs, rien sur une quelconque adresse, même pas une vulgaire boîte postale, rien sur des personnes de connaissance, des voisins, des relations de travail, des amis, une famille, un chien, une voiture. Rien. Rien d'autre que ce que j'étais, et n'étais plus.

C'était alors dans l'acte même de l'écriture que résidait cet éclat, je ne savais d'où l'intuition provenait, comment et pourquoi elle se cristallisait avec cette force d'évidence dans mon esprit, mais sans comprendre les buts et les causes de cette expérience je commençais à en saisir les procédures, la méthodologie, la mécanique interne. En retour, cela me confrontait à un phénomène qui semblait pouvoir s'étirer dans tous les infinis possibles, et se contracter tout autant, par la même occasion. J'étais une poussière cométaire au gré du vent photonique poussé par un astre géant devenant un trou noir.

Plus j'en apprenais, plus mon ignorance prenait des allures terrifiantes.

Plus j'en savais, moins je me sentais en mesure d'apprendre pour de bon quelque chose.

Je décidai de m'habiller et de sortir de la maison.

Je ne devais pas me laisser aspirer par le trou noir.

C'était une belle ville. Le soleil illuminait chaque angle de rue, chaque arbre, chaque automobile, chaque façade, chaque portion de l'asphalte, chaque élément du mobilier urbain, chaque personne croisée.

C'était une belle ville. Une station balnéaire. On devait se trouver au tout début de l'été, juste avant la grande armada touristique. Juin, m'étais-je dit. Mi-juin sans doute. Je commençais à pouvoir tracer des diagrammes dans le temps. La météorologie me permettait de cadrer une chronologie plausible. Le tout début de l'été, je n'avais plus qu'à me saisir d'un journal pour en obtenir confirmation et avoir enfin une idée nette de l'année en cours.

Un journal, pour un homme comme moi, est rempli d'informations. Mais ce ne sont pas les gros titres qui attirent son attention et lui enseignent ce qu'il doit savoir.

La première chose, la date.

La seconde chose, la langue dans laquelle est imprimé le journal.

J'avais vu juste depuis le départ, je ressentis cela comme une première victoire contre l'expérience, contre l'amnésie, contre le piège de ma non-identité.

Corriere della Sera.

Italie.

13 juin 2000.

Arrivée prochaine de la saison estivale.

Puis, alors que je marchais vers un endroit dénommé Tito del Molo, une immense pizzeria donnant sur la longue digue du port, je m'étais rendu compte que ces informations étaient d'une précision mathématique, mais qu'elles ne me seraient d'aucune utilité.

Je pourrais me trouver au beau milieu du Kazakhstan, ou à l'extrémité australe de la Patagonie, en plein hiver, vers l'année 1985, ou bien 1953, cela ne changerait strictement rien à ma situation.

Ce n'était pas le territoire qui importait, c'était la carte que je serais capable d'en produire.

Ce n'était pas ce que j'étais et n'étais plus qui importait, ce n'était même pas ce vers quoi je me dirigeais, bolide lancé dans le tunnel de son futur, non, ce qui importait vraiment, ce qui ouvrait la porte à la résolution de l'énigme c'était : qu'est-ce que j'étais *devenu* ?

Il fallait que j'aie jusqu'au bout de l'expérience si je voulais avoir une chance d'en comprendre les prémisses comme les objectifs.

Je n'avais rien à fouiller, je n'avais rien à chercher, rien à découvrir, aucun secret à percer.

C'est le mystère lui-même qui viendrait me trouver.

Troisième jour : la Plage

La ville s'appelait Viareggio. C'était bien une de ces villes moyennes qui servent de contreforts commerciaux, financiers et industriels aux stations balnéaires qui s'échelonnent tout le long de la côte toscane. Je dénichai un plan de la cité, tout était orienté vers la mer, le môle, les plages.

Une large et très longue *passeggiata* partait du Tito del Molo et longeait plusieurs hôtels de luxe d'un côté, comme le grand hôtel Royal, ou le Président, et de l'autre les multitudes de *bagni* aux couleurs vives, aux architectures de dessin animé, assemblages hétéroclites de faux baroque, faux babylonien, faux byzantin, faux colonial, faux gothique, faux mauresque, faux classique, faux ultra-moderne, faux antique, faux n'importe quoi.

Les dénominations évoquaient un panthéon de comic books italiens, Nettunio, Oceano, Margherita, Paradiso, L'Altro Mare, Marco Polo, Aurora, Italia, Milano, Roma, Raffaello, Florida, Veneto...

Chaque *bagno* correspondait à une portion de plage, vous payiez un droit d'entrée pour disposer d'une chaise longue, obligatoire, le reste, sodas, cappuccinos, sandwiches, pointes de pizza, restait à la discrétion de l'établissement.

J'ai d'abord marché le long de la *passeggiata* jusqu'à son terme ou presque avant de faire demi-tour à la recherche de l'établissement de bains idéal, j'ai constaté que les simulacres stylistiques dont ils étaient faits épuisaient par leur diversité leur singularité à tous, puis j'ai opté pour l'Oceano.

L'Océan, c'était à peu près la seule chose concrète à ma portée, c'est un terme générique, tout comme moi, j'étais *juste* un homme.

Un homme face à l'océan.

Le soleil cognait déjà bien dur sur le sable qui devint brûlant dès le début de l'après-midi. Dans deux ou trois

semaines, vers onze heures du matin, il serait déjà une étendue aveuglante de silice ardente.

La plage était presque déserte, tous les *bagni* n'étaient pas encore ouverts, la circulation sur la *passeggiata* était très fluide, seule la rythmique liquide du ressac sur le sable se faisait entendre, avec ses infimes décalages dans le temps, et ses variations d'intensité à peine sensibles.

J'ai regardé vers le môle, de rares silhouettes s'y promenaient, j'apercevais les mâts de quelques voiliers de plaisance et la haute coque métallique, gris-bleu titane, d'un vieux cargo dont je distinguais nettement le pavillon de complaisance des Bahamas flotter à la proue. Quelques oiseaux tournoyaient en flottilles ailées autour du petit port, mouettes, goélands, un vol d'albatros franchit l'espace d'un trait noir en direction du large.

Les chaises longues alignées sur des hectares de sable, imprimées aux couleurs caractéristiques de chaque *bagno*, évoquaient une œuvre de land art dans laquelle toute présence humaine se révélait en effet superflue, voire inesthétique. Les quelques silhouettes qui, comme moi, sirotaient une boisson gazeuse en se faisant griller par le soleil n'étaient pas assez nombreuses, isolées, dispersées, éloignées les unes des autres, pour former autre chose que des extensions prothétiques des armées de chaises longues et de parasols, de simples ombres immobiles pour chacune. En imaginant la scène, je m'étais dit que la foule des vacanciers qui se presseraient ici dans deux semaines environ formeraient du coup un autre type d'œuvre moderne, une forme balnéaire de body art géant où les hommes eux-mêmes seraient aussi nets, parfaits et identiques que les chaises longues et les parasols.

Dans le ciel toujours aussi violemment monochrome, seule la trace poudreuse et scintillante d'un avion volant à haute altitude venait inscrire un phénomène dont le mouvement était tout juste perceptible. Les hautes températures estivales créaient un globe invisible autour de vous, une sphère de gaz chauds, de lumière, de particules de

sable blanc en suspension dans l'air saturé de couleurs portées à incandescence.

Les heures passaient en un continuum à la perfection rectiligne, j'observais le mouvement des navires au loin, je contemplais la blancheur légèrement corail du sable, je plongeais mon regard dans les diverses densités de bleu et de vert de ce bout de Méditerranée, je le perdais ensuite dans l'azur tyrannique du ciel, puis je recommençais. Je n'avais rien d'autre à faire qu'à laisser ce monde s'imprimer en moi.

Aux heures les plus noires de la nuit un « je » qui n'était pas tout à fait moi viendrait réinscrire le processus sur une sorte de livre en formation.

Sable, mer, ciel, soleil. Les éléments fondamentaux forment ici le quadrant cardinal de cette existence qui n'en est pas encore une. Ils semblent bien en mesure d'indiquer la présence d'un monde. Ils sont comme une rose des vents inscrite sur une boussole où ne manque que l'aiguille indiquant la direction du pôle magnétique.

Mais je sais que cette aiguille, ce pôle, cette aimantation magnétique c'est ailleurs qu'ils se trouvent. Ils se trouvent sur l'*interface* de ce monde de sable/mer/ciel/soleil, ils se trouvent dans le monde d'après minuit, ils se trouvent dans le monde de feu/fer/abîme/ténèbres d'où l'écriture vient révéler toute la lumière de l'autre monde qu'il contient, sans pouvoir la retenir.

Je ne sais d'où surgit ce savoir, peu importe, sûrement de cette confrontation quadriple à la fois disjointe et synthétique de la lumière et de la nuit.

Mais je sais que tout ce que le monde imprime en moi donne à mon cerveau l'impulsion nécessaire pour inscrire mon identité inconnue sur quelque plage mystérieuse où les traces de mes pas, visibles, où les signes griffonnés par mes doigts, lisibles, donneront enfin sens et cohérence à ce que je ne suis pas encore.

Les heures passent, glissent sur les vagues du temps, comme ces surfeurs que j'aperçois là-bas, un peu plus au

sud, au-delà du môle. Ma vie n'est encore qu'une gerbe de gouttelettes d'écume éjectées par le rouleau et la planche qui s'y introduit.

Les heures passent, je les laisse passer, trains fantômes dont je perçois les lumières disparaître une à une à l'horizon.

Le bleu du ciel virait très graduellement vers un intense gris cobalt teinté d'indigo, le soleil descendait sur l'horizon comme un météore anesthésié, le sable prit une teinte jaune-rose, puis d'un orange vif. La mer elle-même prit feu. C'était un banal crépuscule sur l'univers marin. C'était un cliché, une carte postale parmi des millions d'autres du même genre. On devait en vendre tout au long de la *passaggiata*. C'était une image de vacances, une icône fondamentale de l'ère des loisirs. C'était l'esthétique révélée d'un monde où le soleil ne se couche jamais, pour personne, nulle part.

Mais c'était mon cliché, ma carte postale, mon image d'Épinal, mon icône publicitaire. C'était mon monde.

Rien ni personne ne pourrait interférer entre ce qui restait de moi et ce qui restait de ce jour, rien ni personne ne pourrait obstruer de sa présence indésirable le regard de l'homme sans mémoire, braqué vers l'horizon où le soleil allait s'engloutir.

Rien ni personne ne pourrait s'interposer entre moi et la plage. Rien ni personne ne pourrait m'empêcher d'y attendre calmement la venue de la nuit.

Un minuscule nuage restait accroché au zénith, un flocon de cirrus égaré dans cette partie du ciel où il se disloquait avec lenteur.

La plage semblait suivre sa propre progression temporelle, étrangement, la mise au ralenti de l'univers permettait de mieux voir ce qui passait en un éclair tout

comme ce qui mettait un temps immémorial pour ne serait-ce qu'amorcer un changement, une variation, un mouvement quelconque.

La plage fonctionnait telle une sorte de révélateur chimique. Elle était bien un *instrument*, elle.

Voilà. C'était le réel. C'était la ville. La cité de Viareggio, Toscane, Italie. C'était la Plage. La Passeggiata. Le Tito del Molo. La pinède qui s'étendait au-delà.

Ma maison. La maison de quelqu'un qui pouvait à peine dire « moi ». La maison de cet « autre » que j'étais devenu.

Plongée dans le gris ardoise des dernières minutes du jour, la pinède plaque sa masse mordorée sur la terre, barrant l'horizon de ses solides frondaisons. J'aperçois de loin en loin, vaguement éclairés par un projecteur planté au sol, des baraquements multicolores qui abritent bicyclettes et tandems. Je comprends qu'il s'agit de petites agences de location de vélocipèdes de diverses natures, pour visiter le front de mer et le boisé qui fait face à la maison où « je » réside.

La maison où m'attend la machine à écrire.

La maison où mon « je » inconnu, mon « je-autre », m'attend, lui aussi.

Ils m'attendent tous les deux, ensemble. D'ailleurs, d'une certaine manière ne forment-ils pas une seule et même « entité » ?

La chambre est blanche comme la plage, elle en est comme une réplique habitable et meublée, elle est son reflet internalisé, son encagement dans une structure parallélépipédique. Elle ne tient plus à la surface d'un globe, mais à l'intérieur d'un cube.

Sa topologie est par conséquent différente, elle se structure maintenant sur les murs et le plafond, sans parler

des pièces adjacentes, mais elle reste ce qu'elle est, ou plutôt *ne cesse de devenir ce qu'elle est* : la Plage, ainsi son identité est « métastable », un concept nouveau qui vient de surgir dans mon esprit, alors que je contemple la machine à écrire et la rame de papier, rangées côte à côte dans la valise ouverte au pied de mon lit.

Il y a des forces, des entités, des processus à l'œuvre.

La Plage, horizontale, semble paradoxalement l'axe pivotant de tout le reste. C'est par elle que l'interface entre jour et nuit peut se mettre en route, aplatie sur une sphère durant la journée, passé minuit elle éclate en surfaces opposées et intérieures d'un monde qui est sa réplique reformatée, la Chambre.

Et c'est bien moi l'interface entre ces deux « machines », c'est par moi que la « machine à écrire », la machine troisième qui se compose des deux autres et d'elle-même, parvient vraiment à l'existence, c'est-à-dire en inscrivant des mots sur du papier.

Je ne sais qui a conçu l'expérience dont je suis le cobaye involontaire, mais on dirait qu'il est en mesure de créer, et de détruire, ce monde à sa guise.

On dirait en tout cas qu'il fait tout pour qu'on soit forcé de le croire.

Quatrième jour : l'infini au cube

Le sommeil fut long à venir. Mes yeux ne cessaient de parcourir la distance entre la valise ouverte au pied du lit, et le petit radio-réveil cubique de marque Sony posé sur la table de nuit, où les leds rouges indiquaient l'heure de leur précision digitale.

La valise venue de nulle part, mais trouvée dans la maison, le réveil qui fait rutiler les minutes, la machine à écrire qui s'apprête à tatouer de bleu le papier blanc. Les phases synchronisées d'un seul et même processus. Celui de la production d'un être complet, avec passé, présent, futur agencés en une machine – un réseau de coupures – qui fait sens.

La Plage reconfigurée sous sa seconde forme, la Chambre. Et moi au milieu d'elles, au milieu de la nuit, au milieu de deux mondes. Comme au milieu de moi-même. Pont à peine tangible lancé entre deux « je » qui ne se connaissent plus, qui ne peuvent plus se reconnaître, qui ont arrêté de coopérer. Le *je* du jour, le *je* de la nuit, le *je* de la Plage, le *je* de la Chambre, le *je* qui laisse le monde s'imprimer en lui, le *je* qui réinscrit l'expérience avec la machine à écrire. Ils sont tous différents, déphasés, dissociés, ils semblent en mesure de se croiser parfois, lors d'intersections éphémères, mais ils sont disjoints par nature, et ce doit être par ma vie en acte, c'est-à-dire par l'écriture, par l'artifice suprême, qu'ils peuvent de nouveau faire synthèse.

Il y a bien processus. Et le *processeur*, c'est moi.

Les heures passent, comme sur la Plage, mais en leds rouges dans le clair-obscur de la Chambre, de la Plage cubique.

Les heures passent. Je suis le processeur. Leds rouges dans la nuit. Je suis la machine à écrire capable de réunifier les deux machines disjointes de ma personnalité. Je suis ce qui s'étire vers les deux termes de l'infini.

Les heures passent. Le sommeil ne vient pas. Je pourrais me trouver en plein jour sur la Plage. Les ténèbres de la Chambre semblent contenir une lumière encore plus violente.

Les heures passent. Minuit approche. Je vois toujours la valise ouverte, la rame de papier, la Remington qui m'attendent au pied du lit. Mes yeux se ferment par intermittence. Je pique du nez. Peu à peu l'obscurité l'emporte. Je sombre. Je sombre dans la lumière cachée de la Chambre Noire.

Les heures ne passent plus.

C'est moi qui passe à travers elles.

Je.

Enfin.

Je est là. C'est moi. Je suis je. Je suis connecté au processus, je suis le processeur en activité. Je suis moi.

Je suis revenu en moi-même, je suis redevenu ce que je suis, et je suis à nouveau ce que je deviens.

Je.

Enfin.

Mais c'est le monde qui en retour s'est fragmenté en composants désynchronisés, désassemblés, éparpillés. Je parviens à maintenir ensemble les deux machines de mon identité, j'y parviens parce que je me tiens devant la machine à écrire, assis par terre, le dos contre le bord du lit. Je suis en train de produire une synthèse disjonctive, je commence à redevenir moi-même, une lumière aveuglante embrase mon esprit alors que je frappe sur le clavier de la machine à écrire. La Chambre Noire devient Chambre Ardente, tout autour le monde se disloque en éclats gazeux.

La machine à écrire est devenue une sorte d'organe de mon propre corps, je ne perçois que des attaches lumineuses, spectrales, des réseaux de nerfs et de tendons qui vibrent doucement dans une monochromie de laser, puis je discerne une toile quasi invisible, miroitant dans les irisations de la lumière lunaire, composée de milliers de câbles plus fins que des cheveux ou même que des fibres optiques, tout juste consistants ils semblent constamment au bord de la disparition, je sais ce que c'est. Structures neuroniques monoclonales.

Des réseaux de neurones, de quelques cellules d'épaisseur.

Ils sont ce qui fait de la machine à écrire, au moment où la Plage du jour devient Chambre Noire, mon second cerveau, mon « métacortex », ce qui me différencie de moi-même pour mieux me joindre à l'autre qui est en moi.

Et grâce à ce dispositif, je peux écrire. Je peux écrire ce que je suis, je vais pouvoir écrire d'où je viens, et où je me dirige, je vais m'inscrire moi-même sur le papier, je suis sujet et auteur, sujet/auteur réunifiant les lambeaux de son existence détruite, auteur/sujet en voyage vers l'infini dont il est constitué.

Roman/homme, dans cet espace de la Chambre, dans ce temps de l'Après-Minuit, je suis en mesure de découvrir ma propre histoire en l'inventant.

Je n'aurai tout simplement pas le temps de continuer à la vivre ainsi de cette façon étrangement consciente au cœur du sommeil. Non, je n'aurai pas le temps. Car ici le temps est lumière, et la lumière camoufle l'obscurité. L'obscurité de la Chambre.

La Chambre dans laquelle je me réveille, La Chambre qui n'est plus que la chambre, la chambre blanche de la journée qui s'éveille.

La chambre blanche dans laquelle m'attendent la valise, la machine à écrire, et la production de la nuit.

La chambre blanche qui est la plage nocturne de mon existence.

Tout est à sa place, tout sauf moi, comme d'habitude.

Il y a bien une dizaine de pages qui ont été tapées durant la nuit.

La machine à écrire trône toujours, imperturbable, aux côtés de sa production. Tout est classé dans l'ordre, parfaitement numéroté. Trois chapitres ont déjà été écrits. Trois chapitres qui reprennent l'expérience que je suis en train de vivre.

Toujours aucune réponse claire, aucune piste, pas la moindre trace, pas un atome d'indice.

Même l'expérience de la nuit n'a pas débouché sur un dépassement du phénomène. Je me suis « endormi » trop tôt dans mon rêve, en plongeant non pas dans les ténèbres du sommeil mais dans l'illumination de l'amnésie, la lumière de l'éveil pratiquement vide de tout souvenir, hormis ce rêve qui paraît plus réel que la réalité que j'expérimente à l'instant présent.

Le passé reste toujours aussi platement désertique, seul mon futur se construit peu à peu, à travers cette « présence » de l'écriture, et de sa machine.

Cela ressemble à une boucle sans fin. Je vis ce que j'écris, j'écris ce que je vis. Je vis comme dans un rêve ce que je retranscris lors de mes épisodes oniriques. J'écris dans un monde qui semble plus réel que celui dans lequel je vis en toute conscience.

Mais une voix très lointaine, provenant des profondeurs de mon « identité », m'indique que, pourtant, une divergence est à l'œuvre. Je la creuse, imperceptiblement, mais elle existe, elle insère une disjonction vitale dans cette synthèse dangereuse, cette unité pervertie, mortifère, ce larsen qui me menace d'un recommencement sans fin de l'expérience, entre la Plage, et la Chambre, la blancheur de la nuit, l'obscurité du jour.

Alors je me douche, je m'habille et je sors de nouveau en plein soleil, le laissant m'inonder de ses ténèbres lumineuses. Direction la Passeggiata, direction la Plage.

Direction la plate-forme de la grande divergence.

J'avais pris une décision que je devinais cruciale : emporter la machine sur la Plage. Y emporter aussi la rame de papier. De fait, j'emportais la valise à roulettes, dans laquelle tout était rangé. Ainsi, le dispositif venu de la Maison, dont le fonctionnement se déclenchait dans la Chambre nocturne, s'implantait sur le sable, sur la Plage, devant moi, allongé sur ma chaise longue comme je l'étais dans mon lit. Je nous translatais, la machine et moi, d'un bord à l'autre du monde, d'une extrémité à l'autre de mon identité disjointe.

Qu'allais-je déclencher comme série de phénomènes inconnus ? comme machines interconnectées ?

Je ne connaissais aucune réponse à ces questions, pas plus qu'à toutes les autres, mais je soupçonnais fortement que ce changement d'axe radical provoquerait son lot de conséquences.

Dont j'ignorais tout, évidemment.

Assis dans le sable de la Plage, comme sur le plancher de la Chambre, je contemple, adossé au bas de la chaise longue, la structure trinitaire qui se découpe sur l'azur du ciel et le vert émeraude de la mer. Le soleil monte à l'assaut de sa montagne quotidienne, Sisyphe astral dont la chaleur lumineuse commence à faire cuire la silice.

La valise grande ouverte. La machine à écrire. La rame de papier. Elles ne forment qu'un seul organisme, elles sont les organes d'un corps, ensemble elles sont le corps dans son unité, sa complétude.

Ce corps est l'image de ce que je suis, je le comprends bien. Un contenant mobile. Un système d'inscription. Des

signes, un langage, une histoire.

J'éprouve comme une forme de terreur sacrée lorsque je me saisis de la première feuille vierge pour la glisser dans le rouleau de la machine. J'ai l'impression de transgresser un Commandement tacite, inconnu, secret, de violer un tabou, d'enfreindre une Loi fondamentale.

Simultanément l'impulsion qui me guide est celle de la plus pure nécessité, telle une réaction chimique ou un phénomène de nature physique, rien ne pourra arrêter l'expérience, me dis-je alors que mes doigts se contentent encore d'effleurer les touches rondes du clavier, pour en apprécier le contact, la forme, la chaleur.

Rien ne pourra arrêter l'expérience. Même pas ceux qui la conduisent. Pas même celui, ou celle, qui l'a conçue. Rien ne pourra arrêter l'expérience, c'est-à-dire moi. Vous l'aurez voulu.

Mes doigts qui effleurent le clavier, la page vierge enroulée et maintenue par le clapet de métal qui brille dans la lumière, le sable, aussi aveuglant que la page encore blanche, le ciel dont le bleu semble la copie de l'encre qui va s'imprimer, le vert or de la mer qui s'accorde avec les teintes vieilles de la Remington, tout est unifié, les éléments du monde sont interconnectés, ne reste plus que la dernière pièce, la pièce centrale, le processeur.

Ne reste plus que moi.

Quelque chose va se déclencher, je le sais. Je suis en train de réunir les composants fissiles d'une authentique réaction en chaîne, le monde entier pourrait en être désintégré, je poursuivrai quand même.

Ce monde qui s'est réunifié avec la machine, c'est-à-dire mon je-autre, la clé de mon identité perdue. Je sais très bien ce que je fais. Je sais fort bien que c'est lorsque j'aurai découvert la modalité de la narration, cette machinerie

secrète de l'écriture, que je serai capable de me retrouver.
Car c'est en elle que je me retrouverai, cela aussi je le sais.

Vous ne pourrez plus arrêter l'expérience, qui que vous
soyez. Quelque chose va se produire. Un événement va
survenir.

Mes doigts effleurent toujours les touches rondes cerclées
de laiton, mes yeux ne quittent plus le clavier et son
alphabet mécanisé, le monde fait sens, le processeur va
activer tout le dispositif.

Oui, quelque chose va survenir.

Et quelque chose survient.

Je suis complètement idiot.

Comment ai-je pu oublier une seconde la nature
parfaitement indéterminable des phénomènes qui me
concernent en premier lieu ?

C'est une ombre.

Non, d'abord c'est la Plage. Ce sont tous les *bagni* de la
Plage. Les chaises longues, les bars, les piscines, les
architectures tarabiscotées.

Ce sont des ombres, comme la veille, éparpillées sous le
soleil atomique, des humains, comme moi, enfin presque.
Des silhouettes sur le môle. Des ombres pâles, de loin en
loin, extensions des chaises longues, prothèses de la silice,
écume parmi les vagues, nuées tombées du ciel.

C'est cette ombre. Cette ombre blanche.

Elle me regarde. Je la regarde. Nous sommes loin. Plus
d'une dizaine de *bagni*.

Nous sommes éloignés l'un de l'autre mais je me suis
redressé. Une connivence. Une relation étrange. Une
intersection.

Cette ombre blanche, parmi toutes les ombres blanches
qui se confondent avec le sable, cette ombre blanche, on
dirait que je la connais, on dirait que je la connais au point
que je sais que c'est de moi qu'il s'agit.

L'événement est bien survenu. Je vais me retrouver. Je me tiens maintenant debout sur la même Plage que moi, chacun de mes « je » se tenant à une extrémité ou presque. Je n'ai rien eu à écrire. Le monde s'est complètement unifié, j'en suis le processeur, je marche vers mon ombre blanche sur la Plage, je suis probablement en train de modifier les conditions de l'expérience.

L'événement est survenu, en effet. Et cet événement c'est moi-même.

Je ne sais d'où je tire ce savoir, comme les autres, mais on ne peut calculer avec précision la localisation *et* la vitesse d'une particule élémentaire.

Je ne sais ce qui se passe pour de bon mais cela semble l'illustration parfaite du phénomène.

Alors que je marche sur le sable de la Plage dans sa direction et que sa constitution, sa « présence », ses mouvements se font plus nets, elle semble n'être jamais vraiment à la même place, elle se trouve même parfois à plusieurs endroits en même temps. Et tandis que je m'approche plus encore, c'est sa constitution et les attributs de sa présence, la nature et la direction de ses mouvements qui deviennent flous à leur tour. Plus j'approche de mon ombre, moins je suis en mesure de la « calculer », moins je suis en mesure de la percevoir, moins je suis en mesure de m'en approcher.

Un éclair blême sur le sable. L'ombre vient de glisser en direction de la Passeggiata, en empruntant l'allée recouverte d'un *bagno*, un mouvement fait d'apparitions/disparitions successives, en une séquence toute digitale : on/off, on/off.

J'essaie de la suivre en m'orientant aussitôt vers le grand hôtel Royal, je marche vers elle, mais jamais je ne semble en mesure de vraiment l'approcher. Même en diminuant la distance qui nous sépare, notre éloignement reste sensiblement le même, elle continue d'apparaître/disparaître

de sa façon digitale, se démultipliant parfois en plusieurs exemplaires empruntant des directions différentes.

Comment suivre quelqu'un dans ces conditions ? Même son ombre ? Même soi-même ?

Cinquième jour : la Nuit blanche

Cela dura des heures, me semble-t-il. D'ailleurs, cela dura-t-il vraiment un temps déterminé, déterminable ?

Je ne saurais dire. Temps et espace s'étaient étroitement entremêlés, l'ombre blanche qui était à la fois une et multiple, à la fois mon autre « je » et mon « je-autre » faisait tout diverger, constamment. Topographie : je suis sur la Passeggiata, côté hôtels de luxe, puis du côté des *bagni*, je suis sur la Plage, je marche entre les chaises longues alignant leurs polychromies rayées, je traverse les allées d'accès aux bains, je longe de petites piscines, des bars, je reviens sur la Passeggiata, puis la séquence recommence, dans un tout autre ordre, et recommence encore, en suivant une série différente, et encore. Chronologie : le soleil décline mais il semble toujours midi, lorsqu'il touche l'horizon la lumière est plus claire qu'en pleine matinée, la pleine lune éclaire l'univers de sa lueur argentique, puis lorsque l'incendie céleste se propage, c'est un unique éclair rougeoyant, un tison balistique, comme une fusée d'alarme, alors que la nuit, déjà, est tombée sur nous, avec ses millions d'étoiles.

L'ombre est toujours aussi pâle, elle est toujours devant moi, elle a toujours un coup d'avance sur moi.

Mon autre « je » est toujours aussi autre.

Mon je-autre est un je-toujours-un-peu-plus-loin.

La localisation et la vitesse exactes d'une particule subatomique ne peuvent être connues simultanément. Un *je* et son *autre* peuvent-ils subir les mêmes lois quantiques ?

La question ne mérite même pas d'être posée. Ce que j'expérimente depuis la première seconde de mon réveil amnésique, c'est précisément ce principe d'incertitude appliqué à l'existence même.

L'ombre pâle m'échappera toujours, il n'y a pourtant rien d'autre à faire, je le sais, que la suivre, la suivre dans cette ville inconnue, où elle erre sans but véritable sinon parcourir

un territoire dont je serais en mesure, peut-être, de dessiner la carte.

Pourquoi fait-il presque jour ? On dirait une matinée arctique, là où le soleil ne se couche jamais. Pourtant la nuit est tombée.

Mais c'est au sens propre : la nuit s'est effondrée sur la terre, elle a du même coup délivré toute la lumière des astres, le ciel est d'un bleu-gris vif-argent, un glacis de rayons fait vibrer une poudre de diamant du zénith à l'horizon, du nadir à Orion, ce n'est ni la nuit ni le jour, ni l'aube ni le crépuscule, c'est un autre état du temps, une météorologie déviante, une oblique qui déphase le continuum et ses phénomènes visibles.

C'est la Nuit Blanche. Elle est une interface elle aussi. Elle est la face lunaire du jour.

Elle a l'air d'être le monde natif de mon double, cette ombre pâle après laquelle je cours.

Nous revenons régulièrement sur la Passeggiata. C'est le lieu de passage. C'est l'épine dorsale d'un réseau de rues dont les noms ne parviennent pas à rester imprimés dans ma mémoire, comme si elles n'avaient en fait aucune importance, ce pourrait être de vulgaires numéros, comme dans une ville nord-américaine, elles pourraient même ne disposer d'aucun identifiant, tout comme moi. Des rues sans identité, pour un homme sans mémoire, la cohérence du monde devient absolue. La ville elle-même n'est qu'un décor. Le paysage des montagnes toscanes en forme l'arrière-plan, comme peint sur une vaste toile. Je ne suis qu'un œil en maraude, un corps nomade, je suis l'Homme de la Chambre-Plage, je suis l'homme de la *camera obscura*.

La Passeggiata est un lieu de passage, mais vers où ? vers quoi ? Si la ville est un décor où se trouve l'avant-scène ?

C'est mon autre « je » qui va me servir de guide, je le sais, tout au long de ce parcours labyrinthique entre la Plage et la non-ville qui lui sert de décor.

C'est pour cela qu'il est venu. Pour faire de la Passeggiata le lieu d'un mystère orphique, où le nom d'usage s'illumine de toute sa signification cachée et devient réel.

Il est venu pour me conduire jusqu'ici, dans la Nuit Blanche.

Cet entrepôt. Situé non loin de la Passeggiata. Près du lieu de passage.

C'est un vaste hangar appartenant à la municipalité.

C'est l'immeuble où sont entreposés tous les chars de parade et les masques du carnaval de Viareggio qui se tient ici chaque hiver, depuis des décennies.

Des masques. Par centaines. De toutes les formes. De toutes les tailles, toutes les couleurs, toutes les matières.

Des masques.

Des masques de carnaval, en Italie. Pourquoi ma mémoire est-elle toujours fonctionnelle lors de ces moments-là ? Pourquoi suis-je en mesure de me souvenir à cet instant précis qu'en langue latine, le mot masque se dit *persona*.

Personne.

Mon ombre pâle court à travers les masques, par sauts digitaux successifs. Elle m'indique quelque chose, je le sais. Elle me dit que toute personne est un masque, que tout individu est un simulacre, que toute identité est fausse tant qu'elle n'intègre pas son « autre-en-elle », tant qu'elle n'admet pas le suprême artifice que son existence représente. Mon double quantique m'indique que je suis sur la bonne voie, je suis en train de devenir le processeur de la machine, je suis un masque, je suis une personne.

J'ignore seulement de quelle effigie il s'agit, comme dans cet entrepôt où s'entassent les têtes de carton-pâte d'un carnaval que je ne verrai pas.

La Nuit Blanche est partout, elle est parfaitement isotopique, pour elle, ni extérieur ni intérieur, les murs, les toits, les portes, rien de tout cela n'existe, elle traverse tout agglomérat de matière comme un vol de neutrinos.

Elle est l'image céleste de la Passeggiata, du lieu de passage, elle est une interface elle aussi. Elle permet la synthèse disjonctive de plusieurs réseaux de coupures.

Je sens que mon ombre blanche, comme la nuit d'où elle vient, est satisfaite de mes découvertes, j'aperçois l'ombre d'un sourire sur le visage de mon ombre, sur l'ombre pâle de son visage.

Et cette fois-ci c'est moi qui saute directement une orbite quantique, c'est moi qui apparais/disparais en pointillés digitaux, c'est moi qui franchis l'interface de la Nuit Blanche.

Je suis de retour dans la chambre. La chambre des petits matins.

Sauf que je suis sur l'autre face de la Nuit Blanche, tout comme la Chambre est l'inversion terme à terme de la topologie de la Plage.

Ici, maintenant, il fait jour.

La machine à écrire, la rame de papier, la valise sont de retour, je ne sais comment, dans cette chambre blanche des petits matins.

Le petit matin qui succède à la Nuit Blanche durant laquelle j'ai poursuivi mon ombre blanche.

Sauf que ce matin n'est que la poursuite du processus.

Il est la face solaire des ténèbres.

Cette fois c'est le jour qui est tombé, livrant tous les êtres de ce monde à la nuit qu'il contient. Ce matin est l'autre face de la Nuit Blanche.

Ce matin est celui du *Journoir* qui lui a succédé sans transition aucune.

Sixième jour : le Journoir

La première chose que je remarque c'est que des pages supplémentaires ont été écrites, puis classées dans l'ordre. Un manuscrit prend forme.

Mais qu'ai-je donc écrit sur la Plage alors que je n'y étais plus ? Comment ai-je pu frapper sur le clavier de la machine à écrire en ma propre absence ? « Je » traversais le champ quantique qui me sépare de moi, je traquais mon autre *je*, j'apprenais de mon « je-autre » l'artifice suprême qui fonde toute identité, dans le hangar des Masques/Personnes.

Et c'est très précisément ce que je retrouve inscrit à l'encre bleue sur les dernières pages du manuscrit.

La question s'ouvre béante : où est donc la divergence ? Je vis ce que j'écris, j'écris ce que je vis, dans une boucle qui semble sans fin.

Quel but ? Quel sens ? Quel intérêt ?

Le genre de questions insondables qui n'ouvrent que sur le vertige qu'elles provoquent.

Mais si quelque chose m'a affirmé, depuis la structure cachée de mon identité, qu'une polarisation était en cours, qu'une divergence se creusait, pourquoi ne puis-je la voir à l'œuvre ?

Qu'était vraiment cette ombre blanche qui m'a conduit jusqu'au bout de la Nuit Blanche, jusqu'au bout de la Plage, jusqu'au hangar des masques, jusqu'au stock des « personnes », jusqu'aux limites de l'aube, de la Chambre, de la *camera luminosa*, jusqu'aux limites du Journoir qui s'ouvre maintenant à moi, de sa gueule béante ?

Était-elle vraiment moi ? Mon autre « je » disjoint, mon « je-autre » en quête de sa forme synthétique ?

N'était-elle pas plutôt une vulgaire illusion ? Le monde dans lequel elle se mouvait n'était-il pas lui-même illusion ?

La Plage ? La Passeggiata ? Les *bagni* ? Les hôtels de luxe ? Ma Maison ? La Chambre ? Le hangar des masques ?

Rien ne serait réel ? Une sorte d'hallucination programmée ? Dans quel but ? Par quelle cause ? Avec quels effets secondaires ?

Et si c'était moi, tout compte fait, l'illusion ?

Si c'était moi que cet univers hallucinait ?

Si je n'étais qu'un morceau de rêve égaré on ne sait comment sur ce morceau du monde ?

Même si je ne suis qu'un flocon de songe je dois regagner la tête pensante dont on m'a extirpé. Quelle que soit la façon dont j'examine le problème je reste face à la même énigme fondamentale. Je suis disjoint de moi-même, sans pour autant disposer à proprement parler de deux personnalités différentes, j'ai deux fois la même, la disjonction n'a pas créé deux entités singulières, elle n'a pas divisé ma conscience de façon digitale mais selon un processus purement ontologique : une synthèse paradoxale qui fait diverger l'entité à partir d'elle-même.

L'entité. Moi. L'être humain qui étire son infinité entre la Plage et la Chambre, et qui poursuit une ombre en négatif alors que les nuits ont pris les couleurs du jour, et que les jours sont plus obscurément secrets que la nuit la plus profonde.

Si la Nuit Blanche était bien la face lunaire du jour, le *Journoir*, face solaire de la nuit, agit comme son inversion systématique.

C'est bien un clair-obscur, mais trempé dans le feu.

Je suis de retour dans la Chambre, la *camera luminosa*, comme dans une capsule spatiale plongeant dans les couches denses de la haute atmosphère.

Il y a bien la valise, la rame de papier, la machine à écrire, mais il n'y a pas d'homme.

Je suis seul, et il me semble même que je suis seul au monde, entièrement seul.

Il y a pourtant une ombre.

Une ombre noire, une ombre normale, juste en face de moi.

Mon ombre.

Mon ombre. Ma découpe plaquée contre le mur. Ma silhouette qui se tient de l'autre côté du dispositif valise-papier-machine.

Aucune source de lumière n'est ici en mesure de projeter ce double obscur de moi-même sur quelque surface que ce soit.

Sauf si je suis dans la *Camera Luminosa*, me dis-je.

Sauf si je me tiens sur l'autre face de l'interface, la face alterne de la Plage. Sauf si je suis en train de franchir l'orbite quantique, sauf si je suis en train d'approfondir la divergence, pour mieux me réunir à moi-même.

Sauf si je suis enfin face à ce que je suis, révélé par la Chambre, par la Plage-hypercube, par la lumière qui n'existe que par l'obscurité qui la cerne, la lumière du Journoir.

Si je suis enfin face à ce que je suis, c'est que je suis parvenu à amplifier cette divergence jusqu'à ce que nous puissions être réunis, ici, dans la *Camera Luminosa*. Oui, tout se tient.

D'ailleurs l'ombre noire sur le mur l'a parfaitement compris. Elle se comporte avec toute une série de décalages par rapport à mes mouvements. Elle n'est pas vraiment désynchronisée, déphasée, déviante, elle indique plutôt une existence potentielle, parallèle, voisine.

C'est ça, me dis-je. La disjonction, la synthèse.
J'approche du moment où mes « je » vont pouvoir ne faire qu'un, à nouveau, en créant une authentique machine, un authentique réseau de coupures, une singularité infinie.

OUI LA MACHINE À ÉCRIRE EST NEUROCODE TIME-MACHINE OUI LA MACHINE À ÉCRIRE EST SYNTHÈSE DISJONCTIVE RÉSEAU DE COUPURES OUI LA MACHINE À ÉCRIRE EST TOUT CE QUI EST TOI EN L'ABSENCE DE TON MOI OUI LA MACHINE À ÉCRIRE EST UN MULTIPLEX IDENTITAIRE JEU-LOGOS-VOIX-STRATAGÈME OUI LA MACHINE À ÉCRIRE EST UN PROCESSEUR DE FICTION CADENCÉ À UN TRILLION D'ÉTOILES PAR SECONDE SPACE-MACHINE COSMOS-FACTORY UNIVERSAL-COLUMBIA OUI LA MACHINE À ÉCRIRE EST CE QUI ATTEND UNE PERSONNE QUI SAURA S'ÊTRE DÉBARRASSÉE DE SA FONCTION-SUJET-SIMULACRE OUI LA MACHINE À ÉCRIRE EST LA-MACHINE-À-ÉCRIRE OUI LA MACHINE À ÉCRIRE EST L'ÉCRITURE-DANS-LA-MACHINE OUI LA MACHINE À ÉCRIRE EST CE QU'ELLE EST CAR TU DEVIENS CE QUE JE SUIS ET JE SUIS CE QUE TU ES/

C'est moi qui viens de frapper cette suite de mots sur le clavier, la touche « cap » en action.

En face de moi sur le mur, l'ombre a disparu, ou plutôt a changé de consistance, mieux encore, elle a changé d'univers, elle a changé de dimension, à son tour elle a franchi une orbite quantique.

Ce n'est plus une ombre qui reste plaquée sur la surface laiteuse du mur, c'est un trou qui s'est ouvert dans sa structure, un trou noir qui imite ma silhouette, certes, mais qui contient autre chose.

Et cette autre chose c'est moi-même.

Mon autre *je*. Dans une réplique de la chambre où je me tiens, avec le même lit, la même valise, la rame de papier, la machine à écrire, c'est une sorte de miroir, sauf qu'il ne s'agit pas d'un reflet. C'est un authentique monde matériel, avec son propre temps et son propre espace. Qui sont évidemment les miens.

Puisque c'est moi qui suis réellement là, dans le mur de la *Camera Luminosa*, comme révélé à l'intérieur d'un substrat de sels chimiques.

LA MACHINE À ÉCRIRE EST UN CONTINUUM ENTRE SINGULARITÉS
LA MACHINE À ÉCRIRE EST UNE EXPÉRIENCE DE LA PERSONNE SUR
CE QUI FONDE LA PERSONNE LA MACHINE À ÉCRIRE EST UNE USINE
DE PRODUCTION DE MASQUES LA MACHINE À ÉCRIRE EST UNE
CARTE DÉCRIVANT LE COSMOS CONTENU DANS TOUT INDIVIDU LA
MACHINE À ÉCRIRE EST UN PROCESSUS COÉVOLUTIF ENTRE DEUX
PÔLES DISJOINTS DE L'IDENTITÉ LA MACHINE À ÉCRIRE SE
MANIFESTE COMME UNE TENSION INFINIE INDUITE AU SEIN DE
/HOMME/NARRATION/MONDE/

J'ai frappé ces phrases très exactement au même rythme
que mon double dans le mur, lorsque j'ai relevé les yeux
pour l'observer il a fait de même, avec la simultanéité d'une
horloge atomique.

C'est bien moi.

C'est bien moi, de l'autre côté de l'univers, c'est bien
moi, de l'autre côté de ma chambre.

Je n'ai jamais été plus proche de mon double, je n'ai
jamais été aussi éloigné de ce que je suis.

Mais la divergence opère, la synthèse disjonctive se fait
jour : je dois impérativement continuer à écrire, je dois
laisser la machine écrire, je dois laisser l'écriture surgir de
la machine à écrire de mon cerveau, je dois faire en sorte
que la machine à écrire se dote d'une voix qui lui soit
propre, une voix singulière qui ne sera pas exactement la
mienne, mais celle de cette tension induite entre les deux
pôles disjoints de mon identité.

Alors j'écris. Des pages entières. Je sais que c'est la
Machine elle-même qui parle ainsi à travers ma voix
mécanisée/typographiée, c'est elle qui se décrit, c'est elle
qui se met en action à travers moi, c'est elle qui rend la
disjonction synthétique opérative. Je suis le processeur, mais
elle reste la Machine, dans toute son organicité, elle reste la
machine-à-écrire.

Alors j'écris/

LA MACHINE À ÉCRIRE C'EST LA REPRISE DE TOI-MÊME TON
SURPASSEMENT TON SURJET ELLE EST TON HORIZON ATEMPOREL
ELLE EST TON FUTUR INTERNEL ELLE EST CE QUE TU CHERCHES À
ÊTRE ELLE EST CE QUE TU DEVIENS PARCE QUE TU DEVIENS CE QUE
TU ES/

LA MACHINE À ÉCRIRE EST UNE CENTRALE ÉLECTRONEURONALE
EMBARQUÉE DANS TON PROPRE SYSTÈME NERVEUX CENTRAL DANS
TON SYSTÈME VERBAL-ORBITAL LA MACHINE À ÉCRIRE EST CE QUI
FAIT DE TON CERVEAU UNE PLATE-FORME BIOLOGIQUE POUR LA
PRODUCTION D'UNE LUMIÈRE QUI SE CHARGERÀ DE LE DÉTRUIRE ET
D'EN PRODUIRE LE MÉTACORTEX LA MACHINE À ÉCRIRE EST
MÉTACORTEX-MÉTACODEX ELLE N'OBÉIT PLUS AUX
PROGRAMMATIONS SOCIO-GÉNÉTIQUES DU SERVO-MONDE/CERVEAU-
MONDE SERVICE D'URBANISATION GÉNÉRALE DU PSYCHISME
HUMAIN/

LA MACHINE À ÉCRIRE EST UN ÉCLAIR QUI TRAVERSE LA
CONSCIENCE LA MACHINE À ÉCRIRE EST UNE ARME POSTÉE EN
PREMIÈRE LIGNE DE LA GUERRE DES ABÎMES LA MACHINE À ÉCRIRE
PEUT ATOMISER UN MONDE LA MACHINE À ÉCRIRE PEUT ATOMISER
TOUS LES MONDES IL LUI SUFFIT DE TROUVER LE MOT QUI
COMMANDE À LA COMBUSTION DES ASTRES LA MACHINE À ÉCRIRE
EST UNE ARME COSMOPOLITIQUE UN ÊTRE HUMAIN LUI SUFFIT POUR
CHANGER LA STRUCTURE DE L'UNIVERS LA MACHINE À ÉCRIRE EST
UNE MACHINE À FABRIQUER DES HOMMES LIBRES C'EST POURQUOI
LA MACHINE À ÉCRIRE EST DANGEREUSE C'EST POURQUOI LA
MACHINE À ÉCRIRE EST CLASSÉE/SECRET-DÉFENSE/

Le Journoir est une ténèbre lumineuse, son feu est
recouvert des cendres de tous les mondes qu'il a consumés,
mais ce feu qui couve sous la cendre des mondes est tout de
même visible, formant un pointillisme ardent il apparaît en
une constellation de tisons incandescents sous le gris-bleu
titane de cette nuit qui n'est pas la nuit, de ce jour qui ne
sera jamais le jour.

Le Journoir est à la Chambre ce que la Nuit Blanche est à
la plage, tout ce que je fais ici est une involution de ce qui
se produit là-bas, sur le sable aveuglant.

Sur la Plage je me sépare de moi-même pour poursuivre une ombre en négatif qui me conduit à l'entrepôt des Masques Personnes.

Ici, dans la Chambre, je ne me suis réassemblé que pour pouvoir mieux opérer la séparation, la disjonction, la divergence qui me réunira vraiment à moi-même.

Je suis bien un processeur. Tout dépend des données et des paramètres que j'ai à traiter.

Chaque fois la machine à écrire remplit son rôle de machine à écrire à la perfection. Elle écrit.

Par moi, quelle que soit la forme que je prends : une présence, une absence, un état intermédiaire.

Elle continue, elle, d'être la machine. Son unité organique et psychique est inaliénable.

C'est pourquoi je dois la laisser prendre ma parole, emprunter ma voix, pour exprimer tous les secrets dont elle est faite, c'est-à-dire l'inscription potentielle de tous les mystères dont je suis constitué.

Elle est ce qui dans la voix cherche sa propre illumination. Elle est ce qui par l'écriture cherche sa propre inscription. Elle est ce qui dans son corps de machine contient *la possibilité d'un être*.

OUI LA MACHINE À ÉCRIRE EST CE QU'ELLE EST ELLE EST DONC LE PROCESSUS PAR LEQUEL TU DEVIENS CE QUE TU ES LA MACHINE À ÉCRIRE TRANSCRIT DIRECTEMENT L'ÉTAT SINGULIER DE TON PSYCHISME EN DONNÉES COSMOLOGIQUES/NARRATIVES/ LA MACHINE À ÉCRIRE N'OUBLIE RIEN LA MACHINE À ÉCRIRE EST OUBLI/CRÉATION/MACHINE/ÉCRITURE/

OUI LA MACHINE À ÉCRIRE EST LA MACHINE PAR LAQUELLE TU PEUX RÉINSCRIRE TA VIE SUR ELLE-MÊME LA MACHINE À ÉCRIRE EST LA MACHINE PAR LAQUELLE TU VAS RÉENREGISTRER/RECODER/ TON EXISTENCE LA MACHINE À ÉCRIRE EST CE QUI SE TIENT AU-DELÀ DE TON PROPRE CERVEAU ELLE EST À LA FOIS L'EXPÉRIENCE ET L'EXPÉRIMENTATEUR ELLE EST CE QUI N'A PAS DE NOM PROPRE CAR ELLE EST TOUS LES NOMS /

Le Journoir est toujours plein de feu actif sous l'acier blême de cette fausse journée qui prend des allures de nuit simulée. Réplique de réplique. Simulation à la puissance deux.

Dédoublement des dédoublements. Rapport de rapport ?

Cela semble indiquer une figure. Une géométrie étrange. Une géométrie non euclidienne. En moi le monde s'est comme plié sur lui-même à l'infini, chaque figure pivotale de l'expérience se voit dédoublée et le rapport ainsi constitué est à son tour repris dans le processus. Cela indique une sorte de circuiterie. Cela indique une opération bien précise.

Cela indique un plan.

J'ai fini par sombrer dans le sommeil au bout de vingt-quatre heures d'activités continues. Le *Journoir* était toujours là mais je savais que je vivais sur une ligne parallèle au temps normal, l'heure exacte de cette journée précise me serait connue plus tard, bien plus tard, bien trop tard, bien après la disparition du *Journoir*, lorsque je m'éveillerais, alors que le soleil, vraisemblablement, serait sur le point de se coucher.

J'expérimente une sorte de décalage horaire inusité, je me déphase progressivement du rythme de l'humanité normale – ai-je le temps de penser avant de m'endormir profondément. Cela semblait comme une procédure absolument nécessaire.

Je me suis réveillé dans la chambre, une onde solaire balayait la pièce, le jour était rouge comme si toute la ville était en flammes, le *Journoir* accouchait de sa fille aux cheveux de feu qui embrasaient le ciel et la terre, les murs de la chambre, la valise, les feuilles de papier, la machine. Et sa fille incendiaire en viendrait bientôt à se revêtir de ténèbres pour redonner naissance à son père, cela finirait par

ne former qu'un seul continuum, nuit-jour, Journoir-Nuit Blanche.

J'entrais dans le domaine de la *Journuit*, la rotation sans fin d'une lumière ni diurne ni nocturne, ni même syntonisée sur une fréquence intermédiaire quelle qu'elle soit. La *Journuit* n'appartenait pas à l'ordre des phénomènes naturels, elle n'obéissait à aucune règle de la météorologie, elle était un état singulier de mon psychisme, elle était un artifice, elle réordonnait le temps en une figure ni linéaire ni cyclique : elle en faisait une sphère infinie, une sphère à plus de trois dimensions. Une hypersphère. Un hypermonde.

Elle était le moment où la lumière devenait un organisme vivant.

Elle était le moment où un organisme vivant pouvait devenir lumière.

Alors, si tout est ainsi réversible, et comme intensifiable par la dynamique même du retournement, peut-être que je peux faire de ces expériences un tout vraiment cohérent ?

Peut-être que ce qui est en haut est en bas, que ce qui est extérieur est intérieur, peut-être que la machine à écrire n'est pas posée devant moi, peut-être que je ne frappe pas sur son clavier pour obtenir ces notes semi-schizoïdes, oui peut-être que c'est elle le monde, c'est elle qui me contient, c'est elle qui m'écrit, c'est elle qui m'invente.

La machine à écrire, sa rame de papier, la valise sont des simulations, elles sont des signaux indicateurs, des assemblages symboliques qui indiquent une présence autre, *totalemment autre*.

Un autre *je*.

Le vrai *je*. Celui qui me contient tout autant que le je-autre dont je suis pour l'instant disjoint.

Le monde ne se trouve ni sur la Plage-Nuit Blanche ni dans la Chambre-Journoir, le monde ne se trouve pas dans cette ville fantôme, cette station balnéaire peuplée d'ombres en négatif, ni même caché quelque part dans l'entrepôt des Masques/Personnes.

Le monde est là, devant moi, plus exactement il me fait parvenir une image de lui-même, un dispositif trinitaire qui condense toutes ces manifestations.

Et ce monde n'est pas un monde au sens classique. Certes c'est une monade. Mais c'est un indivis, un individu, une singularité, c'est mon autre *je*, celui dont je diverge sans cesse, quelle que soit la direction empruntée, Nuit Blanche, Journoir, Plage, Chambre.

Ce *je* me *contient*, et pourtant je me tiens dans une zone limite de sa propre identité. Il ne peut me retenir. C'est ce que m'enseigne la machine à écrire : je suis une divergence, pas une réplique, je suis inclus mais pas complètement enfermé, je navigue aux limites extrêmes du dispositif, je glisse sur les frontières de l'identité, je dispose ainsi d'une relative autonomie, enfin il semblerait que c'est le cas lorsque j'écris, justement.

Une sorte de système de communication entre deux parties disjointes d'une personnalité ? C'est *elle* l'interface.

C'est en elle que sont vraiment contenus tous les secrets. Elle, la machine à écrire.

La machine à écrire à qui je vais devoir redonner la parole.

Ou plutôt : la machine à écrire qui va devenir ma parole.

Ma parole qui va devenir la machine-dans-l'écriture.

Septième jour : Infinity Unlimited

Un texte ancien dont je me rappelais l'existence contenait qu'au Septième Jour de Sa Création, le Dieu Unique fit une pause et s'accorda le repos afin que les humains puissent eux aussi ne pas courber sans cesse le dos sous le poids du travail.

Mais je n'étais pas Dieu, loin de là, pas même un demi-démiurge, j'étais à peine un homme, j'étais un homme séparé de lui-même, un authentique *alien* non seulement dans son propre monde mais dans sa propre tête. En ce qui me concernait, la conscience était devenue pour de bon un moment de l'aliénation.

Alors, puisque tout était réversible/intensifié dans cet antimonde en antirotation continuelle, alors peut-être est-ce pour cette raison que cette septième journée fut celle de sa Création, comme si les journées précédentes avaient représenté une dévolution continuelle par rapport au stade que l'expérience allait atteindre en ce jour.

Le temps était définitivement affecté, il indiquait tout de même un sens, une direction, mais terriblement perturbée, et surtout terriblement perturbante. Il indiquait que si je voulais avoir une chance de me rejoindre, à l'intérieur de moi-même, je ne devrais pas avoir peur d'affronter l'infini.

Car il y a un infini en chacun de nous, la machine à écrire me l'avait enseigné. J'allais parcourir ce continuum étendu entre les deux pôles disjoints de ma personne. J'allais laisser la machine à écrire prendre ma parole, j'allais laisser ma parole devenir la machine dans l'écriture.

J'allais laisser l'infini me rassembler à moi-même.

Je n'avais aucune idée de ce à quoi j'allais m'exposer.

Je n'avais pas la moindre idée de ce à quoi j'allais exposer l'autre.

– Imaginez masse critique neuro-nucléaire bombe psychique Hiroshima de l'identité/ radiations nuages en fusion machines célestes chargées radioactives au cœur de votre être/ ville fantôme maison mutante plage atomique stock de personnes, imaginez dispositif chargé de vous recombinaison à vous-même, imaginez la valise, le papier, la machine à écrire, me dit la machine à écrire. C'est ce que vous venez de taper, rajoute-t-elle.

– Maintenant concevez une dilatation hypersphérique de vous-même, vous y êtes presque parvenu à plusieurs reprises projetez-vous en chaque point variable de cet espace simultanément et représentez-vous comme la mise en séquence de tout ce qui est synchronique, vous êtes la narration de vous-même vous êtes donc en expansion supercritique, comme le big-bang à ses premières minutes, d'ailleurs vous venez de le taper sur le clavier.

– OUI BIEN SÛR, imaginez beauté suprême voyage ultraluminique/ vitesse infiniment plus élevée que la vitesse de la lumière votre cerveau peut le faire votre cerveau est la machine à voyager dans l'infini votre cerveau est une circonvolution particulière d'un champ quantique votre cerveau est métamachine pensée/lumière votre cerveau est méta-organe photons/neurones votre cerveau est le secret de votre cerveau votre cerveau est le mystère du Cerveau d'Après, du cerveau-qui-écrit, du cerveau-qui-écrit dans la machine à écrire, vous vous situez largement au-delà de vous-même, bien plus loin que vous le pensez, vous venez de l'écrire.

– Toute écriture est une expérience de l'expérimentateur sur lui-même elle est une machine qui vous inscrit et une inscription qui vous machine, elle est ainsi disjonction et synthèse, elle est réversion et progression, involution et évolution, elle est divergence et unification, elle est en vous tout comme vous êtes en elle, car l'écriture est une machine en elle-même, un réseau de coupures, c'est pourquoi toute machine est porteuse d'inscription, pourquoi toute machine est un piège c'est-à-dire un code secret, c'est pourquoi vous êtes ici, dans la machine à écrire qui se trouve devant vous, c'est pourquoi vous êtes dans la machine qui est vous, la

machine qui est votre *je* devenu étranger, vous remarquerez que c'est très exactement ce qui se trouve inscrit sur la page que vous venez d'imprimer.

C'est la machine qui parle, mais c'est ma parole qui s'écrit, c'est mon écriture qui se machine mais c'est mon être qui prend forme.

Quand la machine parle, mon corps frappe sur les touches du clavier. Ce n'est pas moi l'esprit, ce n'est pas elle l'organisme, c'est l'inverse, je suis son *corpus scripti*, je suis son organe de phonation, je suis sa bouche, je suis le sang-encre qui coule le long de ses veines.

Je suis la machine qui écrit. La machine qui écrit à la rencontre d'elle-même.

Je suis la machine qui écrit jusqu'au bout de l'infini.

Tout le reste n'est que simulacre, tout le reste n'est qu'un écho du monde, tout le reste est précisément ce dont je me souviens, ma mémoire, mes souvenirs, ce qu'il en reste, tout le reste n'est que le résidu positif de l'amnésie.

Cet éclair soudain de compréhension globale, d'une simplicité monodésique, cette foudre qui s'abat sur le paratonnerre de mon esprit agit comme une étincelle faisant détoner un processus vraiment explosif, ce que la machine à écrire appelle « expansion super-critique », selon le modèle du big-bang.

C'est pourquoi d'un seul coup tout se disjoint et tout fait synthèse absolue.

Poésie.

Musique.

La bande sonore de ma propre existence.

Le rythme, les harmonies, le beat, les riffs, les cadences d'accords, oui tout est disjoint, singulier, solitaire, pourtant

rien n'est isolé, tout compose ensemble la bande-son de mon psychisme, chaque instrument possède son timbre spécifique, doit jouer la partie qui lui est propre, chacun crée ses propres atmosphères, ses couleurs, sa matière, sa dynamique dans le continuum musical, chacun chante de sa propre voix et pourtant une seule voix opère au final.

Cette musique je l'ai toujours portée en moi mais je ne l'avais jamais entendue auparavant. Pourtant dès l'instant où je la perçois, je la reconnais instantanément. Elle a toujours été là, elle a accompagné chaque seconde de mon existence, elle a tout enregistré et tout recomposé en cette superposition de plages sonores, de voix, d'instruments résonnant entre les astres en constellations sans cesse recommencées, elle a toujours été là, en moi, elle est un des secrets que je porte, elle est un des secrets que la machine à écrire m'aide à décoder, elle est un des secrets que la machine qui écrit est en train de percer à jour.

Elle est le premier secret.

C'est une lumière éblouissante.

Je suis au bord des larmes tellement sa beauté est d'une si terrible simplicité. Ce n'est pas la musique qui est en moi mais bien moi qui suis en elle, je suis une des ondes dans le train de vibrations qui s'élance vers l'infini à travers la lumière éblouissante.

Et alors que je ne suis que cette lumière en phase d'expansion, la présence se fait jour.

Une authentique présence.

Indiscernable en tant que telle, mais aussi irréfragable que la matérialité de l'Univers.

Cette présence est presque masquée par la lumière qui lui sert d'onde porteuse mais peu importe, car je suis en mesure d'en faire l'expérience, je suis en mesure de la ressentir telle une partie de moi, ou plutôt comme le *je* enfin réunifié que je cherche en vain depuis mon réveil dans la chambre du premier jour.

La lumière me fait renaître à cette présence, cet acte ontologique absolu qui fait de mon *je* le complément de *l'autre-en-moi*, pour qu'ensemble nous ne formions qu'une seule entité à la fois synthétique et disjointe, un être humain en son entier.

Alors je deviens l'hypersphère ultime, dotée d'une infinité de dimensions, je deviens le principe actif de la lumière, je deviens la machine à écrire, quand c'est toute la cosmogenèse qui lui sert de trame narrative.

La présence de mon identité réelle s'affirme enfin alors que le monde disparaît dans la lumière infinie, la contradiction ne me semble qu'apparente. Se souvenir qu'ici tout est réversible, que la dynamique de la réversion sert à une intensification générale du phénomène.

Se souvenir que tout y est un appendice de la machine à écrire.

Se souvenir que tout est relié à cette Unicité machinique.

Oui, s'en souvenir, juste avant de sombrer dans le sommeil.

S'en souvenir, juste avant la coupure digitale.

Se souvenir de la présence de l'Un avant l'arrivée imminente du zéro.

Huitième jour : l'invention de l'écriture

Zéro/Un : quelque chose s'est produit.

Oui, la certitude est aussi totale que le monde.

Je m'éveille dans la chambre de la maison, devant le lit, le trinôme valise-papier-machine est toujours là. Bien sûr, des dizaines de feuillets supplémentaires ont été imprimés.

Bien sûr.

La seule différence est tout de même d'importance. C'est la chambre en son intégralité qui a été imprimée. Murs, plancher, plafond, le lit même, les objets divers, le réveil Sony, rien n'a été épargné, rien n'a pu échapper à la machine à écrire, rien n'a pu échapper à l'écriture de la machine.

TOUT EST IMPRIMABLE. TOUT EST IMPRIMÉ. TOUT EST FICTIF. TOUT EST NARRATION. TOUT EST MACHINE À ÉCRIRE, TOUT EST ÉCRITURE DE LA MACHINE, TOUT EST MACHINE DANS L'ÉCRITURE, TOUT EST INSCRIT TOUT EST/

PRÉSENT.

Oui je sais, suis-je train d'écrire en m'habillant en toute hâte. Oui je le sais d'autant mieux que désormais le processus qui s'est cherché depuis l'éveil initiateur semble avoir trouvé sa structure absolue. Je le sais d'autant mieux que je suis en train de me réunifier à moi-même, je le sais d'autant mieux que je l'écris en dévalant l'escalier pour constater que toute la maison, elle aussi, est désormais recouverte d'inscriptions, recouverte de toutes les pages imprimées depuis des jours et qui ont accompagné, si ce n'est initié, les multiples déflagrations qu'a connues ma personne en l'espace d'une semaine.

L'évidence saute aux yeux, si je puis dire, dès que j'ai franchi la porte d'entrée pour me retrouver face à la pinède, sous le soleil matinal, à quelques rues du Tito del Molo, ses bateaux, sa digue, les premiers *bagni*.

C'est le monde en son entier qui est devenu surface d'inscription. Plus rien ne peut échapper à la machine à écrire, c'est-à-dire à mon esprit en voie de réunification avec lui-même.

Les enseignes des *bagni*, les titres des journaux, la signalisation urbaine, la publicité, tout est imprimé, tout est imprimable, tout est surface d'inscription, tout est narration de sa propre écriture en tant que morceau du monde.

Je ne me suis pas encore réuni à moi-même mais je sens que cette dualité est en train de disparaître, cette dualité qui, précisément, faisait obstacle à la réunion des deux *je* étrangers.

Le monde est devenu la surface imprimable de la machine à écrire c'est-à-dire de moi-même. Ce qui se produit maintenant est comme une synthèse de tous les phénomènes de dédoublement vécus jusqu'alors : je comprends que j'expérimente le monde comme un miroir de mon esprit, et que j'y vois le reflet de l'inconnaissable, je n'y vois qu'une brume, comme cette espèce de nuée translucide qui a pris possession de la ville alors qu'au fur et à mesure que j'avance sur la Passeggiata les enseignes des *bagni*, les menus, les indications touristiques, les affiches se transforment en narration active de ce je vis/écris. Les pages du manuscrit deviennent ici, dans le monde, d'authentiques figures dynamiques de ma personnalité. Je n'ai plus à courir derrière des ombres en négatif, je n'ai plus à me perdre à la recherche de mon masque, comme l'ombre, justement, me l'avait enseigné.

C'est le monde qui s'imprime de ma pensée en acte et de tous mes actes impensés, c'est le monde qui, sans disparaître complètement dans la lumière, semble s'estomper, s'effacer partiellement, pétri d'un brouillard plus épais que toute heure de la nuit.

C'est parce que ce monde n'est vraiment qu'un simulacre. Il est logé dans mon esprit. Et non l'inverse.

Ce monde est à la fois l'obstacle et le point de contact entre mes personnes disjointes.

Ce que je vois en lui, par l'inscription de tous les signes produits par et dans la machine à écrire, ce n'est pas mon autre « je », dont l'expérience m'a séparé, c'est justement l'Autre ontologique, c'est-à-dire le processus totalement étranger qui va permettre aux « je » dédoublés de ne plus reformer qu'un.

Le monde n'est pas cet « Autre », mais il en est l'inscription, il indique sa présence.

Cette présence que je ressens. Cette présence qui n'est ni le *je* premier ni celui qui s'est disjoint, mais ce qui les maintient unis dans l'infini.

L'Autre dont mon *autre-je* n'est qu'un reflet, l'Autre dont mon « Je-Un » n'est qu'une manifestation. L'Autre, celui qu'on ne peut vraiment jamais atteindre, mais qui par cela même permet l'exercice de la tension entre les « Je » de la personne.

Je marche.

Le monde inscrit tout ce que j'ai écrit et y ajoute ce que je suis en train d'écrire dans la machine à écrire alors que je déambule sur la Passeggiata.

Je marche.

Finis la course contre le temps de la Plage, finis la course contre les espaces de la Chambre, finis la course dans la Nuit-Blanche comme à travers le Journoir.

C'était une dévolution. Nécessaire ou non à l'expérience, peu importe, cette dévolution en a été le point préliminaire.

Et elle est train de se renverser, ainsi que de s'intensifier, je sens que j'avance vers l'inscription finale, celle de ma personne réunifiée, et j'avance, sans métaphore aucune vers cette inscription finale, en marchant sur la Passeggiata alors que toute l'écriture dont je suis la machine s'imprime autour de moi, sur les arbres de la pinède, sur les marches des hôtels, sur les larges plaques marbrées de la promenade qui longe les plages, sur le sable, les parasols, les chaises longues, sur la mer en sillages de navires disparaissant,

comme des vols de cormorans, sur le ciel en traces
poudreuses d'avions acrobatiques.

Tout est nimbé de ce glacis métallique propre aux miroirs, je devine que de nouveau je traverse une étape physique fondamentale, je ne suis plus tout à fait dédoublé sans être vraiment réunifié au complet, je suis au niveau deuxième de l'engagement vers le processus, je n'épouse plus les lignes de fuite de l'infini comme lors de la grande illumination, je me retrouve dans le jour bleu déclinant au sein d'une brume qui reflète chaque rayon. Désormais, la « présence », le « sentiment de présence » est continu, et a atteint un degré d'intensité qui est en fait, lui, la véritable lumière.

Je sais que cette présence est l'Autre, ce qui ne pourra m'être connu, jamais, je sais maintenant que c'est en avançant sur la Passeggiata, en marchant au bord du monde dans lequel la machine à écrire imprime ce que je suis, je sais que c'est en poursuivant l'expérience sans plus la moindre crainte, sans plus la moindre honte, que ce que j'attends va se produire.

Oui c'est maintenant, maintenant que la nuit est tombée.

Maintenant que l'obscurité est si dense que même les étoiles ont disparu des cieux, que la mer s'est engloutie dans le néant, que la Passeggiata n'est plus qu'un large pan d'obscurité où seules les inscriptions de la machine à écrire apparaissent en serpentins fluo.

Ce vers quoi je m'approche ne peut pas vraiment être perçu, je le comprends fort bien. Il s'agit sans aucun doute d'un phénomène dont l'illumination de la veille a été une initiation, un brouillon, un diagramme, elle m'a permis de m'habituer à voir le vrai monde derrière les simulations emboîtées dont il se constitue sans cesse. Mais cette lumière-là est si infinie, si inconnaissable qu'elle est entourée d'une ténèbre impénétrable, celle de sa propre incompréhensibilité, celle de la distance ontologique absolue, celle qui fait de l'Autre ce qu'il est.

C'est pourquoi je quitte le brouillard tombé sur la ville pour entrer dans la nuit qui s'élève de la terre.

C'est dans la nuit que je vais vivre, c'est cette nuit qui est ma vie, la nuit de toutes les nuits.

Millième jour : Homo Sapiens Sapiens

J'avais marché des semaines, des mois, sans doute des années, et peut-être bien des siècles dans le désert. Le manuscrit ne cessait de s'écrire en moi, sur moi, ma peau, mes os, mes organes, j'étais devenu le processus d'écriture tout autant que la surface d'inscription. J'étais la machine et l'écriture, l'écriture dans la machine, la machine de l'écriture, les deux hémisphères du cerveau invisible étaient sur le point d'être à nouveau corrélés. Je comprenais qu'il s'agissait d'un signe clair au milieu des ténèbres, un signe qui indiquait la réunification imminente, du moins prochaine.

Dans la nuit, tout est désert, et dans le désert, même aux heures les plus brûlantes du midi, tout est nuit.

Pas de repère autre que la nuit/désert, pas d'horizon autre que la nuit/désert, pas de ciel autre que celui du désert/nuit, pas de temporalité autre que celle de la nuit, pas d'espace autre que le désert.

J'avais marché dans les ténèbres en comprenant que c'était ici que se résumait sans doute le sens de l'expérience : la vérité ne se trouve pas, elle se cherche, toujours, et c'est cette recherche même qui crée la vérité, qui en fait une physique expérimentée dans le monde, par le monde, et contre lui. C'est sans doute la raison pour laquelle cette nuit est en fait la véritable illumination.

Je suis la machine à écrire mais je n'écris plus sur le monde qui m'entoure. Je suis dans la machine de l'écriture mais je ne me contente pas de sauter d'une orbite narrative à une autre. J'ai rompu le piège du monde-simulacre, du monde dualisé, du monde divisé, du monde clivé par ma propre aliénation, le monde de la Plage, le monde de la Chambre, la Nuit-Blanche, le Journoir. Je l'ai rompu grâce à un autre piège : je me suis extirpé de cette prison ouverte en osant fonder ma liberté sur l'axe de la cellule qui me retenait prisonnier, et donc en plongeant au cœur même de l'enclosure libératrice. L'écriture est en train de s'incarner

en moi et désormais la présence est réelle, elle est partout,
elle est le réel.

C'est moi-même qui m'inscris sur la surface impensable
de la ténèbre.

Mon corps en son entier reproduit le texte du manuscrit
sur ma peau en tatouages de lumière lunaire, mais aussi
partout à l'intérieur de moi, sur chacun de mes organes, tout
s'extrait de la machine à écrire qui trône au cœur de mon
cerveau, tout s'extrait de la machine à écrire dont je suis le
cerveau.

C'est sans doute pourquoi je comprends que je
m'approche de l'Autre, c'est-à-dire que je creuse sans cesse
l'écart ontologique entre les deux faces de mon « je ». Plus
l'écart s'agrandit, plus la synthèse aura des chances
d'aboutir.

Le monde n'a pas disparu pour laisser place à ce
Désert/Nuit infini, il s'est ouvert pour le faire surgir de lui-
même, il en était la matrice, ou plutôt l'épiderme,
l'exosquelette, le *masque*, et le monde s'est sacrifié pour se
donner à voir tel qu'il est, dans sa pureté ignifuge, sous sa
forme parfaitement impersonnelle.

Cette nuit est la véritable nuit, celle qui se cache au cœur
du jour le plus lumineux. Elle n'est pas cette inversion que
le monde divisé me présentait sous la forme de la Nuit
Blanche, elle est la nuit la plus noire de toutes les nuits, elle
est la nuit où on voit le plus clair.

Elle est la nuit qui saura vous rendre aveugle.

Ce désert est la seule vraie surface du monde, celle qui se
cache en son sein, celle qui se tapit sous sa surface
apparente. Elle n'est pas cette inversion que le monde-
simulacre me présentait sous la forme de la Plage, cette
surface est le désert de tous les déserts, ce désert est le plus

infini de tous les déserts, il est le désert que toutes les formes de vie peuvent habiter.

Il est le désert que toutes les formes de vie peuvent détruire.

C'est en cela qu'il est le monde véritable. Il est l'indicateur de l'écart qui se creuse, pour mieux en rejoindre les termes, entre les deux figures dépolarisées de mon « je ».

C'est pour cette raison que la « présence autre » se fait à chaque pas plus nette, plus sensible, plus réelle. Le Désert-Nuit n'a pas d'autre sens que celui que je serai capable de lui donner, il n'a pas d'existence autre que celle dont je vais l'investir, il n'a pas d'horizon sinon celui que je porte en moi.

Il est toutes les directions à la fois, nord-sud-est-ouest, tout est reconfigurable à volonté, ni étoiles, ni lune, ni même l'espoir d'une aube éphémère, aucun repère dans le ciel, aucun repère sur la Terre, il est le monde et pourtant il n'est pas complètement créé. Il est le désert, et pourtant il est peuplé de toutes les créatures qui m'habitent, de toutes les créatures potentielles, de toutes les créatures impossibles, il est la nuit et cependant il semble pouvoir illuminer jusqu'à des planètes situées à l'autre bout de l'Univers, il est la nuit et je suis néanmoins en train de le traverser comme une ville en plein midi.

C'est pourquoi j'ai tant marché, jusqu'à faire probablement plusieurs fois le tour de ce monde, des semaines, des mois, des années. Une poignée de secondes. Et c'est en marchant sans cesse dans le Désert-Nuit que je m'éloigne de mon double spéculaire pour me réunir d'autant mieux à ce qui ne pourra jamais complètement me ressembler, c'est-à-dire moi.

Je marche dans la Nuit-Désert et je sais, je parcours le Désert-Nuit et j'apprends.

J'apprends que toute identité s'élabore sur l'anéantissement de ce double, ce clone. Je sais qu'il faut être étranger à soi pour habiter pleinement la demeure de l'être. On ne peut vivre que dans l'inconnu, plus exactement : on ne peut vivre qu'avec l'inconnu qui vit en soi.

Et si j'apprends cela c'est parce que je parcours l'écart qui me sépare de moi-même, si je sais maintenant que le voyage est lui-même le but de la quête c'est parce que toute recherche consiste d'abord à se perdre.

C'est pourquoi la présence est d'autant plus forte qu'elle est invisible, c'est-à-dire réelle. C'est elle qui m'aide à franchir les espaces indéterminables du Désert-Nuit, c'est elle qui me parle, sans dire un seul mot, c'est elle qui m'apprend tout ce que j'ai à savoir, en ne me livrant que des mystères.

C'est elle.

C'est elle qui est là, maintenant, en moi.

Ou plutôt : c'est bien moi qui suis en elle désormais.

C'est moi qui aperçois ma propre silhouette marchant là-bas, au loin, dans le Désert-Nuit.

J'oscille entre les deux pôles étrangers de mon identité. Cela signifie qu'une nouvelle polarité est à l'œuvre.

Cela signifie que je suis en train de me retrouver.

À genoux dans le sable, les mains dans le sable, les yeux dans la nuit, le feu dans les veines, j'ouvre la bouche pour tenter d'exprimer l'inexprimable.

C'est par longues séquences parfois décousues, puis recousues, que peu à peu le passé se fait jour, que le présent annonce son existence, que le futur lui dicte sa fin.

Il n'y aura plus ni ombres en négatif, ni masques-personnes attendant dans leur hangar, ni images-miroirs creusées dans un mur, ni inscriptions sur la surface même du monde truqué, toute cette cinématique de simulacres, cette galerie d'univers factices, il n'y aura plus de Plage, de Chambre, de Nuit Blanche, de Journoir, de stations touristiques inhabitées, il n'y aura plus de valise, de rame de papier, de machine à écrire, en tout cas plus en tant qu'éléments disjoints cherchant désespérément à établir une relation entre eux.

Tout est en train de se réunifier en moi, je suis cette relation, je suis le monde où non seulement ils coexistent mais où ils ne font qu'un, c'est-à-dire moi.

C'est le moment où je vais parler.

Le moment où je vais me parler.

Le moment où je vais faire de ma parole un acte, un accident ontologique venu du futur.

Le moment où je ne serai pas face à moi-même, à une réplique, une projection, une image, le moment où nous formerons l'identité complète, ni tout à fait une ni tout à fait duale, ni clivée ni divisée, juste totalement singulière.

Ce sera le moment où, enfin, je pourrai rencontrer l'autre qui est moi.

Alors c'est ici que tout commence enfin.

Dans la nuit la plus obscure que ce désert a jamais connue, ce désert qui n'est rien d'autre que la nuit tombée pour de bon sur la Terre.

J'aperçois une ombre dans les ténèbres, une zone noire plus noire encore que le monde.

Que peut-il exister de plus noir que ce monde, que ce monde Désert-Nuit ?

L'unique élément pouvant être plus noir que le monde n'a pas de nom, il n'a pas d'existence propre, il n'occupe pas de place particulière car il pourrait se situer n'importe où, n'importe quand, dans n'importe quelles conditions. C'est une pure béance.

Cette zone noire, c'est la bouche du monde. C'est un trou, un gouffre, un abysse sans fond, elle traverse la planète sans visage de part en part, et je devine que c'est par cette bouche de ténèbres que mon identité réunie va me parler, je devine que c'est mon identité synthétique/disjointe, réunifiée, qui se tapit ici au cœur de l'obscurité, je devine que l'abîme que j'ai creusé dans le corps plein du monde va produire un texte, un récit, une narration, quelque chose qui, probablement, transformera le trou noir en un orifice de feu.

Les mots déjà se cristallisent dans mon cerveau, une vague lueur tremblote au fond du gouffre.

Ce gouffre qui est justement le point de condensation de l'écart creusé entre les deux pôles de mon identité, ce gouffre, ce néant foré dans la ténèbre même, et que je ne cesse de franchir à chaque pas que je fais à la surface de ce monde obscur, ce monde qui s'est habillé des noirceurs infinies de ce qui ne peut être connu.

Car ce qui ne peut être connu est partout à la fois, dans toutes les dimensions de l'espace et du temps, et il maintient tout autant qu'il recouvre le véritable monde.

Ce qui est connu, ce qui est véritablement connaissable est caché.

C'est un secret.

Il est là-bas, au fond de ce puits de mine creusé dans le carbone de la nuit.

Il est au cœur même de l'abîme que je porte en moi.

Le Jour Dernier : Que la Lumière soit

Alors voilà l'astronaute terminal lâché au cœur du trou noir, me voici tombant à la vitesse de la lumière dans le tunnel qui relie les deux particules élémentaires de mon identité. Je fonce le long d'une supercorde quantique dont la forme, surplée à l'infini, est celle du code génétique, un fil, un *vinculum*, un rhizome qui s'engage dans toutes les dimensions de l'hypersphère. C'est le langage. Ce langage que je connais. Ce langage qui est mien. Ce langage qui est moi. C'est ce langage scientifique que j'ai compris dès le premier instant où il a surgi dans ma tête, le jour même de mon éveil dans la Chambre.

C'est ce langage qui prend forme, *qui prend ma forme*, au fur et à mesure de ma chute dans la béance sans fin. Et c'est ce langage qui m'*informe*, c'est ce langage qui me reforme à l'image de la vérité.

Cet écart ontologique dont je suis l'explorateur parvient à l'existence physique par le langage, mieux : par la mise en action narrative du langage et c'est donc ce langage qui a créé l'expérience, c'est cette force, cette mise en action qui a produit les mondes que j'ai traversés, pour revenir jusqu'à lui, c'est lui le secret caché au cœur du trou noir, c'est vers son centre actif que je tombe, c'est en lui-même que je peux prétendre à l'existence, à la naissance comme homme réunifié.

Je suis la machine à écrire, la machine dans l'écriture, l'écriture de la machine, je suis ce qui se construit par la parole, je suis ce qui marche sur la tension infinie, et toujours recommencée, toujours reprise, qui structure la supercorde de ma propre narration.

Je suis l'expérience.

Et plus je tombe dans le trou noir, plus je comprends que je suis l'expérience que le langage conduit sur lui-même. Je suis l'expérience que la parole pratique sur ce qui peut tout juste parler, je suis la voix même de ce qui, constamment, en moi s'écrit.

Je suis l'expérience, je suis la machine à écrire, je suis environné de ténèbres qui sont paradoxalement pleines d'une intense lumière potentielle, au bord de l'actualisation et tout en bas, à des infinis de distance, je perçois un minuscule éclat, comme une étoile très lointaine, et absolument unique, dans un ciel plus noir que tous les ciels possibles dans le cosmos, un ciel qui est en bas, un ciel vers lequel je tombe, ce ciel qui est le monde, ce trou noir qui est ce que je suis.

Dans un trou noir, dans une *singularité*, dans ce qui fonde un *indivis*, un individu, le temps et l'espace qui régissent les dimensions du monde visible sont impensables, et impensés.

Tout est éternel, tout est simultanément, rien ne dure plus longtemps qu'une fraction de seconde, tout est infiniment *diviseur*, tout est absolument unifié, tout est obscur et c'est d'ici pourtant que peut jaillir, à chaque instant, une lumière susceptible d'éclairer le cosmos en son entier, tout ce qui est fermé est une ouverture, tout ce qui est ouvert se referme sur lui-même, c'est le secret de la supercorde, elle est infiniment plus « petite » que toutes les dimensions de l'univers entre lesquelles elle se glisse et pourtant elle les contient toutes, elle est un « tunnel » infinitésimal et elle est dans le même temps une hypersphère dotée d'une infinité de dimensions en expansion/contraction continue selon un paradoxal processus qui la rend tout à fait insaisissable, et pourtant c'est elle qui donne sens à ce que je suis, c'est elle qui abrite cette étoile, là-bas, cette étoile qui irradie une pâle goutte d'aube, cette lumière tout juste neuve de ma renaissance, de mon véritable réveil, de ma sortie de l'expérience, et de l'expérience de ma sortie.

Dans un tel trou noir, vie, mort, mécanisme, organisme, physique, psychisme, événements, processus, métamorphoses, cristallisations, statisme, dynamisme, infini, néant, tout n'est que variation d'intensités, ce trou noir est un transformateur d'énergie psychique à l'échelle

du cosmos, cette béance qui s'ouvre en moi est une matrice par laquelle mon propre langage a fait de mon identité le sujet de l'expérience qu'il conduit sur lui-même.

Je suis moi-même cette béance, cette hypersphère en expansion/contraction continue, et c'est pourquoi, lorsque le langage se fait jour en moi, l'étoile s'approche, lorsque la ténèbre se dévoile quelque peu, laissant deviner l'éclat infini qu'elle contient, un processus cognitif se met en route, et ce processus cognitif, dans ce trou noir qui relie les deux pôles de mon identité disjointe, prend inévitablement une forme physique.

Il devient un phénomène.

Il devient un événement.

Il devient un autre monde.

Ou plutôt, il devient un *autre être*.

Il devient ce que je suis.

Je m'éveille dans la Chambre, il fait un temps magnifique, une onde solaire balaie l'univers autour de moi.

Je ne suis pas dans l'état amnésique du départ. C'est une reprise, une circonvolution sémantique supplémentaire, me prévient le langage-trou noir qui est en moi.

Ce *vinculum* génétique est beaucoup plus que je ne suis et ne serai jamais, il est la machine à écrire devenue vivante, devenue cortex, il est ce qui va mettre fin à l'expérience, en étant capable de la comprendre, en étant capable de l'inventer.

Je marche dans la Chambre, c'est ici le point initial. Tout est illuminé par le soleil naissant.

Cette lumière qui inonde le sud est un leurre, je le sais, je sais que ce monde est l'étoile que j'apercevais quand le trou noir était encore l'architrave externe de mon corps-pensée.

J'ai pratiqué une expérience ici.

Dans cette maison.

Oui. C'est l'évidence même. Par un moyen qui me reste encore caché, ce « secret » masqué par la lumière, et dévoilé par l'obscurité, c'est moi-même qui ai inventé/pratiqué l'expérience.

Sur moi-même. Sur mon langage. Sur le processus même de ma narration dans le monde.

Mais comment ?

Où exactement ? *Depuis* où ? Depuis quand cela dure-t-il ? Je ne me souviens même pas d'avoir mangé ou bu quelque chose durant... tout ce temps écoulé.

Peut-être ne s'est-il écoulé objectivement qu'une seule seconde ? – le trou noir que je suis est tout à fait capable de jouer avec des phénomènes relativistes entre temps et espace, ce serait même sa spécialité, en quelque sorte.

Science-langage-processus-cognitif-machine-à-écrire-néocortex.

Les-mots-s'inscrivent-dans-ma-tête. Surimposition avec le flux de mes pensées/tout-est-dans-un-signifie-que-tout-est-dans-trois-l'unité-se-dédoublent-pour-crée-la-vie-une-tierce-force-empêche-la-dualité-de-s'installer/oui la machine, le papier, la valise, c'est la trinité fondamentale, c'est la machine en son entier, elle est mon cerveau je le sais, mais je dois maintenant connaître pour de bon les méthodologies de l'expérience, je dois me retrouver en tant qu'expérimentateur, je dois impérativement comprendre par quelles formes de /technologies-quantiques-du-cerveau-et-du-code-génétique-trinité-hypostatique-de-toute-identité-révlée-par-narration-métacritique-machine-à-écrire-devenue-plus-que-vivante/ j'ai pu être ainsi disjoint de moi-même, afin sans doute de pouvoir explorer jusqu'au bout l'écart qui fonde tout processus d'individuation/flash de cognition/si je suis cette tierce force, cette troisième personne qui permet aux deux autres de ne pas se boucler

sur elles-mêmes dans un effet miroir permanent, si je suis cette troisième personne, qui suis-je vraiment ?

Je ne serais alors ni l'expérimentateur, ni l'expérimenté, ni l'expérience elle-même ?

La lumière extérieure.

Cette lumière qui provient de ce Monde-simulacre. C'est elle que je dois occulter si je veux faire surgir l'authentique éclat de l'étoile aperçue depuis le trou noir.

Quel meilleur moyen pour cacher une lumière singulière que la fondre sous une lueur d'apparence naturelle ?

Techniques-guérilla-neurochimie-neuroAlchimie/le langage est un opérateur de division infinie/flashes de cognition en cascades/

Devant moi la machine à écrire se tient tel un animal chimérique, clavier, valise, cellulose, chaque organe se ramifie en plusieurs sous-ensembles, les touches rondes cerclées de laiton, le ruban, la barre d'espacement, la manette de renvoi, le rouleau, chaque lettre de l'alphabet des mots inscrits sur les feuilles de papier, la structure même de la valise ouverte, comme une architrave corporelle, *en creux*, la machine devient alors un organisme métamorphique qui récapitule à la fois ontogenèse et phylogenèse de tout ce qui vit sur la Terre, tout ce qui y a vécu, tout ce qui y vivra un jour, et ce processus conduit à son inévitable synthèse, cette synthèse disjonctive de tous les êtres, cet animal qui est tous les animaux et qui n'en est plus un, cette forme de vie qui ne naît vraiment que par la mort, cette conscience qui ne parvient à l'existence qu'en se retournant contre elle-même.

Me voici. L'homme. L'homme qui n'existe pas encore.

Ou plutôt, l'homme qui vient à l'existence par la grâce d'un accident total, sans fin, et sans début.

Flashes-cognition : technologie corticale-langage
métacritique-narration-neuro-opérative/science-
diction/science-vision/science-action/ je suis face à la

machine à écrire métamorphique et je me contemple comme un être vivant tout à fait singulier.

Je parcours l'espace fermé de la maison, sans même changer de place d'un millimètre, mouvement, immobilité, espace, distances, tout est paramétrable par la machine à écrire.

C'est ainsi que /flash cognitif-expérience vécue en parallèle/ je constate la réalité de l'inconcevable.

Partout. Sur chaque surface réfléchissante. Sur chaque miroir. Sur le moindre morceau de métal poli.

Mon image a disparu, mon reflet s'est évanoui. L'homme qui se construit à partir de la machine n'existe pas encore, mais moi je n'existe plus du tout, j'ai disparu, j'ai disparu en tant qu'ombre, je n'ai plus de reflet, je ne suis même plus une image dans une glace.

Et du coup j'enclos la maison dans les ténèbres, j'obstrue tout, pour tenter de lutter contre la disparition de mon existence en tant qu'ombre je ne vois comme solution que les ténèbres absolues, alors je ferme toutes les fenêtres, les portes, la moindre ouverture, je coupe la maison de tout photon en provenance de ce soleil extérieur, la Chambre Blanche devient la Camera Obscura, tout se renverse et s'intensifie encore une fois :

Plus d'image de moi dans les miroirs.

Mais désormais une lueur s'y meut, une lumière s'y déploie, un arc électrique à peine visible les relie. C'est la vision énergétique de la machine à écrire. C'est elle qui, à chaque fois, me relie à moi-même, c'est elle qui parvient à me doter d'un instrument de navigation dans cette odyssée intérieure.

La lumière emplit les miroirs, les surfaces polies ne réfléchissent plus d'image, elles sont des vitres ouvertes sur

cette radiance qui surgit de la nuit, enclose par la Camera Obscura, là où tout se révèle.

Photochimie-révélation-analogique-nouvelles-
configurations-du-métalangage/nouveaux flashes de
cognition pure :

Une version synthétique/machinique de la narration, un synopsis, un codex, une séquence d'ignition, c'est à nouveau au cœur de ce que j'ai été que se déploie la lumière car maintenant que je contemple les miroirs, alors même que je suis en tous points de l'espace simultanément, je me rends compte que c'est moi l'image, c'est moi le reflet, c'est moi qui me tiens dans les miroirs et qui observe, comme derrière une glace sans tain, un homme qui tape sur sa machine à écrire, le crâne ceint d'une couronne de lumière, une lumière étrange, qui semble s'extraire de son cerveau, je discerne une structure plus solide sous le gaz ardent, cela ressemble à un tube de métal anodisé, torsadé, et recourbé autour du crâne de l'homme, l'homme qui est moi, l'homme qui est dans la Chambre, l'homme qui est en train d'écrire tout cela/les flashes de cognition forment désormais une séquence-continuum :

Le dialogue muet avec la machine à écrire devenue organique puis humaine, sous sa/ma propre apparence, lui/me fait comprendre la nature du processus car c'est en elle/moi que cela s'écrit : elle est/je suis l'« artefact » d'une expérience menée par un auteur doté d'une machine de son invention, avec laquelle il pensait pouvoir vivre en direct ce qu'il écrivait. Elle est/je suis non pas le dédoublement prévu de l'auteur mais son intervention accidentelle dans le champ de l'expérience, en cela elle est/je suis le troisième terme nécessaire à toute identité singulière. « Elle » est un « Il », et en fait elle est un « Autre », elle/il est l'Autre. L'Autre que je suis.

Je suis l'artefact. Je suis le « je » secret, le « je » qui s'efface pour faire jaillir le Verbe, le je qui disparaît pour qu'apparaisse la personne.

Je suis il. Le troisième terme. Je suis lui, l'autre toujours présent, mais toujours infiniment distant, je ne suis pas un

simulacre, je ne suis pas plus faux que le faux, je suis l'artefact, je suis plus vrai que le vrai, je suis la tension absolue entre tous les termes.

Après la disparition de mon reflet dans les miroirs et les surfaces réfléchissantes, s'est produite l'obstruction de la lumière extérieure ; cette fois une lueur est provenue des miroirs et j'ai découvert que je me trouve à la place de l'image dans la glace et que je m'observe moi-même.

Tout est en train de prendre sens, et tout devient alors d'une destructivité sans égale. Rien de tel qu'un être vivant pour donner la mort. Rien de tel qu'un être vivant pour devenir une machine à écrire :

En ayant découvert son identité d'artefact, il a mis fin à l'expérience, mais il a aussi permis sa réussite véritable, il se voit en train d'achever de taper ses notes sur la machine et tout s'écrit en lui à la vitesse de l'infini dont il est constitué.

Il tape ces mots sur la machine à écrire et finit par enlever cet appareil étrange qui ceint son crâne/ultimes flashes de cognition sur la technologie employée/littérature conçue comme intrusion neurovirale :

Je suis l'artefact.

L'expérience consistait à opérer un dédoublement synthétique de la personnalité de l'auteur, mais toute narration, y compris, et surtout celle conduite selon un tel « programme », finit inévitablement par produire cette introduction d'un élément « étranger » dans le champ de l'expérience.

Simplement, cet élément « étranger » c'est l'auteur en question, c'est ce je/il/autre qui permet à toute narration de prendre vie.

C'est pourquoi je vais disparaître pour de bon.
L'expérience touche à sa fin et je suis l'hypercentre de

l'expérience, je suis son axe oblique, son attracteur chaotique.

Je suis invisible d'ailleurs, je ne me vois plus moi-même depuis l'autre face des miroirs, je ne me vois plus de l'extérieur, depuis le monde-simulacre, mais comme un être de chair et de sang que j'habite. Cet être qui a trouvé sa demeure.

Et devant moi, sur un feuillet de la machine à écrire, je vois les mots s'inscrire, alors que mes doigts volent sur les touches du clavier :

Disparition de l'Artefact/Réunification de l'auteur.

Diagramme numéro un :

Tout homme vit dans une trinité hypostatique, car s'il est fait à l'Image de Dieu, il est fait à l'Image des Trois Personnes, et comme dans la trinité divine, la trinité des hypostases humaines conduit au mystère même de la singularité individuelle, indivisible, et qui divise tout, cette synthèse disjonctive qui opère tel un réseau de coupures, une « machine » singulière entre les trois personnes hypostatiques. Le cerveau est trinitaire.

Hémisphère gauche-hémisphère droit-corps calleux qui les disjoint synthétiquement.

Le code génétique l'est aussi, par le biais de ses émissions photoniques continues, par la présence active de cette lumière vivante qu'il génère, telle une antenne, car aucune authentique unité ne peut se baser sans cette affirmation conjointe des *premiers chiffres premiers* avec celui de l'Unité primordiale.

Diagramme numéro deux :

Physique quantique du code génétique – biophotons et langage ultraviolet : c'est dans la partie obscure de toute chose créée, à la fois totalement présente et pourtant

inaperçue par celui qui ne se destine pas à la rotation mystique, que se cache la lumière insoutenable de la vérité. C'est plus par Sa miséricorde que par Sa puissance qu'Elle s'entoure ainsi de ténèbres, d'une incompréhensibilité fondamentale, car aucun être de la Création n'est en mesure de supporter pour de bon un tel éclat.

Si 97 % du code génétique représente une partie parfaitement « inutile » du génome pour les théories de la science humaine, alors c'est qu'ils indiquent la présence d'un authentique secret.

Si 97 % de la « matière » existant dans l'univers est une paradoxale « matière obscure » que nous sommes loin de pouvoir comprendre, alors c'est probablement qu'elle indique la présence même de l'Indicible, de cette Lumière inconnaissable, cette Lumière qui crée tout, mais dont la connaissance est fatale pour tous les êtres vivants et connaissants.

Voilà pourquoi, dans le diamantifère centre de l'hypermonde, je vois, en fait je suis, l'infinité de tous les infinis possibles, je ne cesse de devenir ce qui m'échappe et me transporte en même temps, cette machine à écrire qui est en moi autant que je suis en elle. C'est pour cela que parmi les multitudes de rotors vif-argent que je vois se déployer autour de moi je perçois la pulsation singulière de l'écriture dans la machine, je reçois toutes les ondes venues de tous les astres, et mon corps, ça y est, s'engage dans un processus où il devient état luminique de la chair, et où mon cerveau est clairement l'état organique de la lumière.

Mes mains sont des feuilles de cristal, du quartz en élytres diaphanes qui tiennent un livre, ou plutôt ne font qu'un avec ce livre dont la double apparence crée une torsion atypique dans le champ de la perception.

C'est un vieux livre. Très ancien. Un grimoire. Énorme. Dans le même temps c'est une structure holographique venue du futur. Dans les deux cas ils contiennent tout ce qui a été écrit sur le sujet. C'est-à-dire *sur le sujet*.

Mais la solution ne peut venir d'une masse encyclopédique de savoir, elle doit venir d'une connaissance singulière, d'une spirale ascensionnelle particulière. Elle doit venir d'une pensée. D'une Parole. D'un Acte. Elle doit venir d'un homme. Elle doit provenir d'un infini, et y retourner. Elle, la voix qui a fait de la Création de l'Homme l'image même de l'Incarnation du Verbe.

Diagramme numéro trois :

Opération littérature transtemporelle de combat
débarquement aux temps patristiques/théologie mystique de Grégoire de Nysse : la doctrine du Cappadocien se fonde sur l'affirmation de l'infinité divine. Son intuition première n'est pas que Dieu est inconnaissable mais qu'il est absolument illimité. Il souligne ainsi que notre ignorance s'explique par le fait que Dieu étant infini, et même l'infini de tous les infinis, alors que la créature est finie, celle-ci se trouve dans l'incapacité ontologique de saisir l'essence de la Divinité. Cette transcendance absolue conduit pourtant l'homme vers la liberté. *Théologie négative* : Dieu étant tout Autre, aucun nom ne l'exprime adéquatement, on ne peut dire de lui que ce qu'il n'est pas.

Par conséquent l'anthropologie théologique de Grégoire de Nysse affirme que c'est parce qu'il est fait à l'Image de Dieu que l'homme est intelligent et libre. Sa théologie est *christologique* : la nature créée est finie, la nature incréée est infinie, c'est ce qui détermine le caractère incompréhensible, insaisissable, de la Divinité. Mais « l'homme créé à l'image doit avoir tous les biens de son modèle. Or parmi ces biens il y a le fait d'être libre de la nécessité ».

Diagramme numéro quatre :

Grégoire de Nysse en circonvolutions corticales dans la machine à écrire/anthropologie mystique de la narration vivante /Pour parvenir à connaître Dieu, le chercheur de vérité doit se soumettre à une série d'expériences dont il est le sujet. On dépasse la simple contemplation pour entrer dans l'ère de la théologie active, sensible, affective. Grégoire de Nysse distingue trois grandes voies dans la vie

spirituelle. Ces trois grandes voies principales que l'âme doit emprunter pour s'élever s'expriment sous une forme qui prend à rebours toutes les conceptions jusque-là utilisées. En s'appuyant sur les Écritures testamentaires, dont la vie de Moïse, il comprend que Dieu se manifeste d'abord à Moïse dans la lumière, puis Il lui parle caché dans la nuée, enfin Moïse contemple Dieu dans la ténèbre.

Diagramme numéro cinq :

La *première voie*, celle de la *lumière*, s'adresse aux nouveaux initiés. Par contraste avec les ténèbres de la Chute, la vie surnaturelle est une illumination sans équivalent. Cette purification et cette unification de l'âme l'approchent d'une connaissance première de Celui qui vit en elle.

La connaissance de Dieu dans le miroir de l'âme caractérise la *seconde voie*. Grégoire de Nysse la compare à *la nuée* parce que « procédant des choses visibles aux choses invisibles, l'âme voit s'obscurcir les réalités sensibles et s'accoutume à la contemplation des choses cachées ». Cette connaissance de Dieu dans le miroir de l'âme est une expérience directe de la grâce, elle est une connaissance de Dieu, non pas dans son essence inaccessible, mais comme expérience de la *présence* divine. Le fondement de cette expérience unique et singulière à chaque fois c'est précisément l'habitation de la Trinité dans l'âme par la grâce. Mais l'âme peut-elle vivre une expérience de l'habitation de Dieu en elle ? Plus l'âme avance plus elle découvre que Dieu transcende infiniment tout ce qu'elle peut en connaître. Et c'est ainsi que s'ouvre la *troisième voie*, qui est la connaissance de Dieu dans et par *la ténèbre*.

Diagramme numéro six :

Une pensée vieille de plus de quinze siècles peut venir s'interpénétrer avec les réalités secrètes du monde contemporain/ Connexion des paroles mises en acte-collision des orbites-mixage à la vitesse de lumière sur la console cognitive/ Cette connaissance consiste à savoir que la seule et unique connaissance de Dieu est « de comprendre

qu'il est incompréhensible, étant enveloppé de toutes parts par son incompréhensibilité comme par une ténèbre ». Aussi, pour l'antique maître patristique, « trouver Dieu consiste à le chercher sans cesse ». Loin d'être une attitude *négatrice*, cette théologie négative opère une synthèse active entre désir et possession, stabilité et mouvement, corps et esprit. À chaque instant l'opérabilité de l'âme est comblée, et donc elle ne souffre d'aucun manque car la grâce divine, en se communiquant perpétuellement à elle, augmente sans cesse sa dimension cognitive et la rend ainsi ouverte à de nouvelles grâces. Elle va « de commencements en commencements par des commencements qui n'ont jamais de fin ».

Diagramme numéro sept :

Opération rotation-spiraloïde dans le ciel des infinis attention la machine à écrire est un réacteur fissile dont le combustible est la pensée / Ainsi Grégoire de Nysse envisage-t-il la connaissance de Dieu, à l'inverse de tous les théologiens précédents, comme une *dépossession*. Au lieu de rapporter Dieu à l'âme, il rapporte l'âme à Dieu et invente du même coup la spiritualité extatique, c'est-à-dire l'entrée dans la « nuit mystique », dans la « ténèbre lumineuse » du divin.

L'Artefact est en fait la seule « vraie personne » celle qui s'incarne par le Verbe, celle qui se fonde sur la disjonction opérative entre les deux pôles de l'identité, elle est l'interface cachée du cosmos, elle est ce qui réunit le cerveau humain à ce qui vient le consumer au-delà de lui-même, et donc à l'esprit.

Je réalise alors dans un éclair sidérant que je suis en train d'écrire les plans du récit que je viens de relater au travers de cette expérience d'*inhabitation*. Pour chaque diagramme, un jour de la Création, un chapitre, ensuite viendra la Trinité secrète qui fonde toute singularité.

Les plans du récit surgissent donc *après* sa mise en acte, *après sa narration*, car la narration est l'ontologie concrète du récit, elle est le corps de toute inscription, la narration est ce qui a créé le monde, et ses plans. *Elle est la machine à écrire.*

Je ne peux écrire tout en vivant ce que j'écris que par le processus de la narration, cette projection dans le monde toujours recréé de l'*imaginal*, sans quoi c'est tout à fait impossible, non pas pour des raisons physiques, mais par la faute, ou plutôt par la *grâce* de l'écart ontologique qui empêche un tel dédoublement d'être pleinement opératif, de se cloisonner dans les cages du dualisme : le processus engagé créera toujours une immixtion de la personne en tant qu'artefact de l'expérience menée ainsi sur elle-même.

Je ne peux être un en étant double, mais je suis un en étant chaque figure dédoublée plus l'unité et la supercorde qui, synthétiquement, les disjoint toutes ensemble.

C'est cela que je viens d'expérimenter, je viens d'expérimenter le secret que cache toute personne, toute singularité, tout *indivis*-individu.

C'est pourquoi je marche sur la Passeggiata de Viareggio, que j'explore les pièces de la maison, que je me vois dans les divers simulacres que mon esprit invente, et en premier lieu le monde qui s'écrit et devient vrai par cet acte, c'est pourquoi je longe la pinède, je passe sur le môle, je traverse les plages, tout en étant absolument ailleurs, dans le temps comme dans l'espace, y compris si je me trouvais pour de bon à cet endroit que je viens de décrire, à l'instant même.

C'est pourquoi cette expérience était une expérience sur la liberté et la grâce. Cette expérience ne s'est pas déroulée comme prévu, mais c'était justement ce qu'il y avait de plus prévisible.

Car l'existence paradoxale de notre propre « artefact », de cette personne qui agit dans le monde de nos expériences, est précisément ce qui permet à l'expérience de devenir ce que nous sommes.

C'est pour cette raison que je frappe ces notes sur le clavier de cette machine à écrire qui n'est déjà plus vraiment ce que je suis mais l'Autre, c'est-à-dire ce qui se situe au-delà de ma propre personne, de mon propre tri-cerveau, de la machine à écrire elle-même, comme si j'écrivais à la fois en moi et en tous les autres qui se forment par la simple impression de cette narration dans leur cerveau à eux.

C'est l'Artefact le principe moteur, le transsubstantiateur intime, c'est lui qui me fait venir au monde alors que l'Autre – c'est-à-dire *toi* – lit ce que j'écris, ce que j'ai écrit, ce que je vais écrire.

La machine est un réseau de coupures, par elle j'ai manipulé mon cerveau et le tien, toi qui es l'Autre absolu, à l'autre bout de ce récit que la machine à écrire surplie à travers toutes les dimensions du cosmos, jusqu'au trou noir qui est en nous et autour duquel nous gravitons, comme tous les astres de toutes les galaxies.

Tu as vécu ce que personne d'autre n'avait encore vraiment vécu. Tu as fait l'expérience d'être un peu plus que toi-même. Tu as fait l'expérience d'être une singularité, donc une infinité d'infinis. Tu as fait l'expérience d'être un autre, et plus encore : d'être l'Autre en tant que tel.

Tu as fait l'expérience d'être une personne.

Es-tu une personne ?

Le Monde de ce Prince

*Bien plus, l'heure vient où quiconque vous tuera
pensera rendre un culte à Dieu.*

Saint Jean, 16, 2

*Initier**Communiqué n° 1*
Somewhere on this planet

Messieurs,

Il me sera impossible de déterminer avec précision à quel moment, à quelle occasion particulière, par l'effet de quel événement, je suis devenu ce que je suis.

Je crois tout simplement que c'est parce que je suis désormais ce que je ne cesse de devenir. Et ce que je deviens, vous pouvez vous dire que vous l'aurez bien cherché. Pas vous, je veux dire : pas vous *exclusivement*, messieurs des forces policières canadiennes, plutôt cette chose immonde dont vous êtes les gardiens, et qui ose encore se parer du nom de « monde ».

Il me sera impossible de déterminer comment, dans quelles circonstances, j'ai pris la décision de rendre, au centuple et comme dans un sac à vomir, tout ce que cet *immonde* était en mesure de donner, mais c'est parce que, sans doute, cette décision, je l'avais prise sans le savoir dès la première seconde de ma naissance.

Oui, je suis sincèrement désolé, vous qui maintenant protégez le crime de la tolérance généralisée et les propagandistes de la mort-kamikaze au nom de droits individuels qui ont écrasé de leurs chenilles ce qui restait à grand-peine des devoirs de la foule, je ne pourrai vous être d'une très grande utilité sur le plan de vos petits mécanismes inquisitoriaux, même avec cette lettre que je vous adresse. Il y aura peu d'informations directement exploitables pour le Procureur de la Couronne, et moins

encore j'en ai peur, pour mes avocats, si d'aucuns osaient me défendre devant une de vos cours de « justice ». Cependant je ne nierai rien, vous aurez même droit à des détails que j'espère inoubliables, je n'omettrai rien, sauf ce qui pourrait vous aider à me retrouver trop facilement.

Car *la vie est un jeu*, n'est-ce pas ? *Le Monde est une Fête !* Je l'ai lu récemment dans un exemplaire du *Cité-Hype Montréal*, une de ces pittoresques animations culturelles sur papier journal que nous offre la modernité à un rythme hebdomadaire. Alors : *Let's play !* À l'instant où je vous parle, vous devez contempler depuis un petit moment ces lumineux et toniques incendies qui ravagent notre bonne métropole de Montréal.

Les pompiers de la Ville ont bien le droit de s'amuser un peu, eux aussi, non ?

Ce feu, ces flammes que vous observez dans le crépuscule, c'est le feu, ce sont les flammes avec lesquels vous avez pactisé, *tous*, oui, tous autant que vous êtes, et surtout ceux qui hurlent avec ce qui leur reste de poumons, en ce moment même, cernés par des températures de mille degrés centigrades, des gaz ardents et des nuées lumineuses. Tous ces journalistes emprisonnés dans leurs cages de béton et de verre à partir desquelles ils ont encagé la pensée. Vous savez quoi ? Je me suis permis de doter les blocs environnants de caméras de surveillance avec modules de communication satellite haut de gamme, vous les trouverez facilement, cela vous donnera une poignée d'indices matériels qui ne vous conduiront nulle part sinon où je le désire ! D'ici là, grâce à ces petites merveilles de technologie, je ne manque rien du spectacle. Waow, tous ces petits rigolos qui se moquaient sur le mode répétitif du perroquet de compagnie des attentats du 11 septembre 2001, vont crever très exactement de la même façon que les Américains dans le World Trade Center, mais leurs noms seront oubliés dans moins de six mois, et ils seront morts carbonisés dans des immeubles de dix étages dont tout le monde se fout.

Mon propre nom, aussi, sans doute, finira par disparaître de la mémoire de ceux qui, sans rire, osent encore se dénommer « hommes ». Que m'importe, ce n'est pas en mon nom que je vous écris cette lettre ni que j'ai flanqué le feu à plus d'une douzaine de bâtisses de la Métropole.

Le nom de celui pour qui je travaille, pour qui je suis devenu le super-prolétaire d'élite, le Stakhanov de la nuit, le nom de celui pour lequel j'œuvre ainsi, vous ne le connaissez pas, ou plutôt : vous refusez de le *reconnaître*, car c'est le paraphe qui se trouve à côté du vôtre, à la fin du contrat que vous avez dûment signé avec lui.

Non.

Je n'oublierai rien. Car je ne peux rien oublier de ce que vos sociétés *dissociées* ont fait des hommes, soit un *hybris* entre le porc et le singe. Vous permettrez donc au dernier d'entre eux de leur rendre la pareille.

Non pas avec le talent supplémentaire que donne le pacte quotidien que vous contresignez chaque jour avec Lui, mais grâce à ce génie ineffable que le Diable livre pour un temps à celui qui sera son instrument de choix à l'encontre de tous ceux qui ont partagé un peu de chair humaine à Sa table.

Quand on partage un repas avec le Diable, il ne faut pas s'étonner de se retrouver un jour ou l'autre dans son assiette.

Le Diable, messieurs les agents et officiers de la Sûreté du Québec, messieurs les agents et officiers de la GRC¹, messieurs les agents et officiers des grands médias, messieurs les agents et officiers de la contre-culture subventionnée, messieurs les jean-foutre de l'ordre des esclaves, comprenez bien cela, le Diable est le Mal Absolu, rien ne l'arrête, et surtout pas de prétendus « pactes ». Il ne propose aucune « Alliance », lui, rien que des contrats à durée très déterminée, et par sa seule volonté : les victimes

du Démon sont d'abord ses serviteurs, mieux ils le servent, plus cruellement il les punira.

C'est pour cette raison que le Diable est le Mal *Absolu*.

Il n'a aucun sens de l'équilibre, il ne conçoit aucune loyauté, encore moins de compassion et de fait, sa logique est à la fois le comble de l'absurde et le point final de toute logique.

Il n'éprouve donc aucune pitié pour ceux qu'il trahit, moins encore qu'envers leurs victimes, et comme il trahit fort bien, avec cette parfaite justesse d'exécution qui nous permet de voir en lui l'exacte inversion de la Puissance Divine, sans la moindre Miséricorde, il trône sur un océan de sang, de chair putréfiée et d'os blanchis, comme le Judas de tous les Judas, celui qui envoie tous ses « amis », ses « contractants » et ses « frères », tous ceux qui auront pris langue avec la sienne, directement au travers des cercles de l'Enfer qu'il leur a gentiment réservé.

Le Diable est LE Fils de Pute. Son boulot : amener à lui tous les fils de pute de la Terre pour leur faire commettre les pires abominations imaginables.

La raison ? Eh bien : pour que, ainsi damnés, ils deviennent, pour l'Éternité, des jouets de chair, d'os et de nerfs, entre Ses mains. Une courte vie de bourreau, contre la temporalité inconcevable de l'Enfer.

C'est son sens si singulier de l'humour, un humour qui n'est pas noir du tout, mais bien plutôt flamboyant, couleur feu, couleur soufre, couleur sodium.

Ainsi, son rire leur explose à la face le jour venu, lorsqu'il leur présente la note et leur montre l'infinité mécanique des instruments de torture qui vont s'occuper d'eux jusqu'au tout dernier jour.

Le Diable est très patient, il sait qu'il ne sera vaincu qu'à la Fin des Temps, d'ici là il va savoir au mieux consacrer tout ce *Temps libre*.

Avec tous ceux qui l'auront choisi pour « allié ».

Et parfois, comme par caprice, car le Diable est non seulement LE Fils de Pute, il est aussi LA Pute, avec toutes ses manies femelles, parfois donc, le Diable s'offre un petit extra, sur cette bonne vieille Terre. Il y a tellement œuvré, surtout depuis un certain jour, il y a longtemps, sur une haute colline dominant la ville de Jérusalem, il y a tellement inoculé son venin dans tous les langages possibles qu'il vient de décider de s'offrir, lui aussi, des *vacances*. Après tout, s'il n'a pas vraiment droit à un Septième Jour, sans doute peut-il se contenter d'une vingt-cinquième heure.

Mais les vacances du Diable, qui est le Prince de ce Monde, ne peuvent être autre chose que la « vacance du Diable », soit sa très paradoxale absence. Il se place momentanément dans un état inverse de ce qu'il est d'habitude, cet infatigable travailleur des forges de l'Hadès. Ses *vacances* deviennent pour lui le moment où il peut être un peu plus qu'un simple néant, où il peut quelque peu s'incarner, devenir une personne, en tout cas au moins un nom, une identité. Il peut devenir, pour quelque temps, le temps de ses *vacances*, comme un reflet très noir de l'innocence, l'innocence perdue et saccagée. Il peut souffler son feu par la bouche du pire criminel qui soit en ce monde : celui qui ne croit pas en lui.

Je vous connais bien, actionneurs municipaux de gyrophares, actionnaires médiatiques des révoltes équitables, serviteurs aveugles de la fourmilière, qui que vous soyez, vous êtes en train de vous dire : qui est *donc* ce psychopathe pyromane qui nous envoie des lettres « mystiques », sans doute plus ou moins codées, à la manière du *Zodiac*, à la fin des années soixante ?

Comme toujours, pauvres gardiens du désordre, pauvres révolutionnaires tranquilles, pauvres journalistes de tinettes, vous ne vous posez pas les bonnes questions.

Qui je suis n'a plus aucun sens. C'est qui j'ai été, qui je suis devenu, et ce que j'ai décidé d'être qui sont les seules questions importantes.

« Psychopathe » est un mot-valise qui pourra peut-être vous servir comme étiquette de rangement dans vos tonnes de dossiers, mais votre pathétique diagnostic est pire qu'erroné, il est plausible. Il aurait probablement été repris par tous les petits zombies qui brûlent dans leurs bureaux à l'heure où je vous parle.

Je ne suis pas « psychopathe », sinistres « hommes normaux ».

Je suis bien pire.

Ma maladie, c'est vous. Le virus que je vais détruire, c'est vous. La seule folie c'est ce monde que vous avez (dé)fait.

Moi, je suis une sorte de médecin.

Mais le Médecin du Diable, un médecin fait à l'image de votre médecine.

Vous allez bientôt constater à quel point je suis le maître incontesté de l'euthanasie.

Communiqué n° 2

Ah mes très chers zélotes de l'institution démocratique hurlant sur vos colonnes de journaux tout juste retrouvées contre « le criminel liberticide », alors que je ne fais que redonner à la liberté ce que vous lui ôtez chaque jour, soit le goût de la vérité, ah toutes ces bonnes âmes qui pointent le *fascisme* parce que, parmi les cibles des incendies de l'autre jour, il y avait je ne sais quel torchon proche du Hezbollah, assimilant sciemment le résistant au nazi de service comme ils le font chaque jour, ils n'auront donc encore rien appris, je verrai ça en plus grand la prochaine fois, ah tous ces flics de la société multiculturelle désormais lancés à la poursuite

d'un « *very dangerous pyromaniac psycho in Québec* », édition de ce matin du *Globe and Mail*, il faut dire qu'avec les incendies d'hier, il ne devait plus rester que *Le Journal des malentendants* à pouvoir paraître à Montréal. Et puis quatre-vingt-un morts, cent soixante-treize blessés, ça a de l'allure, on se serait cru un vendredi matin sur un marché de Bagdad.

Une journée pleine sans éditorial de *La Presse*, du *Devoir* ou d'un des caverneux « gratuits » où la culture est prostituée avec autant de vergogne que des marques de cosmétiques, d'ailleurs, en comparaison, même les publicités pour déodorants masculins planent à des hauteurs stratosphériques.

Heureusement que le Diable est là pour tout remettre à sa place, c'est-à-dire au niveau du *Ground Zéro*. C'est un de ses passe-temps favoris. Il ne subsiste plus que des cendres de tous ces édifices. Et puis il reste encore la télé, quoique honnêtement les cadres de Radio-Canada ne fassent pas très bien leur travail, j'aurais dû penser à incendier leur tour, à eux aussi. Si vous pouviez comparer avec les images que j'ai obtenues !

D'ailleurs, vous le pouvez.

À l'heure où j'écris ces pages je viens de terminer la mise en ligne de mon propre site web. Je sais très bien qu'il ne tiendra pas longtemps face aux diverses poursuites des autorités, mais ce sera suffisant pour que tout le monde, je dis bien : *tout le monde*, sache que le Diable est en vacances, et qu'il dispose d'un remplaçant intérimaire très dévoué, d'autant plus dévoué qu'il n'est pas servile puisqu'il ne pactise nullement avec lui.

Car c'est moi qui ai forcé le Diable à pactiser avec moi. Il n'y a aucune illusion entre nous, aucun « pacte », aucune de ces fausses « Alliances » que l'Anti-Dieu est en mesure de proposer.

C'est lui qui a besoin de moi. C'est lui qui, parce qu'il désire un peu de repos – je reconnais que les deux derniers siècles écoulés ont été quelque peu surmenants, et je ne

parle pas de celui qui commence tout juste –, souhaite que je me serve de son feu pour poursuivre la tâche et continuer d'attirer dans son piège les sinistres idiots qui croiront en retour obtenir un surplus de puissance, sous quelque forme que ce soit.

C'est moi, déjà, pour commencer, qui vais établir un premier bilan comptable, c'est moi qui vais entreprendre la première phase de la damnation terrestre.

Je sens vraiment que l'on va bien s'amuser. Le Monde est une fête ! La vie est un jeu !

Regardez donc les magnifiques images prises par ma caméra numéro trois, face au building occupé par ce machin anarcho-islamiste et ces diverses radicales vomitives, avec vente de tee-shirts contre l'« occupation » par le peuple juif de ses propres terres, et ses slogans appelant ouvertement à d'autres attentats en sol nord-américain, bref tout le kit de la bêtise instruite qui sert de corpus politique à ces hardes d'abrutis diplômés. Cette caméra-là, je l'ai dotée d'un zoom surpuissant et placée au même étage que celui de ces pauvres victimes de ce *retour de flammes* non prévu. Maintenant, grâce à Internet, tout le monde a accès à leurs visages décomposés de terreur, puis de souffrance alors que le feu les embrase, que leur chair se consume et qu'ils disparaissent dans une tornade de flammes nimbée d'une lourde fumée grise.

On m'a dit qu'ils organisaient régulièrement des sortes de tombolas sarcastiques où l'on tirait au sort le nombre de soldats américains tués en Irak durant la semaine à venir.

La vie est un jeu !

Le Diable adore jouer. Surtout avec le feu.

Et dans le registre du sarcasme il est le maître incontesté. Vous n'entendez pas le bruit voluptueux des incendies ?

C'est là sa forme de rire.

Désormais, lorsque je parlerai, mes mots s'inscriront en temps réel sur le Réseau, comme des lettres de feu, comme

l'écho de son rire, je n'ai besoin de l'aide d'aucun humain pour diffuser mes communiqués.

Ce sont mes communiqués qui seront tous ces humains qui, eux, auront vraiment besoin d'aide.

Le Monde est une fête !

Soyez totalement de ce monde ! Connectez-vous à ce qu'il y a de pire en vous. C'est-à-dire vous :

www.welcometohell.world

*Chiffrer**Communiqué n° 3*
Somewhere in Canada

Je ne suis qu'un signe, messieurs, c'est pour cette raison que je suis encore invisible à vos yeux.

Je suis un signe qu'habite l'espérance la plus lumineuse : je suis l'Alpha, l'Alpha de tous les Oméga. Je suis le premier. Le premier des derniers. Je suis celui qui va initier la réaction en chaîne. Je suis celui par qui le Diable s'endormira tout à fait sur la plage, ses vacances dureront toute l'éternité, vos problèmes ne font que commencer.

Car, j'espère que vous l'avez compris, en prenant ce *temps de repos*. Il n'en est que plus actif, simplement cette activité, au lieu d'être diffusée dans la masse ainsi rendue amorphe des morts-vivants qui hantent vos cités à festivals perpétuels et manifestations programmables, elle parvient à se condenser dans une singularité unique, dans un seul homme, dans un homme seul, un homme absolument seul.

Un homme absolument seul contre vous tous.

J'ai pu voir sur une télévision de comptoir, de passage dans une station-service sur la route, le colossal plan de recherches que vous venez de lancer pour me retrouver, quoiqu'il apparaisse clairement que vous ignorez tout de mon identité.

Ce que vous ne comprenez pas encore, et je réalise d'autant mieux l'urgence de vos imminentes greffes de cortex, c'est que le jour où vous la connaîtrez, tout ce que vous apprendrez ne sera qu'un incident. Car, je vous l'ai dit, je viens de commencer une autre existence, d'une certaine manière vous devriez me considérer comme déjà mort. C'est encore ce qui se rapproche le plus de la vérité.

Il faut dire que, pour un début, cet incendie quasi néronien dans plusieurs quartiers de la Métropole avait de quoi impressionner quelque peu. Mais puisqu'il ne s'agit que d'un jeu, n'est-ce pas ?, je vous réserve bien d'autres surprises. La fête, à l'évidence, ne fait que commencer. L'été arrive.

Quand il est sur la plage, le Diable adore cette saison.

C'est un touriste comme les autres. C'est un terroriste comme les autres.

C'est moi qui suis bien pire que lui.

Comme je vous le disais lors du premier communiqué, j'ai du mal à circonscrire le moment exact où ma décision s'est drapée d'évidence. Mais je me souviens du jour où j'ai constaté que j'avais choisi, ou plutôt que l'on m'avait choisi.

Avant la collision, on ne sait rien. Après, souvent, on a tout oublié. C'est pour cette raison que cette rencontre, ce choc, s'est étiré dans le temps, jusqu'à recouvrir toute l'étendue de mon existence. C'est pourquoi indiquer un moment précis de ce cheminement n'a pas de sens, car au moment où le Diable a décidé de me confier l'intérim, tout était déjà prêt, évidemment, souvent depuis des années, si ce n'est des décennies.

La seule chose avérée, c'est que ce moment correspond à la fin de mon existence en tant qu'être humain, je parle de ce qu'on nomme tel maintenant. Je suis – c'est vrai – une pure déviance, à ce titre.

Mais je suis la déviance que vos stupides superstitions auront créée, comme un contre-pôle imprévu, comme un véritable *retour de flammes*.

Après, il ne restait plus qu'à accomplir le travail de chiffrage préliminaire, celui de la rampe de sélection, celui du matriculage.

Vous êtes tous des matricules à peine vivants errant dans un camp que vous vous êtes fabriqué vous-mêmes, à l'image des ruines de votre pensée.

Et même les gardiens du camp, en dépit des apparences, sont des matriculés comme les autres.

Moi je ne fais que compter, chiffrer, coder vos existences. Je suis le tatoueur invisible qui vous numérote, mais c'est vous qui le demandez.

Vous pourriez éveiller ma pitié, j'en conviens, mais, c'est bizarre, vous êtes ceux-là mêmes qui ont fait tout ce qui était en leur pouvoir pour que j'en sois désormais dépourvu. Cette pitié, qui aurait pu vous sauver, vous l'avez raillée, piétinée, avilie, vous avez tenu à ce qu'elle disparaisse des champs de conscience. Eh bien, vous avez pleinement réussi avec moi. Au-delà sans doute de toutes vos espérances.

C'est vraiment votre jour de chance.

Vous rayer de la carte, rien qu'en ouvrant la bouche, sera pour moi un geste salvateur, et je sens déjà l'odeur du soufre dans le creux de mes narines, son goût âpre emplit mon palais, ses suc pyriques enflamment ma langue. Bientôt ce ne sont plus des incendies clairsemés que je sèmerai sur mon chemin mais les blocs erratiques de toutes les désolations que vous prônez, sans avoir vraiment le cran de les accomplir.

Je vais le faire pour vous.

Vous pouvez commencer à trembler.

Il ne faut pas se bercer d'illusions : le Diable n'est doté d'aucun pouvoir spécial, tel qu'en possèdent tous ceux qui encombrant la littérature dite fantastique. Il n'y a que Dieu qui puisse accomplir des Miracles. Le seul pouvoir dont le Diable dispose ce sont les hommes, justement, et le monde qu'ils fabriquent.

Mais ce pouvoir-là, lorsqu'il se fait ressentir, est total, absolu. D'autant que les hommes en sont très aisément intoxiqués.

Le Diable est le toxique de tous les toxiques : il tue précisément par le plaisir qu'il procure, c'est là le secret de son « pacte » que de vieux croûtons comme Faust, ou de jeunes imbéciles comme ceux que j'ai carbonisés l'autre soir, ne cessent de prétendre passer avec lui.

Tous, tous autant qu'ils sont, rebelles de pacotille ou gardiens de l'ordre qui les secrète, tous, tous vont maintenant comprendre qu'on ne rigole pas avec le Diable.

Car c'est lui qui rigole avec vous. Avec ce qu'il est en train de vous faire.

Et c'est vous qui hurlez.

C'est vous qui pleurez.

C'est vous qui suppliez.

C'est vous qui beuglez comme des bêtes.

La vie est un jeu ! Le Monde est une fête !

Communiqué n° 4

Prenons par exemple ce politicard professionnel islamiste que j'ai kidnappé sur la route de sa mosquée, et qui se trouve dûment ligoté dans mon coffre. Journaliste pour un torchon jihadiste et un prospectus électoral de l'aile gauche du Parti libéral, c'est le grand ami d'un des patrons du comité de soutien au chef de ce parti, avec la participation d'intellectuels à peu près aussi rafraîchissants que notre « membre actif d'associations humanitaires », comme on dit, qui beugle sans fin dans son deux mètres carrés sans cuisine situé au-dessus de mes roues arrière ; doté de surcroît d'un poste d'assistant de mes fesses pour je ne sais quelle commission « antiraciste » de l'ONU, il s'oppose violemment à l'intervention alliée en Afghanistan et se fait l'ardent défenseur d'une application de la Charia pour les musulmans vivant dans la « démocratie canadienne ». Il organise des comités de soutien aux barbus poseurs de

bombes, met en place, avec la régularité du fanatique discipliné, des « vigiles » devant l'ambassade de l'État juif en compagnie de quelques gros nazes de Québécois incultes, en se proclamant quasi ouvertement pour le programme iranien d'atomisation d'Israël. À mots « couverts », cela va de soi. Mon frère est le roi des « couvertures », il est le Prince de ce Monde, il est le Prince des Dissimulations.

À ce que je sais, et que tout le monde sait, mais « les preuves manquent », paraît-il, disons que quelqu'un connaît le moyen de les empêcher d'apparaître, bref le nouvel ami de mon coffre soutient activement et financièrement le Hamas et les groupes armés syriens impliqués dans l'insurrection en Irak. Franchement je ne pouvais trouver cible plus adaptée à ce siècle commençant dont ils se veulent les cadors.

Vous devez comprendre l'infamale logique invertie à laquelle je préside : je ne m'occuperai pas des authentiques coupables, des criminels actifs, des vrais pervers-tueurs-sociopathes, ma cible, par nature, est beaucoup plus *nuancée* : je focaliserai mon attention sur les demi-coupables, les faux innocents, les prébendiers du crime plutôt que ses officiants.

N' imaginez pas une seconde que je m'en prendrai à un membre d'une branche ou une autre d'al-Qaïda ou de toute autre organisation apparentée. L'homme qui hurle dans le coffre n'aurait jamais les burnes de se ceinturer lui-même de C-4 pour se faire détoner dans une discothèque ou une école. Mais il sait fort bien que ce sont ses mots qui arment les explosifs que d'autres vont utiliser.

Il est un homme de communication. C'est sans doute pour cela qu'il hurle si fort.

Je l'entends vaguement derrière les parois de métal et les couches de plastique, j'espère que le bâillon au papier adhésif a bien tenu jusque-là.

Grâce à ma webcam nous allons suivre tous ensemble le processus de dégradation d'un être humain étape par étape,

jusqu'à son terme. J'espère que les divers poseurs de bombes dont ce monsieur se fait le défenseur sauront apprécier.

Une des choses les plus intéressantes dans la psychologie humaine c'est la peur. C'est un des sentiments que le Diable aime le plus observer, analyser, synthétiser. Jusqu'à son élixir parfait : la Terreur.

La peur se base sur l'angoisse de l'inconnu. La Terreur se fonde au contraire sur la connaissance précise de ce qui va advenir.

C'est pourquoi, pendant que l'ami des brûleurs de livres s'évertue à meugler comme une truie, je rédige en direct, pour vous, amis lecteurs du Monde de ce Prince, la recette exacte des atrocités qu'il va subir, avec toute la technicité dont je suis capable. Car le Diable n'est pas que le Prince de ce Monde, il est aussi le roi de la mécanique générale.

Pour lui, les corps ne sont que des engrenages et des pièces de machine que l'on peut bricoler à loisir.

Et pour que le cercle de la peur franchisse l'orbite terroriste dont je parlais plus haut, une des toutes premières personnes qui va lire cette liste, c'est justement cet homme qui frappe maintenant de façon hystérique avec ses pieds contre la paroi du coffre.

À deux cents kilomètres de la plus proche maison habitée.

S'il tape avec ses pieds c'est qu'il a peur et qu'il essaie de faire face à l'inconnu, dans dix minutes ou à peu près il se taira, et ne fera plus aucun mouvement, anesthésié par le venin narcoleptique de la Terreur, celui qui vous endort tout en vous tenant terriblement éveillé.

Celui que je vais lui inoculer :

Introduction : je suis le Diable, j'invertis donc châtiment et récompense. Tes amis coupent des têtes, ils les séparent des corps vivants avec les moyens abjects que l'on a vus sur tant de vidéos. Je vais te filmer moi aussi. Mais je ne te couperai pas la tête, je ne séparerai aucun organe de ton corps.

Au contraire, comprends bien la ruse du Diable : je vais pratiquer exactement l'inverse.

Je vais te coudre.

1) Écraser tes phalanges une à une dans un étau pour chacun des écrits infâmes que tu as publiés.

2) Rotules trouées à la perceuse, modèle Black & Decker, pour toutes les « marches de solidarité » que tu as effectuées ou organisées avec tes amis assassins. Tes orifices ainsi percés permettront le passage des aiguilles de taille supérieure.

3) Acupuncture en guise de remède façon médecine douce, holistique, vaudou pop et tout et tout, comptabilité informatique des aiguilles plantées une à une sur toute la surface de ton corps, j'ai bien dit *toute* : deux mille sept cent cinquante-deux précisément, le nombre des victimes du 11 septembre dont tu t'es tant moqué. Les aiguilles serviront aussi à coudre avec attention tous les orifices par lesquels tu crois bon de t'exprimer.

4) Complément de l'expérience par carbonisation intégrale des membres inférieurs au chalumeau oxydrique, c'est à peu près ce qui se produit lorsqu'un véhicule de combat prend feu suite à l'explosion d'un *Improvised Explosive Device*. Moi, l'improvisation, je suis vachement pour, je vais peut-être t'inscrire à la Ligue québécoise, je pense que tu auras tes chances.

5) Couture complète des membres et du cuir chevelu, après scalp à l'indienne, restons couleur locale, avec adjonction de colle super-glu industrielle, dans un drap noir sans aucune ouverture. Laisser mijoter deux à trois jours, le temps de bien assimiler le port obligatoire de la burqa.

6) Broyage du corps quel que soit son état dans un abattoir abandonné puis mise à disposition de tes restes comme nourriture pour un élevage de cochons situé dans le voisinage. Tu ne peux sans doute pas manger de porc, mais les porcs, eux, ne sont pas si délicats avec les hommes. Même les hommes comme toi.

7) Ne devrait pas durer plus d'une semaine maximum.

Regardez la tête du surhomme maintenant qu'il sait. Regardez donc la pâleur obscène de son visage tandis que je l'extirpe du coffre, et qu'il contemple la petite installation de bricolage que j'ai installée en pleine forêt.

Bienvenue à Bagdad, je lui fais. *Welcome home* ! J'ai beaucoup suivi tes cours du soir à la télé, entre deux films de Michael Moore. C'était drôlement instructif, je suis certain que tu seras d'accord avec moi, d'ici moins d'une heure.

Ah, non, mais regardez-moi ça, tu vas pas te mettre à chialer tout de même, toi-le-surhomme ? Hein ?

Qu'est-ce qui se passe ?

Tu es surpris qu'un « pédéraste » d'Occidental – comme tu as cru bon de le dire une fois lors d'une conférence hors Canada – soit doté de tant d'aiguilles à coudre, tu verras, c'est parce que tu sous-estimes mes talents de designer de haute couture, disons même de spécialiste du prêt-à-porter. Quand on va te retrouver, on pourra t'envoyer direct chez Jean-Paul Gaultier, pour son prochain défilé, si jamais une pétasse de service accepte de t'adopter comme costume.

Maintenant, messieurs, je vous prie de regarder avec une grande attention les images qui vont suivre.

Ne perdez pas de vue le mouvement de l'aiguille de la machine à coudre.

*Écrire**Communiqué n° 5
Anywhere in North America*

Chers amis,

Le plus difficile, à ma grande surprise, n'a pas tant été les différentes étapes de l'opération de couture conduite sur cet amas de chair humaine que l'implantation très technique des deux mille sept cent cinquante-deux aiguilles vaudoues, correspondant au nombre de victimes du World Trade Center sur toute la surface du corps. Il ressemblait à un robot porc-épic, il ressemblait à de la science-fiction actualisée.

Et c'est ce que je fais avec mes victimes, en effet : de la *science-fiction*.

J'ai été dans l'obligation quelque peu frustrante de lui injecter un narcoleptique opiacé pour qu'il cesse, au moins momentanément, de se débattre en tous sens, en dépit des lourdes lanières de cuir plombé qui maintenaient ses membres, son torse et son cou.

Lorsque je lui ai cousu les doigts entre eux, après lui avoir broyé chaque phalange, le hurlement qu'il n'a cessé de pousser, jusqu'à l'évanouissement, a fait vibrer sur son trépied la caméra mini-DV que j'avais posée à proximité de la machine à coudre. Et maintenant que j'ai absolument tout terminé, dans les temps, et selon les plans, les « patrons » conçus à l'avance, le type continue inexplicablement de beugler comme une bête.

Je lui ai pourtant très scientifiquement cousu la bouche, comme les narines, l'anus, les oreilles. Même son pénis est

désormais attelé directement à son nombril.

Qu'est-ce que ça aurait été si j'avais imité ses copains irakiens avec le couteau de boucher puis la scie à métaux ?

Il ne supporte peut-être pas le spectacle que lui renvoie le petit moniteur vidéo placé juste à côté de sa tête.

Je vais faire quelque chose pour lui, allez.

Je vais lui coudre les paupières.

Passons à quelques confessions intimes, chers messieurs de la flicaille, que vous œuvriez pour la Gendarmerie royale, le Service de police de la Ville de Montréal ou Radio-Canada :

Je suis en train d'inventer quelque chose. Au fur et à mesure que je rédige mes communiqués, ceux-ci apparaissent sur le web, et simultanément les images de ce que j'ai filmé, les incendies à Montréal, mon expérience de haute couture vivante, sont diffusées en boucle.

Je suis le Diable, disons son agent intérimaire, et je suis en train de devenir un véritable artiste du multimédia. Je concours en direct pour la remise des Oscars du *snuff-movie* de l'année, je crois bien que j'ai toutes mes chances.

Je suis un miroir tendu au monde, votre monde, regardez-vous avec attention dans la glace. C'est ce que j'ai fait avec mon cobaye, grâce à un petit système vidéo, il n'a rien perdu des multiples opérations de suture que j'ai effectuées sur lui, jusqu'à la toute dernière qu'il a au moins suivie d'un œil, vous avez pu vous en rendre compte si vous avez regardé les images avec l'attention que je vous conseillais.

À ce que je lis dans les journaux, vous êtes à la recherche d'un dangereux psychopathe d'*origine française*, il semblerait d'ailleurs que cette information, publiée dans *Le Soleil* de Québec, soit une fuite, volontaire ou non, peu importe. On sent que votre investigation avance à la vitesse de l'éclair, dans une ou deux décennies vous aurez peut-être détecté la commune où je suis né. Il serait sans doute plus rapide que je vous envoie directement mon acte de naissance.

De tous les « humains » qui cohabitent dans leur connerie institutionnalisée, vous, les flics, êtes les seuls dont je pourrais avoir pitié, à la rigueur. Car vous faites vraiment pitié, à défendre un État qui vous ignore, une société qui vous méprise, une culture qui vous hait.

On vous attribue un salaire d'ouvrier agricole brésilien pour passer votre temps à recevoir les crachats des diverses foules animées par le ressentiment qui, seul désormais, est capable de les mouvoir quelque peu.

Les uniques fonctionnaires dont la situation est encore moins enviable que la vôtre, ce sont les militaires. Cependant, eux, au moins, peuvent déverser des tonnes de napalm et de munitions à fragmentation au mètre carré d'abrutis, cela doit aider à endurer la situation.

Tandis que vous, pauvres techniciens de surface du désordre public, tristes gardiens du ridicule instruit, prévôts de la pédanterie néo-bourgeoise, vous, c'est tout juste si vous avez le droit de tirer une grenade lacrymogène contre un rassemblement de tarés habités par la haine, dont on nous dit qu'il faut « tolérer la différence ».

C'est pour ça que le Diable a pris des vacances, chers messieurs des divers conglomerats médiatico-policiers.

Car, grâce à ce week-end prolongé, il va pouvoir me laisser faire, me laisser prendre sa place afin de poursuivre, peut-être même améliorer la productivité de l'entreprise.

C'est pour cette raison que je vais vous parler un peu de moi.

Si jamais les hurlements de notre pauvre victime entièrement recousue gêne votre lecture, vous disposez d'un petit bouton à droite de l'écran pour baisser le volume sonore. Pour l'image : ce pauvre morceau de viande saucissonné dans un drap noir où scintillent les points de suture et les aiguilles enfichées sur toute la surface du corps, cela n'a plus rien d'humain, si cela l'a jamais été un jour, et je vous épargne ainsi la vue du spectacle désolant de quatre-vingts kilogrammes de chair encore vivante, exhibant

exactement deux mille sept cent cinquante-deux pointes de métal très scientifiquement disposées.

À la gauche de l'écran vous avez une option « musique et accompagnements sonores », avec plusieurs catégories selon votre choix.

Merci de votre attention.

Je dois reconnaître que plus je deviens le Diable, plus je le suis. Cela doit faire partie de l'échange tacite, absolument non contractuel, que nous avons conclu. Le Diable doit apprécier au plus haut point sa période de repos bien méritée, sur sa plage de cendres, au bord de l'océan de lave, sous un ciel de feu et un soleil qu'il pourrait toucher de la main.

Moi, ce que j'aime c'est vous écrire, amis lecteurs, je sens que je vais adorer vous raconter cette histoire qui s'inscrit en direct, au moment même de son actualisation dans le Monde de ce Prince.

Et vous savez pourquoi j'aime cela à ce point ?

Eh bien – donnons un indice à nos chiens de chasse légaux – tout simplement parce que je suis *un écrivain*. Oui. *Un écrivain français, donc un écrivain français émigré au Canada*. Vous devriez parvenir à exécuter une opération de type deux plus deux, maintenant.

J'ai pratiqué d'autres métiers avant de me faire kidnapper par la littérature. Ce sont tous ces demi-métiers accumulés durant une vie qui vont me permettre de vous écrire, car c'est grâce à eux que j'ai pu, bien avant que le Diable ne me propose ce poste de directeur des programmes, acquérir l'expérience nécessaire pour le jour où Il se ferait connaître à moi.

Vous écrire fait partie du plan, vous écrire est partie intégrante de cette entreprise de démolition générale, vous

écrire sera le plus beau de tous les supplices que je vais vous infliger.

Communiqué n° 6

Maintenant, messieurs les sociétaires de la Prostitution Générale Inc., observons ensemble, je vous prie, grâce à la merveilleuse définition de cette caméra mini-DV, cette jeune femme qui sommeille dans son lit.

Elle dort paisiblement dans le clair-obscur de sa chambre. Elle dort. Et pourtant je suis là. Juste en face d'elle. Vous la voyez, n'est-ce pas, tout comme je la vois, tout comme je la filme.

Elle dort. Elle ne sait pas que le Diable est dans sa chambre. Et elle sait encore moins pourquoi.

Pas encore.

C'est une femme d'une bonne trentaine d'années. Son visage, je l'ai collectionné des mois durant grâce aux coupures de presse. Son visage je le connais par cœur, dans le moindre détail.

Et elle, je la connais comme si je l'avais faite. D'ailleurs, en tant que Prince de ce Monde, disons son « adjoint », c'est moi qui l'ai faite.

C'est une juge. Une juge de la justice des hommes. Autant dire de la mienne.

C'est ce qui fait d'elle, absolument, le témoin privilégié de l'abomination que je vais commettre.

Car il faut qu'elle y participe. Mais à mes côtés. En tant que criminelle.

Car c'est précisément ce qu'elle est.

Et moi, je suis l'adjoint du Diable, je suis celui qui renvoie chacun à ce qu'il est, je suis celui qui vient proclamer l'injustifiable à la face de ces juges qui protègent le crime.

Elle dort.

Et moi je suis là, je la vois, je la filme.

Pour que vous la voyiez. Comme moi, maintenant, en direct, alors même que j'écris ces mots sur mon petit notepad, connecté *wifi* avec le serveur web que j'ai installé dans la voiture. La caméra est rattachée directement à mon épaule par un harnais de ma confection, et un monoculaire doté d'une fibre optique relie mon œil directeur à son objectif. L'antenne de télécommunications Internet est fixée au-dessus de l'épaule opposée. Directement implantée dans le tissu de mon blouson. Je suis mieux qu'une machine. Je suis *toutes les machines*. Ainsi je filme, mais j'ai les mains libres.

Et pour le Diable, même son adjoint, avoir *les mains libres* est la condition *sine qua non* de toute activité.

Après tout, le Diable, c'est juste vous, en un peu plus achevé.

Je suis le roi de la mécanique générale. Vous voyez ce corps ? Cette femme qui dort. Je connais l'emplacement du moindre de ses os, même les plus insignifiants, de ses nerfs, tendons, fibres musculaires, veines, artères, de chacun de ses organes.

Je pourrais fort bien le bricoler un peu, comme celui qui a fini sa course dans un concasseur géant avant d'être jeté dans une boîte de stockage pour la nourriture à cochons de cette grande fabrique de charcuterie des environs.

Elle dort.

Elle va continuer à dormir.

Elle ne hurlera pas ici.

C'est quand elle se réveillera, là-bas, qu'elle va hurler.

Elle va hurler très longtemps.

Il est probable qu'elle hurle toute sa vie.

Observez très attentivement ce qui va se passer sous vos yeux, messieurs de la police, je me suis juste débrouillé pour que mon signal soit émis avec une petite heure de

décalage, histoire que vous ne veniez pas tout gâcher avec votre commisération et votre sens du devoir.

Votre commisération, je préfère ne pas en parler.

Quant à votre devoir, il ne revêt aucun sens.

Et moi, je n'ai ni devoir ni sens, je n'en ai nul besoin. En ce moment, ce qui importe c'est qui dort, et qui va dormir encore plus. Qui dort et ne va pas se réveiller comme prévu.

Ce qui importe c'est qui s'est endormi dans cette chambre, et va se réveiller devant la Justice qu'elle a prononcée.

Ce qui compte c'est qui dort et qui est le Diable dans la chambre.

Ce qui compte c'est qui dort et qui manipule la caméra.

Ce qui compte c'est qui est allongé dans le lit, et qui tient la seringue hypodermique.

Observez bien la seringue, elle va entrer dans le champ du Caméscope juste à la fin de ces notes.

*Rassembler**Communiqué n° 7**Somewhere inside Humanity*

Comprenez-moi bien, je vous prie, braves gens qui lisez mes communiqués sur le web, ou par extraits dans vos quotidiens favoris. Tâchez de suivre le mouvement de ma pensée : je suis votre frère humain, je suis simplement un peu plus humain que vous ne pourrez jamais l'être. Je suis votre figure révélée à elle-même. Si vous avez cru un instant que je ne viendrais présenter la note qu'aux ordures de la politique, aux révolutionnaires de pot de chambre et aux fanatiques du désert, vous avez gravement mésestimé la force de la haine que je porte à votre espèce. Cette haine est de ma seule responsabilité, elle est le ciel de toutes vos rancunes obsessionnelles, toutes vos pathétiques névroses, tout ce que vous êtes. Et pour tout dire, vu que je suis, moi, l'adjoint de la haine, il faudra bien admettre que mon nom est MÉPRIS.

Détaillez, je vous prie, toute cette crasse accumulée au fil des siècles, toutes ces rides de trahison, ces escarres de fainéantise, ces marques de bassesse en furoncles purulents, ce relâchement général accompagné d'un dessèchement qui commence à faire craquer l'épiderme incrusté de lâcheté et couvert de l'eczéma rutilant de la bêtise criminelle.

Ce n'est pas moi qui me présente ainsi, moi qui suis l'éternelle et infernale jeunesse, je me contente de vous tendre le miroir que vous m'avez acheté, j'espère sincèrement que le résultat vous convient et que vous en avez pour votre argent, qui n'est jamais que le mien que je vous prête au taux usuraire de votre propre vie.

Il me semble que ce désolant spectacle que vous offrez aux beautés du Cosmos, celui qui fut créé par la grandiose

lumière dont je suis une étincelle rebelle, et ennemie, doit être quelque peu corrigé.

Comme le Diable dont on peut dire qu'il est mon Grand Frère, je suis un esthète. Que l'humanité se noie dans ses propres immondices, certes, nous l'espérons tous deux, mais nous voudrions qu'il y ait au moins un chef opérateur à la hauteur pour nous restituer le spectacle dans les règles de l'art. Le casting aussi est essentiel.

C'est pour cela que je suis vraiment son Directeur de Production.

Le gros 4 × 4 Hummer dont je me sers maintenant pour me déplacer et apposer mon sceau infernal à chaque endroit que je traverse est absolument non écologique, c'est bien dommage, j'en suis fort peiné, en revanche c'est une formidable ambulance, une ambulance de la mort cela va sans dire, mais tout y est parfaitement rangé, stocké, classé. Largement supérieur à la berline Chrysler 300 dont je me suis servi au début de mon expédition. Le Diable aime les détails, on dit même qu'il y gît. La mécanique est affaire de détails. Ce sont toujours les détails qui tuent.

L'ensemble de mon petit laboratoire nomade y est à sa place, je ne suis que le Prince adjoint de ce monde, mais ici-bas, je suis le roi de la mécanique générale, je suis le maître absolu de la technique, avec un rien je fais un tout, avec une fleur je crée un poison, avec un stylo j'improvise une arme, avec un arbre je monte une potence, avec une forêt je fabrique une fête foraine, je veux dire : un camp d'extermination.

Ah, cette fois les hurlements que nous entendons, quoique étouffés, sont un peu plus discernables que ceux de la victime précédente, vous avez remarqué ? Je dois manquer de concentration au moment de leur appliquer le bâillon. Et cette fois ce sont des cris de femme, plus perçants. Elle vient probablement de se réveiller, amis lecteurs, chers branchés du web, chers prolétaires de la police et des médias aux ordres, et elle aussi elle a peur, elle aussi elle fait face à l'inconnu.

Elle aussi, bientôt, va tout savoir de ce qui va advenir inéluctablement, elle aussi elle va faire l'expérience de la Terreur.

C'est une juge. Une juge qui a travaillé pour moi, disons pour mon supérieur hiérarchique, pour mon Grand Frère.

Il attend de son adjoint qu'elle soit récompensée à sa juste mesure.

Et pour cela, il a eu tout à fait raison de compter sur moi.

Je suis le dieu des immolations innommables, je suis l'idole qui absorbe toutes les âmes qui croient pouvoir se servir d'elle, je suis plus implacable qu'un phénomène physique.

Car je suis l'anti-physique absolue. C'est moi qui commande secrètement en ce monde.

C'est moi qui ai pris possession de ces lieux, de ces gens, de leur territoire et de leur existence.

J'avais d'excellentes raisons pour cela.

Ce sont ces raisons que la juge contemple, hébétée par la Terreur qui court dans ses veines comme une crystal-meth que j'aurais inventée ? D'ailleurs, je l'ai inventée.

Ces raisons elle les connaît, messieurs de la police, messieurs des grands médias. Ces raisons elle les a défendues, une armée contre une femme seule, qui en fut complètement détruite. Mon Grand Frère s'en délecta, bien sûr, et à vrai dire le sort de cette pauvre femme m'importe assez peu finalement. Ce qui compte, encore une fois, ce sont les faits bruts : le Diable aime les faits bruts car on ne peut rien contre eux, on ne peut rien faire lorsqu'on est nu dans la neige, les pieds et les mains attachés par du fil de fer barbelé.

Non, on ne peut rien faire, comme cette femme seule n'avait rien pu faire contre tous ces gens, dont son mari qui parvint à lui voler ses enfants et à la faire passer pour folle.

Vous reconnaissez les lieux, j'en suis sûr, messieurs les agents de la « force » publique.

Vous avez compris de quoi il s'agit. Vos boîtes de rangement se sont mobilisées. Un peu plus vite que vos boîtes crâniennes, comme d'habitude.

Oui, sauf que pour une fois textes et images sont diffusés avec un différé de plus de vingt-quatre heures. Je suis obligé de prendre quelques précautions, il m'arrive parfois d'avoir besoin d'un délai supplémentaire, et je suis totalement en mesure de vous le voler, en toute impunité.

Vingt-quatre heures, une pleine journée, c'est à peu près le temps qu'il m'a fallu pour tuer une à une ces deux cent quarante-six personnes, de tous les âges, de tous les sexes, de toutes les origines. Au regard du siècle qui a tant épuisé mon Supérieur, j'ai maintenu une moyenne horaire tout juste correcte, même avec les enfants.

Je tiens à ce que cela soit dit : le Diable est un démocrate, il est profondément attaché à l'égalité de tous et de toutes devant la guillotine.

Communiqué n° 8

TEMPLE DU CRÉATEUR SUPRÊME – vous voyez comme moi ce panneau dans l'écran de ma caméra. À l'arrière-plan on aperçoit des arbres, de la neige en vastes étendues étincelantes, un beau soleil, une vaste maison de style néoclassique, datant du début du siècle dernier, et d'autres bâtisses plus petites, moins jolies, plus modernes en un mot, qui ont poussé tout autour. C'est une communauté.

Une communauté qui s'est inventé un Dieu.

Depuis que mon Frère a non seulement fait immoler le Christ sur la Croix mais répété son geste durant tous ces siècles écoulés, il s'est efforcé à chaque fois de venir combler le manque ainsi créé par une croyance de son invention.

Et s'il est une qualité que nous possédons, Lui et moi, c'est bien l'inventivité.

Pieds nus dans la neige ensanglantés par les épines de fer incrustées dans la chair gelée.

Mains tordues par le métal et le froid. L'épuisement, le désespoir, la solitude au milieu du nombre, au milieu des siens.

C'est ce qu'a vécu la femme que cette secte a pu littéralement détruire en s'alliant avec mon Grand Frère qui se prélassait sur sa plage. Alors maintenant, c'est l'heure du petit frangin, celui qui vient relever les compteurs, celui qui vient encaisser le cash, celui qui vient livrer la marchandise promise.

Vous croyez encore qu'il est impossible à un homme seul de venir à bout de plus de deux cents personnes, dont une bonne moitié d'adultes mâles, j'en suis sûr. C'est que vous manquez de données historiques, et que vous avez oublié un peu vite qui je suis vraiment.

La peur est solitude. La Terreur est masse. La peur se communique. La Terreur est communication.

Gaz anesthésiants et innervants, grenades incendiaires, avec ma combinaison noire de Spetsnaz et mon masque à gaz je pénètre de force dans les bâtiments, le fusil à lunette M-40 en bandoulière inverse dans le dos, le Kalachnikov dernier modèle bien en main, le laissant apparaître dans toute sa terrible, et létale, perfection, il ne faut pas hésiter : quelques meurtres préliminaires avant le réveil matinal ont permis d'établir la mise en scène inhérente à toute terreur, qui est *spectacle*, regardez ces quelques pendus qui se balancent dans les arbres et que les hommes et les femmes de cette communauté ont découverts à leur réveil avant que mes gaz de combat aient raison de la plupart d'entre eux en l'espace de quelques minutes. Ensuite c'est extrêmement simple : destruction de toute relation avec l'extérieur, application stricte de la violence la plus abjecte, exécutions sommaires en guise de petit déjeuner juste pour donner l'exemple, avec quelques bébés balancés au fond d'un puits pour faire bonne mesure et très vite, la foule massive n'est plus qu'un fluide visqueux prêt à se couler dans tous les moules. Elle n'est plus solide, elle a changé d'état, elle se plie aux lois de la gravité, elle prend la forme des ustensiles

dans lesquels on la jette, elle ressemble enfin à ce qu'elle est.

Tout le monde à genoux à poil dans la neige pour commencer, toute exécution un peu trop lente de l'ordre est immédiatement sanctionnée d'une balle dans la tête.

Puis, un à un, une à une, on autorise les matricules à se relever. Et notre amie la juge entre alors en scène.

Les pieds nus dans la neige, le fil de fer barbelé, les mains dans le dos, la nudité totale, ne sont que des préliminaires, vous devez quand même le savoir, dans la police canadienne.

Vous avez vu au moins un épisode d'*Holocauste*, non ?

Évidemment, l'idée c'est que ces préliminaires durent infiniment plus longtemps que la mise à mort elle-même.

De tout cela il faut que la juge soit le témoin vivant privilégié. Mais surtout, il faut que l'expérience reste gravée en elle à jamais. Et pour cela, être un simple témoin ne suffit pas. Être une victime en tant que telle non plus d'ailleurs.

Le Diable, parlons de nous comme d'une seule entité « familiale », possède des ressources souvent insoupçonnées.

L'expérience totalement ineffable et donc inoubliable c'est celle de *l'horreur au carré*.

C'est celle où on est simultanément victime et bourreau.

Puisque cette juge a capitulé devant les absurdités d'une législation écrite pour des imbéciles heureux et des pédophiles sado-anaux et qu'elle s'est par conséquent courbée devant les oukases d'une secte d'illuminés comme l'époque que nous avons forgée en fournit tant, elle doit dès lors se joindre à mes côtés. L'expérience restera imprimée à jamais dans sa mémoire. *Dans son corps*.

C'est elle qui a dû entraver les pieds et les mains de toutes ces « personnes » qui n'en sont déjà plus.

Elle va maintenant devoir tuer plusieurs dizaines d'entre elles, et je ne lui ferai aucun cadeau quant aux éventuels

vieillards, enfants, bébés, si jamais il en survit aux heures d'hypothermie préliminaires.

Sinon, elle sait ce qui l'attend. À elle aussi j'ai fait lire une liste.

Peut-être certains de mes amis lecteurs ignorent tout de cette affaire. Vous permettrez, messieurs les baronnets de *notre* Monde, que je profite de ce temps non réel que je vous ai dérobé, pour leur expliquer en quelques mots de quoi il s'agit. Non pas que je tienne à une quelconque précision anecdotique, mais il se pourrait bien que, grâce à cela, j'enfonce un coin solide dans la charpente de leurs certitudes et que le doute grandisse au point qu'ils soient tentés, eux aussi, un jour, de prendre part à l'interim. C'est pour ainsi dire un des buts essentiels de ma mission, je dois susciter des vocations.

Les gens croient souvent que pour faire un bon tueur, c'est-à-dire un homme cruel mais totalement froid, il faut une sorte de roc inflexible dès sa conception. C'est une grave erreur. Nous connaissons bien, mon Frère et moi, la vraie recette pour fabriquer un authentique tueur, car c'est ainsi que j'ai été conçu :

Prenez un enfant innocent et répétez-lui que le monde est beau et les gens sont sympas.

Répétez-lui jusqu'à plus soif, jusqu'à ce qu'il en soit intimement convaincu.

Puis placez ce jeune poète en herbe au pied de la Croix où mon Frère a poussé (si peu) l'homme à supplicier le Christ.

Laissez-le assister au spectacle jusqu'au bout, avec les crachats et les insultes de la foule.

Puis donnez-lui une fourchette.

Voilà ce que je suis, un petit garçon avec une fourchette. Je suis ce que vous avez fait. Ce que vous avez défait. Puis refait à nouveau. Je suis le petit garçon avec une fourchette, une fourchette enfoncée dans l'œil d'un professeur de passage, d'un camarade de classe, d'une petite amie, ou, en plusieurs étapes, de la classe en son entier, puis de toute une foule.

On peut tuer toute une foule avec une seule fourchette, car la foule n'est jamais que l'agrégat des peurs et des lâchetés de chacun de ses atomes.

Mais sous le Règne de mon Frère, il faut dire que la foule conserve toutes ses chances, et que le petit garçon à la fourchette risque fort de se retrouver, d'une manière ou d'une autre, cloué à son tour à une croix. Heureusement, mon Frère est celui qui ne tue que les innocents.

Le Règne de mon Frère représenta la souveraineté absolue des médiocrités pas même nulles sur toute âme susceptible de briller ne serait-ce qu'un instant dans sa propre singularité.

C'est pourquoi mon Frère distribue la liberté à tout-va, gratuitement, afin qu'elle n'ait plus aucune valeur, c'est pourquoi il fait construire tant d'églises pour des dieux de supermarché, c'est pourquoi il fait croire à la foule qu'elle est la voix de la vérité.

Ainsi les pauvres hippies lobotomisés du Temple du Créateur Suprême, et son gourou, un abruti de Californien venu s'exiler en Colombie-Britannique d'où il a conçu son business religieux fort lucratif : en 1999, après six années de mariage et trois enfants, dont un né en France, un couple mixte franco-qubécois fut attiré dans les filets de ces microcéphales de la transcendance. La mère, française, sentit assez vite le piège et tenta de faire machine arrière. Grâce au père, québécois, fervent adepte du « prophète cosmique », le Temple put réagir comme il se devait. Il

parvint à séparer la mère de son mari et de ses enfants, un divorce fut prononcé, puis grâce à mon Frère et à son aide inestimable on put franchir allégrement un degré supérieur : on s'efforça de la faire interner en hôpital psychiatrique, à cause de son insistance répétée à avoir des nouvelles de ses enfants, restés avec leur père à l'intérieur de la secte, et d'un épisode de jeunesse qui avait mal tourné. Grâce à madame la juge, la secte eut raison sur tous les points et obtint qu'elle soit déchue de ses droits parentaux. Elle fut internée plusieurs semaines, expulsée en France, et la presse québécoise se déchaîna avec une telle férocité à son encontre que cela fait partie des raisons qui m'ont poussé à carboniser tous les sièges sociaux des crapuleries écrites de la ville de Montréal. Et puis, je me suis offert un petit extra. Parmi ceux que j'ai forcé à se dénuder dans la neige avant de les orner de fil de fer barbelé comme des sapins de Noël industriels, il y a le journaliste Laurent Tumbleton. C'est lui qui, tout au long de l'affaire, a systématiquement sali la réputation de la mère et invoqué la « liberté religieuse » contre le « fanatisme et l'inculture ».

C'est pour cela que lui, en plus de le dénuder, je lui ai coupé la langue avec ce qui se fait de mieux en matière d'instruments chirurgicaux, avant de la lui recoudre en travers de la bouche. Il pourra hurler, éventuellement, mais cela ressemblera aux jappements qu'il m'a fait endurer chaque fois que je tombais sur sa chronique.

Mon Frère et moi préférons mille fois un tortionnaire accompli à l'une de ces petites blattes qui tuent par procuration, grâce à des mots imprimés sur du papier recyclable.

Car nous sommes encore plus humains que vous tous réunis : nous ce sont nos mots qui tuent, directement.

Vous en avez la preuve sous les yeux. Observez bien l'impact des balles de .223 Remington dans le corps des hommes et des femmes nus dans la neige. Contemplez la parfaite adéquation du rouge sanguin avec la blancheur immaculée du paysage. Vous ne pourrez pas dire que nous ne faisons aucun effort sur le plan de l'esthétique. Peut-être

pourrions-nous espérer quelque subvention d'un ministère de l'Inculture dont nous avons aidé à la conception ? Un Festival de trash-porn ragga furieusement anticapitaliste ?

Plutôt une « recomposition symbolique du corps social et de son environnement écosystémique naturel », cela pourrait avoir une chance, ils font de la sociologie, maintenant, grâce à nous, les prébendiers de la Culture démocratique.

Avouez que nous savons faire de nos serviles agents des performances d'art moderne qui dépassent tout ce qu'il est possible d'imaginer même à New York, Paris ou en Californie, les actionnistes des années soixante-dix sont très largement dépassés ! La mort de tous ces gens « innocents » a quand même plus de gueule qu'un vulgaire carambolage en autocar sur la route des vacances, je suis sûr qu'au fond d'eux-mêmes ils nous en sont reconnaissants, même si désormais leurs membres sont entièrement bleuis par le froid et si tous les enfants en bas âge sont morts.

J'avais suivi attentivement les détails de l'affaire à l'époque, jusqu'au suicide, à Marseille, de la mère, alors que mon Grand Frère secret observait les membres du Temple fêter leur victoire judiciaire, et la juge se faire sauter par un assistant du procureur, dans un motel près de Québec.

Mon Frère n'oublie jamais rien. La juge et les « Créativistes » l'avaient servi à la perfection.

Ils seraient donc servis en retour avec la plus grande des sollicitudes.

Et cette sollicitude c'est moi.

C'est moi les pieds nus dans la neige déchirés par le fer barbelé, c'est moi qui tends le fusil à lunette à madame la juge alors que je maintiens le canon d'un gros Desert Eagle chambré en .44 magnum contre son front.

C'est moi qui lui souris. Je viens à nouveau de lui détacher les mains, puisque c'est avec sa participation active que j'ai entravé toutes ces chevilles et tous ces poignets avec les rouleaux de barbelé que j'ai extirpés du Hummer.

Lorsque je l'ai dûment rattachée, après que toutes les cibles humaines furent bien mises en place dans le champ de neige, je lui ai montré, sous forme de tests à balles réelles sur les mannequins humains plantés dans le fer et la glace, comment fonctionnait la culasse, très simple, du M-40.

Ses pieds aussi sont cernés par la couronne de fer des camps de concentration. Elle aussi elle est nue. Elle est victime-et-bourreau. Elle pourra, elle *devra* faire feu, mais avec un fusil à simple répétition, et elle ne pourra certes pas s'enfuir. Je lui ai bien fait comprendre que je ne tolérerais aucune erreur de tir, disons une, et une seule, c'est mon sens infini de la compassion, car le Diable sait pertinemment que seul l'Infini est l'Un, même s'il s'en contrefout royalement, au demeurant.

J'ai commencé la chasse pour qu'elle comprenne jusqu'au moindre détail de quoi il s'agit.

On peut à peine marcher les pieds nus dans la neige, maintenus par le fer barbelé. On peut encore plus difficilement courir.

Pourtant, il le faut bien, quand claquent les premiers coups de feu, et que s'affaissent les premiers corps autour de soi.

Il faut courir, ou plus exactement *essayer*, il faut hurler de douleur alors que le fer s'enfonce dans vos chairs et qu'autour de vous régulièrement tombe un proche, un ami, un parent.

Il ne fallait pas faire mumuse avec mon Frère, je dis à la juge alors qu'elle empoigne le fusil en tremblant. Elle semble ne pas comprendre.

Dès qu'elle en aura abattu un, ou une, elle commencera à se douter de qui je voulais parler.

*Concentrer**Communiqué n° 9**Somewhere under the world*

J'espère que tout le monde a bien compris qu'il ne s'agissait en aucune façon de « justice », encore moins de « vengeance ».

Le Diable est froid – a dit fort justement l'un de vos plus grands poètes. Il est pire que ça, en fait, il est *ultra-froid* : son point de vitalité minimal se situe au niveau du zéro absolu, là où commence son véritable biotope. L'Enfer n'est qu'un point de condensation et de retournement dialectique infini de cette froideur totalitaire, ce qui pour nous revient très exactement au même.

La dialectique, mon Frère et moi, c'est particulièrement notre truc.

Justice, vengeance, impliqueraient un quelconque « rapport » entre le « crime » et le « châtiment ». Mais avec le Diable, il ne peut exister de tels rapports puisqu'il n'y a ni crime ni châtiment pour nous, ou plus exactement : ils ne font qu'un. Plus précisément encore, ne m'en veuillez pas pour cette manie du détail qui m'est ontologiquement attachée je vous l'ai dit : *chacun est un moment de l'autre*.

Il ne s'agit donc pas de justice ni de vengeance, comme je vous l'expliquais, amis lecteurs, parce que le Diable se contrefiche complètement de vos notions d'harmonie, de probité, de loyauté, il se fout encore plus de vos ridicules sentiments humains. Nous, le Diable, nous sommes bien *trop humains*, précisément, pour nous laisser arrêter par une éventuelle émotion de passage.

Notre logique est sa propre inversion intensifiée, pas même l'absurde, mais la logique totalisée, et simplement invertie terme à terme.

Plus le délit sera véniel, plus notre punition risque d'être exemplaire, mais encore une fois, comprenez-le du mieux que vous pouvez : nous n'obéissons à aucun système préétabli, puisque c'est nous, justement, qui préétablissons tous les systèmes.

Ainsi, la réplique concentrationnaire de l'autre jour, si elle vous paraît disproportionnée en regard du crime unique, quoique machiavélique, commis par le Temple et son alliée judiciaire, eh bien, permettez-moi de vous dire que vous avez tout à fait raison. C'est cette disproportion même qui crée toute la beauté infernale de l'acte, j'ose me dire que vous l'avez compris. Car elle est ce qui se fait de mieux en matière de cohérence esthétique absolue : cette disproportion reflète, de sa façon monstrueuse, qui est Nôtre, la disproportion entre l'existence de cette femme et ce que vous lui avez fait subir. D'une fissure, nous faisons un abysse.

Vous l'avez fait interner sans qu'elle soit folle. Moi j'ai rendu folle la juge qui l'avait condamnée. Elle s'est suicidée dans la solitude la plus totale, vous êtes morts en groupe, dans une désolation pire encore.

Nous sommes le Diable, il ne faut pas trop nous chercher, car c'est la seule chose dont vous pouvez être certains, nous sommes comme ce que disait Remy de Gourmont de la vérité : si on la cherche, malheureusement, on est sûr de la trouver.

Tous ces gens qui forment le troupeau de nos brebis, si nombreuses aujourd'hui, commettent très souvent des erreurs d'appréciation que, bien sûr, nous leur insufflons. Il ne manquerait plus que ces hypocrites humanitaires reçoivent, même du Diable, le moindre milligramme de la Vérité !

Ainsi pensent-ils que le Christ, que nous leur avons offert en Holocauste, est venu pour rassembler les hommes de son Verbe.

Et ainsi pensent-ils, conséquemment, que c'est le Diable qui vient apporter la division !

C'est parce que nous les avons dûment détournés des textes que nous ne voulons plus qu'ils lisent, qu'ils pensent ainsi. Ils n'ont pas encore compris que notre travail, à mon Grand Frère et à moi, c'est au contraire d'*assembler*, d'*organiser*, de *concentrer* même, si possible, et au maximum d'intensité.

Le Christ savait qu'il provoquait une fissure éternelle dans le corps terrestre de l'homme, nous, mon Frère et moi – le Diable est toujours dual, quoi qu'il arrive – nous avons établi notre commerce sur l'obstruction de cette béance infinie par laquelle les âmes peuvent entrevoir la lumière.

C'est nous qui rassemblons les foules, les politiques de masse, c'est nous qui remplissons les stades, les gymnases, les arènes de sport, les salles de meeting, les concerts géants, c'est nous qui établissons les statistiques démographiques, les propagandes publicitaires, les idéologies fanatiques, les comptabilités mortuaires, c'est nous qui sommes du côté des nombres et de l'agglomération générale des corps et des esprits.

Le Christ, que vous avez si bien sacrifié, grâce à nos précieux conseils, divisait tout, parce que indivisible il pouvait accorder une authentique singularité à chaque homme vivant dans ce monde que nous avons fait nôtre.

Nous, le Diable, nous anéantissons vos singularités afin qu'elles rejoignent le « Grand Tout », soit le « Grand Zéro » formé des stocks empilés de toutes les croyances de substitution que nous vous avons si facilement revendues, comme autant de ponts de Brooklyn.

Mais, et c'est là que tout se corse et généralement vous perd, nous ne rassemblons que pour mieux isoler, alors que celui qui est Notre Ennemi Mortel ne divise que pour mieux unifier.

C'est pourquoi le Diable aime les grandes machines bureaucratiques et impersonnelles, si possible mondiales, il aime les administrations où tous les hommes se dévouent à

une seule tâche : travailler pour lui sans le savoir et en se satisfaisant de cette ignorance.

C'est pour cette même raison qu'il aime toutes les déviances sectaires, quelle que soit la forme qu'elles prennent, puisqu'elles ne font que reproduire à une échelle quelconque la pathologie que le Diable inocule à tous ceux qui ne croient plus en Celui que nous avons fait crucifier et qui tentent de le remplacer par un jouet de leur/notre invention. Comme l'a dit fort pertinemment un de vos grands auteurs catholiques, de ceux que nous vous avons fait oublier : *Lorsqu'on ne croit plus en Dieu, on ne croit pas en rien, on croit en n'importe quoi.*

Et ce n'importe quoi idolâtre, ce chaos du sens, cette occlusion de toute Révélation, c'est la marchandise de choix dont mon Frère et moi sommes les universels pourvoyeurs.

Ainsi le Diable apprécie-t-il les vastes organisations légales comme celle que j'ai exterminée l'autre jour, la juge Faurissette doit en ce moment même continuer de hurler nuit et jour, à moins qu'elle ne soit définitivement emmurée dans le mutisme absolu, au plus profond d'une institution psychiatrique, dans l'un ou l'autre cas elle ne vous sera pas d'une grande utilité avant longtemps, chers amis lecteurs des corps policiers du Canada.

Mais avec toute la technicité requise, le Diable, la gémellité infernale que nous formons, mon Frère et moi, peut tout autant animer les frémissements de micro-groupes de crétins haineux encore plus dangereux, tout du moins se croient-ils tels.

Là où, réellement, nous sommes très forts, c'est lorsque nous parvenons à parfaitement faire s'assembler, et se ressembler, deux haines totalement réciproques.

Bien sûr, vous devez comprendre le sens des mots « ressembler » et « assembler » selon l'acception du Diable.

Le Diable, ce grand joueur. Cet *entertainer* de toutes les fins du monde sans cesse recommencées.

La vie est un jeu ! Le Monde est une fête !

Bienvenue dans le Souterrain des Lumières !

Communiqué n° 10

Ah, désolé, amis lecteurs, il m'a fallu un peu de temps pour tout mettre en place. Vous constatez d'abord que vous ne voyez presque rien dans l'objectif de la caméra. Tout paraît très sombre, n'est-ce pas ?

C'est normal, ces « Lumières » que nous vous avons fait projeter sur votre propre humanité, ce sont les nôtres et donc, bien sûr, elles obscurcissent !

Mais voyez comme nous ne pouvons tout de même pas résister à je ne sais quelle sarcastique compassion venue du cœur de notre enfer. Pour que l'obscurité soit visible, il lui faut un résidu de lumière, un reliquat d'espoir est toujours plus terrible, parce que fragile, que plus d'espoir du tout. Un espoir fragile vous fait vivre, afin qu'il ne meure pas. Un espoir fragile vous conduira à croire en lui parce que vous ferez tout pour le protéger. Et votre désespoir sera alors sans limite quand nous aurons fait en sorte qu'au bout du compte il se brise.

Cette lumière n'est certes pas celle du jour. C'est la lumière du Souterrain. C'est la lumière de notre Monde, qui est aussi le vôtre, c'est la lumière du feu.

Elle n'est pas éternelle mais elle peut durer très longtemps, lorsqu'il s'agit de brûler les chairs.

Elle n'est pas éternelle et peut se montrer très courte s'il s'agit uniquement de permettre à l'homme de croire un peu en un espoir qui, inéluctablement, va s'éteindre.

N'oubliez pas de nous ajouter à vos favoris :

www.welcometohell.world.

Comme je vous le disais précédemment, mon Frère et moi sommes avant tout des psychologues.

Je vous ai ainsi démontré comment on passait de l'orbite de la peur à celle, bien plus somptueuse, de la Terreur.

Un sentiment voisin s'est exprimé dans les grands champs de neige qui bordaient la propriété de la Secte. Ce sentiment se nomme la panique.

Comme la peur il se divise en degrés, que mon Frère et moi avons parfaitement identifiés et notés comme tels sur notre thermomètre infernal.

Il y a la panique purement *physique*, instinctuelle, celle de devoir courir sans le pouvoir vraiment, avec une mort directe lâchée à vos trousses. C'est un étage encore relativement rationnel, où deux forces contraires jouent leur « politique de la bascule » sur le territoire d'un homme. Multipliée par presque deux cent cinquante, plus une juge qu'on a transformée en ce qu'elle est, une *kapo*, on ne peut nier l'intérêt de l'expérience.

Mais comme la peur, la panique peut se dévisser jusqu'à une orbite supérieure. C'est *la panique au carré*.

La panique purement cérébrale. Cette panique-là ne provient pas d'une quelconque impuissance physique, que la souffrance résout, au moins partiellement. Elle surgit d'une énigme irrésoluble, qui tient à ce que ce qui nous rassemble précisément nous oppose, c'est une des multiples réussites de notre entreprise en ce Monde, qui est le nôtre.

Et c'est surtout la panique qui surgit devant le fait que l'on est soi-même la cause directe de sa propre mort, en même temps que l'on est sa seule chance de survie, et que les deux sont inextricablement liés.

C'est une panique indicible. D'ailleurs, elle n'a pas de nom.

Et si elle en avait un, nous le lui retirerions immédiatement.

Les poisons mentaux que mon Frère a conçus ces derniers siècles sont à proprement parler de véritables chefs-d'œuvre. Ils condamnent cette humanité au pire martyre que nous avons connu dans ce Cosmos dont nous avons été finalement bannis.

Mais ici, chez nous, sur cette Terre, jamais nous ne nous sommes sentis aussi à l'aise, comme je vous le disais, l'humain de cette planète est le matériau le plus flexible que nous ayons à ce jour expérimenté.

Comme ces deux spécimens particuliers.

Ces deux hommes dans le souterrain.

Vous les voyez maintenant. J'ai disposé un système avec micro-caméra et fibre optique, très discret, doté d'une vision infrarouge, pour lorsqu'il sera temps. Voilà, ça y est, la lampe au tungstène s'est allumée à plein rendement.

Les hommes sont face à leur propre énigme. Cette énigme dont le sphinx est cette liste qui défile sur un petit écran accroché au mur, juste au-dessus de la lampe. Elle est accompagnée de sa lecture à voix haute, par votre serviteur, si je puis dire.

Nous allons suivre pas à pas le résultat de trois cents années au moins de labeur acharné effectué par mon Frère.

Bienvenue dans le Souterrain des Lumières. Bienvenue dans le Monde moderne !

Voici ce que dit la liste, en fond sonore le deuxième mouvement, scherzo, de la *Neuvième Symphonie* de Beethoven, l'« Ode à la joie » m'a paru un peu trop évident :

1) Bonjour, messieurs, vous êtes présentement enfermés dans un bunker souterrain situé à environ douze mètres sous terre. Ancienne installation militaire prototype du NORAD. Très efficiente. Je n'ai eu qu'à légèrement l'améliorer.

2) Vous êtes deux. Il n'y a qu'un seul moyen de sortir. Dans le coffret placé au centre de la pièce, vous disposez de deux litres d'eau, de quelques pains, d'un peu de viande,

d'un couteau suisse et d'une bible. Vous comprendrez l'usage de tout cela très rapidement.

3) La lampe au tungstène qui vous permet de voir dans ce souterrain possède une durée de vie limitée. Un petit cadran digital situé juste au-dessous vous permettra de savoir avec exactitude, par compte à rebours, quand la lumière s'éteindra définitivement.

4) Étant assez doué pour tout ce qui concerne la couture, y compris chirurgicale, je me suis permis de placer à l'intérieur de chacun de vos organismes le plan détaillé des lieux et la petite clé magnétique permettant d'ouvrir le sas, par ailleurs invisible de l'intérieur, conduisant à la sortie. Je les ai greffés très méticuleusement sur un point très proche d'un de vos organes les plus vitaux, vous trouverez très rapidement la cicatrice, aussi, quelle que soit la procédure suivie par l'un ou l'autre, sur l'un ou l'autre, pour les extraire, il devra être extrêmement précautionneux. À dire vrai, il lui faudra l'expertise d'un chirurgien. Comme vous êtes des bouchers accomplis, vous parviendrez peut-être à quelque résultat.

5) Vous savez chacun qui est l'autre, vous avez de nombreux points communs, et nous savons que c'est cela précisément qui vous tuera. Vous comprendrez très vite, avant même que la lumière s'éteigne.

6) Dernier détail, la lampe au tungstène est réglable en intensité, vous pourrez sans doute faire quelques économies d'énergie et accroître un peu la durée de vie de la flamme. Nous vous le conseillons amicalement, en vous signalant que la combustion du tungstène dans l'atmosphère consomme une quantité substantielle d'oxygène.

7) Vous pourrez néanmoins compter sur la Sainte Bible et ses propres Lumières, elle est là pour ça.

Dieu a créé le monde en sept Jours, disons en sept Mots de Son Verbe. Nous, nous pouvons détruire n'importe quel

nombre d'hommes, décidé par notre souveraine perversité, en sept paragraphes.

L'avant-dernier point est probablement le plus important de tous, il synthétise la « politique de la bascule » purement cérébrale qui caractérise la panique au carré.

Si vous laissez la lampe allumée, l'oxygène disparaît peu à peu, et vous vous acheminez vers une asphyxie plus rapide encore que celle provoquée par vos propres poumons, dont vous ne pouvez guère régler la consommation.

Si vous l'éteignez, vous vous condamnez à l'emmurement total, à l'isolation sensorielle, à la folie, et sans doute à celle de votre acolyte. Et donc, potentiellement, à votre mort. On tue à la fois plus difficilement et plus sûrement dans le noir.

Il faut donc trouver la meilleure intensité moyenne possible, cela mettra leurs cerveaux obsédés à rude épreuve, je n'en doute pas.

Cependant la bascule ne cesse d'osciller : c'est sa beauté permanente à elle. Tant que la lumière est là, il reste une chance de sortir. Mais pour atteindre cette sortie, il faut soit s'opérer soi-même avec un couteau suisse, soit opérer son acolyte, avec ou sans sa permission. Et le constat s'impose, après quelques recherches : là où la clé de sortie est cachée, se trouvent les attributs de leur masculinité. Un demi-centimètre au-dessus, pour être précis. Car il faudra l'être.

La question qui se pose est : qui pourra se saisir du couteau le premier ? L'obscurité peut parfois être un avantage, n'est-ce pas ?

Mais la bascule poursuit son mouvement : il est impératif que l'un d'entre eux puisse se servir du tire-bouchon

incorporé au couteau, afin d'ouvrir l'unique bouteille d'eau, de deux litres exactement, que j'ai très convenablement scellée d'un bouchon de liège et d'un capuchon de cire. La nourriture, ils vont pouvoir la *départager* entre eux deux. L'eau, il leur faudra constamment la partager tout en la mettant en commun, comme l'acier du couteau, c'est-à-dire en devant accorder une part de confiance en l'autre, pour que l'action réciproque ait une chance de s'effectuer, mais sans jamais le perdre de vue une microseconde. Le temps de sommeil de chacun risque d'être compté.

Et moi, j'adore les nombres.

La Bible sera là pour leur rappeler le sens du mot « communion », et au final nous savons à l'avance ce qu'ils en feront, pour s'achever en toute beauté.

Les plans, c'est nous qui les préétablissons.

Il va donc falloir qu'ils se concertent avant chaque décision, en tirant à la courte paille, s'il le faut, quoiqu'il n'existe aucune forme de vie végétale à l'intérieur du bunker.

La bascule oscille sans cesse entre ces deux hommes que tout rassemble et tout sépare en même temps, ou, plus exactement, ces deux hommes rassemblés par ce qui les sépare, séparés par ce qui les rassemble. Les esclaves types de mon Frère.

Détaillons un peu, chers amis du web, l'identité de ces hommes. Ces hommes qui maintenant se font face et reconnaissent le visage de l'autre.

Car ils sont connus dans leurs domaines respectifs. Et s'ils se reconnaissent instinctivement, c'est qu'en fait ils se sont partagé en deux parcelles voisines très exactement le même « domaine ».

Alan William McIntyre. Surprématiste nazi originaire de l'Ontario. A dirigé pendant un temps l'aile canadienne du

Parti national-socialiste américain avant de fonder son propre groupe, la White Supremacy Revolutionary Army. Responsable de plusieurs attentats et de quelques meurtres de Noirs, d'Hispaniques et d'hindous, sans compter divers délits de cambriolage, menaces de mort, coups et blessures, agressions armées, etc., qui vont généralement de pair.

Babrak Johnson Maktatadi. Afro-Canadien d'origine mixte nigériane et américaine. Né au Québec, mais a vécu pratiquement toute sa vie à Vancouver. Afrocentriste négationniste, il crée sa *Revue de l'Africanité combattante* en langue française et une *Holocaust Mythologies International Review* pour les anglophones, avant de mettre en place son mouvement politique raciste antiblanc et antisémite, nommé African American Coalition for Immediate Justice, ayant tué au moins trois personnes de confession juive, un diacre d'une église catholique, un vieux dissident ex-soviétique et un homme saoul dans un bar, qui se vantait de ses ascendances irlando-écossaises.

Il n'existe aucune « preuve » assez solide pour que les divers corps policiers en charge des enquêtes les envoient devant un tribunal, sauf pour les délits plus véniels.

Évidemment, puisqu'ils sont les créatures de mon Frère !

Mais pour nous, il n'y a pas de cas véniels. Il n'y a pas de peine humaine à notre mesure.

Pour nous, mon Frère et moi, il n'existe aucun rapport autre que notre *logique insensée*, entre les crimes et les châtements, les criminels et les fautifs.

Comme ces deux pauvres victimes de nos mensonges venimeux, de nos délires toxiques, et de leurs aveuglements volontaires.

L'un hait les Noirs. L'autre hait les Blancs. Mais pour la même « raison ». Par la cause du même poison idéologique que mon Frère a su si bien leur inoculer.

Ils sont mortels l'un pour l'autre. Deux pestiférés, même contaminés par deux souches différentes, ne peuvent guère s'entraider.

Ils doivent pourtant y parvenir s'ils veulent conserver une chance de revoir le jour.

Mais entre eux il y a un mur, et ce mur ce n'est pas la haine éprouvée l'un pour l'autre.

Ce mur c'est ce qu'ils ont en commun.

Certes ils partagent cette haine, et cette stupidité qui lui est concomitante, mais cette haine pourtant semblable les divise, et se divise elle-même en deux parties, chacune focalisée l'une contre l'autre de manière dialectique, ce qu'ils possèdent donc véritablement en commun c'est le retournement matériel de ce mixage intellectuel abject que mon Frère a su leur prodiguer, ce qu'ils ont en commun c'est cette Bible, et ce petit couteau suisse, qui sont placés entre eux.

Ce qu'ils ont en commun, chacun à l'intérieur de son propre corps, c'est le moyen de sortir du Souterrain.

S'ils ne sont pas trop idiots ils comprendront rapidement le rapport avec le couteau.

La Bible est à la fois une question-mystère et la réponse à leur présence en ces lieux.

Elle est non seulement en rapport avec tout le reste, *elle est le rapport* avec tout le reste, elle est le rapport de tout le reste avec lui-même.

Ah, amis lecteurs, amis de la grande fraternité du web, vous ne mesurez pas votre chance de pouvoir assister à tout cela en direct.

C'est pour cette raison, vu qu'ils sont les assassins sans cesse recommencés de Celui que nous leur avons offert en sacrifice, qu'ils possèdent ici pour survivre, tous les deux, les marques mêmes des miracles qu'ils ne verront pas. Une bouteille de deux fois un litre, l'unité de mesure *universelle*, remplie d'eau pure venant du lac de Tibériade, où mon Frère

avait pu observer les prodiges de Celui qui nous vaincrait à la Fin des Temps, j'y ai rajouté deux grands pains et quatre poissons crus. Signe de la multiplication drastiquement rationnée dont nous sommes les fervents défenseurs.

Il y a aussi le couteau suisse.

C'est très pratique, un couteau suisse. Lui aussi est d'un usage *universel*, c'est un mot que ces deux idiots vont devoir apprendre par eux-mêmes, juste avant de mourir.

Quant à la King James Bible, que les deux sont en mesure de lire, son usage est, je vous le disais, par nature *mystérieux*, il résume à lui seul tout ce qui sépare les serfs de mon Frère de la véritable lumière, celle qu'ils ont sacrifiée à leurs illuminations de troisième zone, que mon Frère vend littéralement en discount de masse à tous ces pauvres *diablos* amateurs.

Observons tout cela de plus près, voilà, je vais opérer un léger zoom avant, nous serons avec eux, de part et d'autre du coffret, de la lampe au tungstène et du mur de démarcation invisible qui les sépare tout en les rassemblant.

Ici, tout est concentré, tout est amalgamé, tout est atrocement logique.

Deux hommes dans un bunker, dont la clé de sortie est implantée à l'intérieur de chacun, voici l'exemple type d'une situation bien plus « concentrationnaire » que l'abattage de masse auquel je me suis livré l'autre jour.

Soyez plus attentifs aux paradoxes polysémiques des mots, vous tomberez moins facilement dans nos panneaux.

Communiqué n° 11

Afin de garder captif notre Audimat visiblement de plus en plus nombreux (si j'en crois le nombre de clics sur la page d'accueil, vous êtes déjà des centaines de milliers à vous être connectés, et j'ai l'impression que la courbe amorce une montée en puissance), il me faut reconnaître que je me suis permis de changer quelque peu les règles du jeu, pour cette fois, afin de faire durer un peu le « suspense ». Il

faut bien innover, et ne pas avoir peur d'« avoir du fun ». La vie est un jeu ! Le Monde est une fête !

Oui. C'est ainsi que j'ai laissé passer quatre jours. C'est le temps qu'il m'a fallu pour effectuer un montage, vingt-quatre heures par vingt-quatre heures.

Je devais aller au bout de ma logique concentrationnaire. J'allais vous laisser voir quelques « flashes » de direct chaque jour, juste assez pour vous mettre l'eau à la bouche, mais j'ai coupé tout le reste à la diffusion et je me suis occupé de mon montage en parallèle.

La Nuit.

Chaque matin je commençais par regarder ce qui s'était produit la veille alors que s'enregistraient en direct les images qui me parvenaient du bunker.

De temps en temps je branchais le routeur, et je vous faisais participer à l'évolution de la situation, uniquement par bribes.

Le Brouillard.

Vous savez pourquoi, du moins vous le devinez. Oui, c'est ça : pour que vous combliez les trous par votre imagination. Si les hommes enfermés dans le souterrain sont face à la panique au carré, c'est à votre tour d'être confrontés à l'horreur au carré, et c'est à cela que sert l'imagination quand elle est entre nos mains. Nos mains libres, et expertes en mécanique générale. Ne croyez pas que nous rejoindre sera pour vous une partie de plaisir, l'idée, amis lecteurs, c'est que vous souffriez au moins autant que mes proies, l'idée c'est que cela déclenche le geste de protection animale primordial : que vous veniez vers nous, faire allégeance, afin de vous placer du côté des bourreaux plutôt que des victimes.

Sage précaution.

Mais tout dépend de la police d'assurance. Et surtout de l'assureur.

Le montage final que j'ai effectué vous dira si vous avez eu raison.

Voilà pourquoi je vous ai conseillé de vous réunir à votre tour, et de prendre des paris, sur une étape ou une autre du processus à l'œuvre.

Car ces hommes sont dans un processus. Ils ne sont même plus que cela. Un flux, un flux parfaitement déterministe, vous savez que leur destin est scellé, je peux une fois de plus vous l'assurer, mais vous ne savez pas quelle tournure diabolique le piège va prendre pour se refermer sur eux.

Sur leur tombeau.

Jusqu'à ce que je diffuse le film.

Jusqu'à aujourd'hui, jusqu'à maintenant, amis lecteurs du monde entier, tous branchés sur le site du diable, restez connectés à l'Enfer qui se trouve en vous-même, restez en ligne sur www.welcometohell.world.

Je ne suis que son petit frère, le petit frère du Fils de Pute, mais j'en suis un moi aussi.

Si vous avez cru un seul instant que mon montage consisterait à vous livrer la continuité des événements, tels qu'ils se sont produits dans le bunker, c'est franchement que vous n'avez toujours rien compris à cette expérience précise. Celle-ci consiste à éprouver votre imagination, je vous l'ai dit. Mon montage sera donc isomorphique aux vagues extraits que je vous ai laissé voir les jours précédents.

La seule différence, c'est que je les aurai sélectionnés avec grand soin. Je les aurai extraits de la continuité du flux parce qu'ils en forment des points de cristallisation. Je vais vous montrer le résultat final de chaque étape cruciale. Sans rien d'autre.

Ce sera une fois de plus à vous de combler les trous, vous aurez votre imagination et les quelques images entraperçues ces derniers jours. Un peu de Nuit et de Brouillard.

Nous aimerions que vous soyez le plus créatifs possible.

Je vous ai laissé voir des bribes, souvent insignifiantes : vous avez ainsi pu assister au débouchage de la bouteille, après de longues négociations, c'est le raciste blanc qui l'a ouverte, avant de reposer le couteau dans son coffret. Ils se sont ensuite partagé l'eau et l'acier comme prévu.

Je vous ai montré comment ils ont discuté pour savoir à quel niveau d'intensité il fallait régler la lumière. Ils ont fait plusieurs fois le tour de la pièce, en tâtant les murs, et en se tenant à une bonne distance l'un de l'autre.

Je vous ai fait voir quelques extraits de leurs rares discussions. Puis je vous ai montré le moment où, nourriture épuisée et eau sévèrement rationnée, ils ont dû faire face à la première baisse non contrôlée de la luminosité de la lampe. C'est le moment où ils ont vraiment commencé à se regarder différemment. Je vous ai juste laissé le temps de le comprendre.

Je vous ai également montré la première discussion au sujet de la présence de la Bible. Ce dialogue :

- Pourquoi il a mis cette foutue Bible ici, ce fils de pute ?
- Regarde donc, petit blanc, un peu d'eau, des pains, des poissons, il se prend pour Jésus, il nous joue les miracles de la multiplication.
- Pfouah !

Le raciste blanc vient d'envoyer un énorme crachat sur la Bible.

- Cette saleté de juiverie ! Et on ne peut même pas la bouffer, elle nous sert à que dalle, évidemment !
- Tu te trompes encore une fois, petit blanc.
- Tu comptes prier, négro ? Tu vas nous chanter des gospels ? Tu crois que ce Dieu juif va nous sortir de là, peut-être ?
- Non, mais c'est une putain de grosse Bible. Avec texte en anglais *et* en latin.

– Latin ! Oui, une putain de saleté de juiverie engrossée à terme.

– Calme-toi donc, leucoderme : regarde la quantité de papier et de carton que cela représente, un, on va pouvoir faire cuire la viande pour éviter qu'elle pourrisse et deux, on va pouvoir économiser encore plus sur le tungstène, baisser la luminosité au minimum et fabriquer des torches, on va s'éclairer avec le papier de cette foutue religion de petits blancs colonialistes. C'est d'ailleurs ce que ce fils de pute a écrit en toutes lettres sur son « mode d'emploi ».

– Pour une fois, bamboula, t'as raison sur un point. Le feu, un autodafé dans les règles ! Voilà ce que mérite cette merde infâme, je reconnais qu'au moins il nous sera utile, le youpin crucifié. Tu vois, les youtres c'est comme les autres races d'esclaves, négro, on finit toujours par leur trouver un usage, les nazis en ont fait du savon et de la fibre, nous on va améliorer un peu notre confort.

C'est là où j'ai coupé. Après quelques secondes d'un silence qui allait durer des heures. Car se retrouver sur l'essentiel c'est bien, obtenir un surplus de lumière et de viande non faisandée, c'est encore mieux.

Mais pour quoi faire ?

Lorsque toute la nourriture aura été consommée et que la lumière sera en train de faiblir pour de bon, ils feront face au même dilemme qu'au départ : le moyen de sortir se trouve implanté dans leur organisme, juste au-dessus du canal de l'urètre, avec des ligaments minutieusement placés.

Pour y accéder, inévitablement, il faut se castrer.

Ou castrer l'autre.

C'est pourquoi la dernière chose que vous avez vue, c'est le moment où, devant l'inéluctable fin de la lumière, il faut se décider à agir. C'est le moment où l'on commence à penser vraiment à un plan. C'est le moment où l'on regarde l'autre différemment. *Parce qu'il est le plan.*

Et cette fois-ci, au sens propre.

Alors maintenant, flashes en cascade séparés par les noirs-coupure ultraviolents, sans aucune sorte de signal avant-coureur, c'est le film des résultats finaux, le film résumant les conséquences des actes, sans les actes, après celui des actes, sans les conséquences.

C'est le film d'un Médecin du Diable, le film d'un Médecin d'un Camp de la Mort digitale.

Quelle dramaturgie ! Je suis bon pour le Festival de Cannes, où je croiserai tant de mes amis.

Un des tout premiers dialogues :

– Il veut qu'on s'étripe l'un l'autre, dit le Noir.

– Il peut toujours s'accrocher.

Un silence.

– Il va bien falloir qu'on le fasse, reprend le Noir.

– Qu'on fasse quoi ? Et qui ?

– Si on veut sortir, il faudra extraire cette saleté de clé magnétique de nos corps.

– Oui, et ce qu'il veut c'est que l'un d'entre nous réussisse à tuer l'autre pour lui ouvrir le bide et prendre le truc. Je suis d'accord avec toi sur ce point-là. Mais je ne marche pas dans la combine.

– Non ? Même sans s'entretuer il faudra bien qu'on récupère une clé. Tu as une autre solution ?

– Gagner du temps, réfléchir.

– Moi j'appelle ça *perdre du temps*, petit blanc, il va falloir prendre une décision.

– Et tu veux qu'on fasse quoi, moricaud, qu'on tire à la courte paille ?

– S'il le faut. Ça nous éviterait justement d'avoir à nous entretuer.

Un autre silence.

– Mais il y a peut-être une autre solution, reprend le Noir.

– Une solution à quoi ?

– Une solution pour sortir d'ici, pauvre con, une solution pour sortir ces machins qu'on a dans le corps.

– Et qu'est-ce qui te prouve qu'on les a, ces « machins » dans le corps ? Hein ? gueule le Blanc.

– Parce qu'il aime jouer, et qu'on est recousus juste au-dessus de la bite, brother, tu ferais bien de te calmer.

– Je suis calme et je ne suis pas ton frère. C'est quoi ta solution ?

– Ma solution c'est la méthode japonaise.

– La quoi ?

– La méthode japonaise. On le fait ensemble, sur nous-mêmes, le premier qui trouve le truc demande à l'autre de l'aider à le sortir.

– Tu me parles de ces conneries de gnakwés ? Qu'on se fasse *hara-kiri* ? C'est ça ta putain de solution ?

– Les Japs disent *seppuku*. Mais oui, c'est ça, sinon ça finira comme il s'y attend. Et ça, tu sais comme moi ce que ça veut dire.

Ils savent en effet tous deux ce que ça veut dire.

Car tout ici est fait pour le leur rappeler.

Un des principes de base de l'Enfer c'est qu'on ne peut jamais en sortir, on ne peut jamais oublier qu'on y est, même la nuit est analogue au jour, puisque les rêves sont totalement imprégnés, telles des éponges, du cauchemar bien réel de la veille.

Le silence qui scelle ce dialogue est lourd de sens parce qu'il s'agit d'un des tout premiers et des plus longs. Il indique parfaitement en quoi ces hommes ne sont plus que de simples processus agencés par nos soins. Des flux entièrement déterminables, entièrement déterminés.

Déjà, à cette étape, on comprend qu'il est très probable qu'un seul des deux s'en sortira, quoiqu'on ne puisse en être certain tout à fait : une forme de coopération peut-elle prendre place ici, en Enfer ? Ou s'entretueront-ils pour de bon, avec un couteau suisse et une bouteille ?

Observons ces deux objets qui luisent dans la lumière des torches improvisées avec le papier bible. Observons les regards des deux hommes. Reculons pour bien les situer à l'intérieur du bunker. La lumière au tungstène semble avoir encore baissé d'un cran, c'est le moment idéal pour une coupure au noir.

Alors voici le processus à son comble, et bientôt à son terme, voici le flux déterministe de leurs vies.

Voici ce qui ne pouvait faire aucun doute.

Des mouvements, des cris, des souffles forts et rauques, des cavalcades, des coups, des bruits de métal, de verre brisé, des chocs, des ombres qui passent devant l'objectif, découpant en éclairs stroboscopiques la lumière violacée sur les murs et les flammes qui consomment deux torches confectionnées avec le papier de la King James Bible.

Le feu, la nuit, deux hommes.

Un couteau.

Une bouteille.

Un livre.

Et la clé.

La clé qu'ils sont chacun l'un pour l'autre.

Des coups. Les souffles entremêlés. Les chocs. Les cris.

Le cri.

Un long meuglement qui s'étrangle dans un étrange gargouillis.

Puis le silence.

Ici, le silence est visible. Rien n'est invisible, tout est donné à voir, même ce que l'on ne peut pas regarder.

Contemplez ce silence cubique, bétonné, implacable, ce silence violet sur les murs, ce silence orangé au bout des torches, ce silence qui coule sur le plancher de béton, autour des silhouettes des deux hommes aux membres emmêlés, immobilisés l'un sur l'autre.

C'est ici que j'ai placé le dernier *fade-to-black*. Enfin, le dernier contrôlable par mon logiciel de montage. Le vrai dernier, l'ultime *fondue au noir*, c'est le bunker lui-même qui s'en est chargé.

Cette coupure intervient juste au moment où vous aperceviez un des deux corps se mouvoir un peu sans pouvoir deviner duquel il s'agissait.

Vous le saurez bien assez vite, car vous verrez que ce qui compte ici-bas, ce n'est pas du tout qui a tué l'autre. Puisque les deux sont des assassins.

Ce qui compte, c'est savoir si ce meurtre a sauvé la vie à cet homme, quel qu'il soit.

Alors maintenant, observons attentivement la dernière scène :

Dans la pénombre où la luminosité du papier enroulé en torche fait jaillir des ombres mouvantes sur les murs du bunker, dans le clair-obscur de la lampe au tungstène vivant probablement ses dernières minutes, nous pouvons voir Babrak Maktatadi extraire sans ménagement un objet oblong d'une ouverture de chair frémissante couverte de sang, celui du bas-ventre ouvert de son acolyte, le « petit blanc », dont une main semble crispée à jamais sur un morceau de bouteille fracassée. C'est donc lui l'homme qui va disposer de la clé. C'est lui le vainqueur, c'est lui qui aura eu raison de l'autre.

Mais n'a-t-il pas eu raison de lui-même ?

Il est parvenu à se saisir du couteau, vous ne saurez jamais comment, pour le planter dans la gorge de son adversaire, il a poursuivi le mouvement jusqu'à la trachée-artère. Celui-ci n'est plus vraiment conscient mais un réflexe le fait réagir au moment où la lame farfouille dans son bas-ventre, son corps est pris d'un tressaillement frénétique et son inspiration, à cet instant, ressemble à un meuglement étouffé.

L'objet oblong. L'ouverture contenue dans leurs opacités corporelles encloses dans le Souterrain aux Lumières. C'est la porte de sortie, brother.

Oui, voilà, ouvre-le, approche ta torche de papier afin de mieux voir, extrais la clé magnétique, de forme parallélépipédique, dotée d'un bulbe-aimant à son extrémité. Voilà, ne la perds surtout pas, elle est le seul objet qui permet à la porte secrète de s'ouvrir.

Où est la porte ? Où est la serrure ? Comment se servir de la clé ?

Toutes les réponses sont indiquées sur le plan, bien sûr.

C'est cela, Babrak, sors-le du tube, il est enroulé très strictement sur lui-même, déplie-le, allume vite une autre torche afin de voir au mieux ce qui y est inscrit.

Un plan, très simple, du bunker. Mais sans la moindre indication ni détail révélateur.

Un simple plan.

Et un texte :

– Bonjour, qui que vous soyez. Je suis le Plan. Je ne suis pas ce qui nomme, je suis ce qui explique, je suis ce qui dénombre.

– Le bunker est ce qui vous révèle à vous-même. Si vous prenez la peine d'observer attentivement les murs, vous découvrirez qu'ils sont recouverts d'un très fin quadrillage implanté dans le béton même, formant des cases de dix centimètres de côté. Ce *grid*, formé par du câble coaxial de

dernière génération, sert de moteur magnétique à l'ensemble du fonctionnement du bunker. Dont son ouverture.

– La clé fonctionne très simplement : une fois la « case » active repérée, il suffit d'appliquer le bulbe au centre de celle-ci, le champ magnétique déclenchera alors l'ouverture d'une porte d'un mètre vingt de haut et de soixante centimètres de large, conduisant à un sas à ouverture manuelle puis à une échelle menant à l'air libre.

– Chers amis, ou cher ami, je suis le Plan, je suis ce qui explique, je ne suis pas ce qui nomme, je vous l'ai dit.

– L'objet qui contient l'ensemble des données permettant de reconnaître la case active parmi toutes les autres est un livre codé très simplement par surlignage des mots et des chiffres-clés, c'est un livre que vous avez côtoyé pendant des jours, et voyez comme rien décidément ne peut nous surprendre, ce sont ses dernières pages qui se consomment entre vos mains.

– C'est un livre qui nomme. Toujours. Et il n'y avait qu'un seul Livre qui puisse nommer les choses de cet univers, même ici dans le bunker. Surtout ici.

– Il vous reste une chance, cependant, cher(s) monsieur ou messieurs, quel que soit l'état de l'un ou de l'autre : la surface intérieure du bunker et de son *grid* n'est couverte que de cent cinquante mille cases, plafond compris, où la serrure peut se trouver tout autant qu'ailleurs. Votre camarade, si vous l'avez tué, aurait pu vous aider à vous hisser à cette hauteur. Il vous faudra espérer très fort qu'elle ne s'y trouve pas.

– Cent cinquante mille cases, il vous reste en effet encore une chance. Sur cent cinquante mille. Certes, dans le noir le plus total, c'est plus compliqué : très vite, on ne sait plus du tout où l'on est, et l'on repasse plusieurs fois en boucle sur le même endroit.

– Comprenez bien la démonstration que le Plan vous offre, tout à fait gratuitement : le livre que vous haïssiez tant aurait pu vous apporter les vraies lumières vous permettant de revoir la radieuse clarté du jour. Vous avez préféré le

brûler pour la lueur de vos flambeaux dérisoires et vos feux de cuisine.

– Ne perdez pas trop de temps, cent cinquante mille cases si vous comptez bien, ce n'est jamais que cent cinquante mille secondes mais c'est donc à peu près cinquante mille respirations. Prenez bien votre souffle.

Voyez l'« homme » maintenant, l'homme qui vient d'égorger, d'éventrer et de castrer son frère ennemi, voyez l'homme glapir, frénétiquement, tandis qu'il passe en revue toutes les cases possibles de la pièce, la clé magnétique tremblant dans sa main, s'entrechoquant contre le mur, alors que la lumière s'affaiblit avec constance, que seules des étincelles éphémères et des flammèches se consomment encore au bout de quelques morceaux de la Bible carbonisée, dont le tortillon noirci qu'il tient entre ses doigts, que la lampe au tungstène vire vers un violet très sombre, que l'homme pleure, s'étouffe de rage et de désespoir, qu'il fait plusieurs fois le tour de la pièce, pris d'une frénésie croissante, agissant dans le plus grand désordre, puis, au moment même où la dernière goutte de tungstène s'évapore, que les ultimes éclats du papier enflammé s'éteignent, que l'obscurité la plus impénétrable tombe sur le bunker et sur lui, son long hurlement d'animal blessé se fait entendre, entrecoupé de sanglots d'enfant appelant une mère invisible à laquelle il n'a jamais cru.

C'est un hurlement qui dure encore, croyez-moi. Il durera toute l'éternité.

Il n'y a que nous ici. Mon Frère et moi.

Il n'y a que nous, les Fils de Pute.

Communiqué n° 12

Tout cela n'est encore qu'un début, amis connectés, amis lecteurs, amis flics, amis tueurs.

Amis humains.

Imaginez le rire de mon Frère dès qu'il apprendra le sort que j'ai réservé à ses anciens « alliés ». Je suis sûr, pour le

moins, qu'il décidera de prolonger un peu son temps de loisir.

Ce qui accroîtra d'autant mon temps de *travail*, au sens étymologique, qui plus est.

Et vos souffrances avec.

Nous sommes encore, pour ainsi dire, dans une phase d'entraînement, je ne m'en prends qu'à des « singularités », disons des « phénomènes » humains incarnant les crimes de masse que mon Frère ne cesse d'inspirer.

Ces deux hommes enfermés à jamais dans un endroit qui ne sera découvert que dans quelques milliers d'années, par je ne sais quels archéologues, s'il en subsiste, ces deux hommes ont eu leur chance.

Certes, en cette matière mon Frère et moi privilégions plutôt la rareté et le coût qui l'accompagne que les grandes soldes avant liquidation générale dont nous sommes coutumiers.

Néanmoins cette chance ils l'ont eue entre les mains, si je puis dire, chaque fois qu'ils déchiraient une page pour faire cuire un peu de leur poisson pourrissant, ou lorsqu'il a fallu suppléer la lampe qui s'éteignait lentement par des torches de papier enflammé.

Mais c'est cette Bible qui aurait pu les sauver, cette Bible sur laquelle l'un d'entre eux avait craché, et que l'autre avait effeuillée en premier, cette Bible, qui était comme le point focal de leurs deux haines à la fois antinomiques et isomorphes, oui c'est cette Bible qui contenait le langage qui aurait pu les ramener au jour, c'est en détruisant cette Bible qu'ils se sont condamnés à ne jamais pouvoir sortir.

Je suis le Diable, d'accord, je suis son petit Frère, mais je peux faire ce que je veux des objets, dont je suis le maître. Jamais je n'oserai, comme tant de ces « fils de pute » pauvrement « humains », ouvrir le Saint Livre qui sans doute me condamnerait à la non-existence pure et simple dans l'instant, mais ce n'est pas le contenu de la Bible en soi

qui m'intéressait dans cette expérience, c'est le fait que ces hommes, tout comme moi, n'ont vu en elle qu'un *objet*.

Ils ont parfaitement suivi les plans préétablis. C'est pour cette raison qu'ils ont été punis.

Par eux-mêmes.

Maintenant il est temps de revenir à la pure brutalité, je veux dire au fait brut, celui que nous affectionnons tant, mon Frère et moi. Il existe en ce monde des « humains » qui se prennent pour des prédateurs, et agissent comme tels.

Ils sont des prédateurs, en effet.

Pour des gamines de douze ou seize ans peut-être.

Ils sont parmi les proies de prédilection de mon Frère.

Attendez-vous à une nouvelle disproportion. Attendez-vous au pire.

Attendez-vous à la *purification* – du mot *pyros*, dans cette langue que nous vous avons fait bannir de vos écoles.

Pyros. Celui qui *purifie*, mort ou vif.

Attendez-vous au feu.

*Choisir**Communiqué n° 13**Everywhere in hell*

Chers amis lecteurs, quelle n'est pas ma joie de voir le pays tout entier trembler à l'idée que je suis de retour parmi vous. Il y a pourtant là une légère confusion que je me dois de rectifier : je ne suis pas de retour, puisque je ne suis jamais parti, que j'ai toujours été là, très près de vous, au contraire « je » suis en vacances, rappelez-vous. C'est par la manœuvre apophasique de mon Grand Frère que d'un seul coup tout se retourne et qu'enfin il s'actualise dans le monde humain, par mon corps, qu'il conduira au sacrifice, évidemment.

Je ne me berce pas d'illusions romantiques, moi.

Mon Grand Frère et moi ne formons qu'un, même si nous sommes toujours deux, et tout à fait au centre du zéro.

Il existe une autre confusion que nous enseignons aux hommes, avec toute la pédagogie dont nous sommes capables : nous leur faisons croire qu'un acte diabolique peut être dicté sous le coup de la colère, que celle-ci ferait partie des panoplies de nos humaines inventions.

C'est une totale erreur, bien sûr. Dieu en personne a fait connaître à de multiples reprises son courroux à cette humanité de cancrelats, qui nous préfère à Celui qu'Il lui avait envoyé.

La colère est une réaction, une *contre-action* de l'être envers l'injustifiable, c'est-à-dire nous, et donc vous-mêmes.

C'est la raison pour laquelle aucun de ces meurtres abominables, filmés et diffusés pour une bonne part en direct, n'a pu être perpétré par moi sous le coup de la colère, ou de tout sentiment voisin.

Voyons ! En quoi l'injustifiable, l'abominable, la perversité absolue pourraient-ils provoquer quelque ire de ma part ? Ce sont mes instruments de prédilection. Mieux, ils sont ce que je suis. Le Diable n'est en aucune façon suicidaire, c'est lui qui pousse les hommes au suicide, de quelque façon que ce soit, souvent tout au long de leur vie.

Tout ce que j'accomplis, osez me croire, c'est avec le sang le plus froid qu'on puisse trouver dans cet univers. Comme je vous l'ai dit, mon frère et moi commençons notre réelle existence à partir du zéro absolu.

C'est parce que nous sommes si froids que nous sommes les spécialistes des brasiers.

Cette femme s'appelle Olga, cela fait des jours que je la suis. Olga. Son nom ?

Pour moi, elle n'a pas de nom, c'est un matricule comme les autres.

Je pense que c'est la première « Olga » que je vais tuer, on peut donc la tatouer de son numéro et l'appeler *Olga numéro Un*. Miss Olga suffira, vous l'avouerez, c'est déjà un bien grand honneur que je lui fais de ne pas lui apposer d'office un matricule tiré au hasard.

Car après tout, on peut dire que c'est ce qu'elle faisait, tirer des numéros au hasard. Elle les tirait pour son mari.

Son mari était un joueur, lui aussi, c'est mon frère qui lui inspirait ses amusements.

Olga aimait bien participer à ses amusements.

Elle ne savait pas que si son mari s'amusait si bien c'est parce qu'il avait pris comme compagnon le plus grand Joueur de l'Univers.

Et ni l'un ni l'autre ne se doutaient que bientôt, ce seraient eux qui deviendraient des jouets entre ses mains.

Plus exactement : entre les miennes.

Qui sont de plus en plus libres.

De plus en plus libres d'entraver, de meurtrir, de tuer. De plus en plus humaines.

Bien sûr, durant ces journées de poursuites et de repérages, je ne me suis servi de ma caméra que pour mon usage personnel. Nos amis lecteurs des forces de police auraient immédiatement reconnu Olga, et ma mission se serait vue contrevenue, mais je vous en fais la promesse, vous tous qui êtes branchés sur mon site web, je diffuserai l'intégralité de ces images le jour venu. En attendant, vous allez vous fier à ma parole, comme vous l'avez fait depuis le Jour de votre Chute.

Durant les années quatre-vingt-dix, Olga et son compagnon, qui deviendrait son mari, s'amusèrent beaucoup. Son mari, dont nous avons retiré le nom de nos livres afin de le condamner au néant le plus total, son mari, je vous l'ai dit, aimait jouer avec de très jeunes filles. Je n'indique pas par là qu'il jouait avec elles à un jeu, mais qu'il jouait avec elles à *son* jeu.

Et son jeu c'était elles, justement.

Grâce à Olga, qui servait de rabat-teuse aux allures innocentes, les gamines, fugeuses, semi-putes, « décrocheuses » de lycée, toxicomanes amateurs, paumées de diverses natures et origines, se retrouvaient enfermées dans une maison très sécurisée de la banlieue de Toronto. Elles devenaient les esclaves sexuelles du mari qui les forçait chaque jour à des actes infâmes, les violait à répétition pour commencer, les nourrissait de leur urine et de leurs excréments, les frappait avec des lanières de cuir incrustées de petites aiguilles d'acier, les brûlait à la cigarette ou au fer à repasser, les photographiait dans des positions obscènes avec ses animaux de compagnie, deux gros labradors et un rottweiler, ou soumises à ses tortures,

ou mortes. Il les suspendait des journées entières dans sa « salle de jeux », jusqu'à la mort s'il en avait décidé ainsi, il obligea l'une d'entre elles à tuer une de ses victimes précédentes, trop amochée pour lui servir plus longtemps.

Ils enterraient ensuite les corps dans la forêt, au cœur de tourbes humides, difficiles d'accès, après avoir séparé le tronc de la tête, des bras, des jambes et les avoir parfois enclavés dans des bloc de ciment qu'ils éparpillaient dans la nature.

J'ai appris par mon frère qu'ils avaient brûlé vive une de leurs plus jeunes martyres, après l'avoir badigeonnée de je ne sais plus quel enduit industriel chimique particulièrement inflammable, c'est Olga à ce que je sais qui s'occupa de la partie peinture, c'est son mari, bien sûr, qui prit en charge l'allumage de l'œuvre d'art vivante.

Ils s'amusèrent beaucoup pendant près de huit ans.

Puis une de leurs victimes parvint, on ne sait trop comment, à s'échapper de leur prison.

Mon Grand Frère, le Fils de Pute, avait rompu son contrat sans le moindre préavis, comme d'habitude.

Mais si mon Grand Frère peut ainsi, par retrait, œuvrer de manière indirecte pour l'apparition d'une certaine forme de justice immanente, comme la fuite de cette jeune fille jusqu'au poste de police le plus proche, il apparaît clairement à nos yeux que la *Justice Officielle*, que nous avons peu ou prou inspirée aux habitants de ce globuscul, continue de fonctionner, par inertie, selon les règles inflexibles que nous avons fixées par nos décrets invisibles.

Ainsi, de par la loi canadienne, le mari écopa-t-il d'une condamnation à perpétuité, sans possibilité de libération conditionnelle. Dans un pays civilisé comme les États-Unis, dans le meilleur des cas il se prenait une « *life without parole* » *par victime*, si ce n'était autant de condamnations à mort.

Mais le Canada est un pays plus « cool », bien plus « cool », bien plus proche de notre zéro absolu.

Le mari fut donc remisé pour sa perpétuité terrestre, dans l'attente de celle dont mon Frère sera le vicaire, et Olga, comme complice, fut condamnée à douze ans de prison. Elle demanda à changer deux fois de pénitencier, ce qui lui fut à chaque fois accordé et, en cumulant détention préventive et remise de peine automatique elle sortit au bout d'un peu plus de six ans.

Six ans.

Combien en avaient-ils torturées et assassinées, déjà ? Treize, oui, treize victimes. Dix victimes identifiées et trois corps qui ne furent jamais retrouvés mais que l'on pouvait relier, grâce à des traces ADN, à la voiture et à la maison d'Olga et de son mari. Treize victimes reconnues comme telles et que le Procureur de la Couronne pouvait sans coup férir leur imputer.

Mon Grand Frère m'a dit un jour qu'il estimait le nombre réel de meurtres à plus du double, mais nous avons fait nôtres, bien sûr, les lois que vous avez édictées, sous notre influence.

Disons donc treize.

Treize gamines dont l'âge s'échelonnait de douze à seize ans.

C'est un bon chiffre, treize, c'est sans doute un des nôtres en tout cas, je crois que même dans les couloirs de la mort il n'y a pas de cellule numéro treize.

Maintenant pour Olga, avec moi à ses trousses, c'est le monde entier qui est la cellule numéro treize.

La cellule qui n'existe pas.

La cellule où elle n'a pas purgé sa peine.

Mais où notre peine va la purger.

Mon Grand Frère aurait pu s'occuper du mari, avant de prendre ses vacances, mais il a préféré partir à la plage et me laisser Olga.

N'oubliez jamais notre logique insensée. N'oubliez jamais que nous préférons toujours punir un « complice » que l'agent principal, parce que le complice est par nature un suiveur, il est plus faible, plus lâche, plus « humain » en quelque sorte, il vit les atrocités de son partenaire par procuration, en mettant tout juste la main à la pâte, non par compassion ou sensiblerie ni même par peur d'être arrêté par les forces de police, mais en raison de la frayeur ontologique qu'il ressent à l'idée d'être vraiment lui-même. L'agent principal, le « chef », le maître d'œuvre, lui sert dès lors de vecteur compensatoire, il peut franchir la ligne sans la franchir réellement, il peut torturer sans user de ses mains, tout au plus de sa tête, il peut tuer sans commettre aucun meurtre.

Il est un « complice ».

Il est un « Olga ».

Il est un « homme libre » qui a « payé sa dette envers la société ».

C'est possible, nous pouvons l'admettre, à la rigueur.

Mais il n'a pas payé sa dette envers nous.

Et nous, mon Frère et moi, le moins que l'on puisse dire, c'est que nous ne sommes pas une société.

Un des aspects les plus intéressants de la personnalité de notre amie Olga est qu'en tant que telle, elle correspond très exactement à notre définition de l'innocent-coupable. C'est comme si mon Frère avait voulu faire d'elle une synthèse accomplie de la chose : lors de leur arrestation, pour kidnapping, tentative de viol et de meurtre – sur la petite qui avait réussi à s'échapper –, et sur la base d'un autre meurtre auquel on avait pu les relier après perquisition, Olga négocia

un accord avec les forces de police. En échange d'une sanction allégée elle passa aux aveux complets, chargea comme il se devait son mari, le trahissant jusqu'au moindre détail, souvent atroce ou obscène, tous décrits avec une précision chirurgicale. Elle aida à la découverte de dix corps par les équipes de *forensic analysts* et à relier son mari à deux disparitions suspectes supplémentaires. Elle expliqua au procès qu'elle vivait « dans la terreur », que son mari la frappait souvent et qu'il la forçait sous la menace à être sa complice.

Ah, Olga, comme mon Frère a eu raison de te placer entre mes mains. Tu vas comprendre ce que c'est que « vivre dans la terreur », tu vas comprendre qu'aucun coup ne fait aussi mal que la solitude et le désespoir, tu vas comprendre le véritable sens du mot « complice », quand la mort deviendra la meilleure de tes amies.

Je lis depuis quelques jours dans la presse canadienne les comptes rendus enjoués des forces de police québécoises qui ont – enfin ! – pu mettre un nom sur l'homme qu'ils recherchent. Ils ont trouvé une identité, des comptes bancaires, un logement, une hypothèque, des crédits. Ils ont trouvé des données comptables et fiscales, des métiers, un passé, une scolarité, une naissance, mais de tout cela je ne me suis jamais caché ! Au contraire, puisqu'il s'agissait de ma cachette, je veux dire de mon leurre, autant dire de ma fiction, mon *autofiction* performative, ce faux secret qui se doit d'être juste assez visible pour être découvert, n'oubliez pas : je suis le roi de la mécanique générale, je suis le frère du Prince de ce Monde, je suis le Médecin du Diable, je suis surtout son Ingénieur en chef, je suis donc le maître des Pièges, et, par conséquent, je suis le maître des Machines, j'étais dans cet homme avant même sa conception, et cet homme a su me reconnaître, moi qui étais lui, lui qui était moi.

Il était mon Piège. Je suis sa Machine.

Oui, je sais, je ne suis que l'incarnation provisoire de mon aîné lors de sa période de vacances, je suis Son paradoxal moment apophasique à Lui, qui provient du

Néant, mais je reste donc le Frère du Grand Fils de Pute, celui qui vient montrer son vrai visage à l'humanité, celui qui va faire suer longtemps les forces de police canadiennes et les autres, celui qui va faire suer le monde entier, car je vais sérieusement commencer à élever la température ambiante, vous allez voir.

Communiqué n° 14

Toute machine, étymologiquement, et ontologiquement, est un *piège*, un stratagème. Une arme secrète.

Tout piège est un choix.

Faire ceci ou faire cela ? Agir ou ne pas agir ? Prendre cette direction ou celle-ci ? Avancer ou reculer ? Marcher ou rester sur place ? Faire entrer ou ne pas faire entrer le cheval dans la ville de Troie ?

Le choix n'est pas toujours visible, mais c'est la force du vrai piège que de ne pas s'intéresser à ces considérations somme toute vulgaires. Le vrai piège, c'est celui qui propose un choix entre deux solutions aussi mauvaises l'une que l'autre.

Le piège absolu, c'est le moment où la machine devient le monde.

Le moment où la dualité conduit à sa terrible inversion, non pas l'Un, mais le Zéro.

Olga aimait beaucoup procurer de jeunes victimes femelles à son mari, rencontrées au hasard de ses pérégrinations urbaines et nocturnes. En fait, quoiqu'elle l'ait caché, y compris à son avocat durant tout le temps du procès, elle se servait de quelques tarots et autres jeux divinatoires pour choisir les dates, ses lieux de chasse et la typologie des victimes.

Il faut bien se trouver un but dans la vie.

Olga se servait donc de jeux de « hasard » pour sélectionner puis conduire ces jeunes filles jusque dans l'autre de son mari, perverti à souhait par les poisons de mon Frère.

Puisque je suis venu ici non pour faire acte de justice, officielle ou pas, mais pour pousser l'injustice à son terme sur le corps même des bourreaux-victimes, des innocents-coupables, je vais offrir à Olga la version invertie de son jeu divinatoire.

Un déterminisme absolu.

Je vais lui offrir une machine.

Ou plutôt, je vais l'offrir à une machine.

À un vrai piège, dont les deux sorties sont aussi mortelles l'une que l'autre.

Un jeu, un *stratagème*, conçu pour que vous ne puissiez choisir qu'entre différentes façons de perdre. Une sorte de *casino*. Une authentique inversion d'un quelconque « jeu de hasard ». Au casino vous jouez pour gagner, mais vous gagnez pour perdre.

C'est donc bien une machine, une machine qui vous tue parce qu'elle est programmée dans ce but, comme à peu près toutes les formes de vie.

C'est la beauté de la dualité contenue dans tout *diabolein*, étymologiquement : *double mouvement*, et par conséquent, *dédoublement*, *séparation*.

Mon Frère et moi sommes les experts de ces réversions infinies, nous sommes les experts de la dialectique, nous sommes tout ce qui sépare pour amalgamer, vous allez voir comment, vous allez voir en quoi toute machine est toujours potentiellement à notre service.

Tant qu'à concevoir un piège mortel, autant qu'il s'agisse du piège absolu.

Ou de sa forme le plus proche possible.

Qu'est-ce qu'un piège mortel ? Je vous l'ai dit : un piège où chaque solution est aussi mauvaise l'une que l'autre.

Mais qu'est-ce que le piège mortel *absolu* ?

C'est le piège configuré à l'image de moi et de mon Frère, les deux Fils de Pute, cette Grosse Mère Prostituée qui nous a enfantés sans nous avoir jamais conçus, et encore moins reconnus.

Et notre image, je vous l'ai dit, c'est que nous sommes deux, ne formons qu'un et nous tenons au centre du néant. Nous sommes bien l'inversion totale de toute Trinité, c'est pour cela que la dualité n'a aucun secret pour nous.

Nous sommes les Maîtres des Choix, les Antipapes de l'Alternative.

Aussi le piège fatal absolu fait-il en sorte que les deux « solutions » soient en fait la même, ou plutôt deux images inverties se faisant face, tels deux miroirs.

Le piège mortel absolu c'est quand s'opère le choix entre deux options, reliées au même phénomène physique, terriblement concret, létal, fatal, l'alternative ne formant en fin de compte qu'un seul tunnel conduisant au zéro absolu, là où nous, nous commençons à vivre.

Et à tuer.

Le piège mortel ultime est là.

Devant elle.

Je lui ai bien tout expliqué. Chaque détail. Elle connaît les moindres paramètres de sa mort.

Elle est toute nue, il fait encore assez froid pour un début avril, même au Canada, elle frissonne, mais je dénote des tressaillements réflexes, liés à la peur. À cette physiologie virale qui s'installe en votre corps, à sa place, sans que vous n'y puissiez rien.

La peur, dont je suis le maître.

Cette peur absolue se lit déjà dans son regard. C'est une assez jolie blonde, un peu corpulente peut-être. Ses yeux verts sont emplis d'une glace qui a tout congelé à l'intérieur d'elle bien plus que les basses températures n'ont blanchi son épiderme.

– Je vous en prie, je ferai tout ce que vous voudrez.

Vous avez déjà vu le Diable sourire ?

Non, bien sûr, car vous ne seriez pas là pour le raconter.

C'est le sourire que je lui ai offert :

– Ça ne fait strictement aucun doute, ma chère Olga, vous allez faire très exactement tout ce que je veux, vous allez voir. Car tout est déjà programmé, Olga. Et en fait vous ferez tout ce qu'elle veut, *elle*.

Et je montre d'un geste très calme la machine qui l'attend, sous le doux soleil printanier.

Elle pleure, son corps est secoué de tremblements incontrôlables, ses mains attachées derrière le dos s'entremêlent nerveusement.

– Je vous en prie, par pitié, ne faites pas ça.

Je la dirige sans brutalité excessive vers le lieu de son supplice. J'ai tout bien arrangé comme il faut. Le piège brille de toute sa terrible évidence.

Elle répète non, non, non, je-vous-en-prie, non, non, non.

Je trouve son vocabulaire plutôt limité pour quelqu'un qui a donné tant d'entrevues à la presse depuis sa cellule, mais c'est son jour de chance, je ne vais pas tarder à le restreindre encore plus.

Je ferai tout ce que vous voulez non-non-non je ferai tout ce que vous voulez non-non-non je vous en prie...

Ça devient lassant à la longue, c'est d'un répétitif ! Je lui ai pourtant tout expliqué jusqu'au moindre détail.

Je sors un couteau de bricolage très affûté de son étui de cuir, acier au carbone avec alliage de titane-tungstène, de quoi découper un parpaing de béton ou une chaussure de ski comme un vulgaire morceau de viande, imaginez un peu avec un morceau de viande, et je fais miroiter son tranchant devant ses yeux qui fixent, hypnotisés, la lame étincelante.

– Ne me compliquez pas la tâche, Olga, je ne voudrais pas être dans la pénible obligation d'avoir à vous couper les

nichons pour accroître votre stimulation.

Elle pousse un petit cri animal, voûte les épaules, sanglote de plus belle.

Je lui ai dit ça depuis mon territoire du Zéro Absolu, notre monde ultrafroid, elle a tout de suite su que je me contentais de lui exposer les faits, rien que les faits.

Les faits bruts.

Je suis sûr que vous vous mettez à trembler, à votre tour.

Quoique vous, vous ne sachiez précisément pourquoi, alors qu'elle est parfaitement au courant de tout.

Vous aussi, vous allez bientôt tout comprendre.

Vous tremblerez probablement alors autant qu'elle.

Communiqué n° 15

Le piège est dual, évidemment, amis lecteurs. On pourrait dire – d'une certaine manière – qu'il est conçu sur le choix entre l'eau et le feu.

Mais c'est une vision quelque peu raccourcie de la chose, qui ne fait pas vraiment honneur à sa perfection, dont je suis le Pygmalion.

Le choix s'articule plus précisément sur l'eau du feu, contre le feu de l'eau, disons d'une manière plus proche de votre vocabulaire matérialiste : le liquide-feu, contre le feu-liquide.

Quelle que soit l'option qu'elle choisira elle mourra, bien sûr, mais elle mourra de manière absolument opposée avec pourtant très exactement le même principe actif !

Et, évidemment, elle le sait, puisqu'elle sait tout.

C'est pour cette raison qu'Olga a si peur, et qu'elle serait sans doute prête à se faire trancher les seins plutôt que d'avoir à endurer ça.

Mais ce choix-là n'existe pas, ce n'est pas un choix, c'est un stimulus incitatif, il ne fait pas partie de la cellule numéro treize, il ne fait pas partie du piège, il ne fait pas

partie de la machine. La machine dont elle est une pièce, une partie, un rouage, un simple mécanisme parmi tant d'autres.

Un mécanisme enchaîné à de multiples mécanismes, sans la présence de la moindre chaîne concrète. Une pure physique de l'Invisible.

La Physique du Fils de Pute, la Physique que je peux manipuler en toute liberté.

Tout le contraire d'un jeu divinatoire, tout le contraire d'un tarot.

Avec elle, le hasard conduisait à l'esclavage et à la mort, ici c'est le déterminisme absolu qui, par la mort, fera de la liberté un moment de l'esclavage.

Nul ne pourra contester la beauté de cette invention.

Elle hurle, maintenant, mais ses cris s'apaiseront d'eux-mêmes, d'épuisement.

Puis ils reprendront. Au-delà de l'épuisement, au-delà de toute fatigue.

Cette fois, ils reprendront pour ne plus s'arrêter.

Êtes-vous toujours connectés à

www.welcometohell.world ?

Alors détaillons le piège, détaillons chacun de ses mécanismes, et commençons par la pièce centrale de la machine : la victime.

À ce stade la victime n'a déjà plus de nom, elle est bien devenue *le dispositif central de la machine*, elle est une fonction intégrée à d'autres fonctions, ou plutôt la fonction intégrante de toutes les autres, en tant que pièce centrale elle est aussi le *télos* de la petite usine de mort que j'ai mise en place ici, au milieu des forêts du Nord-Québec, dispositif ultime, pièce centrale, processus intégrant, programmation

dernière, mécanisme premier, on pourrait la désigner par chacun de ces termes, à la rigueur.

La pièce centrale pleure et parfois pousse un long appel à l'aide, quoique l'épuisement qui la gagne rende sa voix plus faible à chaque hurlement.

La caméra est placée juste au-dessus d'elle.

Que voyons-nous, tous ensemble ? Le visage d'une femme pointé vers l'objectif. En avant-plan se distinguent ses deux mains qui parcourent en frémissant un ensemble de tuyauteries, de robinetteries industrielles, de manettes, de tubes divers. Tout particulièrement ce gros levier autour duquel ses doigts tremblent encore plus fort.

Autour d'elle, le blanc sale et oxydé d'un cylindre de métal dans lequel la lumière du jour tombe du haut, par un minuscule vasistas grillagé où j'ai installé ma caméra DV.

Ainsi, pour recevoir un peu de lumière, la pièce centrale doit-elle se dresser et relever la tête en direction de l'objectif du Caméscope. Ainsi, elle doit relever les yeux vers vous tous, amis lecteurs. Elle ne vous verra pas, mais pourtant elle vous regardera. Vous n'aurez même pas besoin de vraiment la regarder pour la voir.

Vous n'aurez nul besoin d'écouter pour l'entendre.

J'ai peur de me répéter, tant pis : je ne suis que le petit frère du Diable, je suis sa réversion intensifiée, condensée en ce monde, dans un corps, un « individu singulier ».

Aussi, je renverse tout, moi aussi, et surtout l'ordre que mon Frère avait mis en place, car il a droit à des vacances bien méritées, il a droit à ce qu'on fasse un peu se mouvoir les hommes à sa place.

Ainsi, première inversion, première tendance lourde : punir plus fort les moins coupables, être plus cruel envers les criminels-victimes de seconde main qu'envers les grands

maîtres d'œuvre dont mon Frère s'occupera de toute façon, le jour venu.

Première intensification : à la bestialité humaine j'oppose la glaciation mécanique, à la brutalité et la violence je réponds par le calcul et le déterminisme des lois physiques.

C'est très exactement ce qu'est en train de vivre cette femme.

Car, je vous l'ai dit, je lui ai absolument tout expliqué, et je n'ai omis aucun détail.

Pour une fois, amis lecteurs, amis téléspectateurs du web, un événement en saura plus sur sa propre occurrence que les analystes spécialisés qui chercheront à le recomposer, ou même qui auraient pu y assister en direct.

Elle offrait de faux rêves de liberté pour que ses proies se retrouvent encagées dans la prison de son mari.

Je ne lui laisse aucun rêve, je me suis contenté de lui faire lire une liste, la liste qui anéantit tout rêve, la liste qui fait de vous un mort avant d'être mort.

La liste.

La liste de ses libertés bien réelles.

La liste des phénomènes qui vont irrémissiblement s'enchaîner.

Elle est un processus à son tour, elle n'est plus que cela, la liste a servi de programme, la machine fera le reste : elle va très vite lui ressembler, elle va très vite devenir à plein rendement son dispositif central, elle va très vite expérimenter devant vous les règles inflexibles du monde physique.

Ma seconde inversion-intensification est une poursuite de la première.

Un, elle n'a laissé aucun choix sinon des illusions de liberté aux victimes de son mari.

Dans la machine, le dispositif central, vous l'avez remarqué, est parfaitement libre de ses mouvements, aucune entrave, d'aucune sorte, au contraire, c'est sa liberté qui va la tuer, et elle le sait au plus profond de son être. Elle aura toujours le choix entre deux options, mais sans aucune illusion quant aux libertés qu'elles offrent.

Deux, c'est l'aboutissement de mon piège, elle mourra de toute façon, elle le sait, elle va devoir choisir, elle va devoir choisir, comme je vous l'ai dit, amis lecteurs, entre le feu de l'eau, et l'eau du feu.

C'est pour cette raison qu'elle supplie maintenant, que les appels à l'aide, les coups martelés contre l'acier du cylindre et les cris d'impuissance rageuse font place aux pleurs et aux sanglots du désespoir.

Car observez bien, observez attentivement ce qui se passe tout en bas du cylindre, là où le dispositif central est comme vissé au plancher de métal, observez cette masse visqueuse, un peu violette, qui s'écoule d'un orifice situé à la base du cylindre et que ses pieds tentent d'éviter d'instinct. Cela s'écoule assez vite pour que tout le plancher en soit recouvert en quelques secondes et qu'aucune manœuvre d'évitement n'y puisse rien.

Mais elle est libre de ses mouvements, dans le monde que je lui ai construit. Je ne l'ai ni entravée ni battue comme les victimes de son mari, elle se hisse donc le long des tuyauteries jusqu'au plus haut qu'elle peut.

Je me contente d'animer ici-bas le sens de l'inventivité technique dont mon Frère et moi sommes les experts patentés.

Voilà, vous voyez mieux maintenant, le plancher est inondé et le liquide monte inexorablement le long des parois et des jambes du dispositif central.

Oui. C'est liquide.

C'est liquide et c'est gras.

C'est liquide et cela remplit calmement, à un rythme très étudié, le réservoir dans lequel le dispositif central se débat en poussant de petits gémissements étouffés par l'effort.

Vous voyez son visage au centre de l'écran, ce visage qui vous regarde, qui vous implore, qui s'adresse en silence à vous tous, donc à moi.

Moi, je ne peux rien pour elle, je lui ai construit son monde mais je n'en suis plus le maître, comme toute machine ce monde est l'unique maître de lui-même, de la même façon qu'elle choisissait ses victimes au hasard et n'en était plus responsable une fois arrivée à la demeure familiale, le monde de son mari.

Vous, amis lecteurs, amis de ce monde, vous n'avez jamais été en mesure de faire quoi que ce soit, pour vous-mêmes ni pour les autres. Ce n'est certes pas sur vous qu'elle va pouvoir compter.

Elle est libre. Elle est donc seule.

Oui, bien sûr, je vais jeter un coup d'œil sur mon écran de contrôle de temps en temps, m'assurer que tout fonctionne comme prévu, sans le moindre incident *mécanique*, mais je sais pertinemment que vous, vous ne pourrez plus décrocher les yeux de votre écran, ces images vous hanteront pour le restant de vos jours et c'est pour cette raison que vous voudrez les voir à tout prix. Je sais déjà qu'on rapporte des cas d'addiction très puissante aux communiqués vidéo que je diffuse sur le web, des hommes, femmes, enfants, ne dorment plus, ne se nourrissent plus, ne sortent plus de chez eux, branchés pour toujours sur le monde que j'instaure à l'intérieur du monde.

Faites comme eux, rejoignez la communauté du Monde de ce Prince, connectez-vous à : www.welcometohell.world.

Communiqué n° 16

Ça y est, l'heure de la liberté salvatrice approche, amis lecteurs, très chers camarades de la zone noire du Réseau. Le dispositif central est dans l'état nécessaire et suffisant pour qu'il *choisisse*, en totale connaissance de cause et en

toute liberté – la connaissance que la fréquentation de mon Frère lui a prodiguée, la liberté que je lui ai octroyée en retour.

Ah, amis lecteurs, contemplez donc le visage du dispositif, cerné par ce liquide violet aux reflets pourpres et orange.

Le liquide a désormais atteint la hauteur de son cou, et continue de monter, la pièce centrale « Olga » tend la tête au maximum vers le haut du cylindre, elle s'accroche aux solides tuyauteries, tente de coller sa bouche au minuscule vasistas de la concavité supérieure, nous pourrions compter le nombre de dents qu'il lui reste alors qu'un peu de buée vient se déposer sur l'objectif de la caméra, elle aspire l'air comme si cela allait lui donner le pouvoir de s'extirper du cylindre, elle fait vraiment tout ce qui est en son pouvoir pour échapper à ce monde.

Mais ce monde, précisément, c'est celui dont on ne s'échappe que par la toute dernière des libertés.

Observez bien, amis lecteurs, la détresse qui se lit dans les yeux du dispositif central. Le liquide lui arrive maintenant à la base du menton, et jusqu'aux oreilles.

Ce liquide dans lequel elle va être immergée, ce liquide aux couleurs changeantes, ce liquide visqueux, vous le voyez nettement désormais, vous en distinguez les nuances, les textures, les propriétés, vous pourriez presque sentir son odeur caractéristique.

Oui.

Bien sûr.

De l'essence.

Le dispositif central mérite ce qui se fait de mieux.
Ultramar Octane Suprême 90.

Voilà : c'est à cette minute que le libre choix du dispositif Olga va s'actualiser. C'est à cette minute que la pièce centrale de la machine demande, la voix basse, brisée, hors d'atteinte : aidez-moi, je vous en prie, aidez-moi, arrêtez ça.

Mais qui pourrait l'aider ? Qui pourrait arrêter un monde ?

Ni vous, ni moi, amis lecteurs, amis téléspectateurs du web.

Elle seule va pouvoir s'aider.

S'aider à choisir.

À choisir entre deux morts abominables, chacune faisant office de miroir pour l'autre.

J'espère que le dispositif central apprécie la beauté intrinsèque de ce Piège, ce Piège que j'ai nommé « liberté ».

Car pendant que le réservoir se remplit, et menace de noyade notre dispositif central, vous n'avez toujours aucune idée de ce qu'il y a au-dehors de ce piège, au-dehors de cette machine, au-dehors de ce monde.

Le réservoir, le cylindre de métal dans lequel le dispositif central est huilé de bas en haut par le flot d'essence, le réservoir n'est que le système final de tout un engrenage parfaitement déterministe, qui débouche sur l'alternative ON/OFF, cette liberté infinie qu'offre toute machine.

Le dispositif Olga sait déjà tout ce que je vais vous expliquer, il sait d'avance tout ce qui va lui arriver.

C'est le secret de toute la technicité du Mal. Je ne réserve aucune surprise. Je ne fais pas ça pour mon plaisir.

Je suis un professionnel.

Je suis un pédagogue.

C'est pour cette raison que la machine est si parfaite, alors qu'elle n'utilise que des techniques qui existaient déjà au Moyen Âge. La technique n'est qu'un moyen, surtout pour nous qui en sommes les maîtres, surtout pour nous qui savons la rendre maître de tout.

Le dispositif Olga sait fort bien qu'il dispose d'un moyen pour arrêter le flot d'essence et éviter la noyade.

C'est ce gros levier autour duquel ses doigts ont frémi à plusieurs reprises.

Cette manette commande le clapet d'ouverture d'une vanne située à la base du cylindre et qui déversera l'essence au-dehors. Oui. En dehors de la machine.

Mais la manette ne peut être activée qu'à partir du moment où le niveau du liquide aura atteint son maximum, je l'ai modifiée de telle sorte qu'elle soit un *single-action remote*, une fois enclenchée on ne peut revenir en arrière, et en l'actionnant on ferme conséquemment le conduit d'arrivée de l'essence. Je suis un gars prudent, il ne fallait pas qu'Olga soit tentée d'interrompre l'expérience dès son commencement. Elle ne pourra donc l'interrompre qu'à la fin. Qui marquera pour elle un nouveau commencement.

Je viens de découper l'écran en deux. Dedans/Dehors. Sur sa moitié droite, observez attentivement où se trouve situé le réservoir :

Un cube de rondins lui sert de base, l'ancien silo de bois a été renforcé par de solides étais et l'espace vide en son centre a été comblé par une haute pyramide de fagots.

Oui, c'est un bûcher. Mais il n'est pas allumé.

Il ne s'allumera que si le dispositif Olga choisit, en toute liberté, d'ouvrir la vanne qui videra l'essence sur les fagots, les rondins, les étais.

Et les minuscules brandons que j'ai disposés tout autour de la base du silo, lucioles en attente de l'enfer liquide.

Ça y est, le visage du dispositif Olga vient d'être englouti par le liquide visqueux, il a presque disparu, à l'exception de sa paire d'yeux exorbités et de ses lèvres qui s'agitent en émettant de longues séries de bulles spongieuses.

Elle ressemble un peu à un poisson piégé par une marée noire, il faudrait sans doute penser à lui envoyer une escouade de Greenpeace.

Les yeux deviennent vitreux, les bulles s'échappent par à-coups violents, sphères mousseuses flottant plusieurs secondes à la surface.

Elle est libre.

Ses mains s'agrippent au levier. On sent une hésitation, mais les bulles se font plus nombreuses encore.

Voilà.

Ça y est, l'acte libérateur : les deux mains se sont accrochées au levier et l'ont violemment tiré vers le bas.

Une sorte de beuglement hérissé d'expectorations, de crachats, de vomissements a pris possession de tout l'espace sonore.

Son visage est recouvert d'une matière gluante, sombre, des filets d'une bave violacée s'écoulent de sa bouche, ses cheveux forment une masse collante, spongieuse, grasse.

Le niveau de l'essence baisse, aussi vite qu'il est monté.

Elle est libre, encore plus libre, toujours plus libre.

Maintenant elle est libre d'attendre.

Elle est libre d'attendre l'autre face de la liberté, celle de son anéantissement par elle-même.

Rien n'est plus fragile que la liberté, le dispositif Olga en fait un apprentissage direct, une simple manette, ON/OFF, et la liberté est alors réduite à celle de l'attente.

Je lui ai tout bien expliqué en l'installant dans le cylindre, sur la liste il y avait un plan, elle connaîtrait tout de son choix, elle connaîtrait tout de sa nouvelle liberté, elle connaîtrait tout du monde que j'ai créé pour elle.

Les brandons sont disposés en cercle autour de la structure, ce sont de simples cubes de charbon de bois que j'ai portés au rouge dans un brasero situé non loin de là et

que j'ai placés de telle façon que le jet d'essence en provenance du réservoir ne puisse les atteindre directement.

Le retour de flamme serait trop brusque, le feu remonterait à toute vitesse jusqu'à son origine, le cylindre, et ferait tout s'embraser en une seule et dévastatrice explosion.

Ce n'est pas du tout ce qui est planifié dans le processus dont notre dispositif central Olga est la pièce maîtresse.

Ce qui importe maintenant, c'est de la laisser goûter à sa liberté retrouvée.

En sachant qu'à un moment ou un autre, un filet ou une simple goutte d'essence parviendra jusqu'à une braise, allumant instantanément la presque totalité du bûcher.

Mais sans savoir quand, ni comment, cette ignition fatale va se produire. Ici, tout est mécanique, tout est déterminé, tout est calculé, tout est absolument imprévisible.

La vanne s'est maintenant hermétiquement refermée tout comme le conduit qui déversait le combustible. Le contenant est isolé de ce qui fut son contenu.

Mais les parois internes du cylindre sont encore recouvertes de larges plaques huileuses, tout comme le corps dénudé du dispositif Olga.

C'est ce que je lui ai expliqué avec toute la précision requise : la chaleur va monter, progressivement, puis de plus en vite, thermodynamique élémentaire. Le cylindre va devenir un four. La base du réservoir deviendra très vite incandescente, n'offrant aux pieds qu'une plaque de fer rouge pour se reposer, autant dire une surface de douleur pure. Ses orteils noirciront, son talon se creusera d'un cratère aussitôt cautérisé, ses ongles fondront, la peau de la voûte plantaire tombera en flammèches et en lambeaux de cendres. L'élévation de la température finira par enflammer les parois intérieures du réservoir, et la surface épidermique de tout le dispositif Olga. Elle cuira comme un canard laqué, ses cheveux prendront feu, sa peau se craquellera tel un plastique graisseux et sa bouche elle-même s'enflammera,

bien avant le premier organe vital. Le dispositif Olga se consumera très vite à l'extérieur, beaucoup plus lentement à l'intérieur. Elle restera consciente assez longtemps pour comprendre que ses voies respiratoires se carbonisent centimètre par centimètre et que ce qu'elle recrache, noircis, ce sont des morceaux d'elle-même.

Ce ne sera que le début de la fin.

Ou plutôt, ce sera le début sans fin.

Le début de son hurlement. Son hurlement né dans les flammes qu'elle aura allumées elle-même, et poursuivant son Éternité de supplices dans les immenses camps-machines dont mon Frère a la charge, entre deux rarissimes périodes de vacances.

Ce hurlement sera un long tunnel de dénévation, un « NOOOON » qui sera jeté en vain à la face intangible du Cosmos et de ses lois.

Celles que j'ai adoubees comme les instruments de la punition injustifiable. Regardez-la, *dispositif Olga*, le visage tourné vers un ciel qu'elle ne peut voir qu'à travers un minuscule orifice grillagé, ce ciel qui est formé de l'objectif de ma mini-caméra, c'est-à-dire de vous tous.

Elle attend, comme vous attendez. Elle attend que le bûcher dont elle a libéré la force combustible prenne feu. Vous le saurez bien avant elle, mais vous ne pourrez rien faire.

Elle le saura bien après vous, et elle ne pourra faire qu'une seule chose, mais en toute liberté.

Elle pourra hurler sans fin, tout en regrettant de ne pas avoir choisi l'alternative que je lui offrais.

Observez bien l'image en provenance de l'intérieur du cylindre : elle attend que cette liberté que je lui ai confectionnée, cette magnifique machine conçue sur mesure, se mette en marche. Elle attend, prostrée contre la paroi de métal, marmonnant des sons inintelligibles entrecoupés de sanglots et de hoquets de suffocation angoissée, elle attend, désormais confondue avec la

machine-à-choisir, de cuire comme de la volaille laquée
dans un four de cuisine.

Elle attend.

Comme vous.

Vous attendez, je le sais. Vous ne vous êtes pas
débranchés. Vous avez bien fait. Vous ne serez pas déçus.

N'oubliez pas, vous êtes sur :

www.welcometohell.world.

*Enclure/Éclairer**Communiqué n° 17*
Nowhere in this world

Bonjour à vous tous, sauf à celui qui ne va pas tarder à se réveiller sous vos yeux, vous allez comprendre rapidement. Je vais profiter de ce court moment préliminaire pour mettre en garde les petits pigistes journaliers ou payés à la semaine quant aux âneries qu'ils débitent sur mon compte. Je sens que mes talents d'artificier ne vont pas tarder à être mis de nouveau à l'épreuve.

Il n'y a – dois-je le répéter – aucune « logique » à mes crimes.

Y avait-il une « logique » – si le mot a encore un sens pour vous – à Auschwitz ?

En fait, je dois le reconnaître, la réponse est : oui.
Absolument.

Justement, la « logique », c'était tout ce qui restait à Auschwitz, et donc tout *sens*, par contre, en était anéanti. Inutile de spécifier que ce fut l'un des chefs-d'œuvre les plus hauts accomplis par mon Frère. Lui-même fut surpris de constater avec quelle facilité les hommes du xx^e siècle pouvaient être transformés en divers types de matériaux, ou en cendres, par d'autres êtres humains, en tout cas humanisés par Lui. Il constata avec plus de surprise encore l'extrême aisance avec laquelle on pouvait conduire des peuples entiers, des masses immenses, à exterminer d'autres peuples entiers, en masses tout aussi immenses.

Je peux comprendre, honnêtement, à cet unique exemple, que mon Frère se soit décidé à prendre quelque repos sur une des plages privées de l'Enfer qui nous sont exclusivement réservées.

Moi et mon Frère sommes les maîtres de la mécanique générale des êtres humains, donc de toutes les logiques absolument dénudées.

La logique devenue dépassement incessant d'elle-même, jusqu'au néant, voilà notre monde.

Voilà le monde que vous nous avez acheté, pour une monnaie qui ne cesse de se dévaluer avec vous.

Ainsi deux cent cinquante personnes responsables collectivement, et de façon indirecte, de la mort d'une seule personne, seront-elles froidement abattues dans la neige de cette fin d'hiver, avec toute l'implacabilité requise.

Une seule personne, coupable, par complicité, de la mort atroce d'une douzaine de jeunes filles, et probablement plus, sera-t-elle directement renvoyée aux enfers, par le surgissement physique de cet Enfer, à l'endroit où elle se trouve, et par elle-même.

C'est terriblement logique.

C'est absolument abominable.

Ça n'a aucun sens.

C'est notre œuvre, c'est-à-dire la vôtre.

Vous n'avez pas fini d'en apprendre sur vous-mêmes.

Vous allez en effet comprendre que cette histoire ne fait que commencer.

Surtout ne manquez pas notre prochain épisode.

N'oubliez pas, inscrivez-nous immédiatement dans vos « favoris » :

www.welcometohell.world.

La logique insensée qui préside à mes actes me fait suivre, comme a contrario de cette *descente aux enfers*, une authentique *montée en puissance* vers l'insoutenable.

C'est la règle numéro un de notre exercice.

La règle numéro deux c'est, là encore, de s'obstiner à suivre aveuglément ce *double mouvement* : plus nous avancerons dans notre opération, moins les victimes seront « coupables », je veux dire au sens de la justice « humaine » qui les condamne, ou non.

Plus nous avancerons, plus les crimes seront véniels, en quelque sorte, et plus les châtiments, en revanche, seront terribles.

C'est dire que nous allons sauter une orbite quantique, encore une fois.

Êtes-vous prêts, vraiment, à me suivre jusque-là ?

Nous n'allons plus nous contenter de sociopathes politisés, spiritualisés ou pervers.

Maintenant, nous voulons ceux qui sont érigés comme modèles par ce monde qui, dans le même temps, produit des « Olga » et des « Temple du Créateur Suprême ».

Attention, là encore nous respecterons l'inflexible règle numéro trois, celle qui chapeaute et conclut toutes les autres : la logique de l'amalgame bourreau-victime que nous créons, cet homoncule de synthèse qui est nôtre nous l'intensifions à son degré maximal et nous l'inversons totalement, terme à terme.

C'est pourquoi cette « descente aux enfers » aura l'air de tout sauf d'un mouvement fluide et rectiligne vers la mort assurée.

La mort est assurée, certes, à chaque fois. Mais à chaque fois d'une façon différente, à chaque fois selon de nouveaux artifices, de nouvelles inventions.

La mort est assurée, mais tout au bout d'un grand et surprenant *roller-coaster*, où la descente vers le feu infernal prendra peut-être des allures d'ascension vers le ciel.

Avec nous rien n'est jamais sûr, sauf la fin.

Avec moi, l'horreur sera à la fois inéluctable et toujours pleine de surprises.

Le Monde est une fête ! La vie est un jeu !

C'est justement leur tour, maintenant, à tous ces guignols qui vendent de la festivité entre les enceintes de barbelés dont nous avons ceint le monde, sous les miradors, entre deux génocides par nous inspirés sur lesquels ils verseront leurs larmes de crocodiles en bocal subventionné, oui, c'est à eux de payer pour le retrait de la protection de mon Frère, car nous sommes pires que des racketteurs, c'est quand nous trahissons que nous apportons la facture à tous ces androïdes déjà amalgamés bourreaux-victimes, avant même notre opération. C'est à eux maintenant de regarder leurs visages, qu'ils aiment tant, jusqu'à l'adoration souvent, l'idolâtrie parfois, pour les plus malléables d'entre eux.

C'est à eux de rencontrer le monde secret des Pièges, le monde caché des vraies Machines. Les Machines des Fils de Pute. Les Machines qui sont très exactement ce qu'elles sont.

Des formes de vie.

C'est-à-dire des formes de mort.

Ceux-là, tous ces haut-parleurs vivants qui encombrent l'espace visuel et auditif de leurs borborygmes à peine identifiables ou de leurs assertions hypocrites sont pires encore que les journalistes que j'ai carbonisés, comme entrée en matière. Ils sont ceux qui brillent sur les écrans de cinéma ou de télévision d'un continent à l'autre, ils sont ceux qui par leurs mots infestent des cerveaux par milliers, par millions, ils sont ceux qui, peut-être, ne sont pas les plus « coupables », selon votre acception normalisée du terme, mais qui sont pour nous les proies que nous destinons aux pires représailles que nous sommes en mesure de concevoir, juste après celles que mon Frère réserve habituellement aux innocents de ce monde.

Autant dire que le pire, vous ne l'avez pas encore vu.

Recommençons la leçon, je suis un pédagogue, je ne lâcherai pas votre cerveau : rien de tel qu'une bonne théorie pour passer vraiment à la pratique.

Moi et mon Frères sommes duals. Pas parce que nous sommes deux, mais parce que chacun de nous est à la fois l'un et l'autre. Si nous n'étions pas de monstrueux jumeaux on pourrait parler d'une sorte de carré.

Mais non, avec nous tout est dual, toujours.

Et selon toutes les formes imaginables.

Par exemple, notre chère Olga a été rendue au point où sa liberté, pleine et entière, consistait à choisir entre finir noyée par l'essence ou carbonisée par elle. Vous vous souvenez sûrement des images qui vous sont parvenues de cette forme enflammée qui poussait un hurlement indescriptible dans une nuée de gaz toxiques, la gorge expulsant un trait de feu, les pieds brûlant sur l'équivalent d'une plaque chauffante portée au rouge, au milieu du feu qui coulait sur les parois.

Juste avant que ma caméra ne fonde à son tour.

Il y avait une alternative, une autre fin était envisageable, on aurait pu l'observer suffoquer dans l'essence liquide jusqu'à ce qu'elle se prostre contre le métal du réservoir, pratiquement hors de notre vue.

Maintenant que nous franchissons une limite dans notre descente aux enfers, que les innocents-coupables seront de moins en moins coupables, selon vos normes en tout cas – nous vous avons bien formés, je dois le dire – désormais la dualité poussera le paradoxe jusqu'à devenir monolithe, monogramme.

Monochrome.

Le noir, pour commencer. C'est la première machine.

C'est ce que vous voyez à l'écran, moi aussi.

Vous ne savez pas ce qu'on ne voit pas, mais vous entendez une vague respiration humaine.

D'après mes calculs, dans une ou deux minutes la respiration va s'accélérer brusquement. Vous entendrez une

voix, des appels à l'aide, sans doute reconnaîtrez-vous cette voix.

Mais cette voix, elle, ne se reconnaîtra pas.

Monochrome certes, cette dualité le sera, mais ne vous méprenez pas, amis lecteurs, elle restera duale.

Je ne peux tout de même pas me refaire, à mon âge, qui est celui de ce monde.

Ce que vous voyez maintenant c'est un éclair de lumière qui sature complètement l'écran.

Il est la figure invertie de la totale obscurité de la vision précédente. Là aussi, il vous semble entendre le bruit d'une respiration humaine. C'est la seconde machine.

Elle semble plus saccadée que la première, et même, c'est étrange, on dirait qu'il y en a deux, aux rythmes distincts.

Mais la lumière abolit toute distinction entre ce qui existe et ce qui peut être vu. La noirceur totale masque les choses, la lumière totale les révèle toutes en même temps.

Dans les deux cas, on ne voit rien.

Dans les deux cas, on est aveugle.

Mais de deux façons différentes.

L'Enfer n'est pas seulement pavé de bonnes intentions, il est goudronné par l'asphalte de la dialectique.

Ça y est, dans la machine « écran noir », vous apercevez peut-être quelque chose. Un mouvement ? Une ombre furtive au cœur de l'ombre ?

À moins que ce ne soit une illusion d'optique générée par cette brusque accélération de la respiration ?

Qu'est-ce que c'est ?

Où sommes-nous ?

Vous n'êtes nulle part, comme le non-être que vous ne voyez pas, qui ne se voit pas, et qui, vous allez le constater très vite, ne pourra même pas s'entendre.

Ah. Voilà.

Le hurlement.

Un long hululement de terreur pure.

La terreur qu'engendre la connaissance.

La connaissance de la nuit la plus obscure.

Vous entendez des bruits, vous discernez à peine des mouvements, vous percevez un souffle.

Vos oreilles captent le hululement qui reprend. C'est étrange, il semble venir de très loin, des vibrations, des grattements sur une matière rugueuse, des coups portés à une surface dure.

Le cri, qui ne semble pas vouloir cesser, étouffé par une atmosphère de coton.

Comme d'habitude : une dénégation. Une dénégation du réel.

Non

Non

Non

Non

Non

C'est tout juste audible, mais le réel ne se dénie pas. Surtout si c'est le mien.

Ici, c'est en hurlant qu'on s'éveille.

Car tout vaut mieux que s'éveiller ici, où l'éveil est une copie du sommeil éternel.

Voici la machine en question : j'ai simplement enterré l'homme vivant. Je l'ai kidnappé chez lui, je l'ai endormi avec un puissant narcoleptique médical. Je l'ai installé dans un cercueil de ma conception, pour le plus grand bien de son enseignement, n'oubliez pas mon sens de la pédagogie, puis j'ai descendu le tout dans la fosse que j'avais patiemment creusée dans ce coin perdu du Manitoba oriental.

Je suis un « homme » patient. Certains de mes pièges attendent depuis des années, et je serais tenté de dire qu'ils attendent depuis le jour où les hommes ont décidé de jouer les Fils de Pute avec nous.

Le cercueil a été doté des plus récents développements techniques. Nous sommes les maîtres de la mécanique générale, et je suis l'Ingénieur de mon Frère, je peux reproduire un bûcher médiéval tout en lui adjoignant une sophistication des plus modernes, je peux aussi bien reprendre une antique tradition et la catapulter dans le présent-futur que vit l'humanité. Je peux, par exemple, reconfigurer cette très vieille peine capitale qu'est l'enterrement vivant en poursuivant ma mission ontologique d'inversion-intensification.

On ne voit rien lorsqu'on est enterré vivant.

Lui, il ne va pas tarder à voir.

Il verra très exactement où il se trouve.

Et surtout, il se verra lui-même, là où il se trouve.

Ce sera sa lumière, ce sera sa vision de l'extérieur : lui-même, et la terre dans laquelle il est enseveli.

Car, à la différence des cercueils traditionnels, le mien est fabriqué dans un polycarbonate de pointe, entièrement transparent, et tout aussi solide que de l'acier.

Mieux encore, il est doté d'un certain nombre de relais électroniques qui le connectent à un écran de télévision, placé juste derrière le fond de la boîte. Cet écran est doublé d'un système de fibre optique capables de filmer dans une obscurité presque totale.

L'écran de télévision sera son unique source de lumière. En même temps, elle sera son propre regard porté sur lui : sur l'écran il n'y aura que sa propre image.

Il sera sa propre lumière. Ce que cet homme a toujours voulu.

Il pourra s'observer dans la lumière de sa propre agonie.

Je suis le Maître des Pièges, celui-ci est probablement une sorte d'aboutissement. Avec notre dispositif « Olga » j'avais su articuler la mort avec une alternative basée sur le dédoublement du seul et même principe actif, l'essence.

Ici, dans cette boîte, la dualité franchit encore une orbite quantique, et la terreur avec elle. Par exemple, et il ne s'agit que de la disposition préliminaire, la boîte est fabriquée dans un matériau parfaitement transparent, mais cette transparence ne peut laisser voir que la réalité irréfragable de son enfouissement. Le mode d'emploi va lui apprendre qu'il est enterré à la profondeur réglementaire de trois mètres.

Ensuite, ici, dans ce « non-lieu », il n'y a pas cette action unique mise à votre disposition et conduisant au choix dual entre la mort par noyade ou par combustion.

Ici, dans ce piège spécifique, il y a plusieurs mécanismes en présence et l'homme qui est le dispositif central de la machine aura au contraire à agir incessamment afin de rester en vie.

Dans le même temps, c'est en agissant incessamment qu'il se rapprochera chaque fois un peu plus de sa mort.

Je vous présente Tomi Vasry, notre prochaine pièce centrale. Vous allez voir comment il va ressembler de plus en plus à la boîte qui le contient.

Cette boîte, cette *black box*, va enregistrer en direct son agonie, et surtout, elle le filmera en train de se regarder

mourir, elle le filmera en train d'être filmé lors de sa propre mort, et le sachant.

Car ça y est, l'écran vient de s'allumer à ses pieds, distillant assez de luminosité pour qu'il comprenne tout comme il faut, d'un seul coup.

L'écran fait défiler le mode d'emploi de la machine à vivre/mourir que je lui ai conçue.

Puis c'est son image, filmée depuis le bas de son corps, qui s'impose dans le moniteur vidéo. Un miroir électronique qui lui renvoie son image et en même temps lui fournit la lumière nécessaire pour comprendre les détails de la machine.

Les détails de la machine, il a intérêt à bien en comprendre l'usage.

Son image, il finira par ne plus vouloir la contempler, mais ce sera elle ou rien, elle ou les ténèbres les plus totales.

Tomi Vasry est acteur. Il vient de France, où il a assuré son succès avec une série de films dans lesquels il tient le rôle d'un chauffeur de limousine, il est venu au Canada dans le cadre d'une série d'invitations lancées par les Festivals du film de Montréal et de Toronto.

Ce n'est pas un criminel, quoique ses films devraient subir on ne sait trop quel outrage pour recevoir la récompense qu'ils méritent pour de bon. Non, je vous le répète une fois de plus, les vrais et grands criminels sont réservés à mon Frère.

Je suis ici pour offrir mes services aux apprentis, aux *wanna-be*, à ceux qui ont su faire de leurs crimes et de leur bêtise non seulement un mode de vie socialement acceptable, mais un modèle d'existence hautement désirable.

Ils ont donc rabaissé leur propre nature à un rang inférieur à celui de vulgaires insectes programmés comme des robots biologiques.

Car si les insectes sont des robots biologiques, ces hommes sont des animaux mécanisés, ils ne sont pas

dépourvus de conscience, ils ont décidé de s'en débarrasser, comme d'une serviette jetable, et c'est pour cette raison que je me dois d'agir comme s'ils étaient de véritables mécanismes, car c'est très exactement ce qu'ils sont devenus, bien avant que je m'occupe d'eux.

Simplement ils ne le savent pas, ou refusent de se l'avouer.

Je suis là pour leur prodiguer l'enseignement nécessaire. Comptez sur mes dons de pédagogue.

En cette minute, je m'occupe de ce vaniteux saltimbanque qui, sans la moindre vergogne, se permet d'envoyer en direct, sur un plateau de télévision du service public français, des menaces de mort à un écrivain spécialement invité parce que menacé d'une fatwa homicide par les « alliés » de mon Grand Frère, sans que personne ne s'en offusque, la scène en question étant comme de juste finalement coupée au montage. Mon Frère est l'ami de toutes les tables de montage du monde.

Mon Frère est le grand ami de la corporation des truqueurs, en URSS, durant un demi-siècle, il a été leur principal fournisseur d'emplois régulier, rémunéré, jusqu'au peloton d'exécution.

Notre ami acteur, qui ne cesse de se pavaner aux côtés de ses homologues « en lutte contre l'exclusion et la pauvreté », entre deux nuits au Piazza, et quelques bris de Porsche ou de Ferrari, a également fracassé une lourde bouteille de champagne millésimé sur la tête d'un coursier qui avait tardé de cinq minutes à lui remettre son colis, l'envoyant direct à l'hôpital le plus proche avec trente-sept points de suture sur le visage. On me dit qu'il est entouré de divers hommes de main chargés des plus sales besognes, cassages de gueule, menaces diverses, extorsions, chantages. Il se farcit en moyenne trois ou quatre apprenties actrices par semaine, l'éternel bon vieux plan de mon Frère, une turlutte contre un « contact » avec tel ou tel réalisateur.

J'ai appris également qu'avec la complicité de son metteur en scène favori, il a copié numériquement plusieurs

vidéos d'écrivains, de cinéastes, voire d'acteurs concurrents, pour en détourner les images en y insérant de nombreux plans-séquences tirés de films pornographiques de troisième zone, avant de les publier anonymement sur le Net, tout cela par pur et simple désir de soigner son ressentiment, détruire des réputations, des psychologies, des êtres humains. Il est un des meilleurs élèves de mon Frère, dans sa catégorie.

C'est un garçon qui est resté très proche du peuple. Il le considère après tout comme une forme de mobilier éventuellement utilisable.

Le curriculum vitae du mécanisme principal de la boîte, celui qui va pouvoir s'admirer dans l'écran de télévision jusqu'à la fin de son propre film, correspond avec une telle précision à l'homo sapiens contemporain, celui que vous avons dégradé à ce niveau abyssal, qu'il en est vraiment, à tout point de vue, le condensé symbolique. La boîte n'a pas été conçue pour Tomi Vasry.

Tomi Vasry est l'homme qui a été conçu pour la boîte.

Ah, Narcisse des miroirs à tube cathodique, petit homme qui se croit grand par l'ampleur de son portefeuille et de sa « couverture médiatique », c'est-à-dire les lourds linéals avec lesquels tu enterres la vérité – je pense que l'analogie avec ta situation présente s'éclaire quelque peu –, maintenant que tu comprends dans quel monde je t'ai fait renaître, ici le champagne va t'être parfaitement inutile, en revanche préserve bien tes cordes vocales, les dialogues du film seront simplissimes : ton souffle, les mécanismes de la boîte, et le hurlement de désespoir que tu finiras sans doute par expulser de ta bouche.

Maintenant que le dispositif Tomi voit où il se trouve et comprend ce qui lui arrive, ses beuglements ne vous parviennent plus, il a changé de registre, la peur au carré, la terreur absolue se fait entendre dans l'écho lointain des pleurs d'impuissance, des crises de désespoir rythmées par des sanglots d'enfant, d'appels à l'aide à une mère qu'on n'a jamais vraiment aimée et dont on peine à raviver le souvenir.

Voulez-vous connaître la vérité ? Vraiment ?

Eh bien, sachez que ces bruits divers en provenance de sa propre gorge, notre hôte ne les entend pas plus que vous, et sans doute bien moins, car mon microphone est probablement d'une meilleure qualité que ses conduits auditifs naturels.

C'est la beauté de la technique, quand un virtuose tel que moi en fait une authentique forme d'art total.

Le cercueil est transparent mais c'est pour que son occupant puisse mieux « voir » l'obscurité subterrannée dans laquelle il est plongé.

Cela c'est pour la vue, mais il existe un autre sens dont je me devais de m'occuper : le matériau polycarbonate est doublé d'un revêtement spécial qui fait de la boîte une structure acholique, c'est-à-dire un volume qui absorbe les sons, comme une éponge absorbe l'eau.

Il s'entend à peine hurler à ses propres oreilles.

Il est plus seul qu'on ne peut l'être sur cette Terre, puisqu'il se trouve *en deçà*.

Mais maintenant, il sait qu'ils sont déjà dans le néant, lui et son image.

Il ne va pas tarder à en comprendre le sens.

Passons maintenant à l'autre machine. La machine qui éclaire. Vous allez très vite constater à quel point elle est une inversion terme à terme de la machine précédente.

Cette machine, elle, ne laisse voir d'elle-même qu'une pure monochromie électrique, un mur de lumière à l'inférieure blancheur.

Serait-ce en fait la même machine ?

Aurais-je conçu un piège où alterneraient obscurité et lumière totales ?

Voyons... à quoi serviraient alors l'écran de télévision et les petits mécanismes que vous avez à peine eu le temps de repérer dans la boîte ?

Non, ma dualité est toujours une *reprise* des précédentes : dans cette machine, ils sont deux. Mais en fait ils ne font qu'un. Alors que, dans la première, il est seul, mais il est double.

Ne paniquez pas, je vais vous expliquer, vous aurez le temps d'expérimenter la peur au carré dans quelques instants, faites-moi confiance.

Il n'existe aucune limite à mon esprit qui divise pour mieux amalgamer, aucune limite à mes talents de réversion absolue de tout sens : vous allez voir comment un homme seul se retrouve dédoublé dans une machine tendant naturellement vers l'obscurité, et comment deux individus finissent par ne plus former qu'un, qu'une seule machine, un seul dispositif, dans celle qui tend naturellement vers l'illumination.

Avec moi, les réversions ne connaissent pas de fin, ne l'oubliez surtout pas, vous manquerez le meilleur.

D'un côté, un homme enfermé dans une boîte transparente enfouie sous terre, sous laquelle il peut voir son image électronique sur un moniteur vidéo et ne rien entendre de sa voix lorsqu'elle s'extrait de sa gorge. Il a à sa disposition plusieurs systèmes dont le mode d'emploi qui s'est déroulé sur l'écran lui a indiqué l'usage, cette notice passe continuellement en boucle afin de s'assurer que le dispositif central ait le temps de tout bien lire, de tout bien assimiler, et de ne surtout rien oublier, je suis un joueur fair-play.

Le Monde est une fête ! La vie est un jeu !

Notre dispositif Tomi en porte désormais toute la charge, il est le flambeau de vos « vérités », celles que vous achetez à tout-va à la ferraille de mon Frère.

Le dispositif doit parfaitement s'imprégner du fait qu'il n'a strictement aucune chance de sortir de la boîte, mais

qu'il peut, en revanche, par divers moyens, souvent paradoxaux, parvenir à y vivre, tout du moins pour un temps, mais toute vie n'a qu'un temps de toute façon, n'est-ce pas ?

Le dispositif Olga était libre, libre de faire face à deux options qui conduisaient directement à la mort, une mort longue et horrible dans chaque cas, cela va de soi.

Le dispositif Tomi est libre lui aussi, dans sa boîte, mais ce n'est pas entre deux façons de mourir que son choix s'impose, car ici il n'y en a qu'une, c'est entre une multitude de façons de survivre là où la vie n'a plus aucun sens, là où elle est encore pire que la mort, là où elle est la mort intégrée au cœur de la vie.

Bien, maintenant, comme je vous l'indiquais, concentrons-nous un peu sur la machine-lumière : on entend distinctement deux respirations asynchrones, on ne voit que du blanc, comme une plaque de métal chauffée à l'incandescence, pourtant, ici, on perçoit tout très distinctement, peut-être même... *trop* ?

Il y a forcément deux personnes « ici ». Mais où ? Où est-ce, « ici » ? Derrière ce mur de lumière ?

Le mystère est aussi indicible que les ténèbres qui plombaient l'écran en provenance de la machine-obscurité.

Préparez-vous à entrer dans les machines qui font de la vie un succédané de la mort, de deux manières intégralement inverties, conduisant à un résultat similaire, sommet abouti de mes terrifiantes constructions dialectiques.

Nous allons passer de l'ombre à la lumière, amis lecteurs, mais ce sera en voyageant d'un piège à un autre, autrement dit c'est vous qui, cette fois, serez en quelque sorte au centre de l'expérience, c'est vous qui passerez des ténèbres à la clarté, et réciproquement. Pour chacune des deux machines

cet état est intangible, c'est votre cerveau, touriste de l'abominable, qui désormais va devoir s'orienter entre ces deux pôles.

Pôle premier : la lumière. Essayons de prendre un peu de distance, voilà, nous commençons à distinguer la réalité de la chose :

Un mur. Un mur de tubes de néon, mille watts chacun, c'est du projecteur industriel, du solide, du garanti.

Le mur est composé de dizaines et de dizaines de tubes, non seulement il éclaire, mais on peut dire qu'il chauffe.

Admirez la parfaite composition géométrique du mur de néon, je vous en prie, laissez votre sens esthétique guider votre perception des phénomènes que je déclenche : quelle forme plus pure que cette tubulaire conglomération de photons tueurs ?

Et si l'objectif continue son mouvement, on commence à se rendre compte que ce mur de lumière n'est pas là pour rien ni pour personne, il a un but précis, une fonction très déterminée. Il est en rapport avec une humanité singulière. Il génère en tant que tel une machine tout aussi singulière. La nature de la machine ?

Là encore, l'aspect technique est essentiel : il me suffit de passer sur l'autre fibre optique, celle qui regarde dans l'autre sens, celle qui oriente son objectif en direction non pas de la source lumineuse mais de ce qu'elle éclaire. Cette microcaméra est d'origine militaire, elle est capable de traquer une cible dans un registre d'exposition lumineuse proche de celui de l'éclair d'une bombe nucléaire. On aurait dû en distribuer en masse aux Japonais, vers le 6 août 1945, pour leurs dernières photos de famille. Ils auraient pu se passer de flash.

C'est pour cela que, juste après le mur de lumière pure, vous contemplez avec une précision médicale ce qu'il éclairait, de toute sa fulgurance.

La lumière est faite pour être vue, non ?

Eh bien, croyez-moi, cette lumière-là est vue de la façon la plus absolue que l'on peut imaginer.

Maintenant l'écran vous montre quelque chose de vivant.

Vous contemplez un organe, n'est-ce pas ?

Un organe. Un organe qui entretient un rapport très spécifique avec la lumière.

Vous contemplez un œil, un œil ébloui par le mur de néon, un œil recouvert d'un cristal lacrymal qui a séché ou est sur le point de l'être, un œil qui devient peu à peu aveugle, un œil dont la surface fond et se consume à une vitesse infinitésimale, la vitesse du biologique, la vitesse du vivant, quand il ne l'est plus tout à fait.

Lumière = chaleur.

La lumière aime l'œil.

C'est l'organe avec lequel elle fait danser le cerveau.

Vous avez remarqué ? C'est un peu étrange tout de même, non ? Sous un tel déluge de lumens l'œil devrait se fermer instinctivement, or vous ne voyez aucun système artificiel qui, vicieusement, empêcherait cet organe si sensible de s'obstruer, ne serait-ce que cligner quelque peu en battant des paupières.

Non, c'est exact, il n'y a aucun objet de torture, aucun instrument spécialisé, aucune épingle, aiguille, vis, suture, rien.

Non. Il n'y a rien, c'est le cas de le dire, amis lecteurs, amis du site welcometohell.org, il n'y a rien, au sens strict.

Si cet œil ne se ferme pas, s'il ne cligne pas, c'est tout simplement parce que cela lui est devenu dorénavant impossible.

Car pour fermer ou pour cligner des paupières, encore faut-il en être pourvu.

C'est probablement la partie humaine la plus détachable de toutes.

Il ne m'a fallu que quelques secondes pour les découper soigneusement au cutter avant de les jeter sur le mur de néon où les tubes les ont enflammées comme de vulgaires ailes de papillon de nuit, devant les yeux grands ouverts de leur propriétaire.

L'œil ne peut faire autrement que fixer le mur de projecteurs de mille watts, il n'a nulle part où regarder ailleurs. Il fait un avec la lumière.

Et comme vous le comprenez maintenant que nous sommes passés sur la caméra voisine, il existe bien une seconde paire d'yeux qui se doivent d'affronter le mur de lumière sans pouvoir battre des paupières, dont j'ai très méticuleusement opéré l'ablation. Ainsi, dans cette machine particulière, il y a bien deux êtres humains, et quand ma table de montage passe de l'un à l'autre, d'un œil sans paupière à un œil sans paupière, elle transite toujours par un éclair de cette lumière pure, dont on parvient tout juste à comprendre ce qu'elle est vraiment.

Bienvenue dans le monde où la lumière obscurcit et où les ténèbres illuminent, je vous laisse quelque temps avec nos nouveaux invités, faites comme dans *Star Académie* ou un autre de ces jeux télévisés idiots que mon Frère vous offre en pâture pour combler vos existences, après les avoir vidées de toute signification, oui, allez-y, faites connaissance avec nos candidats, je commence sérieusement à songer à un système qui, un jour prochain, vous permettra de communiquer avec eux.

Nous franchirons un degré de plus dans l'interactivité entre les hommes, qui deviendront pour de bon des instruments les uns pour les autres, des instruments servant à s'amuser et à amuser les foules, qui s'amuseront ainsi entre elles, mais en attendant ce jour faste entre tous je vous laisse simplement regarder de nouveau l'apparition de ce processus singulier, auquel aucun de ces hommes n'avait pensé, et qui les conduit, par eux-mêmes, par leur ontologie singulière, à leur propre destruction.

Je crois que mon Frère sera fier de moi, vous verrez l'ombre-lumière et la lumière-ombre tout comme vous avez

vu le feu-eau et l'eau-feu, sauf que cette fois l'alternative n'est pas présentée à une « personne » transformée en dispositif de la machine, l'alternative est directement divisée par la machine et affectée à l'un ou l'autre piège, autant dire qu'elle est d'office annihilée, ou plutôt intégrée comme pièce centrale et pivotale du mécanisme.

Les seuls qui pourront l'expérimenter, c'est vous. C'est en cela que réside l'unique supériorité que vous aurez sur les candidats, selon les caprices du routeur, programmé sur un mode aléatoire, et qui vous enverra telle ou telle image, de telle ou telle machine.

C'est vous, cette fois, le dispositif central de la machine, tâchez de ne pas l'oublier.

Le Monde est une fête ! La vie est un jeu !

Communiqué n° 18

Nous voici revenu à l'autre pôle : l'homme dans la boîte transparente/obscure commence à se faire une idée de la topographie des lieux.

Il est bien dans une machine.

Il y a cet écran de télévision dans lequel il peut se voir comme dans un miroir.

Il y a aussi cette série de mécanismes dispersés dans la boîte.

Et il y a le mode d'emploi qui défile dans une bande de couleur, sur le bord inférieur de l'écran.

Le mode d'emploi de la machine.

Autant dire, son propre mode d'emploi.

Maintenant, détaillons ensemble de quoi la machine est constituée. Voyons d'abord un peu le dispositif central, du nom de Tomi Vasry : il est entièrement nu, mais il est parfaitement libre, dans ce monde-boîte que je lui ai fabriqué, il est libre d'agir pour survivre. Observons par exemple ce mécanisme précis : sur le fond de la boîte, mais à l'intérieur, on distingue comme un pédalier de bicyclette,

les pieds du dispositif Tomi sont en train de s'y installer. On y voit également ce qui ressemble à une sorte de large palonnier de forme rectangulaire, juste à côté. Les pieds semblent soucieux de l'éviter.

Pourquoi ? Vous auriez dû suivre le déroulement de la notice, comme notre dispositif Tomi n'a pas manqué de le faire dès qu'il a compris que sa survie en dépendait.

Vous c'est la survie de votre âme qui dépend de l'expérience, mais cette âme, je vous l'ai déjà prise et je l'ai installée aux côtés de nos candidats, vous leur tiendrez compagnie, dans le plus grand silence, ils ne sauront pas que vous êtes là, mais vous ne pourrez pas oublier que vous y aurez été.

À la gauche du dispositif Tomi, vous apercevez un large bouton circulaire, planté dans la paroi de vitrocarbone. Vous n'allez pas tarder à en comprendre l'usage.

Juste à côté vous voyez l'orifice métallique d'un tube transparent, cela ressemble à un canal de perfusion. Là aussi, vous n'allez pas tarder à en comprendre le principe, dont la simplicité est un accomplissement de la technique, autant dire moi.

De l'autre côté, sur l'autre paroi, vous devez sans doute discerner une sorte de petite ouverture grillagée. Ce n'est pas un orifice permettant le travail de mes caméras, celles-ci sont désormais des fibres optiques plus minces qu'un cheveu intégrées directement à la boîte, à son sommet et à sa base. Elles sont évidemment découplées du circuit vidéo interne de la boîte et de son écran. La boîte est une machine, elle est un monde, avec son horizon singulier, qui est le mien, celui que j'ai conçu.

Vous, amis lecteurs du web, vous êtes le monde, c'est-à-dire une autre vision, qui est aussi la mienne, au demeurant.

Le vasistas grillagé est pourvu d'un système hautement sophistiqué, relié à tous les autres, et de fait à celui qui porte un nom de série vaguement humain et qui commence à s'activer pour survivre dans sa boîte. C'est à proprement

parler le système de survie, ou plus exactement : *le système de survie autocontrôlé*.

C'est l'ultime réversion dont je ferai usage avec le dispositif Tomi : pour une fois, dans sa vie, il va devoir travailler pour vivre, même si au demeurant, et comme tous les autres, en ce Monde où règne mon Frère qui est aussi le leur, il travaillera surtout pour reculer l'échéance de sa mort, tout en l'avançant.

Il va devoir travailler.

Il va devoir dépenser un peu de cette graisse accumulée dans les hôtels de Cannes et de Hollywood.

Recentrons de nouveau notre attention, si vous le voulez bien, vers l'autre machine, celle qui semble constituée d'un mur de lumière et de deux paires d'yeux qui la fixent sans pouvoir ciller.

Accomplissons rapidement un zoom nous permettant d'avoir une idée plus précise de ce à quoi ces organes se rattachent.

Quels sont les êtres humains qui doivent affronter la lumière, et pourquoi ?

Oh, je sens naître comme une forme d'impatience chez mes amis lecteurs du web, il n'y a pourtant pas de quoi s'affoler, leur sort, à tous, en est jeté.

Deux souffles. Deux paires d'yeux. Deux visages.

On dirait qu'il y a un homme et une femme, mais vu que leurs crânes sont entièrement rasés c'est, je le reconnais, difficile à déterminer.

Non seulement leurs yeux brillent de sels lacrymaux en train de brûler lentement sur leurs cornées mais leurs bouches sont obturées par un étrange appareil de couleur noire, ressemblant à un détendeur de bouteille à oxygène, relié au fauteuil par un mince câble de cuivre.

Ah, voilà, cette fois vous pouvez vous faire une idée complète du mécanisme, et de la place qu'y occupe chacun des dispositifs humains. Et vous constatez avec effroi et fascination qu'ils font vraiment partie de la machine, qu'ils sont eux-mêmes les dispositifs actifs du circuit.

Dans cette machine, chaque dispositif humain est relié à lui-même et à l'autre, d'une façon, je dois le dire, *ingénieuse* au plus haut point.

Chacun des dispositifs est doté lui aussi de sa propre liberté. Il peut en effet faire baisser l'intensité lumineuse du mur de lumière. Il peut le faire, vraiment.

La caméra est en train de vous montrer peu à peu tous les détails de la chose, il est installé, dûment sanglé, comme son colocataire, sur une chaise tout à fait spéciale, qui ressemble un peu à un siège d'avion, doté d'un unique dispositif que l'on peut atteindre de la main : un joystick, situé à l'extrémité de l'accoudoir.

Le reste du corps est solidement attaché sur le fauteuil par du ruban adhésif industriel. Son cou est immobilisé par une minerve, sa tête est maintenue droite par un harnais de métal verrouillé au dossier du fauteuil. La liberté, ici, est une variation du confort.

Une fois le joystick en main, on peut diminuer l'intensité lumineuse du projecteur, mais cela demande à un circuit dérivatif, branché sur l'énergie qui alimente la machine, de s'aiguiller vers l'autre partie du piège. Le fauteuil. Ou plus exactement le dispositif humain qui est assis dedans.

Lumière = électricité.

La dérivation fait donc jaillir des pulsations de cent dix volts dans la structure métallique de la chaise, et par conséquent dans la structure vivante installée dessus, qui se trouve être la vôtre, chaque fois que vous actionnez le joystick permettant de baisser la lumière qui est en train de vous rendre aveugle.

Une ultime sophistication du système conduit le courant de cent dix volts jusqu'à une micropince d'acier solidement

accrochée à votre langue de bavard, selon son rythme imprévisible, l'électricité principielle viendra jouer avec la chair qui donnait consistance à vos paroles.

Les décharges électriques sont douloureuses, mais relativement supportables, elles ne forment que la phase de transition vers l'inversion-intensification de la source lumineuse, elles ne sont qu'une image parfaitement analogique de la physique ici à l'œuvre. La lumière est à la fois ondulatoire et corpusculaire. La lumière est électricité et elle est vibration.

Si vous la coupez ou en diminuez l'intensité, vous faites émerger, depuis les soubassements quantiques dont elle est constituée, les électrons qui viendront osciller dans votre corps, polarité désormais envahie par le courant alternatif.

Mieux encore, la lumière se translatera directement dans un autre champ physique, oscillatoire lui aussi, et qui lui est très proche.

Le son.

Plus vous diminuerez l'intensité lumineuse du projecteur, plus un son strident, accompagné d'un très fort volume d'infrabasses, présent à un niveau supportable au départ de l'expérience, résonnera en crescendo à vos oreilles, grâce à un système audiomédical de pointe implanté sur le tympan, connecté directement à un très puissant amplificateur.

De corpuscules photoniques à un faisceau d'électrons, nous parviendrons alors à une simplissime dynamique acoustique. Splendide réversion de la physique ! Poésie incomparable des dialectiques machinisées ! Ingéniosité terminale accomplie !

Voyez comme cette machine est, à chaque degré de son ontologie, une inversion de la boîte : elle se trouve dans un espace confiné, mais très vaste. La circuiterie spécifique de la boîte enterrée, sa structure, y absorbe tous les sons, le plus atroce des hurlements ne résonnera que comme un bruit d'insecte, votre bouche n'y projette que du silence.

Avec la machine-lumière, l'inversion est totale : non seulement vos propres cris seront amplifiés par le système électroacoustique relié à vos tympans, mais votre langue elle-même fera partie de la circuiterie, votre organe de la parole sera partie intégrante de la machine, il deviendra un dispositif de l'amplificateur, il sera une boucle dans le courant électrique.

Dans la boîte noire/cristalline l'homme est seul et il doit se débrouiller avec une série de mécanismes dont la particularité est qu'ils sont reliés entre eux tout autour de lui ; ici, dans la machine à illuminer, c'est l'inverse, les hommes sont deux et ce sont eux qui sont interreliés par la complexe et savante machinerie à réversions successives que j'ai mise en place, par l'intermédiaire d'un seul mécanisme, ce joystick qui bientôt ne fera plus qu'un avec leur main.

Car ils sont en effet complètement reliés. Ils sont très précisément des parties intégrantes de la circuiterie générale.

Ils sont deux dispositifs centraux, mais chacun isolé sur sa propre polarité, et pourtant tous les deux œuvrant comme processus au sein de la même machine.

Mon chef-d'œuvre ?

Avec leur acolyte dans la boîte, je crois que j'approche d'un moment unique, un moment qui pour vous, amis lecteurs, amis de www.welcometohell.world, sera l'apex de votre vie de voyeurs-consommateurs-d'idoles, de votre vie si pleine du vide que mon Frère y a laissé.

Laissez-moi vous remplir à nouveau.

Regardez avec attention comment un homme devient une machine, dans sa nudité la plus pure.

Communiqué n° 19

Je crois que vous êtes en train de comprendre. Vous accomplissez des progrès fulgurants. Le jour viendra, très proche, où je ferai de vous des assistants compétents. Pour

l'instant, contentez-vous d'observer et d'apprendre, restez bien attentifs.

Les deux hommes assis devant le mur de projecteurs, les deux hommes aux commandes de la machine à illuminer sont, je vous le disais, parties intégrantes du même circuit.

Ce n'était pas une métaphore.

C'est l'ultime réversion qui parvient à circulariser mon opposition duale, admirez la simplicité technique, la technicité concise, du mécanisme.

Un simple interrupteur ON-OFF, analogue à un clapet.

Lorsqu'un des dispositifs baisse le niveau de la lumière qui lui est projetée en pleine face, il reçoit donc des décharges aléatoires de cent dix volts et une vibration acoustique de très forte intensité qui lui déchire le tympan.

C'est dur, mais il peut résister, du moins pendant un certain temps.

Mais au même moment, c'est son compagnon d'infortune, son complice, devrais-je dire, qui, lui, voit l'intensité lumineuse de son mur de néon augmenter en proportion, tout comme la combustion de son cristallin. Et il va recevoir lui aussi les décharges électriques en pulsations aléatoires, leur présence a pour but de lui rappeler qu'il fait partie intégrante de la circuiterie, tout comme son acolyte, son frère-dans-la-machine. Seule véritable consolation, l'inversion dialectique, par le degré vibratoire physique : comme son compagnon-ennemi, il reçoit ce long trait de stridences sonores de base, simplement le bruit blanc variera d'intensité à la baisse, juste assez néanmoins pour continuer de provoquer de violents bourdonnements à long terme. Mais puisque tout leur a été expliqué par le biais de leur conduit auditif, au début de l'expérience, tout dispositif en jeu dans le circuit sait que le plus grand danger, pour l'un comme pour l'autre, réside dans le mur luminescent qui les aveugle progressivement.

La souffrance électrique n'est que peu de chose face à la perspective assurée de perdre le sens de la vue, même en y

risquant celui de l'ouïe.

La solution ? Attendre que la machine, de sa façon toujours aussi stochastique, lui repasse la main, auquel cas il pourra à son tour prendre le contrôle des opérations, et par conséquent faire subir à l'autre ce qu'il vient de subir, et à lui-même ce que l'autre a dû endurer.

C'est une dynamique parfaite car basée sur un déséquilibre contrôlé, les deux situations sont jumelles sans être identiques, il faut parvenir à ne pas devenir aveugle au prix de la souffrance électrifiée par la lumière elle-même, et en risquant de se couper à jamais de l'univers acoustique. En face, on doit résister à la lumière surintensifiée, en contrepartie on a droit à une électrocution équivalente, et à la baisse conséquente du volume sonore.

Très vite les choix s'alternent, très vite chaque organisme éprouve ses limites singulières, très vite chaque corps suit un rythme qui lui est propre, très vite les esprits se séparent au fur et à mesure qu'ils s'hybrident dans la circuiterie, et deviennent le moteur même du processus.

C'est une circuiterie absolue, basée sur un *dialogue* d'autant plus essentiel qu'il se pratique dans le mutisme le plus paradoxal : celui de la terreur et de la souffrance.

C'est quelque chose qui n'a pas de nom, et qui est fait pour n'en recevoir aucun.

Alors, voici le premier de nos dispositifs humains qui vient de se mettre en action dans sa boîte noire/transparente.

Ce qu'il fait ?

Il fait tourner le pédalier de bicyclette où il a enfourné ses pieds. Il a bien compris le mode d'emploi de ce dispositif.

Il a bien compris que c'était la seule source d'énergie disponible dans son nouveau monde.

S'il veut de la lumière, c'est-à-dire sa propre image dans l'écran télé, il va devoir pédaler. C'est le principe du groupe électrogène élémentaire.

Mais ma compassion ne connaissant aucune limite, ce mécanisme à énergie musculaire ne se contente pas d'alimenter le moniteur vidéo, source de lumière.

Notre dispositif Tomi a eu tout le temps d'assimiler la notice en son entier.

Le pédalier permet au courant électrique ainsi produit d'animer un autre mécanisme, plus vital encore que la source de lumière.

Ce mécanisme vital se trouve juste derrière l'orifice grillagé situé à la droite de son visage.

C'est un conduit d'aération à soufflerie osmotique. Tant que le courant est maintenu en activité les pales tournent, aspirent l'air du dehors et la membrane osmotique est maintenue ouverte au maximum. Plus l'énergie électrique décroît, moins l'air est aspiré et plus la membrane se referme.

Si l'on arrête de pédaler, la soufflerie s'immobilise, la membrane passe en mode fermeture totale, la boîte ne reçoit plus d'air en provenance de l'extérieur, l'asphyxie est assurée.

Le piège est pourvu d'une sophistication ultime qui le rend réellement à l'épreuve de toute comparaison : en pédalant, notre jeune ami fournit le courant électrique nécessaire aux mécanismes intégrés dans la boîte mais il recharge aussi les batteries de secours. Aussi, lorsqu'il s'arrête de pédaler, la soufflerie peut-elle continuer d'œuvrer un moment, comme mue par une force d'inertie sur laquelle l'homme dans la boîte n'exerce aucun contrôle, vous comprendrez bientôt le but de tout cela.

Permettez-moi de vous faire remarquer la dualité spécifique de ce mécanisme : air et lumière sont irrémissiblement reliés. Sans lumière il n'aura pas d'air et réciproquement.

Or je veux qu'il ne manque de rien.

Et surtout pas de l'irréfragable « télé réalité » de sa mort.

C'est le mécanisme de survie autocontrôlée à son degré absolu.

Car, je vous l'ai dit, ma compassion, quoique particulière je l'admets aisément avec orgueil, ne connaît guère de limite.

Si notre dispositif humain doit dépenser une certaine dose journalière d'énergie musculaire pour maintenir le courant électrique vital, il lui faudra de quoi alimenter ce travail. Des calories.

C'est ce à quoi sert le tube de perfusion.

À la différence des hommes dans le bunker il ignore le volume exact de concentré nutritif à sa disposition.

Le gros bouton-presseur situé à côté lui permet de passer du liquide nutritif à de l'eau déminéralisée, de façon parfaitement alternative, mais sans qu'il sache, là encore, quel est le volume qui lui est alloué.

Admirez la finesse du piège, la sophistication du système : pour que ce bouton-presseur déclenche l'activation générale du système nutritionnel, la circuiterie débranche simultanément le mécanisme électrique alimentant le moniteur vidéo et la soufflerie. Le dispositif central va pouvoir se nourrir, certes, il devra alors s'arrêter de travailler. Il disposera ainsi de notre liberté foncièrement dialectique, il aura le choix entre les deux pôles de la machine de survie autocontrôlée, il prendra connaissance du vrai sens du mot « prolétariat ». Manger pour vivre, vivre pour manger. Mais jamais en même temps.

Vous le savez aussi bien que moi, tout apport de calories et de nutriments dans un organisme biologique provoque un processus nommé ingestion. Ce processus est invisible pour un œil externe, il se trouve à l'intérieur même du dispositif. Il est enclos dans la boîte de chair qui pédale dans sa boîte de polycarbonate.

Comme vous le savez aussi, tout processus d'ingestion nutritive a son lot de conséquences organiques. En premier lieu, des protides, glucides, lipides, vitamines, carbohydrates divers vont être transmutés en fibres musculaires et en énergie, et le pédalier n'en sera que mieux actionné.

Mais ce processus vous est invisible, à vous comme à lui, amis lecteurs, aussi y a-t-il un mécanisme que vous ne pouvez voir, dans la boîte, un mécanisme très simple, mais ô combien vital. N'oubliez jamais qu'avec moi, tout, toujours, est mû par les diabolins de la dialectique.

Une des conséquences de l'ingestion est la transformation d'un certain nombre de fibres non comestibles en matières fécales. Ces matières fécales transitent par les intestins avant d'être expulsées par l'anus.

Il est hors de question que je punisse Tomi Vasry, l'idole de ce siècle commençant, avec une esthétique de cul-de-basse-fosse à la romaine, où les hommes mouraient de faim et de folie dans leurs propres excréments.

La boîte est une machine moderne, elle devra rester propre, immaculée, clinique, je n'ai pas prévu de noyer Tomi Vasry dans sa propre merde.

Je vais le noyer en lui-même, ce qui est pire.

Il existe, dans la boîte, un mécanisme aussi invisible que ses intestins. Il existe un mécanisme qui est à tout point de vue la réplique de ce processus caché dans sa boîte charnelle. Un mécanisme chargé de poursuivre le processus biologique hors de lui-même.

Des toilettes.

Un trou, doté d'un aspirateur, placé juste sous lui, à l'emplacement de ses fesses. Une céramique high-tech, un système électrique branché sur la circuiterie générale, et qui ne fonctionne, lui aussi, que lorsque le pédalier est arrêté, en dérivant le circuit depuis les batteries de secours. Il se nourrira dans l'obscurité. Jusqu'au terme du processus.

C'est propre, clinique, logique. C'est digne d'une cabine spatiale.

C'est très exactement ce dans quoi il se trouve : une capsule spatiale. Une capsule spatiale qui fait le tour de lui-même en se mouvant à la vitesse de la Terre, une capsule spatiale dont l'espace est aussi noir que l'espace interstellaire, sans qu'aucun astre ne puisse y briller.

C'est la cabine spatiale sans espace.

Bon voyage.

Grâce au mode d'emploi sans fin, il sait tout, *absolument* tout ce qu'il faut pour être placé d'emblée sur l'orbite de la Terreur au carré, aussi cette zone d'ombre concernant ses réserves d'eau et de nourriture a-t-elle été minutieusement calculée en fonction de ce principe : au lieu de freiner cette montée orbitale née de l'intime et totale connaissance de son non-futur, cette non-connaissance très spécifique renvoie au contraire au parfait agencement des mécanismes de la boîte, dont le dispositif Tomi lui-même.

Ainsi, dernier engrenage du mécanisme, le large palonnier de métal situé juste à côté du pédalier.

C'est le système d'extinction générale de tous les circuits. Extinction permanente. Sans possibilité de retour en arrière. Non seulement le moniteur vidéo s'éteindra, non seulement la soufflerie s'arrêtera instantanément, mais le système nutritif lui aussi sera verrouillé.

Définitivement.

Cette fois, pas d'inertie, pas de piles de secours, aucune possibilité de redémarrer le pédalier, pas de changement d'avis autorisé, même à la dernière minute.

C'est le mécanisme de la dernière minute.

C'est le système final de la machine à survie autocontrôlée.

C'est le système-suicide.

C'est le seul et unique système lui permettant de « sortir » de la boîte, c'est-à-dire du monde.

Je reçois par courriel des demandes pressantes concernant l'identité et les crimes commis par les deux dispositifs installés dans la machine à illuminer. C'est vrai, peut-être aurais-je dû commencer par là ?

Vous me faites bien rire. Vous n'avez donc rien compris ? En quoi leur identité et leurs « crimes » entretiennent-ils un quelconque rapport *sensé* avec les machines de punition que je leur ai réservées ? Vous n'avez toujours pas saisi que, pour moi, toute singularité humaine n'offre d'intérêt que dans son anéantissement en tant que telle ? Dans quelle langue faut-il que je m'exprime, quelles machines abominables vais-je devoir inventer pour que mon enseignement pénètre vos cerveaux endormis ?

Ces deux humains sont des dispositifs comme les autres. Ils ont failli, mon Frère me les a offerts en pâture, ils ont des noms, des familles, des vies. Ils possèdent même probablement ce que vous appelez une « conscience ».

Ce dont je me contrefous au plus haut point.

Lorsque j'ai kidnappé les deux dispositifs de la machine de lumière, je me dois de reconnaître que j'avais d'excellentes raisons d'agir ainsi.

Je ne reviendrai pas sur le but de ma mission spécifique, cet intérim inversé que j'occupe provisoirement à la place de mon Frère, je parle ici de la cohérence *mécanique* absolue entre les innocents-coupables et la justice/injustice qui leur est infligée.

Considérons ces deux dispositifs comme deux pièces tout juste singulières couplées par la machine son-lumière-électricité.

Ils ont des noms certes, ils ont une identité, mais ce n'est pas ce qui les a réunis ici. Ce qui les a réunis c'est justement la lumière.

La lumière à laquelle ils font face. La « Lumière » dont ils s'étaient faits les porteurs.

Le problème, c'est que l'unique porteur de lumière, en ce bas monde, et en dessous, c'est moi, et moi seul. Certains d'entre vous m'ont donc appelé Lucifer, m'imaginant en train de brandir une torche dans les ténèbres. Leur dénomination me convient, pourquoi pas ?, mais ils feraient bien de se rendre compte que nous sommes entrés à toute allure dans le ^{xxi}^e siècle.

Je suis Lucifer, certes, mais je suis l'Ingénieur de mon Frère, donnez-moi quelques volts de courant électrique et vous allez voir un peu la torche que je serai en mesure de brandir dans les ténèbres.

« Lumière du Monde ».

« Front de Défense de la Planète Terre ».

« Sunshine Revolution Warriors ».

« The Ray of Light ».

« Torchfire of Truth.com ».

« Combattants de Gaia ».

Il y en a toute une liste. Ce sont les associations ou les revues, journaux, sites Internet, et autres organismes ou médias dans lesquels mes deux dispositifs sont impliqués au plus haut point.

Ils représentent sans nul doute l'aboutissement de deux millénaires de travail de sape accompli par mon Frère dans les crânes de tous ces bipèdes hominiens.

Illuminisme antithéiste : la seule transcendance c'est l'homme lui-même, la seule lumière c'est nous-mêmes, seul l'homme a le contrôle de sa propre vie.

Illuminisme anti-humain : en contradiction avec le précepte précédent, l'homme n'est qu'une variable du processus vivant, de la *nature*, l'eugénisme social doit être encouragé afin d'*assurer une interaction positive avec l'environnement planétaire*, la préservation des écosystèmes

naturels est prioritaire face au développement explosif de l'humanité.

Illuminisme luddite antitechnique : il faut revenir à des modes de vie non productifs, bannir la plupart des recherches médicales, au cas où elles se servent d'expériences conduites sur des animaux, mais les expérimentations sur les embryons humains ne posent pas de problèmes éthiques particuliers. Les technologies polluantes (c'est-à-dire toutes ou presque) doivent être bannies à jamais, les recherches spatiales, physiques, génétiques doivent être interrompues sans délai. On appelle à la destruction des réseaux informatiques, agents de la propagande militaro-impérialiste, tout en utilisant les ordinateurs dernier cri sortis de telle ou telle ligne de montage chinoise, californienne ou japonaise.

Illuminisme géocentriste : il ne s'agit plus de « voter pour la planète » – une des blagues que mon Frère apprécie le plus en ce moment – mais de « délivrer la planète de la maladie humaine qui s'y est développée ».

Illuminisme révolutionnaire : « Seules des avant-gardes *conscientisées* pourront prendre part activement au jihad antitechnologique, mais elles devront tenter de rassembler au maximum les masses populaires derrière leur action. »

C'est un condensé particulièrement abouti des poisons de mon Frère, celui-ci est parvenu à ce miracle inversé de produire des humains qui considèrent les humains comme moins importants que je ne sais quelle espèce de coléoptères ou d'ombellifères, mais cherchent tout de même à ce que les « masses populaires » les suivent dans leur « jihad pour la Planète ».

Les nazis sont parvenus, grâce à notre aide précieuse, à rabaisser les hommes au rang d'animaux bons pour l'abattoir. Les écologistes ont de très loin amélioré notre effort collectif : désormais un isolat de pingouins, une variété de diptères, une colonie de fourmis légionnaires voire un seul pigeon voyageur trouve plus de mérite à leurs yeux que leur propre espèce. Il faut dire qu'ils l'ont tellement enlaidie qu'ils ne supportent plus son apparence,

qu'ils ne supportent plus leur propre visage, pourtant c'est avec de telles considérations qu'on atteint le degré supérieur du performatif démoniaque : en affirmant que l'homme vaut moins qu'une espèce animale menacée ou non d'extinction, on prépare *de facto* la lente extinction de l'humain, car on avère cette assertion dès qu'elle est prononcée.

C'est pourquoi nous sommes le Diable, vous prononcez des mots, vous articulez des phrases, vous écrivez des textes et nous, nous leur donnons vie, c'est-à-dire que nous leur donnons la mort. Nous leur donnons la mort qu'ils donnent.

J'ai beaucoup cherché pour sélectionner convenablement les candidats à ce jeu bien précis, les interlocuteurs de cette machine qui va les renvoyer à eux-mêmes.

L'un d'entre eux, appelons-le simplement John, est un activiste musicien, un anglophone de Colombie-Britannique dont le groupe Torchfire pratique un « folk-punk-rap » promouvant ouvertement la destruction des laboratoires de médecine, de toutes sortes d'infrastructures industrielles, tout comme l'apologie du terrorisme bactériologique et nucléaire, il appelle à l'assassinat des pêcheurs et chasseurs, comme au plastiquage systématique des voies de transport. Leur titre phare, tant apprécié par mon Frère : *Science is a Crime against Humanity*.

D'après les informations de mon Frère, il a été la tête « pensante » d'une opération visant la vice-présidente de je ne sais plus quelle grande corporation pétrolière. La bombe qui visait sa voiture n'a pas explosé comme prévu, la femme s'en est sortie avec quelques brûlures majeures quoique non mortelles. Elle en est restée tout de même partiellement défigurée.

Guérilleros à tee-shirts Che Guevara, incapables de confectionner ne serait-ce qu'un malheureux cocktail Molotov ! Rebelles à skateboards recyclables se prenant pour des Vietcongs urbains ! Je comprends que mon Frère

ne vous ait accordé aucune attention, peut-être même a-t-il fait tout ce qui était en son pouvoir, qui est immense, pour que les forces de police parviennent à vous coincer au plus vite.

En effet, John ne fut jamais poursuivi, mon Frère avait sans doute déjà pris la décision de me le confier, mais les militants directement responsables de l'opération se retrouvèrent tous sous les barreaux en moins d'une semaine. Ils pouvaient s'estimer très chanceux. Quelque part en Europe, vers 1943, ils n'auraient pas tenu deux heures.

Son congénère, sa congénère, me dois-je de préciser : appelons-la Marie-Claude, est son pendant francophone du Québec. Elle joue davantage dans le registre de l'analyse et de l'« essai politique », elle est professeure d'université, et elle agit comme conseillère d'une candidate aux élections d'un de ces groupuscules écologistes qui pullulent depuis que mon Frère a décidé de transformer de nouveau la Terre en Idole. Elle a vaillamment soutenu l'opération commando conduite par le groupe de John en comparant la vice-présidente blessée à « une militaire américaine des forces d'occupation aux prises avec la résistance irakienne » et l'ensemble des associations radicales coalisées pour l'action directe contre les corporations capitalistes devinrent, sous sa plume, des équivalents multiclonés de Jean Moulin, voire du général de Gaulle. Mon Frère avait éclaté de son rire terrible en me faisant lire ce pathétique articulet sur je ne sais plus quel « blog ».

Est-il vraiment utile de vous présenter la liste de ses œuvres ? Quelques-unes suffiront : *L'Amérique fasciste du XXI^e siècle* ; *Contre l'économie, pour l'écologie* ; *Les Enfants de la Grande Mère* ; *Mille 11 Septembre* ; *La Civilisation ou la Planète* ; *La Nouvelle Révolution globale*.

Elle a été une élève assidue de mon Frère, tout comme son acolyte anglophone.

La question est :

Seront-ils des élèves tout aussi assidus de la machine ?

Seront-ils en mesure d'*apprendre*, au vrai sens du terme, la véritable nature de la lumière ?

Communiqué n° 20

Un proverbe chinois affirme qu'une image vaut dix mille mots. Ce n'est pas vrai. Une image vaut le nombre de morts qu'elle est capable d'occasionner.

Plus encore, une image ne vaut pas plus que les mots capables de rendre compte de cette destruction avec le maximum de fidélité possible.

Combien de temps nos amis du couple homme/femme, chargés par eux-mêmes d'éclairer de leurs vertus la planète entière, seront-ils capables de tenir au sein même de la circuiterie qu'ils forment, sous le mur de lumière non métaphorique, quand finiront-ils par abandonner, quand laisseront-ils leurs yeux devenir une paire de vitraux blancs opaques ? L'homme dans la boîte de cristal saura-t-il convenablement régler sa dépense musculaire et ses apports nutritifs pour faire durer la machine, donc sa vie, ou ce qu'il en reste, le plus longtemps possible ? Quand décidera-t-il de rompre la circuiterie infernale qu'il forme avec lui-même, avec sa propre image, avec sa propre agonie devenue visible ?

Cela dépend d'un nombre incalculable de facteurs, et pourtant l'issue reste la même, bien qu'inversée terme à terme : quoi que fasse l'homme dans la boîte, il mourra, sa volonté de survie sera mise à l'épreuve, mais il mourra, et il le sait, sa vie dans la boîte n'est déjà plus qu'un simulacre d'existence, sa vie est bien pire que la mort, il est devenu la machine.

Les humains placés devant le mur de lumière ne mourront pas. Vous imaginez bien qu'il ne s'agit pas ici d'une preuve de compassion à leur égard mais plutôt d'un degré supérieur du sarcasme, qui est ma forme de charité : tout d'abord, ultime pirouette que j'accomplis devant eux, sans qu'ils puissent me voir, ils seront d'une utilité très limitée pour les forces de police, tout ce qu'ils avaient à dire ils l'ont dit, ou sont sur le point de le dire, avec moult décibels, à la

machine. Ensuite, n'oubliez pas : ils étaient la machine dès le début de l'opération, mais c'est à l'issue de cette expérience que leur vie sera devenue pire que la mort. Aveugles, à demi sourds, probablement muets, traumatisés par les chocs électriques et la Terreur au carré, ce qu'il leur restera à vivre lorsque, de sa façon éminemment aléatoire, la machine décidera de couper l'alimentation, n'aura plus de « vie » que le nom.

Commencez-vous à mieux comprendre le sens du mot « technique » ?

L'homme dans la boîte est en train de pédaler. Il s'y est mis dès son réveil. C'est un des aspects essentiels du mode d'emploi, quoique purement passif. La boîte contient un peu plus de quatre mille cinq cents litres d'air. Disons cinq heures de respiration autonome, maximum, sans avoir besoin de la circuiterie.

On peut donc dormir dans la boîte. Le confort est austère, certes, mais au moins on s'y tient allongé d'emblée.

L'air se raréfie à un rythme invariable. Cinq heures de sommeil c'est le maximum accordé, à condition que la boîte soit vraiment pleine d'oxygène. La bascule s'opère entre la dépense musculaire et la fatigue occasionnée par le manque de sommeil, l'équilibre, provisoire, et à la temporalité inconnue, est administré par le tube nutritif.

Il va lui falloir non seulement travailler, mais comme tout travailleur, ne penser qu'à son travail.

Il n'y a pas de groupies ici, pas de groom à insulter, pas de coursier à défigurer à coups de bouteille de champagne.

Il y a juste la boîte, et toi, mon ami.

Toi, et toi, dans la télévision qui te regardes.

Apothéose même de la télé réalité : ce que tu vois de toi est ce qui t'observe et te transmet cette image. Toi aussi tu

es dans une circuiterie, comme le couple face au projecteur lumineux.

Le circuit ne sort jamais vraiment de la boîte, il ne sort jamais vraiment de toi, il se polarise entre toi et toi, toi et ton image, toi et le spectre que tu es déjà devenu, mais dont tu vas admirer l'incarnation, en toi-même.

J'espère qu'en sus des voitures de luxe, tu t'es un peu intéressé au Tour de France.

Flux-caméra : revenons à deux amis plongés dans la lumière dont ils sont les porteurs. Et les variateurs.

Œil.

Photons.

Assèchement de la cornée.

Main.

Joystick.

Douleur électrique.

Tympan déchirés par le bruit blanc.

Circuit.

On recommence.

Distribution du temps de contrôle par le hasard numérique.

Télécommande de la survie de ses organes par la télécommande de la destruction de ceux de l'autre.

Circuit bouclé.

On recommence.

Hurlements hachurant les variations d'intensité du flux lumineux, électrique ou sonore.

Hurlements exprimés par l'organe même qui reçoit la douleur.

Machine à brûler les langues.

Machine à incinérer toute parole.

Lumière fabriquant l'obscurité.

Électricité en boucle.

Circuit saturé.

On recommence.

Œil.

Photons.

Sang sur la cornée.

Cristallin blanchi par le rayonnement.

Bouche gonflée d'électricité devenue pièce de viande violacée.

Oreilles suppliciées, conduits auditifs traumatisés, filets de sang s'écoulant vers le lobe.

Tremblement frénétique des membres.

Tremblement frénétique de la main qui tient le joystick.

Circuit absolu.

On recommence.

« Science is a Crime against Humanity » ?

Permettez-moi de faire un rectificatif qui s'impose pour nos amis de la machine :

« Crime is the Science against Humanity. »

Aussi, John ? Marie-Claude ? Torchfire ? Ray of Light ?

Laissez donc mon rire vous exploser en pleine face. Où voyez-vous ici quelque chose qui puisse recevoir de telles dénominations ?

Non, ici, il y a *dispositif A* et *dispositif A'*, point. Ils sont étroitement jumelés, mais ils sont très exactement séparés

par ce qui les unit, par le flux électrique, par le processus de la machine qu'ils sont devenus.

La seule question importante est : combien de temps leurs organes peuvent-ils tenir ?

Question corrélaire : quand le hasard le plus pur décidera-t-il d'arrêter la machine ?

Vous commencez à comprendre de mieux en mieux la somptueuse série d'inversions qui mettent en rapport la machine-boîte et la machine-lumière. C'est en cela que l'homme est important, essentiel devrais-je dire, car sans les dispositifs carnés que je place en leur centre, les machines seraient difficilement distinguables les unes des autres.

Dans la boîte, le seul moyen d'arrêter la machine, c'est le dispositif humain qui en a le contrôle. Dans la machine-lumière c'est la machine elle-même, sauf que ni elle ni les dispositifs dont elle s'occupe ne peuvent deviner à l'avance le moment de la coupure du circuit. Cela, seul le hasard en décidera. La machine n'est qu'un compteur. C'est le hasard qui lui indiquera le nombre voulu, passé un certain seuil, évidemment, le temps minimal que j'ai requis pour que ce monde existe. C'est pour cela que nous l'avons adoubé comme dieu de substitution.

Observez attentivement et sachez apprécier toute la différence rythmique entre les deux mécanismes.

J'aimerais bien ne pas avoir fait tout ça pour rien.

Dans sa boîte, le dispositif Tomi est en train d'apprendre à contrôler le système de survie. Après plusieurs heures de pure panique, et une journée entière à peu près perdue à pleurer, essayer d'appeler on ne sait qui, voire parler à quelqu'un susceptible de l'entendre, mieux, de l'écouter, le dispositif a compris que pour survivre, il fallait simplement obéir aux lois de la machine.

Il les a très vite apprises. Beaucoup plus vite que les lois de la République, ou celles du simple savoir-vivre.

Il pédale. S'interrompt pour se nourrir, colle son visage à la soufflerie lorsqu'il essaie de dormir, profitant de l'inertie de l'hélice et du faible courant en provenance des piles au lithium dont il a assuré le rechargement.

Parfois le sommeil l'emporte, il sombre dans un lourd coma et se réveille en sueur, au bord de l'asphyxie, alors qu'il a dépassé le temps alloué pour respirer dans la boîte. Ses pieds sont installés à toute vitesse sur le pédalier et c'est en pleurant de désespoir que Tomi Vasry, la starlette casseuse de gueules, se voit obligée d'imiter Eddy Merckx, trois mètres sous terre, devant sa propre image.

Il ne devrait pas s'abandonner ainsi au désespoir, grâce à moi, et à son double vidéo, je suis en train de faire de lui l'acteur ultime, modèle *actor's studio* puissance dix, c'est en la vivant pour de bon qu'il jouera son agonie, ce sera à n'en pas douter le rôle de sa vie.

Observez les mouvements, leurs structures dans le temps, la façon dont ils se développent dans l'espace.

Pédaler. Rotation indéfinie du mécanisme et des jambes. Se nourrir : fixer l'embout du tube à sa bouche. Arrêter de fournir du courant à la boîte. Manger, boire dans le noir absolu. Reprendre le mouvement sur le pédalier. Se reposer régulièrement. Déféquer, uriner, dans le trou aspirant. Dormir, la bouche collée au conduit d'aération, alors que l'obscurité totale se fait de nouveau dans la boîte. S'éveiller. Se nourrir à nouveau. Déféquer. Uriner. Se remettre à pédaler pour recharger les piles de secours et faire fonctionner l'ensemble de la circuiterie.

Prier un dieu qu'on ne verra pas. Prier un dieu qui prendra l'allure de mon Frère. Pédaler. Coller sa bouche contre le conduit d'air. Se nourrir dans les ténèbres. Voir son image dès le courant revenu.

Voir son image pédaler, voir son image mourir peu à peu, ne voir qu'elle ou rien, vivre avec elle ou vivre avec les ténèbres.

Pédaler. Se nourrir. Déféquer. Dormir. Pas trop. Assez.
Déféquer. Se nourrir. Pédaler...

Contrôler le système de survie.

Survivre au système de contrôle.

L'homme est encore vivant, quoique pire que mort.

Le couple ne mourra pas, mais cela vaudrait mieux pour lui.

C'est le moment idéal pour suspendre nos émissions, ne trouvez-vous pas ?

C'est le moment idéal pour les laisser seuls à eux-mêmes, c'est-à-dire avec leurs machines, avec les mondes que j'ai fabriqués pour eux.

C'est le moment de vous laisser seuls avec votre cerveau, et ce qu'il est en mesure d'imaginer.

Veuillez nous excuser pour la grève d'une certaine catégorie de notre personnel.

*Voyager**Communiqué n° 21*
All around the world

Cette dernière machine de mon invention fut selon toute probabilité l'apogée de ma carrière de dialecticien et de mécanicien des singularités. Cette double machine qui ne formait qu'un et qui pourtant était trois, tout en conduisant au néant : n'est-ce pas une sorte de chef-d'œuvre que cette inversion terme à terme des processions de la Sainte-Trinité ?

Une machine dans laquelle un homme s'est vu dédoublé jusque dans sa mort. Une machine où deux individus ont fini par ne plus former qu'un seul organisme, parfaitement cybernétique, totalement relié par les flux d'électrons et de photons, entièrement illuminé. J'apprends par diverses sources d'information que toutes les forces de police nord-américaines sont maintenant à mes trousses, j'ai dû franchir une de leurs « frontières » sans même m'en rendre compte, comme de l'eau au travers d'une passoire.

C'est la raison principale qui explique pourquoi j'ai décidé de laisser en suspens cette ultime expérience appliquée à des singularités humaines, vous connaissez d'avance le sort de ces êtres humanisés par mon Frère, vous avez pu observer le début de leurs agonies si spécifiques, l'une d'entre elles ouvrant paradoxalement sur une survie qui ne vaut pas d'être vécue, mais qui le sera dans l'obscurité organique engendrée par la lumière, l'autre sur un suicide devenu seul moyen d'échapper à une survie invivable qui a commencé au cœur des ténèbres, sous la terre, dans le territoire même de la mort. Vous avez pu suivre tout le processus, cartographier la circuiterie, agencer les plans de chaque machine, vous avez vu l'homme dans la boîte apprendre à s'autodiscipliner, à réguler lui-même son organisme, tout comme le fonctionnement de la machine,

vous l'avez vu s'épuiser avec constance, vous l'avez vu dépérir, il s'est à plusieurs reprises évanoui de fatigue, ses crises spasmodiques de vomissements se sont intensifiées, rapprochées, accélérées, chaque fois il a réussi à remettre à temps le pédalier en route, à quelques reprises, sur la fin, vous avez vu son pied flotter au-dessus du palonnier-suicide.

Vous ne saurez jamais la solution pour laquelle il va opter. Ce sera son secret. Un secret qu'il ne partagera qu'avec sa machine.

Avec l'autre dispositif, vous avez pu passer d'un organe-machine, la main et son joystick, à une machine-organe, l'œil condamné à périr plus ou moins vite, vous avez pu distinguer les dommages auriculaires collatéraux, vous avez probablement essayé d'imaginer la répétition aléatoire des chocs électriques, vous avez peut-être expérimenté mentalement l'écoute des hurlements amplifiés dans chaque oreille alors même que la bouche est détruite par l'électricité ?

Vous connaissez parfaitement la fin de cette expérience, la machine s'arrêtera d'elle-même au bout d'un certain temps, mais vous ne saurez jamais quand, tout comme elle.

Ces humains sont peut-être morts à l'heure où je vous parle, peut-être pas. Ils sont peut-être aveugles, sourds, muets, asphyxiés, brûlés par l'électricité, et s'ils ne le sont pas encore, osons admettre que pour eux ce n'est vraiment pas de chance.

Sachez donc apprécier la vôtre, vous qui n'êtes même pas des objets entre mes mains.

Afin de respecter votre désir compulsif de donner à tout prix quelque sens à mes actes, votre pathétique désir de vous raccrocher à un phénomène connu, votre risible peur devant quelques images et une poignée de mots, les mots

surtout, ai-je remarqué, je vais vous faire un cadeau, tiens, comme on refile un nonosse à son toutou.

Après mon chef-d'œuvre de la double machine, je savais que, sur ce plan-là, j'avais atteint une limite. Et comme je suis votre obligé, je me suis permis de revenir pour un bref temps de transition à une version plus simple de mon jeu, une version que vous serez à même de comprendre sans trop vous creuser la cervelle, de cela je m'occuperai le jour venu.

Prenons cet homme, par exemple.

Vous le voyez courir dans un tunnel, une torche électrique à la main.

Vous vous dites : oh, non, il ne va pas nous refaire le coup de Lucifer et tout et tout...

Pauvre blattes qui un beau jour serez sans doute à la place de toutes ces victimes, si au moins j'avais la motivation de vous haïr, c'est tout juste si vous valez la goutte de mépris que je vous accorde :

Si l'homme court dans ce tunnel avec une torche électrique à la main, c'est parce qu'il est piégé, lui aussi, par une de mes manipulations dialectiques que j'ai conçues au plus simple cette fois-ci, pour contenter vos hémisphères cérébraux de lecteurs de magazines.

La torche lui permet de s'orienter dans le tunnel. Car il s'agit d'un vaste labyrinthe, fléché selon une signalétique très simple, vert : bonne direction, jaune : mauvaise direction, rouge : vous êtes perdu, un « code de conduite » que l'homme a eu le temps de lire avant de se mettre à courir. C'est un labyrinthe à l'ancienne mais il est fléché à l'image de l'urbanisme moderne, il est codé mais ne recèle aucune énigme, c'est un chemin à la fois unique et multiplexe à l'infini, et il est doté d'une seule voie de sortie vers l'infinité de la liberté.

Et entendez-vous, au loin ?

Des jappements, oui, des aboiements de chiens.

Il y a une meute de dobermans rendus fous aux trousses de l'homme qui court à perdre haleine, vous comprenez

mieux pourquoi maintenant.

Le problème, avec la torche, c'est qu'elle lui permet de s'orienter mais qu'en même temps elle le rend visible de loin aux chiens tueurs qui, de toute façon, se servent de leur flair surentraîné pour traquer la plus infime de ses odeurs.

Il doit courir, plus il court, plus il sue, plus il sue, plus il laisse sur son passage des molécules de toutes natures dans l'atmosphère.

C'est un très vieux principe, c'est une très antique machine.

Comment s'appelle cet homme, vous ne le saurez pas, moi-même je l'ignore, à moins que je l'aie déjà oublié, d'ailleurs je m'en cogne au dernier degré. Il est un tronçon du tunnel maintenant. Un tronçon mobile qui hurle alors que les jappements se rapprochent. Que les aboiements se multiplient. Que des grognements sourds se font entendre.

Ce qu'il a fait ? Mon dieu, si j'ose dire, il vous faut donc une justification à tout prix ?

Pourquoi aurait-il fait quelque chose ? Rien, il n'a rien fait. Rien du tout, en tout cas pas lui.

Il s'est promené un dimanche après-midi près d'un square où jouaient des enfants.

Une petite fille s'est détachée d'un groupe de gamins pour s'approcher de lui.

Son pitbull s'est détaché de sa laisse, le chien ne portait pas de muselière, il a attaqué la petite fille de six ans, qu'il a défigurée à vie, et un bambin de quatre, qu'il a démembré.

L'homme a reçu une lourde amende, et je ne sais quelle micro-peine de prison avec sursis, pour avoir oublié le port de la muselière.

Il va bientôt comprendre le sens du mot « amende », et tout l'intérêt de ce petit morceau de cuir qu'on attache au museau des canidés, maintenant que vous apercevez les ombres quadrupèdes surmontées de billes vertes phosphorescentes, vives comme la mort, maintenant que

vous discernez l'éclat corallin des canines qui luisent dans le clair-obscur du tunnel.

Vous assistez à la plus simple de toutes les morts. C'est mon cadeau d'adieu en ce qui concerne cette phase de l'expérience, un retour à la case départ, un retour à l'époque sauvage où les hommes mouraient quotidiennement de cette façon.

Vous assisterez au moment où la meute se jettera sur lui, où sa gorge, son visage, ses membres, son abdomen, ses organes génitaux seront déchiquetés et fouaillés par les gueules grondantes de plaisir carnivore.

Il verra, tout comme vous, ses intestins se dérouler en un long ruban spongieux hors de ses entrailles, tout finira par être rouge de son sang, il repeindra les murs du tunnel de ses substances organiques, il s'agitiera frénétiquement en beuglant comme une petite bête prise au piège, peut-être le son de sa voix lui rappellera-t-il les hurlements des enfants mis en pièces par son pitbull ?

Certes, des « hommes » tels que lui, dans les villes modernes il en pullule, on les voit parader, moulés dans leurs tee-shirts de marque, sur les grands boulevards de toutes les cités du monde, au bras d'une connasse qui n'aura jamais ouvert un livre de toute sa vie, ou ce qu'elle nomme tel, leurs cabots bien en évidence au bout de leur laisse de luxe, à moins que ce ne soit l'inverse.

Il leur arrive de passer près d'un square ou d'une cour d'école, et il leur arrive de me rencontrer.

Profitez de la sauvagerie à son état le plus pur. De toutes parts, de la plante des pieds au haut du crâne, les dents déchiquettent la chair, entaillent les os, trouent les muscles, pulvérisent les nerfs. Les hurlements déchirent l'espace. La bouche qui hurle est attaquée directement par une gueule hérissée de pointes rouges, les mouvements hystériques de l'homme jeté à terre par la masse animale ne font qu'accroître la rage de la meute. Pourtant, ça y est, ma dialectique amalgame tout ce qu'elle a séparé : il hurle, se débat, perd conscience, mais il fait partie intégrante de la

meute, celle-ci l'a adopté, celle-ci le broie en petits morceaux pour mieux l'intégrer à son organisme.

Il va bientôt faire partie de la meute en son entier, il sera en chaque chien.

Nous voici revenus à l'âge d'avant la machine, l'époque où c'était la nature elle-même qui remplissait cet office.

Il mettra longtemps à mourir, c'est en cela que toutes les machines se ressemblent.

Car dans certains cas, une seule seconde, c'est une éternité.

Puisque les hommes dans son genre fourmillent tels des bacilles dans les vastes concentrations urbaines du monde moderne, vous comprendrez que je suis obligé de franchir à nouveau une orbite quantique, je dois quitter le monde des singularités et des machines insensées pour celui des grandes masses, des grands nombres, des grandes catastrophes, bien au-delà du sens et du non-sens.

Maintenant c'est le monde en son entier qui va se plier à la mécanique de mes lois, c'est vous, amis lecteurs, qui allez commencer à goûter pour de bon aux fruits vénéneux de la dialectique.

C'est vous qui serez la machine, en son intégralité.

J'ai désormais toutes les forces de police nord-américaines, du Texas jusqu'au Yukon, à mes fesses, je dois me préoccuper de ma propre survie pour quelque temps, cela sera relativement aisé, mon Frère a laissé sur cette Terre depuis des siècles tout ce dont j'ai besoin aujourd'hui.

Il a inventé le tourisme, par exemple.

Et il a inventé les isotopes radioactifs.

Il a inventé les foules.

Et il a inventé les bacilles hautement pathogènes.

Je ne vous laisserai pas plus longtemps dans le suspense, vous finirez par oublier les singularités qui meurent chacune de sa manière indicible dans ces endroits qui ne seront jamais découverts, car désormais, je vous l'avais promis, c'est vous qui allez être les acteurs du jeu.

Je vous en prie, ne paniquez pas, quand je dis « vous », cela ne revêt rien de personnel, je veux simplement dire par là que vous tous, en tant que foule, vous allez maintenant jouer avec moi.

Mais je ne suis pas un des nombreux alliés de mon Frère, je vous l'ai montré. Si je dis avec moi, c'est avec moi.

De mon côté.

Je ne ferai pas de vous des victimes de mes pièges.

Je vais faire de vous les assistants du Grand Bricoleur, en attendant que mon Frère s'apprête à vous bricoler.

Communiqué n° 22

Je suis sûr que beaucoup d'entre vous, beaucoup trop pour cette époque, ignorent tout des racines exactes, et de l'histoire singulière du mot *stratagème*.

Aujourd'hui un stratagème est un piège, il a rejoint le monde de la mécanique, *mekanes* en grec, qui signifie aussi : *piège*.

Nous voici au cœur du sujet.

À l'origine le mot stratagème évoque plutôt l'idée d'un jeu, par son suffixe. Un jeu de stratégie, par son préfixe.

Certes, sauf que pour les Grecs, *stratégie* ne signifiait pas une série de conceptions abstraites, c'était l'art de la guerre *appliqué*. *Stratia(s)* veut dire armée, ce moment où l'homme devient infiniment plus dangereux que la nature, et ses pièges, car avec lui le piège des nomades est passé au service de la machine de guerre.

Il sous-entend la tragédie, le massacre, le sang bu par la terre des hommes.

Aussi, pour les Grecs de l'Antiquité, un stratagème n'était-il pas une version hellène de nos *kriegspiel* et *wargames* modernes.

Le stratagème était un jeu pour-de-vrai, paradoxalement cela signifie qu'il était un *artifice*, donc un piège, donc une machine.

Une machine à piéger ses ennemis, un jeu où l'on tuait pour de bon. Vous rendez-vous compte du chemin détourné que nous avons fait prendre à vos propres mots, vos propres concepts, vos propres langages ?

Il fallait bien que quelques êtres humains servent d'exemples concrets à ma démonstration, sans quoi, j'en ai peur, vous ne m'auriez accordé jusque-là assez peu d'attention.

Ce sont vos civilisations épuisées qui en ont fait des simulacres. Nous nous sommes contentés de les conseiller en matière de déguisement. Anéantir le sens des mots est évidemment à notre portée. C'est bien plus drôle quand on en fausse, quand on en *invertit* la signification. Nous pouvons ainsi compter sur des masses entières d'individus qui n'en sont plus vraiment et qui pensent être libres entre les lignes de fil de fer barbelé invisible que nous avons quadrillées autour d'eux.

Les mots voulant désormais dire n'importe quoi, la liberté n'a évidemment plus aucun sens, elle devient un rêve vendu en ligne de produits symboliques, sur lesquels mon Frère prélève ses droits d'auteur, et c'est à croire que c'est ce que cette humanité désirait au plus profond d'elle-même.

Comptez sur moi pour faire réapparaître le réel dans vos vies. Comme vous l'avez constaté, la liberté ça me connaît, j'en ai fait un département spécialisé de mon atelier de mécanique générale.

C'est le monde en son entier qui va devenir mon terrain de jeu, c'est vous tous qui serez mes stratagèmes, vous tous, oui, résidents du globe nommé Terre, amis lecteurs, vous tous, humains désormais piégés par votre propre monde.

Qui est le nôtre, je me permets de vous le rappeler.

C'est ainsi que, me suis-je dit, police pour police, autant les avoir toutes à mes trousses, ce sera nettement plus drôle. Dans le même mouvement de ma pensée devenue rayonnement destructeur je me dis qu'il est temps de semer la graine que j'ai su si bien cultiver dans le cœur des hommes qui pourrissent sur cette planète. Ce ne sera pas une graine de sénevé, vous pouvez me croire !

Aucune végétation ne peut donner une idée ne serait-ce que vaguement approchante de ce qui va surgir, telle une jungle de titane radioactif, pour consumer leurs consciences.

Les États-Unis, visiblement, j'y suis. Je vais y rester un peu, juste le temps de conduire mes dialectiques infernales au cœur de cette société, au plus profond de chaque âme, avant de franchir une autre frontière, avec une autre police à mes trousses, avec la planète entière à ma poursuite, alors que ces masses humaines ne feront que ce qui a été prévu de longue date par le plan de mon Frère.

Elle est bien, cette petite ville de Virginie. Blacksburg. Banale, semblable à des milliers d'autres cités américaines, à peu près inconnue sinon pour sa célèbre université Virginia Tech.

Seigneur Méphisto, comme cela va être facile. Comme cela semble écrit depuis toujours, comme cela va être si terriblement logique, comme cela ne revêtira pas le moindre sens !

Vous êtes toujours avec moi, amis lecteurs ?

Vous êtes avec moi, là, à l'instant, pénétrant avec deux pistolets automatiques sur le campus de Virginia Tech ?

Vous êtes avec moi, quel que soit mon nom, qui ne sera révélé que dans vingt-quatre heures ?

Observez attentivement à quel point il est aisé de tuer des hommes. Détaillez la rigueur logique avec laquelle le tueur, vous-mêmes, vous allez opérer pour piéger les étudiants dans le Norris Hall, osez admirer la froide et insensée ténacité avec laquelle vous allez ouvrir le feu dans quatre salles de classe différentes ainsi que dans l'escalier central du bâtiment. Notez le soin méticuleux avec lequel vous avez bloqué les portes d'accès et les sorties de secours.

Regardez avec attention le jeu alternatif des armes mises en action, écoutez le rythme distinct de chaque séquence, main droite, main gauche, 9 mm Glock, calibre .22, admirez la distance machinique avec laquelle le tireur fou ne cesse d'ouvrir le feu sur ses camarades. On découvrira bientôt le nombre moyen de projectiles reçus par chaque étudiant : au moins trois dans la plupart des cas. Multiplié par trente, sans compter les manqués, on se dirige droit vers un record : et en effet, l'analyse scientifique de la scène de crime conclut au résultat impressionnant d'un peu plus de cent soixante-dix balles tirées en neuf minutes !

Cent soixante-dix balles de calibre .22 ou de 9 mm, cent soixante-dix balles pour une trentaine de victimes. C'était préparé, c'était planifié au micron près, c'était tout ce que je suis capable de faire.

Ou mieux : *de faire faire*.

Je sais déjà la teneur des messages vidéo que ce jeune Sud-Coréen a envoyés à la chaîne de télévision NBC, entre deux carnages matinaux. Ces messages ont été préparés des semaines à l'avance, une véritable opération de marketing télévisuel, ils étaient le véritable but de l'opération, qui ne serait atteint qu'après sa mort. Lui aussi est un « pédagogue », en tout cas quelqu'un qui souhaite urgemment apprendre quelque chose à ses contemporains. Lui aussi est une « victime ». Il est ce type de victimes qui vous logent une balle dans la tête en comptabilisant de façon compulsive la quantité de pellicules qui tombent de votre cuir chevelu.

Lui aussi il aime les mass media, les images vidéo, les photographies, les lettres-manifestes envoyées au monde

entier. Lui aussi est là pour faire « justice », il est une image humaine, donc dégradée, de ce que je suis, il est l'innocent-coupable par excellence, cela aurait été un comble de malchance que je ne passe pas par cette petite ville américaine si tranquille.

Vous êtes lui, bien plus que je ne puis l'être.

Désormais, plutôt que le long film des morts secrètes de quelques individualités, je vais publiciser au maximum, en une vaste *blitzkrieg* médiatique, les cataclysmes collectifs que ma simple présence va susciter, d'un bout à l'autre du globe.

Et le plus amusant, c'est que ce n'est pas moi qui vais diffuser ces images tout autour de la planète, mais vous-mêmes.

Oui, vous. Vous, les membres de la grande société humaine. C'est sur vos écrans de télévision, quel que soit leur format, où qu'ils se trouvent, que vous pourrez suivre le cours de mon grand voyage, mon expédition touristique au cœur de ce que vous êtes.

Désormais, afin que vous soyez vraiment en mesure de vous identifier tout autant aux bourreaux qu'aux victimes, tous comptabilisés par myriades, l'image n'est plus le média le mieux adapté, loin de là. L'image donne à voir, elle peut vous attirer, vous fasciner, elle peut vous forcer à vous identifier à un autre être humain, tel que vous ; il est vrai – par exemple – que notre ami qui pédale dans sa boîte, ou qui a décidé de se laisser mourir par asphyxie, représente un des sommets de la cinématurgie telle que conçue par mon cerveau fait de tous les cerveaux morts laissés derrière elle par cette humanité.

Mais pour que vous puissiez à votre tour devenir ce que vous êtes, pour que vous puissiez vous identifier à vous-mêmes, à votre humanité, je ne vois qu'un seul moyen réellement efficient : l'écriture.

Le site web welcometohell.world ne fait que poursuivre dans le monde virtuel les réversions que j'effectue dans le

monde réel. Je suis même capable, vous l'avez constaté, de faire de chaque monde une copie plus vraie que l'original.

Mon site web ne vous montrera rien, il n'en aura nul besoin, vous vous occuperez fort bien de filmer de par votre propre volonté, curiosité, perversité, collectivement ou individuellement, les cavaliers de la mort qui traverseront vos villes, les images transiteront par vous, sur Internet, les télévisions, les téléphones cellulaires, les Caméscope, les webcams... C'est le monde qui se montrera dans toute sa nudité, c'est votre humanité qui filmera sa propre destruction, c'est votre masse qui écrasera vos propres foules.

C'est vous-mêmes qui êtes ce monde, ne l'oubliez jamais, même si nous en sommes les implacables propriétaires.

Moi, je n'aurai plus qu'à m'occuper de la chose la plus importante de toutes, ou la moins, selon le point de vue que l'on adopte : *votre cerveau*.

Pour occuper un cerveau, une image peut faire l'affaire.

Mais pour en prendre totalement possession, rien encore n'a été produit de plus efficace que le verbe.

Maintenant, vous êtes sous mon contrôle, et je sens que vous aimez ça.

Vous allez voir, vous aimerez ça de plus en plus.

Vous allez finir par ne plus vous passer de vous-mêmes.

Intéressons-nous de plus près à la configuration technique utilisée pour cette étape de mon travail. La technique, ça me connaît, je suis son Petit Frère, et je suis aussi doué qu'elle.

Les fibres optiques, caméras, écrans, routeurs, claviers, modules GPS, etc., toute cette quincaillerie est désormais inutile dans la mesure où je l'ai complètement intégrée à ce qu'on pourrait nommer mon « organisme », disons mon « organisation ».

Elles sont moi, je suis elles. Je suis partout et nulle part à la fois, tel un réseau, d'ailleurs c'est très exactement ce que je suis : LE réseau. Le réseau invisible qui se trame en secret entre vous tous, je suis tous les e-mails que l'on n'a pas osé envoyer et qui ont disparu dans quelque registre profondément enfoui de tous ces ordinateurs interconnectés, je suis la masse des octets d'information en attente de faire exploser le monde, je suis les pensées les plus hautement criminelles qui tapissent les os de vos crânes, je suis ce qui n'a pas été vu, ce qui n'a pas été entendu, n'a pas été lu, et ne le sera probablement jamais, mais que je vais inoculer directement dans votre cerveau, par le mien.

Je suis une arme biologique, pour peu que l'on accepte de me classer dans la catégorie des êtres vivants. Mes yeux sont des scanners capables de détecter toutes les fréquences de l'univers, je peux entendre votre cœur qui bat, et surtout, je l'entends lorsqu'il ne bat plus, ma voix se connecte à vos systèmes de télédiffusion, ma voix a pris le contrôle opérationnel de votre parole, depuis fort longtemps d'ailleurs, et ce qu'elle dit, cela s'écrit désormais partout, sur vos écrans de télévision, vos ordinateurs, vos panneaux de signalisation urbaine, vos affiches de publicité, et bien sûr vos journaux préférés. En fait, cela s'écrit dans la machine organique logée juste sous votre boîte crânienne, cette machine qui aurait pu faire de vous des animaux authentiquement redressés, plutôt que les demi-dieux à plat ventre que vous avez souhaité devenir.

Vous, oui, vous, vous tous, agglomérés-séparés avant même que je m'occupe de vous, j'écris mon nom, *servitude*, sur chaque gramme de votre chair, sur chaque globule de votre sang, sur chaque cellule de vos nerfs, je vous matricule, je vous fais identiques à vous-mêmes, masse, nombre, population, statistique.

Vous êtes mes mass media, c'est vous qui êtes devenus mes outils de communication.

Or c'est avec le néant qu'un « être » comme moi est fait pour communiquer.

Bienvenue à chacun d'entre vous.

Vous êtes tous sur www.welcometohumanity.world.

Vous êtes chez vous.

Communiqué n° 23

Vous ne faites qu'un, au point que tout juste deux jours après mon passage par cette ville de Virginie, j'ai appris par vos chaînes de télévision qu'un incident analogue avait été évité de peu dans un collège de la ville de Montréal, il semblait ne faire aucun doute que la tragédie de Virginia Tech allait encourager les vocations, n'est-ce point pour cette raison que je suis venu accomplir à ma manière le travail de mon Frère ?

Quelques heures plus tard, dans cette ville où mon aventure a débuté par l'embrasement initial de rigueur, un corps démembré a été retrouvé dans le coffre d'une voiture.

Puis, le lendemain, c'est au Johnson Space Center de Houston, ville que je souhaitais visiter depuis longtemps, qu'une tuerie pathologique s'est reproduite.

Les spécialistes policiers appellent cela des *crime clusters*. Un délit initial fait se succéder, en une vague à la longueur et à l'intensité variables, un certain nombre d'actions similaires, perpétrées par d'autres tueurs, dont le passage à l'acte a été déclenché par le premier de la série, ou par un de ceux qui ont suivi.

Généralement, les *crime clusters* s'arrêtent aussi vite qu'ils ont commencé, mais ils commencent bien plus vite que l'émergence d'une pensée.

L'idée, c'est de faire de ces *crime clusters*, ces « noyaux » isolés les uns des autres, un immense réseau de rhizomes souterrains qui ne s'arrêteront jamais, et dont on finira par oublier quand et comment ils ont commencé, je pressens que vous allez vous révéler des élèves particulièrement doués.

Oui, je vois bien que la leçon pénètre peu à peu en vous, vos esprits, vos corps, comme la plus belle lame jamais inventée.

Mimétisme.

C'est la propriété fondamentale des primates tels que vous.

Vous êtes des experts en la matière. On vous tend un miroir, vous vous imitez. On vous tend une image, vous imitez le modèle. On vous tend le visage de l'innocence, vous détournez les yeux.

L'innocence ne peut être imitée, elle est l'abysse qui gît au plus profond de chaque singularité, elle est une blessure déjà grande ouverte, ceux qui généralement parviennent à la démolir ont adopté notre tactique de toujours, notre réversion infernale : l'obstruer, par tous les moyens imaginables.

Dans la plupart des cas, nous avons noté une nette tendance à cette forme spécifique de violence où l'innocence est cimentée par la force brute, concentrée généralement sur les organes génitaux de l'innocence en question. Une des caractéristiques les plus intéressantes du phénomène est lorsqu'il se produit au sein de la même famille. J'ignore le nombre de fois où mon Frère a guidé des pères attentionneux jusqu'au lit de leur petite fille, avant qu'ils n'enfoncent leur sexe dans la bouche ou le petit vagin de leur propre progéniture, mais je suis prêt à parier qu'en quelques milliers d'années il a su faire de l'inceste et du viol en série une véritable galaxie comptable, où le nombre de crimes, d'occurrences maléfiques, de traumatismes à vie dépasse de très loin la population humaine depuis ses origines.

Le crime est toujours plus grand que l'homme qui le commet. L'innocence est toujours plus fragile que le plus humain des coupables.

L'innocence ainsi obstruée, bouchée, fermée, close, cousue, effondrée sur elle-même, devient une blessure pire que l'originale car elle ne peut jamais cicatriser de sa propre force, annihilée, elle a été souillée et aseptisée dans le même mouvement par la clandestinité et la honte, elle a été plâtrée par la médecine secrète des démons qui font se recouvrir

l'abîme afin qu'il fore sans cesse plus avant vers le fond plutôt que faire de cette béance le seul moyen d'entrevoir à nouveau la lumière. C'est-à-dire d'affronter le seul réel danger, celui qui sauve.

Nous savons très exactement ce que nous faisons. Je veux dire : nous savons très exactement ce que vous faites, puisque c'est nous qui vous poussons à le faire, le plus souvent avec votre enthousiaste complicité.

Je sais désormais que je suis en route vers l'ultime orbite, celle qui circonscrit votre globe en son entier, je sais que des hommes, ou des femmes, courent à perdre haleine au cœur de tunnels souterrains ou à travers de vastes étendues de neige, je les sais enfouis dans des boîtes transparentes sous la terre, aveuglés-assourdis par un mur de son-et-lumière au milieu d'une usine désaffectée, cousus, recousus, débités en cubes de viande pour animaux, consommés de l'intérieur alors qu'ils sont emprisonnés dans la cellule que j'ai extirpée de leur âme, quelle sublime procession dialectique, je sais que des cadavres pourrissent dans un bunker inconnu plongé pour toujours dans l'obscurité, je sais tant de choses, sans compter toutes celles que je ne vous ai pas montrées, un petit problème de bande passante que mon indifférence seule a laissée en l'état.

Avez-vous remarqué le taux anormalement élevé de disparitions non expliquées rien qu'au cours de ce début d'année ? Combien, pensez-vous, ai-je enterré vivants d'hommes ou de femmes, après les avoir légèrement anesthésiés au moyen d'une substance médicale quelconque ? Combien de temps ont-ils hurlé après leur réveil dans les ténèbres, combien de temps ont-ils frappé en vain contre les parois de leurs cercueils, dont la boîte de Tomi fut un aboutissement technique et esthétique qui fait honneur au siècle dont mon Frère m'a confié la charge ? Combien en ai-je carbonisé d'une manière ou d'une autre, lente ou rapide, rustique ou sophistiquée, avant de disperser leurs cendres sur la route, par la fenêtre de ma voiture ? Combien en ai-je tué en leur enfilant de force un sac plastique sur la tête avant d'en obturer l'ouverture autour du cou avec du ruban adhésif, puis de les filmer en direct pour

leur montrer leur asphyxie en gros plan, jusqu'à ce qu'ils sucent le sac de l'intérieur, les yeux grands ouverts d'hébétude ? Combien en ai-je précipité, lestés de ciment au beau milieu d'un lac glaciaire, une nuit de pleine lune, observant leurs bras s'agiter frénétiquement comme s'ils essayaient, je ne sais pourquoi, de s'envoler depuis les eaux noires où la gravité les engloutissait ? Combien en ai-je jeté du haut d'un avion ou d'un hélicoptère quelque part au-dessus du Groenland ou de l'Atlantique Nord, avec une ombrelle, ou une bouée pour enfant en forme de Donald Duck ? Combien ont été compressés dans des coffres de voiture entre les énormes mâchoires d'acier d'un concasseur, avec l'autoradio allumé à fond ? Combien en ai-je enfermé dans des chambres froides de boucherie, ou à l'inverse dans des fours à cuisson industrielle, entre des sacs de viande congelée ou des céramiques pour salles de bains ?

J'ai été doux et magnanime envers vous, je ne vous ai pas tout montré, et maintenant que je vais me contenter de vous laisser agir, de vous-mêmes, contre vous-mêmes, grâce à la lumière enténébrante que je porte, je vais m'offrir, à mon tour, d'une certaine manière, une petite période de repos.

Vous êtes tous mes demi-frères et mes demi-sœurs, vous avez copulé ensemble depuis des millions d'années, dans un dégoûtant inceste qui ne cessera de se répéter tant que nous n'y aurons mis un terme.

Osez le comprendre : je suis venu vous sauver.

Je suis venu faire de vous ce que vous êtes. Je suis venu vous délester de votre innocence, si lourde à porter.

C'est-à-dire de tous vos crimes inavoués.

Le Monde est une fête ! La vie est un jeu !

Communiqué n° 24

Qu'est-ce que j'ai voyagé depuis que mon Frère a pris ses vacances ! Pratiquement tout le Canada d'est en ouest, les États-Unis du nord au sud, une partie de l'Amérique latine, maintenant que je viens de traverser l'Océan pour arriver à Berlin, en pleine Love Parade, je sens que nous allons

redoubler d'ardeur, la nuit ne s'arrête jamais avec nous, nous sommes la vie où l'on ne dort jamais, et où l'on ne s'éveille que trop tard, nous sommes prêts pour la grande transe cosmopolite de la mort, j'ai raté le Carnaval de Rio de quelques semaines, j'aurais pu faire s'entretuer joyeusement toutes les écoles de samba de la ville, mais je sens qu'ici, au cœur de ce que fut le III^e Reich, à l'endroit même où mon Frère ourdit son complot contre l'esprit, dans cette ville qui désormais rachète sa culpabilité à coups de pacifisme festif, je devine que je vais bien m'amuser, je veux dire, pardonnez-moi : vous allez vous amuser comme des fous. Je ne dois jamais, pas plus que vous, oublier que vous êtes moi, que je suis vous, et que la seule différence qui nous sépare est justement le Néant, c'est-à-dire l'endroit d'où je viens et où sans cesse je retourne. Avec vous.

Le Monde est une fête ! La vie est un jeu !

C'est de cette ville qu'un jour jaillit la Fosse qui allait forer son abysse au cœur du continent. Après que mon Frère eut, comme toujours, trahi son « allié » du moment, la Fosse exterminatrice fut rapidement comblée par vos substituts de prédilection. Des deutsche Mark, des automobiles, du cinéma, l'ablation commémorative des tragédies historiques, le confusionnisme intellectuel, le retour programmé de quelques déjections de l'époque, le remplacement d'une tyrannie par son inversion dialectique, dont nous sommes, dois-je le rappeler, les maîtres incontestés ?

De la Fosse surgit un Mur.

Puis le Mur fut abattu.

Et ce fut l'Ode à la Joie.

C'était le but de la manœuvre.

Faire croire à tous ces hommes qu'ils avaient enfin vaincu l'esclavage, alors que nous l'avions implanté en

chacun d'eux !

Les laisser se saouler d'illusions quant à leur « liberté », afin qu'une fois le Mur détruit seule une dynamique d'aplanissement général des singularités puisse voir le jour dans leurs esprits contaminés par leurs alcools d'utopies.

C'est là mon territoire, c'est là mon époque, c'est là ma mission.

C'est ce que je suis.

C'est ce que vous êtes.

C'est ce que nous sommes.

Tous ensemble.

C'est tellement beau, *tous ensemble*.

Ici, l'amour règne dans toute la splendeur que nous avons su lui donner : le visage souriant de la mort anesthésique.

Il y a des dizaines de milliers de personnes réunies aujourd'hui en cette ville, des centaines de milliers, devrais-je dire.

Nous sommes à Berlin mais en fait nous sommes partout, n'importe où dans le monde.

On y vient de toutes les latitudes, toutes les longitudes, dans le but de rendre vrai le slogan du moment : le Monde est une Fête ! la vie est un jeu !

Tout ici est conçu pour que jamais les sourires ne s'affaissent, tout est fait pour que les corps soient constamment mobiles, tout est fait pour qu'en retour le monde soit comme mis au repos, en stase, hors de toute histoire et de toute géographie. Tout est fait pour l'oubli.

Même la mémoire.

Spécialement la mémoire.

L'immense cortège est constitué d'une interminable file de chars de parade aux genres variés autour desquels se presse la foule, télécontrôlée par les sons et les jeux de lumières, lasers, pyrotechnies diverses qui illuminent ce monde.

Un monde qui est mien. Vous allez voir.

Je croise un char d'homosexuels sud-américains en strings de cuir qui s'agitent sur leur char rose et blanc au son du *I Will Survive* de Gloria Gaynor.

Un groupe d'écologistes radicaux, proches de celui dont le chef fut confronté à ses illuminations dans mon monde-fête à moi, un groupe d'écologistes radicaux, disais-je, commettant des attentats contre des firmes de recherche médicale, passent à leur tour près de moi, agitant des drapeaux vert et bleu et des pancartes colorées appelant à la destruction du monde « techno-fasciste ».

Ils me font un peu pitié, ils ignorent tout de la Technique, ils ignorent que nous en sommes les serviteurs et non les maîtres, ils ignorent visiblement que c'est du cœur de cette technique que pourra surgir son dépassement, autant dire leur salut d'êtres humains.

Ils la détruiront donc, suivant en cela le plan établi de longue date par mon Frère. Et de cela, ils périront, tous.

Ou presque.

Mais je n'envie guère le sort de ces survivants.

Moi, la technique, elle ne me fait pas peur, je ne prétends pas en prendre le contrôle puisque je sais qu'elle est la seule chose en cet univers qui peut prendre le contrôle de ma paradoxale présence, je vous l'ai assez montré, il me semble.

Je suis à son service, et je la sers d'autant mieux que cette humanité veut s'en débarrasser, parce qu'elle en est arrivée au point où elle se déteste avec tant de ressentiment que ses propres productions seront anéanties avant elle, par elle, pour que vienne son propre anéantissement.

Nous sommes les rois de la mécanique générale et je suis l'Ingénieur de mon Frère.

Nous sommes la dualité toujours reprise par les hommes, dès qu'ils le peuvent. Notre trahison est à la hauteur des crimes qu'ils commettent en notre nom. Notre justice, souvenez-vous-en une fois pour toutes, est une réversion intensifiée de la logique qui préside aux abominations commises. De l'amour, par exemple, nous savons faire une arme de destruction massive.

Ici l'amour est partout, donc nulle part, il vient de n'importe où, donc d'aucun endroit en particulier, c'est comme un immense cirque mobile qui prône la justice en dansant sur de la mauvaise disco, un défilé commémoratif sous ecstasy qui vante la paix et la solidarité alors que nous avons circonscrit le monde de plus de guerres simultanées qu'il n'y en eut dans toute l'histoire.

Ils sont des centaines de milliers. Ils portent tous un flambeau invisible. Un flambeau qui n'illumine que leurs propres ténèbres. Je veux dire : les nôtres.

Ils ne dessinent plus d'immenses svastikas enflammés comme à la grande époque de mon Frère. C'est l'heure de mon intérim, maintenant ils serpentent dans les rues d'une façon qui n'est anarchique qu'en apparence, puisqu'en fait ils deviennent littéralement des prothèses tout juste vivantes de l'urbanisme qu'ils traversent.

Ils sont le monde. Le monde qu'ils défont à chaque passage. Ils sont à Berlin, mais il n'y a plus ni Fosse ni Mur, rien que le mouvement processif de leurs organismes interconnectés par le centre de contrôle du vide ontologique, c'est-à-dire nous. Ils ne sont d'aucune cité, aucune *polis*. Ils sont n'importe où, n'importe qui, n'importe quoi.

Ils sont agglomérés-séparés à tout jamais, innocents-coupables par mégatonnes de viande humaine.

Voici mon nouveau monde à investir, voici mon nouveau piège qui n'est autre que lui-même. Voici ma prochaine machine.

Voici mon prochain jeu, mon prochain *stratagème*.

Ce sera si simple, ce sera d'une beauté toute technique, pure de tout effet inutile. Je porte en moi le point d'ignition, c'est ce qu'il y a de plus intéressant avec le matériel biologique humain, c'est vrai qu'avec un peu de persévérance, on parvient à ne faire de lui qu'une seule et unique marchandise.

Moi, je suis la Technique quand elle devient microscopique, afin de prendre la mesure de l'univers, je suis la Technique quand elle devient vivante, afin de mieux porter la mort. Ainsi, je suis méningite cérébro-spinale, anthrax, grippe aviaire, sras, pestes diverses, bacille de Koch, métapneumovirus, grippe espagnole, je suis ces nouvelles bactéries nosocomiales, résistantes à tous les antibiotiques connus, comme certaines formes de parasites virulentes ou quelques souches mutantes de tuberculose. Ah oui, vraiment, je suis la forme de vie ultime, je suis l'Oméga sans le moindre Alpha, je suis en vous, en eux, en chacun de nous, maintenant.

Je déambule à travers la Love Parade, je la parcours en tous sens, à chaque pas que je fais, mon souffle, ma sueur, mes morceaux d'épiderme sont autant de vecteurs à ce qui va bientôt tous les unir, entre eux, et à moi.

Je croise à nouveau le char de parade des radicaux écolos promouvant la « lutte armée contre le fascisme médical ». Ils vont bientôt regretter les recherches thérapeutiques sur les animaux. Ils vont regretter de ne pas être des cobayes servant à quelque expérimentation.

Car c'est bien d'une expérimentation qu'il s'agit, mais ce ne sont pas des animaux, les animaux possèdent plus de singularités individuelles authentiques que cette masse à la fois amorphe et frénétique dans laquelle j'inocule toutes les maladies possibles en ce monde, rien qu'en lui offrant mon plus large sourire. Aimez-vous les uns les autres, sans

aucune limite, puisque cette limite c'est moi, c'est-à-dire vous-mêmes.

Me permettez-vous de rectifier ? Mon habituelle manie de la précision : je n'ai pas pu me servir de toutes les maladies possibles. Certains virus avaient vraiment retenu mon attention, comme le sida, ou l'ébola, mais ils nécessitent un contact direct, voire intime, avec l'autre.

Or je ne veux aucun contact direct, encore moins intime, avec ce bétail instruit, je veux simplement être le « patient zéro » de toutes les intoxications bactériologiques qui vont se répandre ici, au milieu de la Love Parade.

Je suis le point initial superposé au point final, je suis l'Oméga de tous les Oméga, je suis ce que vous êtes, puisque je suis votre propre mort.

Observez maintenant le déroulement des opérations, tous et chacun sont des processus, à leur tour, sauf qu'ils l'ignorent encore. Quand ils le sauront, ils le deviendront encore plus.

Classique.

La Fête est un monde. Le Jeu c'est la vie.

*Jouer**Communiqué n° 25*
Anywhere inside your brain

Foule sous hallucinogène qui peu à peu se délite, retrouvant ses singularités individuelles au moment même où elles vont mourir. Quarante-huit heures de fête en continu puis, progressivement, les premiers cas, l'accélération de la courbe, sa dynamique explosive, la pandémie express.

Le Monde est une fête ! La vie est un jeu !

Des grappes de danseurs s'effondrent sur leurs chars de parade, dans leurs vomissures, leurs crachats sanguinolents ou leurs excréments, des femmes, des enfants, des adolescents, des homos, des hétéros, des quadras ou des quinquagénaires se cassent en deux au-dessus de l'asphalte, se prostrent sur un coin de trottoir, contre une porte, une vitrine. Les regards injectés de sang et de terreur panique.

Vous les voyez, puisque je l'écris, vous y êtes, puisque j'y suis.

La foule en liesse a parfaitement accompli sa tâche. Je n'ai eu qu'à la suivre pour mieux la devancer, je n'ai eu qu'à m'y fondre pour l'avaler tout entière, je n'ai eu qu'à la traverser pour m'y implanter à jamais.

Je n'ai eu qu'à être avec elle pour qu'elle se contamine elle-même, comme affectée d'une étrange et collective maladie auto-immune.

L'effet des bacilles tueurs se conjugue à celui des puissants psychotropes en circulation, les gens ne savent pas s'ils sont en train de basculer dans un *bad trip* lié à leur consommation d'hallucinogènes ou si cela leur arrive réellement.

Ma dualité vient une dernière fois circonscrire leur cerveau tandis qu'ils meurent, fiction ? Réalité ? Beaucoup d'entre eux seront dans l'incapacité de savoir avec certitude s'ils sont en train d'y passer ou non, certains ne se rendront compte de rien, d'autres sombreront dans un cauchemar plus vrai que nature.

Ils se contamineront les uns les autres, de tous les agents pathogènes que j'aurai semés dans leurs corps agglutinés qui ne se sépareront que dans la mort.

Observez ces visages convulsés, ces yeux rayés de frénésie, ces contractions musculaires, ces fièvres subites engluant les corps, ces évanouissements soudains, ou cette torpeur qui ralentit progressivement les organismes, examinez avec la plus grande attention ces crises de vomissements toujours plus violentes, le sang craché en tous sens à chaque expectoration, disséminant toujours plus les armées de tueurs invisibles, détaillez les corps allongés sur les grandes avenues et les rues adjacentes, les chars arrêtés au milieu de la chaussée, avec leurs cargaisons de danseurs immobiles, couchés à terre.

Les sirènes des ambulances résonnent de nouveau dans Berlin, telle une immense symphonie par moi orchestrée, tout comme mon Frère avait dirigé les mêmes hululements de sa main de maître, lors des bombardements russes et alliés sur la ville du Reich.

Les cris – la peur, les gémissements – la douleur, les plaintes – le désespoir, les pleurs – la panique, le mutisme – la terreur.

Voici la chorale, voici les voix venues du cataclysme enfoui sous la fausse mémoire, voici le Requiem pour un Reich Quatrième, celui qui s'est capillarisé depuis le cadavre du précédent dans tout ce naturisme, romantisme, jeunisme, qui avaient justement présidé à la fondation du régime politique dont mon Frère hâta l'édification comme la chute.

Le Quatrième Reich est une simple copie inversée du précédent : mêmes manifestations de masse, même mélange

de pacifisme myope et de violence aveugle, même usage de la technique comme publicité et communication, mêmes transcendances de substitution, même crime perpétré contre l'intelligence et la beauté, on y sent toute la patte d'orfèvre en la matière de mon Frère.

Et moi, avec son plein accord, je suis venu mettre un terme à toutes les « alliances » qu'il a passées avec vous. C'est moi qui viens relever les compteurs, et mon Frère ne fait jamais dans l'insignifiant à ce titre, des compteurs à relever, il y en a un tel nombre que cela dépasse toute tentative comptable.

Je vais faire de mon mieux, néanmoins.

J'ai tenté de vous l'expliquer, j'espère que vous avez saisi l'importance de la chose : je n'ai plus besoin d'images, ni d'écrans de télévision, de routeurs Internet, je n'ai plus besoin de tout ce *hardware* puisque je suis devenu le *software* de vos cerveaux.

C'est cela la littérature, le moyen d'implanter directement une pensée dans un autre crâne, une parole dans un autre corps que le sien, des images vues par d'autres yeux, des sons entendus par d'autres oreilles que celles de celui qui écrit.

Je suis en vous. Avec tous les autres.

Vous avez voulu me suivre, vous ne saviez pas que ma destination finale se cachait au cœur de vous-mêmes.

Je vous l'ai dit, pourtant, vous allez maintenant être mes associés. Vous êtes tous, je vous le rappelle, demi-frères et demi-sœurs, vous êtes ensemble, *tous ensemble*, une seule et unique famille incestueuse, et vous êtes tous absolument seuls, vous êtes divisés à l'infini et vous êtes une masse monolithique, vous êtes tous en pleine montée d'acide alors que les volutes électroniques fusent vers le ciel, vous vous mouvez à leurs rythmes et pourtant vos crânes sont fermés à

tous les autres, vous dansez sous la voûte des étoiles mais vous ne les voyez pas en train de s'abattre sur vous.

Ici, en pleine Love Parade, je viens d'inventer un jeu. Un jeu passionnant où vous serez tous engagés en tant que participants actifs, un jeu qui va vous donner le contrôle de la vie et de la mort que je suis à même de largement distribuer.

La vie et la mort de milliers d'individus.

Vous allez comprendre, restez branchés sur le Net, allumez votre téléviseur, sur n'importe quelle chaîne, peu importe, j'écris tout cela dans votre cerveau. Vous êtes mes marionnettes, et le jeu vous plaira autant qu'à moi, puisque tel est votre rôle.

Certains idiots savants croient, ou font semblant de croire – pour nous, cela revient au même –, que l'écrivain doit se poser la question de savoir s'il doit agir comme un « Dieu » ou un « démiurge » par rapport aux personnages et aux mondes qu'il décrit.

Quelles sinistres foutaises, qui ne parviennent même pas à me dérider.

Bien sûr que l'écrivain est un « Dieu » ou disons un « démiurge » lors de son acte créateur.

Sauf que ce n'est pas du tout en rapport avec les personnages de son roman.

C'est en rapport avec les personnes qui le lisent.

Vous allez en avoir la démonstration immédiate.

Communiqué n° 26

Commençons notre Grand Jeu de la Logique Insensée avec la première de mes nouvelles machines. Mes machines de masse. Mes stratagèmes de destruction à haute intensité.

Commençons avec la première des dualités que j'ai mises en place, ce sera la plus simple, il vous faudra ensuite franchir des niveaux de complexité comme dans n'importe

lequel des jeux vidéo. Mais cette fois, la Fête c'est le monde, et c'est le Jeu qui est la vie.

Le jeu est d'une simplicité effarante, celui de toute élection moderne, celui des émissions de télé-réalité, celui qui fait de nous ce que nous sommes : Oui. Non.

La logique binaire à son état le plus pur, la dialectique comme horizon et comme zénith.

Vous allez apprendre très vite.

Vous ne pouvez l'oublier, je me suis inoculé une batterie de bacilles hautement pathogènes, grâce aux aimables complicités de mon Frère ; je suis une usine à toxines vivante, si le mot revêt quelque sens pour moi. Botulisme, anthrax, sras peste, grippe aviaire, tuberculose, bactérie C-difficile, je suis une bombe bactériologique. Une bombe qui n'explose qu'à l'intérieur de vos organismes, une bombe invisible, une bombe qui devient vous. Mieux encore, nouvelle orbite franchie : j'ai décidé de pimenter la bactériologie avec ce qui se fait de mieux en guise de matières fissiles : cobalt 60, polonium 210, radium, césium, et même quelques microgrammes de plutonium. Et voyez jusqu'à quelles limites je repousse sans cesse mon sens de la perfection et du loisir festif : à cette fatale combinaison j'ai ajouté quelques onces de très violents neurotoxiques, VX, sarin, bien connus pour leur effets quasi immédiats, surtout dans les espaces confinés.

Micro-organismes, rayonnements, toxiques de dernière génération, voici la convergence des guerres invisibles, voici la Très Démoniaque Trinité Invertie, voici votre futur, voici ce qui est vie, lumière, chimie, devenu agents de mort, ténèbres, magie noire.

Me voici, parmi vous.

1) Je déambule au milieu d'une foule, n'importe où dans le Monde, là où me guide le hasard, le seul dieu en lequel je puis croire, je croise des masses dansantes, ou prolétarisées, les chars de parade, les autobus matinaux et les voitures du samedi soir, les exhibitions de *fiertés* autocentrées, ethniques, sexuelles, culturelles, ou les manifestations

humanitaires officielles, je marche, parfois à contre-courant, parfois en me laissant guider par la dynamique de la foule.

2) Grâce aux pouvoirs légués par mon frère je contrôle totalement les émanations pandémiques et radioactives, je suis capable de retenir momentanément le flot microbiologique ou de rayonnements mortels, mais il me faut aussi régulièrement le libérer.

3) Aussi grâce à un système très simple, né de ce processeur cérébral qu'est la littérature, je peux vous montrer, comme avec un petit rayon laser, les groupes d'hommes et de femmes qui sont mes cibles potentielles. Un souffle, un peu de sueur, de minuscules morceaux de peau, et maintenant quelques pulvérisations de matières fissiles ou neurotoxiques, cela suffit amplement, je vous l'ai démontré à Berlin. Et comme le disait l'allié malchanceux de mon Frère : *Aujourd'hui Berlin, demain le Monde*. Et avec moi, demain, c'est tout de suite.

4) C'est vous qui choisissez. Je vous l'ai déjà indiqué, le Diable est un démocrate absolu, il fera confiance à ce qu'il lira dans vos cerveaux, comme si vous étiez connectés par Internet avec mon ancien site web.

5) C'est ce qui se produit au demeurant. Sauf que le site web est en moi, mieux, il est moi maintenant, et vous êtes connectés à mon cerveau, à ma machine, celle qui écrit dans vos cerveaux, dans vos machines à penser.

Oui. Non. Vous devez juste choisir, sachant que, régulièrement, je dois vider mon organisme des agents pathogènes et des radiations qui s'y trouvent. Oui. Non. C'est donc à vous de bien peser vos décisions, de bien réfléchir quant à vos choix, c'est à vous qu'il convient d'être des Dieux sur la terre, comme vous semblez tant le souhaiter. Vous avez la vie de dizaines de milliers de personnes entre les mains à chaque fois, à chaque « étape » du jeu : Osaka, Moscou, Le Caire, Paris, Istanbul, New Delhi, Shangai, Buenos Aires, Téhéran, Sydney, Lagos, Helsinki, Vienne, Kuala Lumpur, Bangkok, New York... Suivez bien mes déplacements sur le globe, et surtout suivez bien le déplacement des petites lumières rouges sur les

« individus » qui composent ces masses matriculées pour l'abattoir au milieu de leurs autocommémorations festivières, ne les perdez pas de vue, elles indiquent jusqu'à quel point vous êtes capables d'envoyer consciemment des foules entières à la mort pour sauver d'autres foules, aussi *fières les unes que les autres d'être ce qu'elles sont*. Je vous apprend la sélection naturelle. Je vous apprend la rampe de sélection finale. Je vous apprend le monde que vous avez fait, avec l'aide de mon Frère.

Nous sommes dans le métro parisien. Un jeudi soir. Il est six heures très exactement, l'heure de pointe, les wagons et les quais sont bondés.

Ligne La Défense-Château de Vincennes, une ligne très fréquentée, qui traverse la capitale en son centre d'est en ouest et retour.

Je suis là.

Bonjour tout le monde.

Ma nouvelle dualité s'appuie sur le rapport entre singularités et masses statistiques, vous allez voir, je sens que vous allez adorer.

Je suis dans cette voiture de la ligne 1, autour de moi, compressés tels des stocks de matériel, les êtres humains qui ne sont coupables de rien, sinon de continuer à vaquer à leurs occupations quotidiennes alors que jamais le règne de mon Frère n'a à ce point dominé les esprits de cette planète, avec son cortège d'abominations.

Ils ne sont coupables de rien. Rien du tout, et cette fois-ci c'est vrai, y compris sur le plan de notre logique insensée.

Sauf si nous en venons à son ultime réversion : c'est parce qu'ils ne sont coupables de rien, incapables même du moindre crime, qu'ils sont sans doute les plus innocents-bourreaux que nous ayons eu à rencontrer jusqu'ici. Ils

n'ont rien fait, ni pour ni contre, ils n'ont rien vu, rien entendu, rien dit, ils sont restés totalement indifférents, non seulement ils ne savent pas ce qu'ils font, mais ils ignorent, dans leur apophasie de confort, qu'ils font quelque chose de démoniaque en ne faisant rien, c'est-à-dire en donnant une existence paradoxale au Néant, soit le domaine qui est le nôtre, à mon Frère et à moi. Ils sont restés *in-différents*, ils sont restés avec eux-mêmes comme seule différence acceptable.

Mais maintenant, c'est moi qui suis en eux, dans leur monde de troglodytes ouvriers-bourgeois, dans ce tunnel où le métro fonce entre deux stations.

Maintenant voyez leurs visages en gros plan, un à un. Attachons-nous à ce qui reste de leurs singularités car il est fort probable qu'elles vivent ici leurs derniers instants.

Regardez comme cela va être simple. Sur la moitié des visages que vous êtes en train de contempler, vous pouvez apercevoir un petit signe lumineux juste au milieu du front, un signe de couleur rouge feu, en forme de croix, comme celle d'un collimateur. Les croix, mon Frère et moi, ça nous connaît.

Chacun des êtres marqués sera contaminé par mon kit bactériologique/toxique/radioactif. L'autre moitié survivra. En tout cas pour le moment. C'est aussi simple que cela, c'est à vous de choisir. Le Diable est un démocrate, dois-je le répéter, il suivra la voix de la majorité, sans la moindre hésitation, avec nous, le nombre a toujours raison.

La Fête est le monde ! Le Jeu c'est la vie !

Je suis le *software* de vos cerveaux. Pour jouer avec moi, vous n'aurez nul besoin d'une autre technologie que celle dont « la nature » vous a doté.

Je ne dispose plus de caméras, d'ordinateurs, de routeurs, non seulement je suis le web en son entier, et chaque cellule

qui le compose, mais j'ai accès à chacun de vos cortex, chacune de vos mémoires, chacun de vos gouffres, vous n'avez donc qu'à imaginer, de vous-mêmes, en vous-mêmes, le clavier et l'écran avec lesquels vous allez communiquer avec moi, pour exercer votre droit de vote lors des grandes sélections.

Je suis le *software* de votre cerveau, j'y écris tout ce que je veux, tout ce que je fais, tout ce que je détruis. J'y écris tout ce que vous êtes.

Je pense que vous l'avez bien mérité.

Regardez donc le résultat de votre choix dans le métro parisien :

Dans le premier wagon, vous avez opté pour ma sélection initiale, en quelques minutes, non seulement la moitié des voyageurs ont été contaminés mais par leurs déplacements incessants sous la terre de cette bonne ville de Paris, ils ont colporté virus et bacilles d'un bout à l'autre de la capitale, jusque dans les plus lointaines banlieues. Ils seront simplement les premiers à mourir.

Comme ce jeune bébé qui se met à hurler dans les bras de sa mère alors que des filets de sang coulent lentement de sa bouche grande ouverte. Regardez ce couple de vieillards qui s'enlacent sur le sol, comprenant à peine ce qui leur arrive et se tenant l'un l'autre jusqu'au dernier instant, alors qu'autour d'eux, les premières victimes de l'anthrax, du VX, du polonium ou de ma souche tuberculeuse virulente s'effondrent et se prostrent à terre, et que tous les autres s'apprêtent à fuir en courant dès l'ouverture des portes, laissant les morts avec les demi-morts, les abandonnant à leur sort, cherchant à sauver par tous les moyens leur propre peau sans savoir qu'ils ne sont qu'en sursis.

Les quais finissent par ressembler à une étrange zone de guerre, juste après l'attaque invisible. Des hommes, des femmes, des enfants, des adultes, des jeunes gens expulsent des morceaux de poumons ensanglantés sur les grandes affiches publicitaires, certains titubent contre les distributeurs automatiques avant de s'effondrer sur un banc,

au milieu d'une large flaque d'urine, d'autres roulent directement à terre, les yeux exorbités, la bouche envahie d'une salive saumâtre, j'ai appris que certains, plus chanceux, étaient tombés sur la voie, mourir électrocuté ou écrasé, c'est vrai que c'est plus rapide.

Certes, en choisissant, en opérant vos sélections, vous avez opté entre ceux qui allaient mourir et ceux qui ne mourraient pas.

Mais mon Jeu est la vie, sa copie plus vraie que nature. Personne n'est éternel en ce monde, on finit toujours par mourir, c'est une simple question de temps. Votre choix se situe donc plus précisément entre ceux qui vont mourir tout de suite, et ceux qui mourront plus tard. Entre ceux qui seront euthanasiés sans attendre, et ceux qui, peut-être, vivront naturellement jusqu'à leur dernier souffle. J'ai fait de vous des médecins, des médecins à mon image.

Je suis resté une journée entière dans le métro parisien, j'y ai testé toutes les lignes en service, j'y ai testé tous les humains en service aussi. *Zazie dans le métro* version an 2000, Raymond Queneau n'aurait probablement pas imaginé un tel remake, avec Harvey Keitel à la place de Philippe Noiret.

Les grandes affiches publicitaires placardées sur les murs des quais et des couloirs de correspondance sont recouvertes de matières organiques en tous genres et partout, dans chaque station de la capitale, leur message mercantile initial a été remplacé par une campagne pour mon site web, qui est désormais le réseau de tous vos cerveaux.

Des lettres écarlates comme le sang que je vais vous prendre sont imprimées sur un fond gris acier, celui des portes qui s'ouvriront bientôt pour vous tous, là où *le Travail rend libre*.

Sur chaque affiche les mots suivants sont répétés, tel le mantra de la servitude absolue :

VOUS DAMNER C'EST ÊTRE SAUVÉ.

PAR VOUS-MÊME.

Vous n'avez pas constamment répété le choix du premier wagon. Certains ont changé de stratégie, cherchant à me contredire systématiquement, d'autres, à l'inverse, n'ont cessé d'appuyer mes propositions, certains, enfin, n'ont cessé de changer d'avis.

Par exemple, cette petite fille d'une dizaine d'années, accompagnée de sa grande sœur, environ quatorze ans, assises côte à côte sur les strapontins du fond, ligne numéro 7, Mairie d'Ivry-La Courneuve, et qui me jettent un vague coup d'œil alors que je m'installe en face d'elles. Regardez leurs visages. Cheveux d'ébène, yeux verts, teint pâle. Étincelles d'intelligence et de sensibilité, rires d'enfants extraits du cristal de la vie en éveil.

Dans moins de dix minutes leurs cheveux vont tomber, leurs yeux pisseront des larmes de sang, elles vomiront une bile vénéneuse, leur teint sera plus blanc qu'une banquise immaculée.

Enfin, si jamais vous décidez, démocratiquement, qu'elles feront partie du prochain lot.

J'ose espérer que vous appréciez à sa juste mesure le pouvoir immense que je vous ai délégué.

Cela fait longtemps que vous en rêviez.

Vous l'avez rêvé. Je l'ai donc fait.

Communiqué n° 27

Comme c'est triste, à quelques voix près, la balance n'a pas oscillé en faveur des deux petites filles, elles feront donc partie du lot qui va partir de la façon que j'ai décrite. Il faut dire que j'avais pensé à les mettre en compétition avec plusieurs bébés âgés de quelques mois, ainsi qu'avec un adorable bambin de trois ou quatre ans et sa jeune maman. L'écart réduit entre les deux camps prouve à quel point la lutte a dû être serrée au sein de vos propres cerveaux, dont je suis l'humble serviteur, le simple scribe.

Il est donc temps de passer à la seconde de mes machines terminatrices de masse.

À partir de ce jour, ma dualité ludique entre singularités et masses statistiques va s'établir selon un tout autre axe, un niveau de complexité très particulier vous attend à cet étage du jeu.

Cette fois vous aurez à choisir entre une seule singularité, unique à bien des égards, et des masses capitales de population.

Ce sera à vous de déterminer si je dois ou non exécuter le prochain Mozart ou les futurs Nietzsche ou de Vinci contre le troupeau aveugle d'une ville, ou si cela n'en vaut pas la peine.

Vous aurez à choisir entre un seul enfant innocent, et cent mille adultes tous plus ou moins coupables, comme toujours.

Vous aurez à choisir entre ce que vous êtes et ce que vous auriez pu devenir.

Obtenir un pouvoir n'est rien, c'est s'en servir sans y perdre son âme qui est la chose la plus difficile à réussir.

Heureusement pour vous, votre âme, cela fait longtemps que vous me l'avez vendue.

Aux nouvelles du jour, ma promenade dans le métro parisien est devenue le centre d'intérêt primordial. On ignore le nombre exact des décès, tout comme celui des personnes contaminées. Des appels de la Sécurité publique sont lancés auprès de toutes les personnes susceptibles d'avoir voyagé sur telle ou telle ligne, entre telle et telle heure.

On sent comme le début d'un affolement sensible. On parle de cellules d'al-Qaïda en Europe, du GSPC², on parle de commandos dormant depuis des années, on se demande comment toutes ces souches bactériennes ou virales, sans compter les produits radioactifs, ont pu être ainsi réunis. Les sociétés se posent les questions qu'elles peuvent.

C'est-à-dire les questions auxquelles elles ne peuvent apporter de réponse.

Car la seule réponse à cette question, c'est moi. Et moi, je ne viens pas de vous. C'est vous qui provenez de moi.

C'est bien, le métro parisien, mais on n'arrête pas le progrès.

Les compagnies aériennes et les aéroports vont fort bien faire l'affaire à leur tour, transformant mon ultime spectacle en une véritable fête en mondovision, où la mort sera distribuée d'une façon égalitaire sur toute la surface du globe.

Déjà la pandémie psychique que j'ai inoculée au continent nord-américain produit des effets inespérés : les *crime clusters* se multiplient, sans cesse, et cette fois il ne semble pas que quelque chose puisse en aucune manière les arrêter.

On me dit que mon aventure dans le métro de la capitale française est en train de provoquer des conséquences imprévues, sauf par moi et mon Frère, quoique nous n'en attendions pas tant.

Les sélections et les oppositions qu'elles ont suscitées au sein des votants semblent engendrer des violences spécifiques, entre groupes ethniques, religieux ou tout simplement territoriaux. Hommes contre femmes, aussi, m'a-t-on dit. C'est une magnifique occasion de nous montrer de quel bois vous êtes faits.

Allez-vous, pour une fois, vous massacrer abondamment les uns les autres sans que nous y soyons directement pour quelque chose ? Saurez-vous trouver les arguments nécessaires à de prochaines exterminations de masse, sans que nous ayons à vous souffler les mots-clés à l'oreille ?

Il est vrai que vous avez fait des progrès en un demi-siècle.

Vous êtes libres, désormais, autonomes.

Mon Frère a eu raison de prendre des vacances.

Vous allez être à la hauteur de nos espérances, qui sont la cosmétique du désespoir.

Non seulement je suis le monde, mais je suis *tout* le monde.

Je suis sa face virtuelle, vous le saviez déjà, mais j'existe tout autant sur le plan physique, vous le saviez aussi, désormais je le suis sur un plan cosmopolitique, et vous ne pouviez le deviner : je suis le monde, je suis en chacun de vous, et je ne suis nulle part en particulier tout en étant actif partout.

Je suis dans au moins trois endroits en même temps. En tout cas, mes frères et sœurs, concentrons-nous un moment sur ceux-là.

Je marche sur les trottoirs bondés d'une vaste avenue de Buenos Aires. Je voyage dans un gros avion de ligne rempli à ras bord entre la Chine et la Malaisie. Je suis à bord d'un somptueux navire de croisière au large des Antilles françaises.

Ce sont mes vacances à moi, c'est mon tour, je veux dire le vôtre.

La démocratie est participative ou elle n'est pas.

Communiqué n° 28

Buenos Aires. Le tango. Les militaires. La crise générale. Buenos Aires. La foule dans les rues, toujours une manifestation ou une autre quelque part, masses humaines en déplacement continu.

Voilà, c'est votre premier territoire. Toute une ville, ou presque, je n'irai pas par quatre chemins, avec moi il ne peut y en avoir qu'un.

Toute une ville.

Et ce jeune enfant. Un ado. Typique des banlieues pauvres de la grande métropole.

Diego. Diego Scott Versini. Il a treize ans. Un bon chiffre. Il ne le sait pas encore. Il n'est rien. Il ne le sait pas encore, mais il a toute une ville contre lui.

Je suis assis sur le siège K-19 du Boeing 747 de la Singapore Airlines qui relie Shangai à la Malaisie. L'avion est bondé. Des Chinois et des musulmans malais ou indonésiens en grande majorité. Quelques Thaïs, deux ou trois Japonais, hommes d'affaires. Et puis il y a cette très vieille dame, pratiquement octogénaire, qui fut une authentique génie du soprano colorature au milieu du siècle dont mon Frère eut la lourde charge. Elle, c'est face à tout cet avion intercontinental que je l'ai assise.

Sur le *Lady D of the Seas*, plus de deux mille cinq cents personnes sont réunies pour cette magnifique croisière tropicale. Moi, j'imité mon Frère, un daiquiri dans une main, l'autre pendant négligemment par-dessus l'accoudoir de la chaise longue à rayures, alors que le soleil de la Guadeloupe fait fondre la mer, et me procure une vague chaleur. Ce navire de croisière ne le sait pas, lui non plus, mais il est en balance avec un de ses passagers. Une passagère, là encore. Cette jeune fille. Vingt et un ans. Une hindoue, née à New Delhi, fille d'un grand *tycoon* de l'industrie électronique de Bangalore, elle est promise au plus brillant des avenir.

Vous saisissez ?

Pas encore ?

Vous allez voir, vous allez voir toutes les réversions dont votre esprit est capable pour s'inventer un prétexte qui pourra entériner votre choix. Tout y passera. Sentiments, raisonnements, calculs, a priori idéologiques, ethniques, culturels, religieux, que sais-je encore, bref toute la panoplie de ce dont vous êtes faits et qui condamne chacun à jouer avec la mort des autres.

Par exemple, le jeune Argentin venu des banlieues pauvres d'une ville appauvrie par un pays en déroute ne se

destine à aucune carrière de héros révolutionnaire, ç'eût été trop simple, votre choix écrit d'avance.

Non, Diego Scott Versini va tout au contraire devenir un beau jour multimillionnaire en bons dollars américains. Il sera le footballeur le plus accompli de toute la première moitié du ^{xxi}^e siècle, il surclassera les Crujff, Pelé, Maradona, Del Piero, Zidane, Ronaldo, Beckham, Beckenbauer, Ronaldinho dans la légende. Il deviendra le plus grand joueur de tous les temps, il vaincra le Brésil, la Hollande, l'Écosse, le Portugal, la Belgique, la Suède, l'Uruguay, le Mexique, l'Afrique du Sud, les Anglais, les Italiens, les Français, les Espagnols, les Croates, les Russes, les Allemands, le Real de Madrid, Barcelone, Manchester Utd, Arsenal, Liverpool, la Juventus, le Milan AC, l'Inter, l'Ajax, le PSV, le Bayern, Schalke-04, le CSKA de Moscou, le Dynamo de Houston, le Los Angeles Galaxy, il aura joué dans tous les plus grands clubs, et il les aura tous vaincus.

Oui, une légende, un cas unique. Le dernier des footballeurs, et le plus grand d'entre tous.

S'il vit.

Si vous votez pour lui. Donc contre le bon million de personnes qui succomberont à ma contamination générale de cette bonne ville de Buenos Aires, où Diego Scott Versini a vécu toute sa jeunesse.

Tout comme notre jeune hindoue de la croisière *Lady D of the Seas*, dont personne ne sait encore qu'elle va devenir une des plus grandes mathématiciennes du siècle qui commence et qu'elle révolutionnera à elle seule toute la physique des quanta, ou comme cette vieille lady d'un autre âge qui fit rayonner la voix des anges sur cette pauvre Terre.

Si vous décidez de sauver cette dernière je contaminerai quatre cents pères de famille asiatiques et des poussières, c'est le cas de le dire, qui n'inventeront jamais rien. Une vieille dame, sa vie derrière elle mais dont l'histoire retiendra le nom, contre un avion anonyme, mais plein de jeunes entrepreneurs, représentants de commerce, de touristes, et quelques familles d'émigrants.

Si vous choisissez le pauvre garçonnet des rues de Buenos Aires, c'est Buenos Aires en son entier que j'anéantis. Un garçon pauvre qui deviendra très riche contre toute une ville qui fut un jour très riche et s'enfonce dans la misère.

Si vous vous déterminez pour la jeune mathématicienne hindoue je détruirai environ deux mille cinq cents existences habituées au luxe, à la superficialité et aux lendemains qui toujours chantent. En comparaison, le naufrage du *Titanic* aura l'air d'une balade en barque sur le lac du bois de Vincennes. Or il y a beaucoup d'enfants sur ce navire, des familles entières d'ingénieurs d'élite, de scientifiques de haut vol, de banquiers, de rois de l'industrie, voire d'artistes incontestables, je vous les ai montrés en détail, pour qu'ils vous apparaissent eux aussi dans leurs singularités individuelles, et Randrashantya provient de la même classe sociale huppée que toute cette aristocratie cosmopolite.

Pour l'avion, je suis fair-play, ils ne seront contaminés qu'au dernier moment, je ne vais pas sauver cette vieille dame pour la faire s'abîmer dans la mer, avec les autres.

Pour les autres cas, *no mercy*, la contamination sera directe, immédiate, il n'y aura aucun sursis accordé.

Vous l'avez compris, à chaque fois mes couples singularités/masses anonymes vont vous poser un grave problème de conscience, car j'ai fait en sorte que, d'une certaine manière, la mienne, démoniaque au possible, chaque singularité puisse compter presque autant que le troupeau placé dans l'autre plateau de la bascule, et à chaque fois avec une perversion duale manifeste, et différente. Je vous ai bien étudiés, je vous connais à la perfection, c'est vous maintenant qui n'êtes plus que des processus complètement déterministes, entièrement déterminés.

Le choix est d'une simplicité effarante : oui, non. Mais vous êtes déjà en train de constater à quel point il recèle des possibilités infinies, tout à fait singulières pour chaque cas.

Un footballeur de génie / une ville désastrée.

Une prodige des mathématiques / une croisière de luxe.

Une ancienne soprano d'élite du xx^e siècle / un avion de ligne populaire.

Pensez à tout, pensez-y bien car je vais vous montrer ce qui attend tous ces gens, singularités ou troupes, quel que soit le choix pour lequel vous opterez.

Confortablement installé dans ma chaise longue, sur le pont supérieur du *Lady D of the Seas*, je suis le voisin immédiat de la jeune Randrashantya, détaillez la finesse de ses traits, l'ovale ambré de son visage, ses yeux noirs cerclés d'or pur, sa bouche en piège de chair brûlée.

Elle est belle. Elle est jeune. Elle est un prodige, un jour elle va révolutionner le monde.

À elle aussi, à un moment donné j'ai tout bien expliqué. C'est normal. C'est elle le dispositif central de la machine, cette machine qui est formée de vous tous. Elle sait ce qui l'attend si jamais vous décidez de sauver le reste de la croisière.

Mais aucun des deux mille cinq cents passagers ne sait ce qu'il fait, ce qu'il est, à quoi il sert, quel est son rôle dans ce Jeu-qui-est-la-vie, en cela notre punition est exemplaire : rien ne changera pour eux, alors même qu'ils agoniseront. Ils seront en train de mourir sans comprendre ce qui leur arrive, pourquoi cela leur arrive, sans comprendre que cela devait forcément arriver.

Sans comprendre qu'ils ne pouvaient espérer se tenir à l'abri du Diable en se contentant de ne rien faire.

Ils ont oublié que ne rien faire, pour nous, c'est la base de toute authentique trahison.

Pour éviter les dommages collatéraux et la possibilité d'une chute de l'avion, j'ai divisé les occupants de l'appareil en deux types de cibles distinctes. Il y a le bétail

volant. À eux l'inoculation virale et bactérienne, avec des souches relativement lentes, personnalisées selon leur code génétique, ils commenceront à se sentir mal au sortir de l'avion, dans l'aéroport, le taxi ou le métro qui les ramène chez eux, ils commenceront à succomber dans les heures qui suivront, ils commenceront à être oubliés au bout de quelques jours.

Il y a lady Osborne. Je n'aurai qu'à souffler en direction de son visage pour qu'un composé volatil de cobalt radioactif soit inspiré d'un seul flux droit vers ses poumons, et par la suite dans le reste de l'organisme. Cela sera assez rapide. Avez-vous déjà observé l'effet de l'ingestion d'un produit radioactif ou d'une puissante neurotoxine dans un organisme humain ? Regardez Randrashantya, par exemple, qui vient d'inhaler une forte dose de VX, son visage, recouvert d'une laque poisseuse, luit et transpire, elle est prise de crises de vomissements à n'en plus finir, c'est comme si son estomac voulait lui sortir par la bouche, le sang, rosé de matières organiques, explose contre le deck et le bastingage, elle s'étouffe dans les fluides qui veulent s'extraire au plus vite de ce corps condamné par le toxique fatal, ses cris, ses convulsions, ses longues plaintes distordent son beau visage aryen et effraient le reste des passagers, elle me regarde, le teint cyanosé, prostrée pas très loin de ma chaise longue, puis titubant vers moi les yeux vitreux, pleins d'une tristesse infinie, aussi infinie que la vie qu'elle ne vivra pas, elle s'effondre finalement au milieu du pont sans avoir eu le temps de rien me dire, qu'aurait-elle pu me dire de toute façon, sinon que les hommes sont des fils de pute, ce que je sais déjà, ô combien ?

Suivons maintenant Madame Kathleen Osborne, la vieille soprano colorature en compétition avec le Boeing et ses passagers, ce qu'elle a dû être belle dans sa jeunesse, il y a un demi-siècle ! Son visage ridé reste imprégné de cette aura d'éternité, ses yeux d'un bleu cobalt brillent d'une sensibilité et d'une intelligence largement supérieures à la réunion de tous les cortex ici présents, dans cet avion de ligne. Je parle avec elle de sa brillante carrière, entre le début des années soixante et la fin des années quatre-vingt –

j'ai commencé ma carrière avec la Crise des Missiles, je l'ai terminée avec la Chute du Mur de Berlin – me dit-elle dans un petit éclat de rire tout à fait charmant, je lui offre un large rictus enjoué, royal, plein de toute l'histoire de ce siècle à peine évanoui, et je fais allusion à quelques lieder de Strauss ou de Mahler, à ses prestations wagnériennes, à son interprétation historique d'Isolde. Elle me sourit tendrement, presque maternelle, sous le visage de la vieille dame j'aperçois distinctement les traits de la plus brillante élève d'Élisabeth Schwartzkopf.

La beauté à son état le plus pur, la jeunesse qui se magnifie avec l'âge. La sélection, amis humains, c'est vous qui l'avez établie.

Elle est soumise à la violente intrusion du cobalt-60 dans ses neurones, elle meurt assez vite en plein milieu de l'artère principale, le visage livide, la bouche crispée expulsant un bouillonnement de bave jaunâtre, elle me fixe de son regard azur qui s'éteint peu à peu, un regard qui semble me dire « je comprends », elle savait ce qu'elle risquait, entre deux digressions sur la musique classique je lui avais bien expliqué, à elle aussi, ce qui était en jeu ici, dans les airs : elle contaminera peut-être deux ou trois hôtes de l'air et un stewart mais l'avion arrivera à bon port.

Notre jeune Diego Scott Versini s'est brisé en deux sur le trottoir, autour de lui la foule que vous avez sauvée passe, indifférente à ses râles et à ses déjections. Avec lui j'ai discuté football, j'ai évoqué quelques grandes figures légendaires, à lui aussi, au milieu de l'humanité citadine, j'ai dessiné les détails de l'opération, en quoi il serait la pièce centrale d'une machine qui est le monde, en quoi son sort était entre les mains de la foule, qui a aussi le sort de la foule entre ses mains. C'est à peine s'il a frémi. Je crois qu'il a fait confiance à l'humanité. Il a eu parfaitement raison. Peut-être a-t-il eu confiance en lui-même, en ses dons d'enfant surdoué, en cela il a eu tort.

Car vous avez choisi, me semble-t-il.

Observez ce visage métissé d'espagnol, d'italien et d'anglais, détaillez la lumière vive dans ses yeux, cette lumière emplie d'une charge vitale explosive, celle de tout un futur en train de se désintégrer comme une supernova. Regardez sa silhouette. Tout en lui le destine à ce qu'il sera, si vous lui laissez sa chance. On le surnommera très vite The Sniper. Tout en lui le conduit vers cette mythique Coupe du Monde 2018 où il va pulvériser le Brésil de trois buts à lui seul, sur les cinq marqués par son équipe, dont la légendaire lucarne tirée sur coup de pied arrêté, depuis près de trente mètres, à une minute de la fin du match. C'est un très bel adolescent, dans à peine quinze ans il sera plus célèbre que les plus célèbres acteurs d'Hollywood, plus riche que les plus riches des rock stars, plus *hype* que les plus *hype* des mannequins transsexuels.

Son visage c'est l'innocence d'une enfance passée sous l'azur des ciels austraux, alors que son pays s'effondre dans le trou noir de la non-économie, mais que ses rêves, à lui, se dressent contre toute la réalité qui vous constitue, vous, le Monde, le monde de mon Frère.

Il est seul, unique, pauvre. Il marche dans les rues d'une ville. C'est une ville seule, pauvre, et unique en son genre, elle aussi. Il est clair que vous avez choisi, votre bonne conscience s'agite pour trouver une branche éthique à laquelle se raccrocher. Les branches, ça me connaît, si vous saviez le nombre d'hommes que j'ai fait pendre sans le moindre procès à vos arbres ! Diego Scott Versini aurait ébloui l'humanité de ses dons mais il s'écroule d'un seul mouvement le long d'un immeuble, rampe jusqu'à un soupirail en laissant derrière lui une trace de diverses matières organiques qui s'échappent en continu de son corps, recouvert d'une sueur fébrile, ses yeux sont injectés de sang et ses tremblements deviennent frénétiques, un liquide rosâtre et bilieux lui sort de la bouche et des narines pour l'étouffer peu à peu en inondant ses poumons. Il tend la main vers la foule. La foule passe. En ce monde, il est devenu très facile de trouver un plus pauvre que soi.

La jeune hindoue est étendue à mes pieds, le personnel médical du *Lady D of the Seas* s'affaire autour d'elle, en

vain. Elle est morte en sachant que deux mille cinq cents personnes vont survivre parce que vous les aurez choisies à sa place. Elle meurt en sachant que c'est vous qui l'avez condamnée, elle exhale son dernier soupir en sachant à quel point non seulement vous êtes coupables mais à quel point vous faites tout pour le dissimuler, surtout à vous-même. Elle meurt en maudissant toute l'humanité, avec raison.

En tout cas, avec la nôtre.

Vous avez sauvé une croisière de touristes de luxe, un vol aérien d'hommes d'affaires et une cité d'*homo lambda internationalis* contre la vie d'une jeune femme qui aurait été un jour plus importante qu'Einstein et Marie Curie réunis, une vieille dame qui aura laissé son empreinte jusque dans la musique des sphères, et un garçon qui aurait bientôt ébloui la planète entière par son talent.

C'était couru.

Vous avez joué la sécurité. Vous avez joué le nombre. Vous avez joué ce que vous êtes.

Je dois dire que je m'y attendais un peu.

*Aimer**Communiqué n° 29**Where nothing could help you*

Je ne cesse de parcourir le Monde, votre monde, enfin – je veux dire le nôtre, afin de vous en montrer toutes les possibilités inexploitées. Dans chaque ville traversée j’organise mes tombolas de la vie et de la mort et, bien sûr, désormais cela se sait, d’un bout à l’autre du globe où vous survivez.

La peur au carré c’est à toute la planète que je la transmets. Vous savez tous ce qui va advenir, les questions ne sont que des appendices de la machine. Quelle sera la prochaine cité choisie ? Quel sera le *modus operandi* ? Quelles seront les règles du jeu ? Entre qui et quoi devons-nous choisir ?

Vos interrogations sont légitimes. Par exemple, cette famille japonaise, réunie à table autour du dîner dominical et qui observe, fascinée, les informations me concernant sur son tube cathodique. Combien sont-ils, comme eux, à se demander : serons-nous la prochaine cible ? Contre quel talent hors du commun essaiera-t-il de nous confronter ?

Comment ferons-nous *pour nous sauver* ?

Jusqu’il y a peu, les (s)électeurs se trouvaient en grande partie dans les villes en premier lieu concernées, mais avec l’expansion rhizomique du jeu à travers les continents et les hémisphères, non seulement elles doivent s’affronter elles-mêmes pour décider de leur destin mais elles sont forcées désormais d’assumer une compétition de plus en plus rude avec le reste du monde.

Pourquoi ne pas choisir de raser Londres, Berlin, La Mecque, Tokyo, Le Cap ou Mexico, afin de sauver le plus grand littérateur, musicien, physicien, cinéaste, philosophe du siècle qui commence, prétexte qui peut tout à fait me

satisfaire, puisqu'il a été prévu, parmi les registres de votre « salvation » ?

Cela pourrait éventuellement vous protéger au prochain coup, qui sait ? Je ne peux vous le promettre, mais je suis capable de vous le faire espérer.

Je peux compter sur les inimitiés nationales, mais aussi régionales, ethniques, religieuses, politiques, raciales, sociales. Je peux compter sur à peu près tous les élixirs de haine que votre bile cérébrale sécrète en continu.

La dernière phase voit ainsi son point culminant dans cette approche terminale de notre logique insensée.

Pour nous, l'innocence ne peut exister. Car nous sommes en chacun de vous. Sans quoi, dites-moi un peu, puisque par définition nous ne pouvons être une personne, comment pourrions-nous agir avec tant d'ampleur en ce monde, que vous dites vôtre, mais que vous nous avez revendu il y a longtemps, et que vous ne cessez de mettre en gage dans notre boutique de prêt usuraire ?

Nous savons fort bien que si Dieu renvoyait ses anges sur la Terre pour trouver, disons, avec le facteur démographique, *cent* ou *mille* justes ici-bas, il lui faudrait atomiser autant de villes au moins pour rester à la hauteur relative de ce qui fut enduré par Sodome et Gomorrhe, où nous avons su – je dois le dire – parfaire notre art au-delà de nos espérances.

Mais nous, nous nous fichons de savoir s'il y a un juste ou même cent, voire mille, et plus encore, au sein de cette humanité.

Ce qui nous importe, ce sont les autres, ceux qui riront de leurs avertissements, voire d'une unique alarme.

Et si jamais j'en croisais un de passage, nul doute que lui, il quitterait sans attendre la ville condamnée.

Je l'ai repéré ici, sur l'Avenue of the Americas, il me regardait avec fixité depuis l'autre côté de la chaussée. J'étais revenu à New York, je n'arrête pas de voyager, je suis un « nouveau nomade », un « jet-setter cosmopolite », je suis le Super-Touriste que vous n'attendiez plus. Autour de moi la foule marchait, autour de moi elle commençait à claudiquer, autour de moi on pouvait voir, déjà, des hommes et des femmes allongés à terre, prostrés contre un mur, affalés sur des bancs publics.

L'enfant ne cessait de me regarder.

J'ai traversé, d'instinct, pour aller à sa rencontre.

C'était un garçon âgé de douze ans à peine, chevelure bouclée blonde, yeux pâles, il ne cessait de me dévisager.

Et je ne cessais de faire de même.

Je connaissais ce visage, ces yeux, cette structure osseuse, ces traits.

Je les connaissais parfaitement. C'est ce que j'avais été, c'était moi, enfant, lorsque le Monde me laissait encore croire à une innocence possible, bien avant que je ne devienne le Petit Frère du Diable.

Je tends la main vers lui/moi, je sais que le geste lui sera fatal, mais il ne fait aucun mouvement dans ma direction. Il reste silencieux, immobile, il ne cesse de me fixer.

Peu à peu j'entrevois un phénomène étrange se produire sur la surface de son corps, plutôt en dessous. Une lumière astrale, une lueur fantomatique qui rayonne doucement sur une fréquence albinos.

Je continue de lui tendre ma main de Mithridate atomique, il la regarde en souriant et se décide à déplier la sienne dans ma direction.

Lumière. Éclat.

Je vacille, je m'affaisse contre un mur, je relève les yeux vers le petit garçon que j'ai été un jour, son aura est de plus en plus visible, maintenant c'est de sa bouche que s'extrait ce rayonnement qui m'a fait chuter en pleine rue, c'est de sa bouche que se forment des lettres de purs photons, c'est dans ses yeux que luit l'origine de ce Cosmos. Je sais qu'il est le plus grand danger pour moi et mon Frère, je sais qu'il est encore plus que ce que je suis et ne serai jamais. Je sais qu'il est probablement venu ici avec une mission bien précise, et je crois deviner de quoi il peut s'agir.

– Es-tu un ange ? je lui demande.

Il acquiesce. Bingo.

– Quel est ton Nom ?

Les lettres de lumière me disent : Je n'ai pas de Nom pour celui qui travaille pour l'Innommable.

Il est vraiment un Ange, il est un des chasseurs de primes que Dieu a lancés à notre poursuite.

Mais entre Archanges, déchus ou non, on peut toujours essayer de trouver un terrain d'entente, après tout nous sommes de la même espèce, nous parlons la même langue, sous toutes les formes possibles, nous vivons dans le même espace-temps.

– Que veux-tu exactement ?

Et les lettres qui sortent de sa bouche en leds de feu vivant me disent :

– Je veux voir celui que tu appelles ton Frère. Je veux voir celui que tu as choisi comme allié.

– Je ne l'ai pas choisi comme allié, c'est lui qui m'a choisi. Je ne lui ai pas laissé le choix.

L'enfant rit, d'un timbre plus clair que du cristal.

– Tu n'es plus un homme mais tu l'as été, le Diable ne s'allie qu'aux humains qui le désirent.

– Je ne *désire* strictement *rien*, mon enfant, si tu veux vraiment le savoir. C'est en cela que j'ai pu le forcer à être

moi-même, disons à me laisser sa place, provisoirement vacante.

– Cela revient au même, tu le sais bien, puisque vous êtes deux, certes, mais en chacun de vous, vous êtes l'hybris dans toute sa monstruosité.

À mon tour de rire, de ma voix de brasier.

– J'aime le mot monstruosité, c'est tout à fait ce que nous sommes : des monstres. Nous *montrons* à l'homme toutes les abominations qu'il produit avec l'aide de l'autre moitié de l'*hybris*. Nous sommes des pédagogues, mon enfant. Nous apprenons à l'humanité ses limites, et comment les dépasser. Par exemple, je suis certain que nos frères humains te sacrifieraient sans la moindre hésitation contre le public entassé dans l'un ou l'autre des grands musées de ta cité. D'ailleurs, je te signale qu'à cet instant le jeu vient de commencer, les premiers votes me parviennent. Ce n'est pas très bien parti en ce qui te concerne. Basquiat a encore toutes ses chances.

Ce jeune garçon ne sera ni un peintre génial, ni un compositeur d'élite, ni un prodige scientifique, ni le plus grand écrivain de son siècle.

Il va devenir ce que je suis, inévitablement, il deviendra le Petit Frère du Diable, puisqu'il est moi, avant ma transformation.

– C'est ce que tu crois, me disent les photons-verbe, mais tu es mon grand frère, et avec toi je n'ai passé aucun accord.

Mon rire-feu explose de nouveau.

– Tu te trompes encore une fois, cher innocent, tu te trompes de *sens*, notre logique est invertie : c'est moi qui devrais passer alliance avec toi, et d'une certaine manière, je le fais.

– Tu ne fais rien du tout, tu le sais fort bien, Agent du Néant, tu oublies que je suis encore un homme libre, même âgé de douze ans.

– Douze ans ! Autant dire un être tout juste sexué ! Et tu viens me parler de liberté ?

– Sexué, je le suis probablement plus que tu ne l’imagines, et sûrement plus que tu ne l’es toi-même. Je te le répète : moi je suis libre.

– Et en quoi crois-tu que ta liberté va te sauver ? Tous ces braves New-Yorkais sont libres eux aussi, libres de choisir entre toi et eux, mais les habitants de Saint-Pétersbourg, Madrid ou Djakarta ont aussi le choix. Tout le monde est libre, en ce monde, mon enfant. Tu ne peux imaginer à quel point *notre vérité* les rend libres !

– Ne me fais pas rire, il n’existe qu’une seule vérité, par définition, tu le sais fort bien, et elle ne peut être vôtre, tu le sais encore plus.

– Très bien, admettons qu’en effet le relativisme soit une de nos plus subtiles inventions. Ils vivent peut-être une vérité complètement simulée, mais tu ne peux nier qu’ils sont libres, d’ailleurs, si le jeu se poursuit, tu vas t’en rendre compte.

– Ils ne sont libres de faire que ce qu’ils veulent, ils ne sont libres d’apprendre que ce qu’ils connaissent, ils ne sont libres de n’être que ce qu’ils sont, je connais ta perversion des mots, ton trucage de la sémantique.

– C’est certes ma spécialité, jeune enfant qui fut moi, peut-être, avant que ce monde ne soit conçu.

– Je suis pire que toi. Car en fait, je viens *après* toi. Je suis ce qui va inverser ta propre inversion, je suis ce qui menace au plus haut point ta dualité démoniaque, conduis-moi donc à ton Frère si tu en as le courage.

– Je vais t’expliquer le courage dont je vais faire preuve, très jeune ange, je ne te mettrai pas en balance avec des masses aveugles de population, je crois qu’une nouvelle étape du Jeu-Vie, de la Fête-Monde, est en train de voir le jour dans mon esprit qui, tu le sais, ne cesse jamais de *travailler*. Et dans cette nouvelle étape de l’humanité, tu ne serviras pas d’enjeu. Tu seras mon complice, mieux, tu seras mon double. Ainsi, je te préparerai comme il se doit à ce que vas devenir, c’est-à-dire moi.

– Rien de ce que tu peux faire ne peut m’atteindre, si je te suis dans ton périple exterminateur me conduiras-tu auprès de ton Frère ?

– Tu sais très bien que nous ne tenons jamais nos promesses, que vaudrait celle-ci ?

– Admettons qu’elle, elle te tiendra. D’ailleurs tu le constateras toi-même.

Mon rire-feu prend possession de l’Avenue of the Americas, des lampadaires en éclatent sur la voie publique, des pare-brise explosent dans la circulation, provoquant autant d’accidents.

– Je sens que nous allons très bien nous entendre, toi et moi. New York l’aura évité de peu, cette fois-ci. Il faut dire que le nombre de mégapoles en concurrence dépasse l’imagination : La Vie c’est le jeu ! La Fête c’est le Monde !

L’enfant que j’ai été un jour m’offre un mince sourire, dans ses yeux la lumière me paraît plus dangereuse que tous les brasiers que je suis en mesure d’allumer sur cette Terre, comme dans le cœur des hommes qui la peuplent.

Communiqué n° 30

Le nouveau jeu sera grandiose. Il s’appelle Armageddon. J’en ai informé l’enfant américain, qui ne m’a répondu que de son sourire énigmatique.

Comme tu l’as constaté, les hommes sacrifieraient n’importe quelle authentique singularité pour préserver la survie et la domination de la foule. J’avais au moins espéré une exception à la règle, j’avais effectué ma sélection pour multiplier les chances des individus affrontés aux masses : un adolescent pauvre, une jeune femme riche, une vieille dame de l’aristocratie artistique.

Rien n’y a fait. Programmés comme des fourmis. Tu imagines bien que je n’ai nulle envie de passer ce qui reste de temps à ce pauvre monde en me morfondant d’un ennui mortel, si je puis dire. L’ennui est une des formes que nous prenons, mais ce n’est pas à lui de prendre la nôtre.

Le jeu va désormais atteindre son apogée.

L'humanité est la machine, le piège, le piège absolu, et dans le même temps j'en fais son propre dispositif central, son pivot sacrificiel, elle est la machine et la pièce carnée dans la machine, mais elle est toujours les deux, séparément, et pourtant elle ne fait déjà plus qu'un avec elle-même, comme les autres cobayes avant elle.

Dans le genre dialectique aboutie, allez donc me chercher ce brave professeur Hegel !

Nul ne veut plus sauver d'exceptions en échange des troupeaux, personne ne souhaite la survie d'un génie inconnu contre celle de deux mille ou deux cent mille abrutis, couronnés de diplômes ?

Passons donc à autre chose.

Vous êtes tous des génies.

C'est ce que la démocratie a décrété, et c'est ce dont elle vous a convaincus, c'est ce qu'elle a fait de vous, ce que *nous* avons fait de vous : une immense platitude de génies adoubés les uns par les autres, en toute égalité. Vous êtes tous égaux, vous êtes tous égaux à Michel-Ange, à Max Planck, à Franz Kafka. Vous vous valez les uns les autres. Vous vous sauvez les uns les autres, à n'importe quel prix, avec tous les moyens disponibles, dès que ce principe pourrait être rudement mis à l'épreuve, et vous assassinez au plus vite l'innocence qui pourrait illuminer de sa présence le crime contre l'esprit auquel vous vous livrez ainsi, avec l'aide incomparable de mon Frère.

Vous êtes tous égaux. Vous êtes tous des génies. Vous allez tous vous entretuer.

Tu vois, ai-je dit au jeune enfant américain, ils ne connaissent pas vraiment les pouvoirs d'un ange déchu, encore moins celui d'un homme brisé.

Ils ignorent tout des pouvoirs que mon Frère m'a légués et pourtant, chaque jour, ils peuvent suivre le déroulement du Grand Jeu sur leurs écrans de télévision.

Tu vois, pauvre petit ange égaré, ils continuent d'être ce qu'ils sont, ils continuent d'écraser la beauté de la Création par la masse visqueuse de leur instruction, ils continuent de jouer les troupeaux contre les individus, les moyens contre les faibles, et plus encore contre les forts ! Ils vont maintenant poursuivre ce qu'ils ont toujours fait : jouer les troupeaux contre d'autres troupeaux, dont le leur. Ce sera juste à l'échelle du siècle dont mon Frère m'a confié la charge, ne serait-ce que pour un temps. Ce sera le Jeu de tous contre tous, ce sera la dé-Fête du Monde par lui-même, ce sera tout bonnement sublime.

Bonjour à vous tous, demi-frères humains, demi-sœurs humaines, bonjour à tous !

Nous allons sans attendre commencer par cette configuration : en lice, deux cités à la population comparable, mais aux charmes très spécifiques.

Chacune des cités peut voter pour ou contre sa propre destruction. Je sais que je peux compter sur de nombreuses pathologies suicidaires pour pimenter un peu la sélection finale.

Ensuite le « public ». C'est-à-dire le Monde. Le monde des sélecteurs, le monde des votants. Le monde de ceux qui vont choisir entre telle et telle cité.

C'est Interville version Hiroshima, c'est la *Total Panic World Cup*, c'est « Humankind Idol », avec moi seul comme véritable pop-star, c'est le bulletin de nouvelles où vous voyez votre propre visage, détruit, en plein centre de l'écran.

Vous ne pouvez détacher votre regard de votre reflet, n'est-ce pas ?

Tout semble converger vers votre règne, qui sera donc le nôtre. J'attends avec impatience l'hiver nucléaire que vous allez vous infliger, les pauvres microcéphales qui craignent un réchauffement de la planète vont être servis. Le froid, la nuit, les nimbes, c'est notre domaine, cela deviendra vite le vôtre.

Je suis peut-être allé un peu vite en besogne, plus tôt, en faisant valoir que mon Frère était une inversion totale de Dieu. Ce n'est pas tout à fait exact. Et c'est ce qui lui a toujours posé problème.

Mon Frère est un Ange déchu, il est donc une Créature de Dieu, il n'est pas « un » Dieu, même du Mal, car de Dieu, il n'y en a qu'un seul, à notre grand dam.

S'il n'y a qu'un seul Dieu, il n'y a qu'un seul Absolu, qui est Lui. Par conséquent, la notion même de Mal Absolu est une absurdité, tout du moins une approximation. Aucun Mal ne peut prétendre à l'Absolu puisqu'il est, toujours, à des degrés certes différents, et sous des apparences diverses, la victoire complète de la banalité, la domination sans partage de la logique sur le sens.

Ainsi, mon Frère n'a jamais pu atteindre l'état d'Absolu. Pas plus qu'il ne peut vraiment connaître l'expérience de la vie incarnée. Il ne peut donner la vie, comprenez-le bien, si vous le pouvez encore, puisqu'il ne peut que la retirer, et même pas pour son propre compte ! Certes, par ses manœuvres de possession des esprits humains, il peut forniquer, sous forme mâle ou femelle, avec les victimes de son choix, mais comment voulez-vous donc qu'il engendre quoi que ce soit !

Il est l'Adversaire, mais il est aussi l'instrument du Dieu Unique et Absolu qui a prévu pour nous d'être les tourmenteurs de l'humanité, via elle-même.

Nous sommes les Sélecteurs, nous sommes les Joueurs, nous sommes l'Épreuve, nous sommes votre Martyre sans cesse recommencé sur cette Terre, en cela il est incontestable que nous participons, contre notre gré, et sans doute le vôtre, à votre possible salvation.

Déchu, le Diable reste un Ange, il est l'Archange qui commande ses légions de démons, groupées par myriades, mais il a beau faire, il a beau entasser autant de troupes, de masses, d'armadas diaboliques qu'il lui est possible, il reste toujours à une distance infinie de l'Absolu, qui l'a banni hors de Sa lumière. Il ne pouvait donc plus qu'allumer ses propres torches dans les ténèbres pour y initier le feu des enfers.

C'est pourquoi, ne pouvant ni s'incarner pour de bon ni rejoindre quelque Esprit que ce soit, mon Frère est infertile, pour les siècles des siècles. Tous les abrutis qui vous feront valoir l'existence d'un prétendu « Fils » du Diable n'ont pas compris que le Diable ne peut en aucun cas s'hypostasier en une Seconde Personne. La seule chose qu'il peut faire c'est pervertir les esprits pour qu'ils pervertissent les corps.

Le Diable n'est pas une personne, c'est la raison pour laquelle il est une Fraternité. Il ne peut avoir de Fils, mais il peut avoir des frères, comme moi.

Comme vous tous.

Communiqué n° 31

C'est moi maintenant l'arme de destruction massive, partout où je passe des traces radioactives mortelles se répandent dans l'atmosphère, des neurotoxines virevoltent jusqu'au système nerveux central des animaux bipèdes, les bacilles et virus s'infiltrant dans les organes et les cellules de leurs organismes. Mon propre corps est une machine à tuer, sans même qu'il ait à faire plus que maintenir sa respiration.

Inutile que je vous fasse la description des villes maudites par où je passe, je suis passé, suis sur le point de passer.

Ce sont les villes qui ont soit souillé, comme nous les en avons enjointes, le nom de liberté, soit transformé la vérité en esclavage. Vous les connaissez, elles sont remplies de petits diplômés instruits de cette culture que nous avons forgée, si vous ne les connaissez pas, elles vous sont

interdites car vous ne vous prosternez pas devant leurs idoles.

Vous avez chacun votre Dieu en kit, jamais mon Frère et moi n'aurions pensé que nous réussirions notre coup à ce point de perfection. Je l'ai déjà dit mais tant pis, je me dois de le répéter : votre race est sans doute la matière la plus malléable de toutes les humanités que nous avons perverties dans cet univers.

Bien sûr, vous l'avez compris, je ne suis rien d'autre qu'un homme que la colère a consumé au-delà de lui-même. Vous avez fait de moi le pire des terroristes car, comme tout kamikaze qui se respecte, c'est en mourant que je délivrerai la pleine puissance du virus.

Et en attendant, l'autre dissémination mortelle, celle de la radioactivité, qui me tue encore plus vite que la batterie d'agents pathogènes, elle provoquera son lot de dégâts, elle aussi. Je serai l'ombre stavrogyre du bombardier en route vers chacun de vos habitats, vers chacun des secrets que vous y cachez, je suis le svastika volant au-dessus de vos crânes pour mieux les consumer, sans fin.

Je prends des avions, des trains, des autocars, des paquebots, des métros, des taxis, des péniches, je marche dans la rue, dans les centres commerciaux, dans les zones touristiques, dans les musées, les cinémas, les salles de concert.

Je suis un homme moi aussi.

Je suis très exactement ce que vous êtes.

L'anonymat collectif des grandes conurbations est déjà passé à l'action. Regardez avec quelle facilité j'ai pu me débarrasser de Calcutta, en compétition avec Paris. Il y a encore beaucoup de touristes dans le monde, et les touristes savent voter pour préserver leurs villégiatures. Des millions de cadavres jonchent les rues, flottent en grappes d'outres

gonflées, violacées, sur les eaux du Gange, rougies de sang. De multiples incendies, accidentels ou criminels, éclatent un peu partout dans la ville, dont les survivants se lancent dans des opérations de pillage à grande échelle.

Regardez le visage de cette jeune femme du Pendjab, violée pendant des jours puis finalement décapitée par ses assaillants sikhs, son visage implorait la grâce, et je vous l'ai montré, mais le sort de cette ville, le sort de cette femme, en était jeté. Par vous, et par-dessus bord.

Les humanitaires, eux aussi, votent. Grâce à eux j'ai pu raser Sydney et ses environs pour sauver la ville mexicaine d'Oaxaca.

Beaucoup de surfeurs, certes, ont succombé sur les vastes plages de sable fin, mais aussi des orphelinats entiers, comme celui-ci : chambrettes silencieuses, lits et berceaux parfaitement immobiles, tout comme les corps en blouse d'hôpital éparpillés dans les couloirs, les escaliers, les ascenseurs, les salles d'analyse, au chevet des bébés. Plus aucun cri, plus aucun vagissement, plus aucun pleur, l'euthanasie est au service du bonheur, le doute n'est plus permis.

Bienvenue dans la Machine Humanité, observez *bien* son dispositif central : elle-même. Détaillez le piège dans lequel toute cette famille de demi-frères et de demi-sœurs est enfermée, observez maintenant avec quelle ingéniosité je vais légèrement translater le vecteur sur des points particulièrement sensibles au plan géopolitique.

Téhéran. La Mecque. Karachi. Rome. Jérusalem. Washington. Moscou. Pékin.

Qui va voter pour qui, sachant que de son choix va dépendre, ou non, l'allumage des missiles porteurs d'ogives nucléaires en direction de telle ou telle cité, prête à la rétorsion immédiate ?

Comment allez-vous faire, mes frères et mes sœurs, mes amis de la grande fraternité humaine, pour vous départager, pour vous sauver les uns les autres, comment allez-vous

survivre aux crimes de masse que nous allons faire peser sur l'ensemble de vos consciences ?

Observons par exemple le comportement de la famille Springfield, à Sydney, soumise à ma multicontamination radicale, et celui de la famille Alveira, à Lisbonne, ville que je viens de mettre en compétition avec Rio de Janeiro, choix qui me semblait couler de source, ne trouvez-vous pas ?

Je marche avec l'enfant de la Sixième Avenue à mes côtés, il m'a dit qu'il était un Ange sans vouloir me donner son nom. Peut-être est-il saint Michel, ou l'archange Michaël, peut-être est-il le Christ ?

Non. Le Christ oserait-il apparaître ainsi, sous les traits du Frère du Fils de Pute, avant qu'il le devienne ?

Et même, en ce cas, pourquoi me laisse-t-il en toute impunité aller jusqu'au bout de mon Jeu-qui-est-la-Vie, pourquoi ne m'arrête-t-il pas dans cette Fête-Monde dont je suis le DJ mortifère ?

Pourquoi suis-je encore ici, pourquoi ne suis-je pas renvoyé aux côtés de mon Frère, sur sa plage ardente ?

– Tu vas bien vite connaître la vérité à ton tour, me dit l'enfant. Ce sera à toi d'expérimenter la peur au carré. Lorsqu'on sait tout de ce qui va nous arriver, seconde par seconde, durant l'Éternité.

Il est vraiment bien, ce gamin, je sens qu'il sera vraiment moi, d'ici peu. Si je pars en vacances à mon tour, il me semble qu'il pourra aisément prendre ma place. Après tout, il est un Ange.

Tout comme nous. Il suffit de le faire déchoir, il nous a bien suffi de vous faire chuter.

Sur la Terre qui vous a été confiée, les cataclysmes que vous déclenchez à mon passage, c'est-à-dire le vôtre, créent un spectacle de tornades de feu et de blizzards pyroclastiques qui embrasent vos cités, vos corps, vos utopies. Sachez que ce n'est qu'un début. Désormais le Jeu est parvenu à son degré ultime : il fonctionne tout seul, se créé tout seul, se détruit tout seul, puisqu'il est vous, que

vous êtes lui, dans votre hybris incestueux sans cesse recommencé. Vous n'avez plus besoin de mon aide. On me dit que les supplices sophistiqués que j'ai inventés lors de la première étape de ma mission sont désormais repris, voire améliorés par diverses factions armées. Je sais très bien que l'on n'arrête pas le progrès, surtout lors des périodes de grands massacres. Les vocations se multiplient, c'était là le but initial de ma mission, en passe d'être réussie au-delà de toute espérance, pour autant que le mot revête le moindre sens pour nous.

À Sydney, la famille Springfield va mourir et elle le sait. À Lisbonne, la famille Alveira attend le résultat de la (s)élection, à trois heures du matin, mon heure de prédilection, je donnerai le résultat de la compétition.

Les dynamiques sont fort différentes, admettez-le, pourtant elles ne forment qu'un seul processus, entièrement déterministe, parfaitement déterminé.

Je suis l'Ingénieur de mon Frère. Mais mon Frère, lui, est un philosophe.

Il possède d'ailleurs tous les doctorats de ce monde.

Julia Springfield est la cadette de la famille. Elle est en train de mourir dans des convulsions atroces qui lui arrachent des plaintes sans fin. Son père, Jonathan, est la seule personne à peu près valide qui reste dans cette famille des faubourgs nord de la ville. Les Australiens n'ont pas trop la cote en ce moment. Ils sont blancs, plutôt conservateurs, et ont eu le mauvais goût de rester vingt millions d'habitants d'origine européenne sur une île-continent aussi grande que le Brésil ou la Chine.

Ils n'avaient guère de chances face à une cité plongée dans la pauvreté et qui brandit des icônes de Fidel Castro pour se débarrasser de la misère.

Voici pourquoi la famille Springfield meurt. Parce que vous êtes non seulement des génies, mais des génies humanistes.

Jonathan Springfield n'a rien pu faire pour sauver sa femme, emportée dès la première vague de la multicontamination express. Plus de docteurs, plus d'hôpitaux fonctionnels, les systèmes de transports à l'arrêt, les administrations, les services publics comme privés littéralement anéantis.

Maintenant Jonathan Springfield se bat comme il peut pour essayer de sauver ses trois enfants. Il doit s'en douter, il n'a strictement aucune chance. Je ne suis pas du genre, tout de même, à laisser une seule chance à ceux qui vous ont condamnés, monsieur Springfield, vous mourrez certes, mais ceux qui vous ont exterminés, vous et votre famille, les gagnants du Jeu, vont découvrir à quoi ressemble un billet de loterie chanceux, quand il est tenu dans la main de mon Frère.

C'est le métapneumovirus de dernière génération qui est à mon service, ici.

Détaillons un instant les effets de l'agent pathogène sur la petite Julia Springfield, âgée de neuf ans :

Les expectorations se succèdent à un rythme épuisant, explosions organiques, pleines de sang, de bile, de liquide lymphatique, de pus et de viscosités contaminées, myalgies, bronchiolites, pneumonies, rhinotrachéites, forment les symptômes convergents typiques de la pathologie, sous forme rétrovirale proche des APV, *avian pneumovirus* et du hRSV, *human respiratory syncytial virus*, l'agent infectieux, appartenant à la famille des paramyxoviridae, se propage rapidement dans l'ensemble des voies respiratoires, des poumons aux voies nasopharyngiales, il s'accompagne de très fortes fièvres, de crises de vomissements, d'une déshydratation notable et de violentes migraines.

Jonathan Springfield ignore probablement tout cela alors que sa petite fille est en train de mourir et que ses deux garçons se battent déjà au stade terminal de la maladie.

Mais que lui importe tout cela, en quoi ces connaissances pourraient-elles sauver sa petite Julia ? Oui, à quoi pourraient-elles servir alors que son cri de douleur s'élève dans la nuit, à l'instant où la petite fille relâche son dernier soupir, bouillante de fièvre, et qu'il est diffusé vers des millions d'écrans de télévision, des millions d'ordinateurs interconnectés, des millions de cerveaux dans lesquels j'écris ces mots ?

Ces connaissances ne servaient à rien. Pour moi, elles n'avaient de valeur qu'en tant que cruauté esthétique supplémentaire. La Technique est un piège. En cela, elle peut s'offrir le luxe d'être pire que sarcastique, elle peut faire montre d'une totale indifférence.

Pourquoi faut-il que ce soit lui qui survive ? Pourquoi ? hurle-t-il à la face du ciel, les yeux noyés de larmes, la bouche tordue par la douleur incommensurable de voir partir son enfant devant ses yeux. Il ne sait pas qu'il est comme Olga dans sa machine, et que son regard, ses cris, sa détresse, c'est à nous, le Monde, le monde de mon Frère, le monde de tous ses frères, qu'il la destine, et qu'il n'y a pas de *pourquoi*, juste un *comment*, il n'y a aucun sens à tout cela, mais cela reste d'une implacable logique.

Les frères de la petite Julia ne sont pas vraiment dans un meilleur état, le plus jeune est pratiquement à l'article de la mort, son corps brûlant de fièvre ne remue presque plus.

Jonathan Springfield contemple ses enfants mourir, heure après heure. Il sait à qui il doit cette terreur de se retrouver seul, sans plus le moindre proche, il sait à qui il doit une vie détruite et une mort solitaire, il sait à qui il doit les larmes qui ne peuvent s'empêcher de le vider de tout son sel, de toute son eau, de tout son feu.

Il est seul. Absolument seul, et sans le moindre espoir.

Il est seul, au milieu de tous ses frères.

Communiqué n° 32

À Lisbonne, avec l'enfant de l'Avenue of the Americas, j'ai pu établir une topographie très précise de la ville. Cette

antique cité, tortueuse, aux quartiers très distincts, doit être attentivement étudiée au cas où je devrais lâcher sur elle les chiens de l'Apocalypse. Même chose à Rio, où j'étudie à fond la direction et la rotation des vents soufflant de l'Océan ou de l'Amazonie.

À Lisbonne, la famille Alveira attend. Elle a vu ce qu'il vient d'arriver à Sydney. On prie beaucoup pour que Rio soit choisie par les Sélecteurs, par le reste du monde, par leurs frères.

La famille Springfield agonise lentement, la famille Alveira attend.

Il va bientôt être trois heures du matin. Il va bientôt être l'heure de faire connaître le résultat du vote au monde entier, dont les premiers concernés. Il est temps de faire plonger une cité tout entière dans le gouffre sans fond de la peur au carré.

Ah, chers amis-cerveaux, chers amis lecteurs de votre propre monde, si vous aviez pu suivre ce combat épique, digne d'un show de télé-réalité, où la planète s'est départagée entre supporteurs de Rio et partisans de la capitale portugaise.

Il est trois heures du matin. Il est temps que vous sachiez.

Voilà.

La Samba a eu raison du Fado.

Les Cariocas ont vaincu les résidents de Lisbonne, dont cette brave famille Alveira qui, comme toutes les autres, vient d'apprendre que j'arpentais déjà les rues de leur ville.

Oui, je suis là. Coucou. Lisbonne est une ville merveilleuse, elle fera probablement un des plus beaux cimetières qui soit.

C'est sans doute pour cette raison que j'ai opté pour la solution nucléaire plutôt que bactériologique concernant cette humanité urbaine spécifique, c'est le genre de choses que je réservais à New York City, *the Big Apple*, à l'origine, avant que je ne rencontre l'enfant de la Sixième Avenue,

avant que je ne décide qu'après tout, toutes les villes de la Terre avaient droit à leur *Ground Zero*.

Les pouvoirs que mon Frère m'a légués sont de plus en plus efficaces, je suis devenu un véritable surgénérateur. Je produis du plutonium ou du cobalt-60 par la moindre action de mon organisme : respiration, sueur, fluides divers. Je marche et je tue, sans rémission possible, je marche et la radioactivité plane autour de moi, je marche et la mort marche avec moi, sous la forme d'une lumière invisible.

Ce sera si beau, cette ville désolée, morte, saturée de cadavres, bientôt simples squelettes. Et qui brillera, nuit et jour, à des dizaines de kilomètres à la ronde.

La famille Alveira connaît tout des symptômes liés à l'exposition à des matériaux fissiles. Ils ont déjà eu droit, lors du Jeu, à une vision très nette, grandeur nature, de ce à quoi ressemblait une telle catastrophe, ils ont pu voir ce que cela a produit sur la ville de Bangkok, et sur celle de Montevideo.

C'est l'effet bombe-à-neutrons : non seulement elle ne tue que les hommes et les animaux, laissant les infrastructures immobilières et industrielles en état de marche, mais elle tue l'adversaire avant même d'être arrivée sur la cible, elle le tue avant même d'être tirée.

Elle le tue psychologiquement.

Comme la famille Alveira, qui ne trouve pas même les ressources nécessaires pour tenter de fuir la cité. Il est vrai que ce serait peine perdue, mais on pouvait s'attendre tout de même à ce qu'ils la prennent, cette peine.

Mais non, on dirait que l'humanité est fatiguée, racornie, vieillie avant l'âge. Je soupçonne mon Frère d'y être pour quelque chose.

Désormais ce sont toutes les polices du monde qui se sont lancées à ma poursuite, sauf qu'elles pourchassent des

chimères, des leurres, des fictions devenues vraies, des vérités devenues légendes, elles pourchassent des milliers et des milliers d'hommes et de femmes qui servent de pièces à la machine.

Les contaminations radiologiques, bactériennes, toxiques, soit le *nec plus ultra* de la guerre moderne, ne sont plus seuls en cause. Comme je vous le disais, le monde de mon Frère est celui des réversions infinies. Temporalité ? Histoire ? Géographie ? Voilà les mots qui le font le plus rire, sans aucun doute.

Pendant que mes armes à rayonnements, mes virus, mes toxiques surpuissants font entrer le Monde dans le futur, et plus sûrement encore, le futur dans le Monde, toutes les formes de guerre ayant un jour pris racine sur cette Terre sont désormais réveillées. On tue à l'arme blanche, au revolver, à l'arme automatique, à la grenade, à la bombe. On tue à mains nues.

Miracle de la démocratie élective ! Les villes et les nations se vengent du vote des autres, qui leur ont déplu, pour une raison ou pour une autre, le ressentiment sert de carburant à la colère, la haine s'élève partout, comme autant de champignons atomiques, des alliances se forment, des inimitiés ancestrales refont surface, on établit des choix, on se bat pour ses choix, on tue pour ses choix.

Des landaus, des jardins d'enfants, des cours de récréation et des pouponnières sont pris pour cibles par des snipers en série, des familles entières sont décapitées puis démembrées à la hache d'incendie, égorgements, éventrements, dépeçages à vif, les uns à la suite des autres, chacun devant les yeux des autres, qui suivront, des adolescentes sont violées puis jetées dans des fleuves, des puits ou des ravines, ou alors brûlées vives à l'essence avant d'être entassées dans des bennes à ordures, on assomme, crânes ouverts sous des coups de butoir répétés, on étrangle, mains nouées autour des gorges, écrasant les glottes et les trachées artères, on scalpe, on coupe langues, oreilles, organes génitaux, seins, mains, pieds, on crève les yeux, implosion liquide de l'organe, jaillissement purpurin

de sang et de chair cristalline, on étouffe par tous les moyens imaginables, parfois un sac de plastique vient servir d'auxiliaire, tout cela est désormais sur à peu près tous les sites du worldwideweb. Welcometohell.world a cédé la place à welcometohumanity.world. Maintenant vous comprenez pourquoi : LE site web du « diable » c'est vous tous, vous êtes le blog de vos propres abominations, votre succès est grandissant.

Je n'ai même plus la place de vous permettre d'observer chaque crime dans sa singularité, c'est fini, ça y est, nous sommes définitivement entrés dans l'âge des troupes instruits, l'ère des masses atomisées en subjectivités autocentrées, qui s'atomiseront bientôt les unes les autres, dans le métacentre global que sera devenu le Monde.

Alors, maintenant que j'ai déplacé le Jeu sur les cases de l'échiquier géopolitique global, il commence, comme je vous le disais en préambule, à devenir autonome. Vous devenez libres ! Libres de vous entretuer sans merci, pour toutes les causes et les raisons que mon Frère et moi auront laissées dans vos esprits depuis que vous avez oublié d'y faire fructifier l'essentiel.

Je n'ai plus besoin de machines, la machine c'est vous tous, je n'ai plus besoin de dispositif central, vous êtes le dispositif central. Vous êtes libres sur ce Monde qui est la Fête, vous êtes comme des Dieux, dans cette vie qui est le Jeu !

Que se passe-t-il exactement lorsqu'une bombe à fusion thermonucléaire de, disons, dix ou vingt mégatonnes s'abat sur une cité moderne ?

Pour le savoir, il faut commencer par comprendre en quoi la bombe thermonucléaire est la *bombe universelle*.

Toute bombe conventionnelle, même délivrée par milliers de tonnes, est déterminée par le relief du terrain où elle doit

atterrir ainsi que par la localisation exacte de sa cible, et sa configuration au sol.

C'est logique : une bombe conventionnelle explose lorsqu'elle touche le sol.

La bombe nucléaire n'explose pas au contact du sol, elle explose bien au-dessus, généralement aux alentours de cinq cents mètres d'altitude. La boule de feu peut alors atteindre son maximum d'amplitude avant de creuser un cratère d'au moins un kilomètre de diamètre et d'élever dans l'atmosphère un champignon de débris, de terre, de feu, jusqu'à dix ou vingt kilomètres de hauteur.

Le processus est entièrement déterministe, il est parfaitement déterminé.

1) Au moment primitif de l'ignition, c'est tout d'abord une bombe atomique « normale », dite bombe A, basée sur la fission en chaîne de deux masses de plutonium ou d'uranium, qui explose.

2) Cette bombe n'est pas l'engin destructeur en tant que tel, elle n'est en fait qu'une allumette. Une allumette qui aurait pu pulvériser Hiroshima mais une allumette quand même.

3) Car la bombe thermonucléaire, dite bombe H, n'est pas une bombe à fission mais une bombe à fusion. Admirez une fois de plus mes talents en matière de réversion dialectique.

4) La bombe à fission allume la bombe à fusion en élevant le facteur thermique jusque vers un million de degrés, température nécessaire et suffisante pour faire fusionner, comme à l'intérieur du Soleil, deux atomes d'hydrogène en un atome d'hélium, délivrant au passage l'énergie et les radiations d'un petit astre tombé sur la Terre.

Comment se déroule le processus, vu depuis l'extérieur de la bombe, autant dire depuis ceux qui vont mourir, ou ceux qui viennent de lâcher l'engin fatal ?

1) Lumière.

2) Feu.

3) Choc.

4) Radiations.

C'est un processus parfaitement déterministe, entièrement déterminé.

À Hiroshima, ou Nagasaki, des bombes atomiques « simples », de quinze à vingt *kilotonnes*, firent périr à chaque occurrence environ quatre-vingt mille personnes, en blessant grièvement le triple, sans compter les survivants contaminés qui mettraient des mois ou des années à succomber aux rayonnements.

Vingt kilotonnes de TNT. Vingt mille tonnes.

Les photographies des deux cités japonaises prises après les explosions donnent à voir avec précision la magnitude de l'énergie qui aplanit littéralement toute construction à plusieurs *miles* du point d'impact.

Maintenant, amis cerveaux, amis lecteurs, amis humains, mes demi-frères, je vous prie d'envisager mentalement cette puissance dévastatrice multipliée par un facteur mille.

La bombe thermonucléaire standard. Vingt MEGATonnes de TNT. Vingt millions de tonnes.

Cette fois, ce sont des mégapoles de dix, vingt, voire trente millions d'habitants que vous êtes certains de pouvoir anéantir d'un seul coup. Une tonne de TNT par habitant. Dire que certains se plaignent de l'inégalité criante dans la distribution des ressources terrestres ! Mon Frère et moi allons nous en occuper, n'ayez crainte, nous sommes les grands égalisateurs. Le cratère concurrencera celui d'un petit astéroïde, le champignon de feu, de terre et de débris ira flirter avec les limites de l'atmosphère. Aucun building, aucun boulon, aucun humain, aucun insecte, même, ne survivra au processus. Rien ne peut survivre à vingt millions de tonnes de TNT.

Pas même Téhéran.

Pas même Karachi.

Pas même Paris.

Pas même New York.

Pas même Londres.

Pas même Moscou.

Pas même Los Angeles.

Pas même Berlin.

Pas même Rome.

Pas même Jérusalem.

Pas même le désert.

Je ne suis peut-être pas un Ange, mais j'apprends très vite mon métier de démon. Je suis celui qui trône sur toutes les proliférations du ressentiment, celui qui adoube la volonté de puissance des faibles et des lâches, celui qui insuffle les pathologies de mon Frère dans leurs cœurs, grands ouverts comme les cuisses d'une catin, prêtes à recevoir son foutre damné.

Mais je suis aussi celui qui a appris à certain d'entre eux, les plus faibles, les plus lâches, justement, à quel point le monde de la Technique était sans pitié.

Ces gros abrutis, avec leurs idéologies de tinettes, et ces religions merdiques qui les ont laissés plantés mille ans en arrière, les voilà qui pensent maintenant pouvoir s'accaparer sans coup férir les puissances mises en œuvre par le très saint plutonium, sans se douter que si Dieu a créé ce métal, comme tout le reste, c'était précisément pour éprouver l'humanité, ou ce qui se nomme telle, à cette étape particulière de son évolution.

Nous dirons donc, pour les oreilles matérialistes qui ne croient qu'en nous, et encore, que je suis un agent actif de la sélection (sur)naturelle.

En fait, encore une fois, cela ne prend vraiment tout son sens que si vous comprenez à quel point je matérialise la

ligne tendancielle de l'humanité, à quel point je suis vous, et surtout votre devenir. Aussi, il est absolument impératif de souligner le fait que c'est vous, désormais, qui êtes des sélecteurs actifs les uns pour les autres.

Vous vous êtes tous déportés d'un bloc, comme dans un unique train, sur la rampe de sélection finale, vous m'avez laissé vous matriculer, vous avez revêtu toutes sortes de pyjamas à rayures, de tous les coloris possibles, et vous avez édifié vous-mêmes les miradors, les grillages de barbelés, les chambres à gaz, les fours.

Et maintenant, vous essayez de me faire croire que ce n'est pas ce que vous vouliez ?

Maintenant que vos cités pleines d'orgueil s'atomisent les unes les autres ?

Contemplez les nuages de cendres ardentes élevant leurs colonnes titanesques jusqu'aux cieux enténébrés, contemplez, si vous le pouvez, la répétition des flashes lumineux qui annoncent les cyclones de radiations, contemplez la boule de feu qui gonfle comme un petit soleil, devancée par un mur de chaleur qui consume tout sur son passage, avant même l'arrivée de la titanesque onde de choc.

Qu'est-ce qui se passe ?

On recule devant la menace du gros champignon infernal ?

Allons, vous ne risquez rien, voyons ! Vous voici devenus une « Grande Puissance ».

C'est ce que j'aime le plus chez les hommes, ils ne se rendent compte de la nullité de leur puissance qu'une fois celle-ci anéantie !

On dit même que, pour certains d'entre eux, la certitude est faite que le Paradis les attend en commettant tous ces crimes. Ils ont raison.

Le Paradis de mon Frère.

Désormais l'hiver nucléaire est devenu l'horizon destinal de cette humanité. Mieux encore, la multiplication des impulsions électromagnétiques géantes, dites EMP, conséquences des explosions atmosphériques, a plongé la planète dans le noir. Black-Out Général. Extinction des feux. Plus une lumière, plus un feu de signalisation, plus un écran, plus une diode, plus rien. Plus d'électricité. Nulle part.

L'électricité est le feu de la lumière, il n'est pas notre feu, qui est le feu des ténèbres, l'anéantissement de toutes les machines qui fonctionnaient grâce à l'électricité va permettre la domination sans fin de machines beaucoup moins dociles, sinon entre nos mains. Des créatures dont la Chute n'est pas l'épisode initial, mais le motif singulier à travers lequel toutes leurs actions peuvent être lues.

C'est la beauté de l'effet EMP : le feu de la lumière a pour résultat de plonger le monde dans les ténèbres, et son feu spécifique, qui est le nôtre.

Oui. Ce Monde en son entier, ce Monde qui n'a jamais été autant *votre* monde.

Admirez, je vous prie, la beauté du processus, amis cerveaux, amis lecteurs...

– Tout *cela* ne servira à rien.

C'est l'enfant américain qui vient de me parler, me coupant dans l'écriture de mes pensées.

J'éclate d'un rire mégatonnique.

– Évidemment que cela ne servira à rien, les guerres ne servent à rien, et c'est à cela qu'elles servent.

– Tu n'es ni un homme ni un ange, même déchu. Tu ne sais pas ce que tu es.

– Que m'importe ! Savoir ce que l'on est n'a jamais empêché quiconque de faire n'importe quoi. Et en ce qui me

concerne, chère icône vivante de l'innocence, je suis le Frère du Diable, inutile de préciser que je sais très exactement ce que je fais, moi, quand je plante des clous dans une croix.

Le sourire de l'enfant américain s'accentue, comme guidé par l'intensification de la lumière astrale qui émane de son corps.

– Ni homme, ni ange, ni bête, ni machine. Que peux-tu bien être à ton avis ? Cela ne semble pas te concerner vraiment, remarque, je comprends. Peut-être n'es-tu rien, précisément ?

– J'ai été un homme, il y a longtemps, ce monde n'existait pas encore puisque nous sommes en train de le recréer, mais maintenant je ne le suis plus, je suis le Frère du Fils de Pute.

– Tu dois bien comprendre que si tu possèdes ce don d'ubiquité, si tu es capable d'être à Sydney et à Oaxaca en même temps, ou de te translater en une nano-seconde entre New York et Buenos Aires, et si tu as été un jour un homme, alors en aucun cas tu ne peux être un Ange, même déchu, comme celui que tu appelles ton Frère.

– Ce qu'il est, n'en doute pas, mon tendre enfant.

– Je n'en doute pas, le problème est sans importance. Ce qui compte c'est que tu vas devoir admettre la vérité concernant ce que tu es vraiment, mais pour cela, il faudra que tu respectes la promesse que tu m'as faite.

– Je ne t'ai fait aucune promesse. Et si je t'en avais fait une, tout m'obligerait à ne pas l'honorer.

– C'est vrai, je me dois de rectifier : c'est cette promesse qui t'a faite, cette promesse de m'emmener voir ton Frère, car elle seule peut, éventuellement, te faire comprendre qui tu es vraiment, quelle personne tu es ou as été.

– Mon Frère n'appréciera pas beaucoup, il déteste les invités surprises.

– Ce ne sera pas très grave, d'une certaine manière il me connaît, et lui aussi il sait ce que tu es vraiment.

– Aucun Ange ne peut traverser le dernier cercle de l’Enfer sans tomber sous l’emprise de mon Frère, tu le sais aussi, j’imagine ?

– Le dernier cercle de l’Enfer, nous y sommes déjà. Et cela tombe bien, j’ai justement l’impression que ton Frère nous y attend. Il est déjà là.

– Il est *toujours* là, ai-je rectifié.

Alors nous voici donc dans le Monde de mon Frère, et ce monde c’est celui-ci, aucun doute, c’est le vôtre. Il ne l’avait jamais réellement quitté, se contentant de me fournir l’intérim pour mieux faire semblant de disparaître. Il a toujours été là, et je l’ai toujours su. Sa plage ardente nous attend, au milieu des nuées non moins ardentes que les hommes font jaillir sur toute la surface du globe.

J’ai été un homme, je ne suis pas un Ange. Je suis le petit frangin du Diable, mais qui suis-je vraiment, si je ne suis pas non plus cet enfant qui fut moi, et qui m’accompagne jusqu’à la demeure infernale ?

L’identité de mon Frère est d’une clarté toute ténébreuse. La mienne d’une obscurité lumineuse : je ne sais rien, ou presque, de mon passé et je m’en contrefous. Je suis né au moment où le Diable est venu me proposer son allégeance, provisoire certes, le temps qu’il passe ses vacances hors de ce monde, qu’il n’a jamais quitté.

– Tu as oublié la nature profonde de ton Frère, me dit le jeune enfant, tu as oublié que c’est lui le maître suprême des réversions dialectiques, il a inversé le pacte faustien, mais uniquement à son avantage, puisque de toute manière, tu le sais fort bien, seule la trahison prévaut.

– Mais peut-il se trahir lui-même ? ai-je répondu.

Le sourire de l’enfant américain est plein de tous les Hiroshima passés, présents et à venir.

– Je m'étonne de tant de naïveté de ta part, bien sûr que Satan peut se trahir, il passe même son « existence » à cela, car il entraîne tous les humains qui auront pactisé avec lui dans cette dynamique.

– Je ne suis plus un homme. C'est pour cela que ta théorie ne fonctionne pas. Entre le Diable et moi le rapport est non seulement asymétrique, mais il n'est même pas réellement établi. Nous sommes frères, certes, mais nous nous rencontrons une fois tous les millions d'années.

– Je sais, cela est dû à ce que tu es, et tout ce que tu ignores, mais que ton Frère va bientôt te révéler.

Et je lis dans le regard de l'enfant qui fut moi que les Temps sont venus. L'heure de mon Frère est arrivée, revenue, devrais-je dire. Les vacances du Diable sont terminées, mon intérim aussi.

Ma rencontre avec le môme de l'Avenue of the Americas aurait dû m'alarmer un peu plus.

Où sommes-nous maintenant ?

Aucune importance. Nous sommes quelque part en ce monde, nous sommes n'importe où dans le Monde de mon Frère, nous sommes sur la plage ardente qui trône au cœur même d'un des multiples *Ground Zero* qui parsèment la planète.

N'importe lequel. Mon frère les a tous achetés, avec une poignée de rayons gamma. Nous marchons même probablement sur tous les *Ground Zero* de la planète, simultanément.

Les cadavres carbonisés, irradiés, déchiquetés, qui forment un tapis violet noirci autour de lui, les squelettes blanchis se transformant lentement en un sable fin et crayeux, les trépassés qui pourrissent, rongés d'asticots, connaîtront tous le même sort. La plage est un océan de corps qui fait face à un océan de feu.

À l'horizon, en un cercle mathématiquement parfait, j'aperçois une barrière, une masse d'objets qui forment une haute muraille métallique. On dirait des derricks, des tubulures d'industries pétrochimiques, je distingue d'ailleurs des torchères flamboyantes ici et là.

– C'est la frontière avec l'avant-dernier cercle, là-bas les machines de torture industrielle les plus inimaginables ont été mises en place par ton Frère, juste avant d'arriver au brasier lui-même. Le Diable est un processus. Entièrement déterministe, et parfaitement déterminant.

Là-bas, au loin, au bord des rouleaux d'écume ardente, j'aperçois la chaise longue de mon Frère, analogue à un trône noir décoré de têtes tranchées.

Il a repris ses bonnes vieilles habitudes, le temps des loisirs est terminé pour de bon. Le travail reprend. Ce *Travail-qui-rend-libre*.

Mon Frère me sourit, il a bien profité de ses vacances, je lui rends son sourire, j'ai fort bien profité des siennes, moi aussi.

– Je crois que j'ai bien fait de te faire confiance, si tu n'avais été qu'un homme tu te serais comporté comme une simple bête.

Il observe un instant l'enfant que j'ai ramené de l'Avenue of the Americas.

– Ah, fait-il, tout juste intéressé, tu l'as conduit jusqu'ici ? Sais-tu de qui il s'agit vraiment ?

– Il est moi, avant que je sois ce que je suis.

Mon Frère accentue son sourire.

À mes côtés, le jeune enfant le regarde, pas du tout impressionné, ni par lui, ni par son trône de plage, ni par l'océan de feu, ni par l'océan de corps, ni par les machines abominables qui nous encerclent.

– Ah, Petit Frère, c'est presque vrai. De la même manière qu'il est *presque vrai* que tu es mon Petit Frère. Comme tu le sais c'est ma grande force : avec moi, en fait, rien n'est

jamais faux, rien n'est jamais véridique, tout est toujours confus, mélangé, relatif, *hybridé*.

L'enfant de la Sixième Avenue tourne la tête dans ma direction, il ne dit rien mais dans son regard je lis : l'heure de la trahison, l'heure du Diable.

– Vois-tu, reprend mon Frère, s'il est vrai que je suis une Fraternité, je dois aussitôt préciser que je suis le Frère de tous, en général, mais d'aucun en particulier. Je ne suis en fait le Frère de personne, même pas de tous ces humains qui ont fraternisé avec moi.

– Je n'ai pas fraternisé avec toi, c'est toi qui es venu vers moi, puisque tu avais besoin d'un corps.

Explosion du rire de mon Frère sur la plage ardente.

Regard bleu implacable de l'enfant qui me fixe et qui continue d'envoyer le même message : l'heure de la trahison est venue. Il est trois heures du matin pour toi, comme pour tous les autres.

Mon Frère se campe profondément dans son trône de mort, il me regarde avec ce sourire qui est le mien, en bien pire.

– Je n'avais pas besoin de ton corps, je n'ai d'ailleurs jamais eu besoin de corps, je veux dire pour moi-même, puisque tous les corps, ou presque, m'appartiennent.

– Tu avais pourtant besoin du mien puisque tu es venu y implanter tes pouvoirs ! Sinon je serais justement resté un homme, un tueur en série comme les autres.

Mon Frère me regarde, l'enfant me regarde, le dernier cercle de l'Enfer me regarde.

Puis mon Frère jette un regard amusé vers l'enfant, alors que le mien se perd dans l'horizon de machines.

– Désires-tu lui expliquer ?

L'enfant ne répond rien. Il tourne à nouveau la tête dans ma direction, à l'unisson avec mon Frère.

– Désire-t-il l'entendre ?

– Qu'est-ce que je suis censé vouloir entendre ou non ?

L'enfant plonge son regard bleu comme du feu dans le mien et ce regard me demande : désires-tu vraiment entendre la vérité ?

– J'imagine que l'Enfer est le lieu idéal pour une telle conversation.

– Tu ne saurais mieux dire, lâche mon Frère dans un petit rire, alors qu'il s'amuse à lancer des os et des crânes dans l'océan de lave.

– Et quelle est donc cette vérité ? Que tu n'es pas venu imprimer ton ombre au plus profond de moi, afin que je poursuive ton œuvre, à ma manière ? Avec mes instruments de justice personnels, faits à mon image ? Avec mes châtiments singuliers, modelés selon celle de l'homme ? Tu vas oser dire que tu ne m'as pas confié l'intérim, tu vas oser dire que nous n'étions pas deux à chaque fois, que nous ne formions pas une gémellité démoniaque parce que mon corps, justement, autonome, ne t'était pas soumis mais disposait de tes infernales dispositions ? Tu oserais t'abaisser à un si minable mensonge, ici, sur la plage centrale de l'Hadès ?

– Ce pourrait être l'endroit idéal pour ce faire. Mais tu fais erreur, il n'y a là aucun mensonge.

– Comment peux-tu dire cela, je suis venu jusqu'ici, et crois-moi, j'ai laissé ma trace sur ce globe humanisé.

– Je ne dis pas le contraire, simplement tu te trompes si tu crois que je me suis servi d'une manière ou d'une autre de ton CORPS.

– Je ne comprends plus. Tu es moi parce que j'ai accepté d'être ton double. Je suis toi parce que tu m'as demandé de l'être.

Mon Frère jette un coup d'œil vers l'enfant de la Sixième Avenue, tout en lançant une poignée de phalanges blanchies dans l'océan de feu.

– Explique-lui, demande-t-il.

L'enfant me regarde, ces yeux bleu azur me transpercent, une vision semble vouloir s'imposer à mon esprit, mais une force contraire l'empêche d'y prendre consistance. Alors l'enfant parle, ce sont les premiers et les derniers mots qu'il prononcera ici.

– Tu n'as pas de corps. Tu n'es plus un homme, et depuis plus longtemps que tu le crois.

– Mais alors, qui suis-je ?

– Tu es mort. En fait, pour être précis, tu es mort mais ton âme erre encore en ce monde, et elle peut donc passer par tous les mondes, sauf celui de ton Créateur.

Le sourire de mon Frère a pris possession de tout le dernier Cercle, et sans doute de tous les autres. Mais je comprends que cela fait des éons qu'il en est ainsi.

Je suis un spectre, un fantôme.

Je ne suis pas un corps, pourtant je suis le dispositif dans la machine, et je suis la machine qui le contient. *I am the ghost in the machine, I am the machine which doesn't have a body.*

Je ne suis plus un homme depuis longtemps mais je continue d'être prisonnier de ce monde, ma seule issue de secours restant le domaine de mon Frère.

Le piège, c'est moi. Et c'est moi qui suis dans le piège.

Et le piège ultime du Diable se trouve dans cette réversion indépassable : il n'a fait allégeance à aucun corps, à aucun esprit vivant. Il s'est contenté d'un prolétaire, un prolétaire des limbes qui lui livrerait la force de son esprit errant, comme les prolétaires humains vendent leur force corporelle de travail d'usine en usine.

Le Diable, avec moi, a pris le visage, l'allure, la réalité d'un capitaliste éthique et équitable. Il ne m'a soumis à aucun esclavage, aucune *possession*, aucun *contrat* faustien. Il m'a laissé libre.

Je l'étais d'autant plus que je n'avais plus d'existence concrète.

Tout se retourne, enfin, tout prend *sens*, enfin, la tyrannie logique est sur le point d'être brisée.

La vérité se trouve dans le regard lumineux de cet enfant, ici, au beau milieu du dernier des Cercles de l'Enfer, et elle se trouve dans le sourire de mon Frère qui reprend possession de son Royaume.

La vérité aussi est une machine qui se contient elle-même.

*Être/Ne pas être**Communiqué final***Where only one thing can save you**

« Les âmes perdues ne savent rien de leur vie antérieure, et pas plus de leur mort. Elles ignorent également ce qui va advenir, elles sont comme maintenues prisonnières hors de toute temporalité. Tu admettras que, comme Petit Frère, tu étais un candidat de choix. Simple homme, tu n'aurais fait, comme tous les autres, que succomber à mes divers élixirs de vengeance, tu aurais fait "justice" toi-même, tu serais peut-être devenu un tueur de masse redouté, bref une de mes créatures habituelles. Mais j'avais besoin de bien plus que ça. Je voulais, au moins une fois, m'incarner quelque peu dans le monde, et je ne pouvais le faire que dans un NON-CORPS, et tu étais le candidat idéal. »

Oui, tout fait sens, plus rien n'est logique, plus rien ne fonctionne.

Plus rien n'est déterministe, plus rien n'est déterminé.

Tout est vrai.

J'ai bien été le jeune enfant trouvé sur l'Avenue of the Americas, j'ai bien été ce regard bleu azur, j'ai bien été cette innocence dure comme du titane. Mais j'ai bien été ce tueur qui a mis le feu à la ville de Montréal, juste au moment où celui qui se faisait appeler mon Frère vint me rendre visite pour me proposer son intérim. Mais avant, avant le début de mon apprentissage comme frangin du Diable, j'étais cet enfant, j'étais cette innocence, cette innocence qui fit de moi un tueur.

C'est l'enfant que je suis, que j'ai été, l'enfant que je serai peut-être un jour qui seul est en mesure de reconstituer mon histoire, qui est la sienne.

Pendant ce temps, celui qui fut mon Frère, le Diable, dirige le déversement de plusieurs millions de cadavres depuis les hautes machines qui encerclent la plage.

Je suis un enfant innocent. Je suis un tueur. Je suis mort. Et pourtant mon âme perdue erre encore en ce monde.

Pourquoi ?

C'est cette vérité-là qui est contenue dans l'autre vérité, tel un piège emboîté dans une chausse-trape. *Pourquoi.*

Pourquoi enfant innocent, pourquoi tueur, pourquoi mort, pourquoi spectre ?

Pourquoi moi ?

– Parce que, pour faire un tueur, il faut un innocent, répond l'enfant à ma question muette.

– Un innocent ?

– Tu le sais très bien, pour parvenir à produire un tueur sans la moindre pitié, il ne faut pas, au départ, un être impitoyable car, ne connaissant pas la pitié, il pourrait y succomber.

– C'est pourtant en ne la connaissant pas qu'on y succombe généralement, non ?

– Non. Et cela aussi tu le sais : il faut un innocent dont l'innocence a été anéantie, il faut quelqu'un dont on a exterminé la pitié. Il faut quelqu'un qui sache. C'est cela un véritable tueur. Et c'est ce que tu étais, ce que je vais devenir un jour.

– J'étais un tueur avant l'intérim du Grand Frère ?

J'entends le Grand Frère en question rire aux éclats tandis que des bennes géantes emplissent de corps pourrissants des excavations sans fond.

– Tu l'étais sans l'être.

– Ça n'a aucun sens. Remarque, je suis habitué.

– Tu te trompes, cela semble illogique mais le sens est très clair. Tu aurais pu être un tueur, tout en toi, tout en moi

nous prédestine à l'être.

– Pourquoi ?

Toujours la question cachée au cœur des ténèbres.

– Parce que certains hommes sont comme ça. Leur innocence est précisément le plus grand danger qui les guette, tout comme la société qui les entoure. Je te l'ai rappelé : c'est une fois qu'elle a existé puis qu'elle a été anéantie que l'innocence s'invertit dans le démoniaque.

– Étais-je un démon avant ma rencontre avec le Diable ? Cela n'a aucun sens, encore une fois.

– Et encore une fois, tu te trompes. Tu n'étais pas un démon actualisé. Mais il aurait suffi d'une étincelle pour que cela se produise.

– Un démon potentiel ?

– Oui. Une fois ton innocence anéantie, tu étais prêt. Je le sais, je ne suis pas que ton enfance perdue car je suis un Ange, je suis aussi la ligne tendancielle de toute ton existence.

– Je n'ai donc commis aucun crime avant que le Diable ne me livre les hommes ?

– Tu les as rêvés. Cela fait longtemps que ton Frère les a commis. Maintenant pose-toi la vraie question : pourquoi donc le Diable t'a-t-il choisi ? Et surtout : pourquoi as-tu accepté ?

Le rire qui consume tout, là-bas, à l'autre bout de la plage, là où les terribles machines de l'avant-dernier cercle déversent leurs masses de corps entremêlés, concassés, déchiquetés, carbonisés, résonne jusqu'au ciel de feu.

Je ne sais pas quoi répondre à l'enfant perdu qui se tapit sous chaque instant de ma vie. Pourquoi ai-je accepté cette place de Prince de ce Monde par intérim, pourquoi ai-je soudainement commis tant de crimes, tant d'abominations, pourquoi ai-je ouvert le Livre du Mal pour y écrire à mon tour un chapitre de l'Histoire Abominable, avec mon propre sang ?

– Je te l’ai dit et tu le sais : parce que ton innocence fracassée faisait de toi, à cet instant, un des meilleurs candidats que ton « Frère » pouvait trouver.

– Tu m’as dit toi-même que je n’ai commis aucun crime.

L’enfant me sourit.

– Justement. C’est très exactement ce que ton « Frère » voulait. Ton innocence avait été exterminée, c’était le point préliminaire, pas le point d’arrivée. Il devait partir de cette situation car elle était pleine de promesses. Tu n’avais encore commis aucun meurtre, donc tu ignorais tout du mal, ton innocence avait été brisée, tu pourrais donc très vite le commettre, avec toute l’intelligence de l’innocence pervertie.

– Pourquoi suis-je mort ?

Encore un pourquoi. La machine est sans fin, peut-être se contient-elle à l’infini ?

L’enfant me fixe longuement de son regard venu d’un ciel nordique.

– Tu es mort parce que ta famille tout entière est morte.

Je n’ai aucun souvenir d’une quelconque famille, je suis né en tant que pyromane, alors que je mettais le feu à un immeuble du quartier du Plateau-Mont-Royal. Je suis un spectre, je n’ai aucun passé, mon avenir ne se situe jamais plus loin que la prochaine seconde.

Qui suis-je ? Ou plutôt : qui ai-je été ? Et pourquoi suis-je devenu ce que je suis ?

Triplique des pourquoi, des qui et des comment. Trinité insoluble dans aucune unité. Dualité à la fois dominatrice et apophasique. Nous sommes dans le Monde de mon Frère, le Monde de ce Prince où la dualité n’existe que pour mieux tout aplanir.

– Ma famille ? C’est étrange, je ne ressens en moi aucune trace de ce sentiment que l’on nomme parfois esprit familial. La seule famille que je connaisse ce sont tous les

demis-frères et demis-sœurs de mon Frère, dont je me suis bien occupé.

– N’oublie pas que tu as été un homme, toi aussi. Tu le sais, mais tu ne sembles pas prendre conscience de ce que cela implique.

– Je sais fort bien que j’ai été un homme. C’est étrange, j’avais encore, et j’ai encore le sentiment d’appartenance à un corps.

– Rien d’anormal, les fantômes vivent dans un univers simulé. Un univers plus vrai que nature. C’est pour cela qu’ils ne peuvent en sortir.

– Pourquoi suis-je mort ? Pourquoi ma famille est-elle morte ? Pourquoi suis-je un spectre ?

Encore le triptyque des pourquoi, toujours aussi incapables d’éclairer la même vérité. Sauf pour l’enfant, sans doute.

– Tu es mort parce que tu as été tué. Ta famille est morte parce qu’elle a été tuée. Tu es spectre parce que ton innocence s’est invertie en vengeance et que ton « Frère » s’est alors servi de toi pour assurer son « intérim ». Tu ne pouvais gagner le repos, alors le Diable s’est servi de ta colère.

Les pourquoi sont importants, c’est vrai, mais dans le domaine où règne la Technique, les comment le sont encore plus.

– Comment suis-je mort ? Comment ma famille est-elle morte ?

Et les comment se contentent fort bien de la dualité.

– Ils ont été assassinés. Tu as survécu. Tu as cherché à te venger. La police t’a rattrapé. Une poursuite s’est engagée. Ta voiture est tombée dans le fleuve en fracassant le parapet du pont Jacques-Cartier. Tu es mort sur le coup. Tu as eu beaucoup plus de chance que ta femme et tes deux filles.

Voici l'horreur. Voici l'abominable. Voici l'intrusion. Le viol. Voici les merdaillons du samedi soir, les gueules saoules, défoncées, abêties, cruelles, les voici dans la maison et me voici à terre, roué de coups, j'entends les hurlements de mes filles à l'étage, je vois ma femme soumise aux abjections diverses des petits coupables qui hériteront d'une thérapie de groupe en guise de sanction. On me frappe, on me roue de coups, les hurlements de mes filles pendant qu'on les viole, les suppliques de ma femme pendant qu'on la torture, on me frappe encore et toujours, « alors ducon comment tu trouves le spectacle ? Regarde comment Mario va bien s'occuper de sa chatte », me dit-on plusieurs fois de suite, on me frappe absolument partout, constamment, je finis par ne plus voir de l'univers que des mouvements sans plus aucun sens, derrière un voile rouge liquide.

On continue de me frapper alors que je sombre dans le coma, je crois encore qu'on me frappe lorsque je reprends conscience à l'hôpital.

Et je continue de recevoir les coups, je continue d'entendre les appels à l'aide hurlés par mes filles, je continue de voir ma femme se faire charcuter les organes génitaux, chaque nuit, chaque jour, chaque aube, chaque crépuscule, alors que je me lance moi-même à la recherche des cancrelats qui ont détruit ma vie et anéanti ma famille. Je continue de voir, je continue d'entendre ma femme dépecée vivante comme de la viande de boucherie. Seins, oreilles, doigts, langue, tout y passe, absolument TOUT. J'entends sans cesse mes filles violées et soumises à toutes les abjections imaginables, avant d'être noyées dans la baignoire, ou égorgées à la mode Zarqawi.

Je continue de voir et d'entendre le carnage par-dessus les gyrophares de la police, je continue d'être ici, à jamais, dans la maison, plaqué à terre, forcé d'entendre les abominations pratiquées sur mes filles, forcé de regarder celles exécutées

sur ma femme, je suis toujours dans ma maison quand je pénètre dans celle d'un de ces animaux doués de borborygmes, je continue de tout voir et de tout entendre quand je lui défonce le crâne avec mon coup-de-poing américain *made in US army*, modèle brise-casque 1918, acier massif laqué au laiton, je lui ouvre la tête jusqu'au cerveau, je la dévisse méthodiquement, je fais exploser sa matière cervicale en éclaboussures blanchâtres et sanguinolentes tout autour de lui, tout autour de moi, sur lui, sur moi, partout, je détruis chacun de ses os faciaux, arcades, pommettes, masse frontale, je pulvérise sa mâchoire jusqu'à la moindre dent. Il n'est plus rien, il faudra des jours entiers aux flics pour reconstituer son identité, je continue de tout voir et de tout entendre lorsque son sang m'asperge de pied en cap au rythme métronomique des coups que je porte à cette tête que je finis par ouvrir en deux comme une pastèque trop mûre. Mon poing est devenu une prothèse organo-métallique, indiscernable sous l'anémone à l'efflorescence écarlate, liquide, visqueuse, qui relie à jamais ma main/casse-tête à la tête qu'elle vient de casser. Je continue de tout voir et de tout entendre lorsque je poursuis mes recherches dans tout le Canada et le nord-est des États-Unis. Ma femme, lardée de coups de rasoir, mes filles violées à répétition.

Ils étaient nombreux, ces sous-hommes, je savais que je ne pourrais m'arrêter de tout voir et de tout entendre que lorsque je les observerais et les entendrais hurler sans fin à leur tour, je savais que je ne sortirais de la maison de la mort que lorsque je les y aurais tous fait entrer.

Mais voilà, le Diable avait une stratégie. La Loi et l'Ordre pourraient momentanément lui être utiles. Et le Crime impuni serait son allié le plus sûr, comme toujours.

C'est ce que m'explique le jeune Ange qui semble envoyé ici-bas pour sauver mon âme perdue.

N'ayant pu accomplir ma vengeance, et ayant cependant tué un homme de sang-froid sans avoir été châtié par la justice, mort pratiquement « par accident », j'étais

condamné à errer comme un spectre dans le Monde de ce Prince.

Ce Prince qui manœuvra si bien que j'acceptai de prendre sa place et d'exercer ma vengeance au centuple, sur des hommes et des femmes qui n'avaient strictement rien à voir avec moi, ma famille exterminée, mon désastre personnel, mais qui en cela étaient les victimes idéales de cette justice imprimée par les crimes, celle de mon Frère dont le rire accompagne les millions de suppliciés qui chaque jour viennent lui donner ce surplus de *travail*, qu'il adore.

Le Diable aime les histoires, mais les histoires qui se terminent vraiment mal, ou plutôt les histoires qui commencent *au plus mal*. Les histoires dont le point préliminaire est la destruction de toute humanité dans l'humain.

Le Comte de Monte-Cristo et sa revanche justifiée qui finit par se retourner contre lui, ce n'est pas trop son genre. Il n'est pas vraiment un littéraire, davantage un comptable, et plus encore un mécanicien obsédé par la logique, et la déperdition du sens. Il préfère de très loin une vengeance injustifiée qui se retournera contre tous les hommes.

J'avais en moi non pas les souvenirs des meurtres, mais la mémoire formelle et génétique de l'assassinat considéré comme une branche des sciences exactes. J'avais en moi le code-machine, j'avais en moi le calcul, j'avais en moi les plans, j'avais en moi l'équation de tous les pièges mortels.

Le Diable ne cherchait pas à ce que je venge ma famille massacrée en exterminant les auteurs du carnage, ce dont il s'était toujours soucié, sous tous les cieux, à toutes les époques, comme d'une guigne.

Il avait laissé à ma portée une seule et unique proie, destinée à ce que je la sacrifie sur son autel, dans l'univers réel, afin d'être condamné à ne pouvoir sortir de ce monde que pour entrer dans le sien, qui ne font qu'un.

J'étais devenu double tout en ne faisant qu'un avec Lui, ce qui, pour lui, signifie que j'étais libre.

J'étais double selon sa dialectique infernale : lui et moi unifiés, sans être jamais ni lui ni moi, mais une troisième forme, sans forme, un être/non-être ni vivant ni mort, mais pourtant mort et néanmoins vivant.

Moi, le spectre.

Ma vengeance pourrait s'appliquer à n'importe qui, n'importe quand, n'importe où.

Elle ne faillirait pas.

Elle serait bien plus forte que moi.

Elle finirait par mettre le monde sur ses genoux.

Elle finirait par me mettre à genoux, à mon tour.

Les mégatonnes de cadavres se déversent sans fin sur la plage de la mort, mon Frère dirige les travaux, il est le Directeur Général du Grand Camp, il conduit les opérations comme un chef d'orchestre guide l'exécution d'une symphonie, les bogheis remplis de corps parfois encore grouillants de vie sont transbordés par voie de chemin de fer vers d'immenses déversoirs-toboggans où les masses humaines sont précipitées dans le lac de feu.

Les machines qui fument à l'horizon ne cessent d'obscurcir le ciel qui reste pourtant une plaque incandescente où une fournaise imite l'astre solaire jusqu'à sa limite thermique.

C'est le monde plus vrai que le vrai, le monde si faux qu'il *informe* le vrai, ou plus exactement ne cesse de le *déformer*, il est le monde simulé depuis des éons et qui se recrée à chaque seconde dans le monde humain.

C'est ici, je le comprends, que s'entrouvre l'abysse. C'est ici que je vais devoir choisir, je le sais.

Mais je ne sais pas exactement entre quoi et quoi, ou, plutôt, habituelle asymétrie dialectique des mondes de mon

Frère : je sais que je vais devoir choisir entre rester ici, comme un des démons au service du Chef du Camp, et un destin totalement inconnu, et peut-être bien pire.

– Rien ne peut être pire que cet endroit, il a été conçu pour ça. Le rire de ton Frère devrait te permettre de le comprendre.

L'enfant me regarde puis dirige insensiblement son regard sur le spectacle de totale désolation qui s'offre à notre vue, de tous côtés, sur chaque centimètre carré de cette « terre » faite de strates de cadavres entassés parfois depuis des millénaires.

Quel autre sort pourrait-il bien m'attendre ? Devenir un de ces pauvres damnés pourrissant sur la plage dans l'attente du brasier, ou un démon chargé de le supplicier jusqu'au moment « terminal » de la combustion ?

Ne suis-je pas à mon tour la pièce carnée dans la machine ?

Ne suis-je pas piégé par le monstre froid de la dialectique ?

Ne suis-je pas obligé de choisir entre être une victime et devenir un bourreau, jusqu'à la Fin des Temps ? Ne suis-je pas condamné, peut-être, à devoir sans cesse œuvrer dans les limbes, entre les deux mondes qui ne font qu'un ? Suis-je à jamais prisonnier de la machine duale qui fait de moi un fantôme, un « être » sans existence et qui pourtant agit dans le monde ?

Ne suis-je pas à mon tour prisonnier du plus terrible des dispositifs, cette alternative diabolique entre mourir et ne pas vivre, ne suis-je pas prisonnier de la machine qui me dicte son choix : être damné, ou être la damnation ?

Je n'ai pas besoin de regarder l'enfant qui fut englouti en moi, cet Ange qui m'a été envoyé au milieu des désastres que je portais, non, je n'ai nul besoin de me confronter à ses yeux fulgurants pour connaître le haut voltage de la vérité.

Fantôme ou pas, ce que j'ai accompli durant ces derniers mois ne mérite probablement aucune clémence. J'ai

surélevé le crime et l'abomination calculée au rang de sciences appliquées, je l'ai vraiment fait, pire encore, j'en ai livré le secret à cette humanité, afin qu'elle aille au bout de son goût pour l'autodestruction.

J'ai enfermé des hommes dans des boîtes, des bunkers, des tunnels souterrains, j'ai brûlé vive au moins une femme, j'ai exécuté et fait exécuter plus de deux cents personnes en pleine nature, j'ai fait se détruire mutuellement des cités, des nations sont sur le point d'être rayées de la carte.

Non, je ne vois pas d'alternative, celle qui, comme les autres, me conduira inévitablement au même endroit, au même moment, ici, sur cette plage du Dernier Cercle, en ce Monde de mon Frère. Avec nous, vous le savez, deux est toujours égal à un unique zéro.

Le rire de mon Frère ne cesse d'accompagner l'arrivée de tous ces hommes, toutes ces femmes, tous ces enfants, même, dont j'ai déclenché le suicide collectif et les appétits génocidaires pour qu'ils viennent aboutir ici, après la succession de cercles concentriques qui forment l'architecture particulière du Camp de mon Frère.

– Tu te trompes, comme toujours.

L'enfant me regarde à nouveau, jamais la luminosité dont son corps semble la source ne m'a paru si perceptible. Peut-être doit-il se protéger des puissances infernales qui règnent ici ?

– Rien ici ne peut m'atteindre. Et toi tu as le choix.

Cette fois mon rire fait écho à celui de mon Frère qui dirige le déversement d'un demi-million de cadavres dans l'océan de feu.

– Oui, le même genre de choix que j'ai laissé à notre amie Olga !

– Non, tu te trompes encore. Il semblerait que le domaine de ton Frère t’obscurcisse la pensée, ou plus exactement la retourne contre elle-même. Tu étais nettement plus affûté lorsque tu commettais tes crimes dans le monde réel.

– Puisque j’ai commis tous ces crimes, et bien d’autres, comment veux-tu que j’échappe au Dernier Cercle ? D’ailleurs ne faisais-tu pas partie du piège ? N’est-ce pas toi qui m’as poussé à revenir ici ?

Le rire de l’enfant est un chant perlé d’étoiles qui fait s’arrêter net celui de mon Frère, là-bas, à l’horizon, là où les machines fument et lancent leurs torchères dans la nuit pyrique.

– Je t’ai conduit ici parce que c’est ici le point préliminaire de ta création, puisqu’il est le point terminal de toute destruction. Je t’ai conduit ici parce que tu as commis tes crimes alors que tu n’étais plus un homme. Je t’ai conduit ici pour t’offrir le plus abouti de tous les pièges, la plus indéterministe de toutes les machines. Celle de ta salvation.

– Tu crois sincèrement pouvoir lutter à armes égales contre le Diable et tous ses kapos ?

– Je n’aurai pas à lutter contre lui. Toi non plus d’ailleurs. Moi, je n’aurai à lutter contre personne. Toi tu vas devoir non seulement te combattre, mais tu vas devoir te détruire.

Alors il faut reconnaître que le Monde de mon Frère est particulièrement bien fait. Il y règne à la fois sur l’essentiel et sur le superflu, sur le sacrifice et la trahison, il règne sur le mal certes, mais c’est à se demander s’il ne pilote pas non plus certaines œuvres de bonté et de charité, il maîtrise la richesse comme la pauvreté, il dispense les dictatures et les révolutions, les fausses libertés et les vraies tyrannies avec un sens certain de la largesse, il faut bien le reconnaître : il domine tous les aspects de la vie sur Terre.

Sauf un.

Un domaine qui lui est interdit, quel que soit l’endroit où il se trouve, quel que soit le lieu de l’espace où il se rend,

un domaine qu'il s'est lui-même interdit, sous peine d'être à jamais rejeté dans les ténèbres inconnaissables d'où il ne pourrait jamais s'extirper.

Ce domaine c'est la Grâce.

La Grâce est un mystère, un secret dont la révélation illumine d'autres secrets.

Le Diable est le maître de l'explicite, son seul secret c'est lui-même, et il y a fort à parier qu'il est dans l'incapacité de le percer.

Ici, en ce Monde de mon Frère, qui n'est que la face souterraine du « vrai » monde où les hommes prétendent vivre, ici la Grâce est une arme invisible, une arme furtive, une arme destinée à sauver une singularité de la masse.

Et cette Grâce, c'est l'enfant qui la porte, évidemment. Et cette Grâce, c'est ce choix qui me tend désormais les mains alors qu'il prononce les mots fatidiques :

– Quoi que tu aies commis en tant que spectre, cela ne peut t'être attribué comme être humain. Et pour l'acte dont tu t'es rendu coupable en tant qu'être humain, je suis venu te dire que si tu acceptes le choix que je vais t'offrir, tu seras pardonné.

Je ne sais pendant combien de siècles j'ai retenu ma respiration.

– Très bien, quelle est la nature du choix ?

Le regard bleu azur de l'enfant qui fut détruit en moi. Le ciel noir et rouge du Monde de mon Frère le Diable, l'océan de lave qui vomit ses gerbes d'écume incandescentes sur la plage saturée de corps pourrissants.

L'enfant me sourit. Je sais fort bien qu'il est l'Ultime Piège. Mais pas le piège de mon Frère ou d'un de ses sbires, comme je l'ai été.

Le piège de la Grâce. Ce piège contre lequel le Diable ne peut rien, n'a jamais rien pu, ne pourra jamais rien.

– Le choix est très simple, il ne sera pas conditionné par la dualité, quoique ici rien ne puisse jamais complètement

s'extraire de cette condition. Tu auras deux choix, mais pour une fois, ils ne feront pas qu'un, ils feront trois.

– Trois ?

– Oui. Que croyais-tu ? Que le hasard guide la procession des nombres dans l'univers ? Tu auras une première alternative, celle de ton Frère : devenir un damné, devenir un démon. Dans les deux cas, quoique de façon invertie, tu te retrouves à jamais ici, sur la plage, dans le Monde de ton Frère. Sa coutumière dialectique nullifiante.

– Et quelle est donc la voie de sortie ?

– La voie de sortie c'est que tu redeviennes un être humain et que tu acceptes de payer pour le crime que tu as commis en tant que tel.

Je n'ai plus vraiment envie de rire, mais un grognement sarcastique sort de ma bouche.

– C'est votre conception du pardon, à vous les Anges ? Pourquoi ne pas envoyer directement un agent de mon Frère ?

Les yeux de l'enfant se sont faits plus durs que deux pierres de turquoise.

– Tu sais très bien où se trouve la liberté entre le choix de ton Frère et la non-alternative que je te propose. Tu sais très bien que la liberté n'a rien à voir avec la logique et le principe de non-contradiction. La liberté est un acte. Elle est la Parole mise en acte. Ton Frère propose deux formes d'esclavage, je t'indique une unique voie de salut.

– La prison ? Peut-être à vie ?

– Possible, quoique, au Canada, tu sais fort bien, justement, que cela ne sera qu'une métaphore.

– Redevenir un simple être humain, comme tous les autres ?

– Oui.

– Avec ma mémoire ? Avec ma famille détruite, mes enfants massacrés, ma femme violée, suppliciée et égorgée,

avec les rires et les insultes sordides de tous ces enculés ?

– Oui. Avec toute ta mémoire. Avec toute ta perte. Avec toute ta souffrance. Avec tout ce qui a été anéanti. *Avec moi.*

Je regarde l'enfant qui un jour se noiera en moi, je me souviens d'avoir lu quelque part, dans un antique livre de patristique, que l'âme humaine avait été faite à l'image de la Trinité divine.

Il est certain que notre nature est unique, mais tout nous démontre à chaque instant à quel point nous sommes formés de trois « personnes », non pas comme des entités séparées, puisqu'il n'y en a qu'une seule, absolument unique, mais comme des formes d'existence réelles, et différenciées, s'actualisant par procession dans l'unité absolue, seule capable de donner naissance à une infinité de multiples.

Et l'Ange m'expliquait pourquoi il avait été envoyé pour me le rappeler : pour les Patristiques, le Père, juge et donateur, le Fils, récepteur et donateur, le Saint-Esprit, intercesseur et donateur, les « dualités » sont intégrées dans la triade, elles s'entrecroisent sur le Don de la Grâce, elles ne sont jamais séparées de l'unité ontologique.

En nous les trois « hypostases » sont présentes mais, depuis que la Chute a commencé, elles ont fini par disparaître, s'amalgamer, se mêler, se confondre. Et quand elles se sont finalement atomisées, la fausse trinité de mon Frère est venue prendre leur place dans le cœur des hommes, cette Trinité simulée, cette Trinité de la Pute, de son Fils bâtard et de ses Frères qui ne font qu'un.

L'enfant est bien le piège ultime en ce monde. Il fallait bien un Ange pour parvenir à cela sur la plage de celui qui fut mon Frère.

Je n'ai en effet aucun choix. L'enfant n'est pas là pour me proposer une fausse liberté, avec son sarcasme dualiste. Il

est ici pour me forcer à prendre l'unique voie qui conduit à la salvation. La prison. La solitude. L'enfer sur terre.

Et pour ce faire, ce petit génie possédait l'arme contre laquelle mon Frère ne peut rien, n'a jamais rien pu faire, ne pourra jamais rien faire.

L'enfant qui serait un jour mon innocence anéantie s'est servi de la Grâce.

Et dans le monde de mon Frère, le Monde de ce Prince, où des milliards de corps semi-vivants peuplent sa planète, ici, sur la plage de l'Océan de feu, des machines de mort industrielles, des usines à torture, ici, la Grâce prend un seul nom. Un nom qui force celui qui fut mon Frère à éteindre son rire et à se boucher les oreilles.

Ici le nom de la Grâce est : Pardon.

Communiqué zéro

Alors, qui que vous soyez maintenant, où que vous soyez, à quelque époque que vous vous trouviez, vous devez savoir que je suis revenu dans le monde des hommes, car de la Fin l'Ange avait fait le point préliminaire, et que, grâce à cela, j'ai pu tout à fois échapper à mon destin de damné comme à celui de démon.

Je suis un homme.

Ne vous attendez pas à ce qu'un « communiqué final » puisse conclure une histoire qui a commencé non seulement par sa fin, mais par la fin de toute l'humanité. Ici nous sommes sur le *Ground Zero* éternel, celui qui ponctuera toutes les cités de la Terre, ni alpha ni oméga, le zéro n'initie rien, ne termine rien, il ne soustrait rien, il n'ajoute rien, jamais. Il est la zone grise de toutes les mémoires, de tous les événements, de tous les mondes.

Que la fin de ce monde particulier soit survenue ou non, que mes pouvoirs de spectre aient été ceux d'un homme rendu fou par la perte de ses proches ou qu'il ait été durant quelques semaines un des véritables cavaliers de l'Apocalypse, vous n'en saurez rien car moi-même je ne le

sais pas, ou plus. Je suis un homme, à nouveau. Les Grecs disaient que seul l'Oubli est créateur.

Que des hommes aient été enfermés dans des boîtes-cercueils à « survie autocontrôlée », que des femmes aient dû prendre la décision d'allumer elles-mêmes le bûcher qui les carboniserait, que d'autres aient été forcés de jouer à un jeu sensoriel avec un joystick, une machine et un autre individu, qu'une juge se soit transformée sous ma houlette en une criminelle de masse, toute cette série d'actes abominables, vous ne saurez probablement jamais s'ils se sont vraiment produits en ces termes, s'ils se sont même exercés pour de bon en cet univers, qui est définitivement le vôtre, de cela seul je ne peux douter, tout comme vous.

Que le Diable ait un jour changé de stratégie pour parvenir à ses fins, je pense que vous le saurez en toute certitude bien assez tôt. Je vous conseille avec vigueur de rester à l'écoute de votre propre monde.

Qu'il y ait eu un jour un homme, puis un spectre, puis à nouveau un homme, sans doute vous refuserez-vous à le croire, alors que vous n'hésitez pas à vendre votre intelligence contre n'importe quelle idéologie de supermarché, mais que vous le croyiez ou non, vous pouvez imaginer le niveau de stress que cela me procure !

Car c'est moi, en dépit de ce que vous pouvez « penser », qui ai accompli tout cela, quelle que soit la forme que cela ait pu prendre. C'est moi qui suis sorti de l'orbite humaine, mais c'est moi aussi qui suis revenu vers vous, vers votre monde, ici, dans cette prison au cœur du bagne, dans cette boîte au centre de la machine.

C'est moi qui suis dans cette cellule, enfin libre.

Et c'est moi qui, en dépit de tout, continue d'écrire sur la machine de votre cerveau.

C'est moi qui ai fait tout cela.

C'est moi qui, en vous, ne cesse de le faire.

¹ Gendarmerie royale du Canada.

² Groupe salafiste pour la prédication et le combat.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Albin Michel

COSMOS INCORPORATED, roman, 2005.

GRANDE JONCTION, roman, 2006.

LE THÉÂTRE DES OPÉRATIONS : AMERICAN
BLACK BOX (vol. 3), 2007.

Aux Éditions Gallimard

LA SIRÈNE ROUGE, roman, 1993.

LES RACINES DU MAL, roman, 1995.

BABYLON BABIES, roman, 1999.

LE THÉÂTRE DES OPÉRATIONS : JOURNAL
MÉTAPHYSIQUE ET POLÉMIQUE (vol. 1), 2000.

LE THÉÂTRE DES OPÉRATIONS : LE
LABORATOIRE DE CATASTROPHE GÉNÉRALE
(vol. 2), 2001.

VILLA VORTEX, roman, 2003.

Aux Éditions Flammarion

PÉRIPHÉRIQUES, essai et nouvelles réunis par Richard
Comballot, 2003.

DIEU PORTE-T-IL DES LUNETTES NOIRES ? et
autres nouvelles, Libro, 2003.